



HAL
open science

Les techniques et les savoirs ruraux au prime de l'appartenance sociale et territoriale : le cas de Nova Itapecerica (Litoral Norte de Bahia, Brésil)

Marise Almeida Pamplona Le Bail

► **To cite this version:**

Marise Almeida Pamplona Le Bail. Les techniques et les savoirs ruraux au prime de l'appartenance sociale et territoriale : le cas de Nova Itapecerica (Litoral Norte de Bahia, Brésil). Sociologie. Université de Strasbourg, 2018. Français. NNT : 2018STRAG012 . tel-01926361

HAL Id: tel-01926361

<https://theses.hal.science/tel-01926361>

Submitted on 19 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

*ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES : Perspectives Européennes*

THÈSE réalisée en co-tutelle Université de Strasbourg et Université Federal da Bahia
présentée par :

MARISE ALMEIDA PAMPLONA LE BAIL

Soutenu le : 29 mars 2018

Pour l'obtention du grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline / Spécialité : **Ethnologie**

**Les techniques et les savoirs ruraux au
prisme de l'appartenance sociale et
territoriale : le cas de Nova Itapecerica
(Litoral Norte de Bahia, Brésil)**

Directeurs de thèse :

Monsieur Denis Monnerie, PR, UMR DynamE, Université de Strasbourg

Madame Lídia M. Cardel, Anthropologue, PR Associée du Département de Sociologie de l'Université Federal da Bahia

Jury :

Monsieur Eric Pierre Sabourin, rapporteur, DR, CIRAD, UMR Art-Dev, Université de Brasília

Madame Laure Empereire, rapporteur, DR, IRD, UMR 208 (PALOC)

Madame Sophie Chave-Dartoen, MCF HDR, UMR PASSAGES, Université de Bordeaux

Dédicace

Chegar até aqui foi efetivamente uma tarefa digna das narrativas de Dante Alighieri em sua obra "A Divina Comédia". Não fui guiada por Virgílio nem tão pouco por Beatriz, mas tive outros anjos - de carne e osso - que seguraram minhas mãos e me trouxeram até o "céu cristalino": meus pais, meus irmãos, meu marido, muitos amigos de vida que me sustentaram nas horas conturbadas, diversos colegas de trabalho que atravessaram comigo "a ponte do conhecimento" e meu filho amado, razão maior de minha existência e motivação. Meu mais profundo agradecimento a todos vocês. Cada um de sua forma me fez sentir, como diria Dante, o amor divino que emana diretamente de Deus, "o amor que move o sol e as outras estrelas". Obrigada pelo amor, carinho e torcida de todos vocês.

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas pu être mené à bien sans le soutien d'un grand nombre de personnes qui m'ont apporté une aide si précieuse. Je souhaiterais citer en premier lieu mon directeur de thèse, M. Denis Monnerie qui a orienté cette étude et a fait preuve d'une grande patience. Avec une qualité remarquable entre tant d'autres : sa générosité scientifique. Sans ses encouragements je me serais perdue devant la multitude de voies possibles d'analyse. Il m'a aidé à faire les bons choix. Il m'a pris par la main comme un véritable maître avec son disciple. Je lui suis vivement reconnaissante de son attention, de sa patience et de son amitié.

Je tiens aussi à remercier ma codirectrice professeure à l'Université Federal da Bahia, Madame Lídia Maria Pires Soares Cardel. Votre soutien ainsi que vos conseils ont été d'une aide inestimable. Votre intervention auprès de l'Université Fédérale de Bahia et vos séminaires auxquels j'ai eu la chance d'assister m'ont conduite sur les chemins de la connaissance scientifique.

Les personnes à qui j'ai souvent fait appel sont si nombreuses que je crains d'en omettre plus d'une. Même en m'efforçant de réduire au mieux une telle indécatesse dans l'énumération des soutiens reçus, je n'y échapperai pas. Qu'elles veuillent bien m'excuser et recevoir toute ma reconnaissance, à la même mesure que celles citées ci-dessous.

Madame Agnès Clerc-Renaud. Je vous serai infiniment reconnaissante pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je pourrais passer des heures à vous remercier pour votre patience, vos conseils et votre amitié. Il en va de même pour Madame Maria Aparecida José de Oliveira qui m'a généreusement offert son amitié ainsi que son soutien moral.

Madame Laurence Granchamp-Florentino, sans vous cet échange scientifique entre la France, le Brésil et moi n'aurait pas eu lieu. Certainement je n'aurais pas eu la grande opportunité de faire partie de cette recherche qui m'a apporté des instants de grande joie et de mûrissement intellectuel.

Madame Collete Méchin, votre aide, vos conseils et votre soutien sont incalculables. Ainsi que ceux de Madame Ming Anthony. Je tiens à vous exprimer ici toute ma reconnaissance.

À mes parents, mes frères et mon mari. Sans vous je n'aurais pas pu surmonter toutes les difficultés rencontrées. Merci de tout mon coeur.

A mon fils aimé. Sans ton sourire et tes mots d'encouragement je n'y serais pas arrivée. Je t'aime plus que tout dans ce monde.

Finalement, mon incommensurable remerciement aux familles de Nova Itapeçerica. Les fréquents séjours dans la localité avec ces personnes qui ont aimablement supporté, nourri et hébergé la chercheuse, démontrant un intérêt à satisfaire sa curiosité, ont été décisifs pour le bon déroulement de l'analyse. Nombre de personnes m'ont aidé et il ne m'est cependant pas possible de dresser la liste de tous ceux qui m'ont apporté leur concours. Je conclus ainsi mes remerciements avec la certitude que mon chemin jusqu'ici a été rendu plus agréable grâce à l'amitié, aux conseils, à la patience et au soutien de tous. Un grand MERCI !

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	3
CHAPITRE 1 - LE LITORAL NORTE DE BAHIA ET SES SPÉCIFICITÉS.....	16
CHAPITRE 2 - LA PRESSION FONCIÈRE : UNE PROBLÉMATIQUE CENTRALE AU BRÉSIL	41
CHAPITRE 3 - ÉTUDE DE NOVA ITAPECERICA - CADRE DE VIE ET PEUPLEMENT.....	60
CHAPITRE 4 - LES DIFFERENTS ASPECTS DE LA SOCIABILITÉ À NOVA ITAPECERICA.....	115
CHAPITRE 5 - LES RELATIONS FAMILIALES	168
CHAPITRE 6 - LES USAGES DES RESSOURCES LOCALES.....	197
CHAPITRE 7- LES FORMES D'APPROPRIATION DES RESSOURCES NATURELLES LOCALES ..	264
CONCLUSION	291
GLOSSAIRE	301
LISTE DES SIGLES INSTITUTIONNELS CITÉS	303
BIBLIOGRAPHIE CITÉES	306
SITOGRAFIE.....	318
LISTE DES CARTES	318
LISTE DES FIGURES	318
LISTE DES GRAPHIQUES	319
LISTE DES PHOTOS	319
LISTE DES TABLEAUX	321
TABLE DES MATIÈRES.....	321

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Cette ethnographie porte sur les formes d'occupation et les dynamiques d'évolutions de Nova Itapecerica, une localité rurale située dans la région du Littoral Nord (*Litoral Norte*) de Bahia au milieu d'une zone de *Mata Atlântica*, un écosystème pris dans un processus d'intense transformation et recomposition.

Faisant de la technologie la porte d'entrée pour mon étude du rapport homme-milieu, cette thèse se centrera plus particulièrement sur les techniques et les savoirs locaux associés à une des ressources naturelles les plus emblématiques de cette région du *Nordeste* – la *piçava* (*Attalea funifera* Mart.), un palmier à fibre qui sert à fabriquer des objets de vannerie. Pour cela je me suis intéressée aux différents processus d'évolution et/ou d'adaptation des savoir-faire liés à ce palmier afin de comprendre les différents mécanismes de fonctionnement, d'appropriation ou même de refus de nouvelles conditions sociales et environnementales auxquelles sont exposés les habitants de Nova Itapecerica qui font un grand usage de cette ressource naturelle. Cette espèce pionnière, endémique de la Bahia, se développe en milieu perturbé, en l'occurrence dans une région où la forêt atlantique est fortement secondarisés. Sa fibre fait l'objet d'un artisanat commercialisé dont la demande s'accroît sous la pression de l'activité touristique du littoral proche tandis que l'accès à la ressource est entravé par la raréfaction des terres causées par le développement de l'agro-industrie de l'eucalyptus et la "rurbanisation" de la ville de Salvador, située à une centaine de kilomètres (Agnès Clerc-Renaud et Ming Anthony, 2016)

Au-delà des ressources locales je chercherai tout au long de cette thèse à analyser les interactions entre les pratiques et l'environnement. Je m'appliquerai à comprendre comment les prises de décision et les actions de cette petite société rurale influencent la construction, le fonctionnement ou l'évolution de l'environnement et des paysages, et comment en retour cette évolution peut influencer et modifier les pratiques locales d'exploitation des ressources, de conservation de l'environnement et du paysage.

Mon objectif consistera aussi à comprendre comment les choix politiques de régulation, de normalisation et d'encadrement des interventions humaines sur l'environnement peuvent modifier son fonctionnement.

Et finalement d'un point de vue social, j'analyserai les apports de l'histoire et du temps pour parvenir à une compréhension des processus socio-environnementaux actuels d'une petite société rurale formée par une superposition de vagues migratoires survenues à des moments distincts.

Cette recherche a été réalisée dans le cadre d'un partenariat scientifique¹ établi entre la France et le Brésil. Son objectif était d'identifier les processus d'adaptation, les recompositions et les transformations des savoirs, des pratiques et des représentations sociales de la nature, lorsqu'un groupe social est soumis à une mobilité contrainte et à une reconfiguration de son mode de vie. Il prévoyait aussi d'étudier et de caractériser les savoirs et les savoir-faire naturalistes mis en œuvre dans la gestion du milieu et des ressources naturelles, dans le cas particulier où les populations ont été déplacées. Cela a permis de s'interroger sur l'évolution des politiques de développement et les modalités de participation des populations locales. L'étude des savoirs naturalistes a été donc rapportée à son contexte politique et foncier.

Dans le cas de la localité analysée dans cette thèse, il s'agit d'une société qu'il était nécessaire de comprendre dans sa relation avec la nature et ses dynamiques de reproduction sociale, culturelle, physique et matérielle. Ayant les sciences de la terre comme base de ma formation académique - zootechnicienne spécialisée dans les plantes fourragères - avec un parcours de technicienne de terrain auprès des communautés rurales, alors même que je suis brésilienne, j'ai initialement rencontré certaines difficultés pour mener mes enquêtes ethnographiques de terrain. C'est seulement au terme d'une année et demie de lectures en ethnologie que j'ai pu comprendre cette approche spécifique des groupes humains fondés sur l'observation participante.

Le choix de la recherche s'est porté au début sur la localité rurale de Nova Itapecerica. Je fus la doctorante chargée de mener cette étude. J'ai vite pris conscience des imbrications très marquées entre conflits et sociabilité dans la localité de Nova Itapecerica. Bien vite aussi, on va le voir, les données rassemblées nous ont fait - toute l'équipe de chercheurs- élargir la démarche à l'ensemble de la région du *Litoral Norte* de Bahia, et dans un deuxième temps, l'ensemble du projet a voulu mettre en évidence des tendances régionales en élargissant la recherche à d'autres localités. Cette fois-ci la tâche fut confiée à d'autres membres du projet, des chercheurs confirmés et doctorants de l'Université Fédérale de Bahia au Brésil.

Pour cela, la démarche générale de ce projet s'articule depuis le début autour de trois problématiques :

¹ Programme CAPES-COFECUB n° Sh 689/10 (2010-2013). Un projet de recherche et coopération scientifique intitulé : « *Interactions bioculturelles et dynamiques territoriales en région de forêt atlantique* »

- 1- Quels sont les savoirs et pratiques naturalistes ? Quelle est l'incidence des mobilités sur leur transmission et sur la gestion du milieu ? Comment les valoriser ?
- 2- Quelles sont les formes de permanence et de recomposition des relations sociales au sein du groupe domestique et de voisinage dans un contexte de mobilité ? Comment se construit la cohésion territoriale lorsque les ancrages sont multiples et labiles ?
- 3- Quelles sont les articulations entre logiques domestiques et action collective dans une perspective de développement local, en utilisant les conflits comme révélateur des relations sociales afin de comprendre les potentialités socialisatrices et créatrices du conflit ?

En effet, dans le *Nordeste* du Brésil, la prémisse principale tourne autour de la recherche de terres. En d'autres termes, c'est la problématique foncière et les différentes politiques publiques qui donnent le ton conflictuel et spécifique à cette région du pays. La réalité foncière du *Nordeste* brésilien est bien différente de celle analysée par exemple par Araújo dans sa thèse de 1993 *La cité domestique ; Stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne*, même si cette recherche a montré avec rigueur l'élan que les projets de colonisations impriment au processus d'occupation de certaines régions d'Amazonie brésilienne. Dans la région *Nordeste*, le structure agraire nous montre que, dans le cas analysé dans cette thèse, ce qui pourrait sembler relever simplement d'un factionnalisme est avant tout une réalité singulière et dialectique qui possède à première vue, dans les conflits fonciers le moteur propulseur de son existence.

Après des années de conflits, Nova Itapecerica est devenue l'expression d'un rassemblement rural, pluriactif, qui pratique de multiples combinaisons de formes de travail, de loisir, de revenu, et qui entretient des rapports différenciés entre ces différentes activités et des relations distinctes avec la nature qui les entoure. Et de la même façon qu'on ne retrouve pas une activité exclusive, il n'y a pas non plus une identité unique dans la localité. En utilisant l'expression de Cardel et Oliveira (2013 : 2), les différents groupes qui composent la localité de Nova Itapecerica présentent des « pluri-identités », faisant de ce travail de recherche un défi à relever.

La localité de Nova Itapecerica possède une sociabilité distincte qui a laissé ses marques dans sa formation. On verra que cette société présente des rapports conflictuels accompagnés d'un sentiment inconstant et variable de collectivité et de confiance entre ses membres. Au premier abord ceci pourrait se traduire par la prévalence d'un fort individualisme et donc par une disjonction sociale prononcée. La réalité sociale vécue par ces individus regorge aussi d'échanges, d'aides, de dons et de réciprocités. Mais, tout en se concentrant sur les différentes expériences partagées entre les membres de la localité, et en utilisant largement les travaux de Sigaut (2004, 2009), mon regard

sera fixé sur ce qui pour moi représente le thème principal de cette analyse : les aspects coopératifs, collaboratifs et variables du travail collectif concernant les techniques pour l'usage de la *piçava*. Ces techniques finissent par devenir une composante à la base de l'organisation du groupe, réalisant sa cohésion et son autoreprésentation, traduisant aussi le fonctionnement interne de la localité analysée.

J'insiste sur le point qu'au premier abord j'ai eu tendance à considérer que la base de la structure sociale de Nova Itapecerica reposait uniquement sur le conflit et la compétitivité. Nous verrons que la sociabilité est aussi fortement présente, même si elle s'exprime selon des formes encore mal perçues par quelques habitants de cette localité et même pour ceux qui la regardent de l'extérieur. Le conflit restera toujours un lien social, mais pour moi la nouveauté de ce travail c'est justement de présenter les aspects coopératifs et collaboratifs résultant du travail commun de cette localité qui, comme on le verra au fur et à mesure, vit dans une disjonction permanente entre le conflit et la cohésion. Donc, c'est à partir de cette problématique générale que ce projet a été construit.

D'emblée nous nous sommes demandée si Nova Itapecerica entrait dans les statistiques brésiliennes concernant l'impact causé par les structures foncières sur le mode de vie des habitants qui s'est graduellement structuré comme un système social bien défini. La grande problématique ici est d'étudier et analyser une localité rurale impactée par quatre vagues migratoires survenues à des époques distinctes et qui aujourd'hui passe par de profondes transformations sociales. De cette façon, l'environnement ici est pensé en termes d'interrelations entre le milieu social et son espace. Dès lors c'est une petite société rurale qu'il est nécessaire de comprendre avec ses dynamiques de reproduction sociale, culturelle, physique et matérielle, mais aussi sa relation étroite avec la nature, dont les groupes domestiques qui forment la localité développent les différentes stratégies de production de revenu. Il est donc nécessaire de comprendre les rapports qu'entretiennent ces populations locales avec leur environnement. Nous espérons ainsi contribuer à une réflexion sur la problématique générale des formes de permanence, de recomposition ou de déstructuration des liens sociaux et de l'utilisation des ressources locales dans un contexte de changements intenses pour les groupes ruraux du pays. Au Brésil, en effet, les populations rurales se situent dans une position particulière par rapport aux politiques publiques et beaucoup sont faiblement impliquées dans l'économie de marché dominante, de telle façon que ces groupes ruraux développent plusieurs dynamiques de production, avec des stratégies pluriactives de composition de revenus associés².

² Nous verrons au cours de cette thèse que dans la localité analysée les revenus sont dans leur grande majorité, en plus de l'activité de l'artisanat, originaires de politiques publiques comme celles des retraites et de la *bolsa familia* - un

Les études sur les relations que les sociétés entretiennent avec l'environnement dans lequel elles résident et d'où elles développent des stratégies de production de revenus constituent un thème de recherche largement traité en anthropologie. Elles peuvent contribuer aux réflexions et aux analyses de perspectives de protection de la nature et de soutien aux populations locales. En gardant comme axe fondamental la notion de besoins présents sans pour autant compromettre la capacité des générations futures, une des priorités du développement durable est l'entretien des ressources naturelles et des populations existantes. L'objectif de ce travail de type monographique est de contribuer à une réflexion sur la situation concrète d'un petit groupe social ainsi que de comprendre sa dynamique de transformation sociale et ses formes d'occupation locales. Il s'agit simultanément d'analyser les conséquences des actions gouvernementales qui ont été et continuent d'être appliquées dans cette région depuis le milieu des années 1970 et qui donnent la priorité à la création de zones de reboisements industriels d'eucalyptus ainsi qu'au développement d'activités liées au tourisme régional. Pour ce faire le gouvernement impose des classifications spécifiques sur le social et l'environnement en particulier³. Assujettis à la demande intense du tourisme local, de l'urbanisation et par des industries de reboisement industriel d'eucalyptus, ses espaces de loisirs, de production et de vie ont été altérés de telle manière que des activités comme la pêche, la chasse et l'agriculture cèdent de l'espace à des activités plus lucratives et qui exigent une utilisation intensive des ressources naturelles locales.

Nous avons ainsi défini plusieurs objectifs de recherche pour répondre à notre problématique. En développant une approche interdisciplinaire nous essayerons de :

- 1- Comprendre les différents statuts par rapport à l'usage de la terre et leurs effets sur les différents noyaux de peuplement issus des différentes vagues de migration ;
- 2- Identifier les différents savoirs locaux utilisés dans la gestion du milieu et analyser les logiques d'exploitation et de gestion des unités domestiques ;
- 3- Identifier les rapports conflictuels existant entre les noyaux de peuplement, en faisant émerger des questionnements sur les rapports de genre et de parenté, pour finalement, démontrer et analyser les riches moments de sociabilité qui contrastent mais aussi interagissent avec les conflits existants.

Donc, comprendre les modes d'utilisation des ressources naturelles ainsi que les stratégies de transmission des savoirs, de reproduction matérielle et sociale des populations installées dans

programme de transfert de revenu conditionné à certaines exigences, dont la scolarisation des enfants fait partie.

³ Ces classifications seront décrites dans le chapitre 2

l'arrière-pays du *Litoral Norte* de Bahia au Brésil est le but de cette analyse. À partir des résultats de cette enquête de terrain, il s'agit de contribuer à une réflexion sur les nouvelles dynamiques du développement local, mais aussi sur des questions liées à la territorialité - qui exprime une relation complexe entre un groupe humain et son environnement. En outre, pour cette petite société rurale, la grande question pour nous sera de considérer que ce qui était durable, comme les anciennes traditions de production et de distribution de produits cède aujourd'hui la place à une production intensive, à grande échelle, qui peut à terme compromettre les ressources naturelles locales. Ainsi, des concepts comme le savoir local et la territorialité seront largement mobilisés et utilisés, faisant que ma problématique s'intègre dans les thématiques de recherche du projet franco-brésilien.

METHODOLOGIE

Pour les méthodes de collecte des données je me suis appuyée sur ma formation à la fois technique et sociale, utilisant des moyens divers et variés allant de l'usage de tableaux, cartes, schémas, histogrammes, photographies, jusqu'à la recherche participative. Mais la méthodologie qui a été adoptée fût avant tout le résultat de réflexions fondées sur une enquête ethnographique de longue durée, sur des recherches et des lectures en sciences sociales et environnement. C'est seulement après avoir été sur le terrain pour presque un an que le plan méthodologique a pu être défini. En fait, je me suis familiarisée avec le terrain de recherche au moment de mon premier voyage à Bahia, en juin 2010, avant même de commencer officiellement mon doctorat.

Sous le regard bienveillant de deux chercheurs de l'Université de Strasbourg qui m'accompagnèrent sur le terrain, Agnès Clerc-Renaud et Ming Anthony, j'ai débuté par une approche exploratoire pour obtenir les premières impressions du terrain. Nous avons parcouru la localité pendant 45 jours tentant de comprendre la réalité locale. En dialoguant avec la population nous avons pu percevoir une partie de la réalité vécue par les familles. De retour en France les premières idées et les futurs plans d'approche pour le travail ont pu être forgés.

Peu après est apparue l'opportunité d'un doctorat en cotutelle en coopération avec l'Université Fédérale de Bahia. Ma participation aux séminaires de recherche au sein de cette université a contribué largement à mon approfondissement scientifique. Ainsi mon intégration dans l'équipe du doctorat en sciences sociales de cette institution m'a permis de construire un cadre théorique, une problématique et une méthodologie de travail pluridisciplinaires.

Dans le cas précis de la population étudiée, qui a manifesté un sentiment de méfiance envers les interventions externes, j'ai souvent été questionnée sur la finalité de mon travail. Comment répondre ? Quel langage utiliser ? Une expérience comme celle-ci m'a conduit à prendre

conscience du rôle de la recherche et du chercheur. Sachant que la connaissance que nous, chercheurs, produisons, peut avoir des conséquences directes et indirectes sur la réalité qui est analysée.

Après le premier terrain exploratoire collectif je me suis installée de façon intermittente à Nova Itapecerica. J'ai effectué des séjours⁴ sur le terrain d'une durée de 21 à 90 jours, entre 2010 et 2013. J'ai également effectué quelques séjours de plus courte durée dans des villages environnants, quand l'opportunité se présentait. Ces occasions m'ont permis de confronter certaines informations et données recueillies.

La localité de Nova Itapecerica est divisée en quatre noyaux d'habitation, ou quatre groupes, que je me suis permis, pour des questions méthodologiques, de nommer : Nova Itapecerica 1, Nova Itapecerica 2, CDD « Ceux du Dehors » et Cruieras. Je me suis installé tour à tour dans des maisons situées dans les différents groupes afin de connaître en profondeur chaque groupe, ses conflits, ses histoires, et enfin d'avoir une vision à la fois plus générale et spécifique.

Entre l'observation participante, les entretiens semi-directifs ou non, l'utilisation du magnétophone, les centaines de photos prises et l'élaboration de nombreux croquis, schémas et cartes, le terrain a fini par définir certaines règles qui se sont dès lors imposées à moi comme un savoir-faire méthodologique se combinant avec des savoirs propositionnels. Dès lors, ma démarche a été essentiellement guidée par les circonstances qui ont surgi tout au long du travail.

Même en étant brésilienne et parlant en portugais avec eux, au départ presque toutes les familles me regardaient comme quelqu'un d'extérieur à la localité et dont il fallait se méfier. Cette méfiance, les conflits et les nombreuses interventions externes vécues par le groupe étudié ont nécessité une première étape de travail de recherche qui a consisté à construire un lien de confiance avec les habitants. Par conséquent dès le départ j'ai été confrontée à des limites surtout en ce qui concerne l'histoire de la fondation de la localité. Les informations qui m'ont été confiées étaient pour la plupart incomplètes et confuses pour établir une chronologie de l'histoire locale. Après quelques mois sur le terrain, et finalement acceptée, j'ai pu commencer à recueillir des données pertinentes. J'ai pu aussi accompagner les personnes, essentiellement les femmes, dans leurs tâches quotidiennes, surtout celles en relation avec l'utilisation des ressources naturelles locales : pêche, plantation, cueillette de fruits, extraction de palmier *piçava*. La collecte des données a aussi été faite au moyen d'entretiens non directifs, semi directifs ou directifs. Un certain nombre de données

⁴ Des séjours partagés entre le mois de : juillet pour l'année 2010 ; juillet/août/octobre pour l'année 2011 ; février/avril/juin/novembre pour l'année 2012 ; mars/avril/mai/juin pour l'année 2013, au total 12 mois.

a ainsi été obtenu grâce aux entretiens concernant la production agricole, les jardins, la consommation, les revenus, les problèmes quotidiens... Au niveau de la localité, certaines informations historiques plus générales avec des témoignages d'acteurs locaux et des histoires de vie ont été regroupées. Et à un niveau plus général, les différentes relations qui se sont établies avec les localités situées à l'extérieur de Nova Itapecerica et leurs enjeux ont pu être saisies. Avec ce recueil systématique des données et les réflexions sur le terrain, finalement une approche monographique centrée sur l'étude de la relation qu'une société développe avec son environnement a pu être élaborée.

Les principaux thèmes d'enquête ont été les suivants :

- L'organisation sociale et familiale de Nova Itapecerica c'est-à-dire la dimension historique, la dynamique des relations familiales et interfamiliales, le rôle des églises présentes dans la localité, les migrations, les différents conflits, les sentiments d'appartenance et d'exclusion;
- Les tensions et conflits internes et externes ;
- Un relevé détaillé des connaissances sur la végétation et les utilisations par les habitants locaux ;
- La dimension technique et sociale de l'exploitation des ressources naturelles. Les pratiques productives comme celle de la transformation du manioc en farine, l'importance des activités de l'*extrativismo* et d'artisanat du palmier *piçava*, les techniques de transformation, les formes d'organisation sociale interne et externe du travail, les réseaux et formes de commercialisation, les formes et blocages de la transmission du savoir local.

Au niveau général, sur la région du *Litoral Norte* de Bahia et sur la région du *Nordeste*, les travaux des divers auteurs, en particulier ceux d'Araújo (2007, 2009), Mattedi (2001), Limonad (2007), et Souza (2009) ont été largement utilisés.

- CADRE GÉNÉRAL

Une notion centrale de ce travail est celle du savoir-faire. Pour l'élucider il est nécessaire de décrire, d'expliquer et d'analyser l'utilisation qui est faite par les acteurs des connaissances empiriques. En d'autres termes, par-delà des relations ordinaires entre la société et la nature, il convient de s'interroger sur la durabilité sociale et environnementale de ce groupe. Sur des bases empiriques, cette recherche développe une réflexion sur les notions de savoirs-faire, de pluriactivité, mais aussi sur le déracinement et la territorialité. Comment un processus de mobilité a-t-il affecté les structures d'organisation de ce groupe ?

L'objectif sera de répondre à ce questionnement général mais aussi aux questions plus précises qui ont surgi tout au long du travail de terrain. Pour cela j'ai construit une approche qui m'a permis d'approfondir progressivement le cas étudié. En me référant à des éléments historiques, sociopolitiques, économiques, religieux et techniques et en resituant donc l'objet d'étude dans un contexte plus vaste, je pense amplifier la portée de cette analyse en particulier en l'ouvrant à des perspectives ultérieures d'analyses comparatistes. Dans quel contexte historique se trouve la société qui sera analysée ? Pour répondre à cette question une description générale du milieu rural de la région du *Nordeste* brésilien, suivie d'une description et d'une analyse de la réalité locale, permettront de préciser le contexte général.

Il s'agit de comprendre les caractéristiques sociales et historiques de la population de la municipalité (unité administrative correspondant à la commune). Ensuite, la région du *Litoral Norte* de Bahia, zone hautement impactée par diverses politiques publiques sera décrite.

Sur quelles bases cette société s'organise-t-elle ? Quels sont les relations sociales qui unissent le groupe et/ou distinguent ses composantes ? Quels sont les processus d'identification qui surgissent de ces relations ? Quelles sont les stratégies matérielles et sociales de reproduction ? Et finalement quelles sont les ressources utilisées par ce groupe et de quelle manière ? Ainsi ce sera une petite société que je chercherai à comprendre, avec ses dynamiques de reproduction sociale, physique et matérielle et par sa relation directe avec l'environnement. Tout ceci vécu dans une tension permanente entre les groupes qui cohabitent.

Les relations qu'entretient une société donnée avec la nature sont aussi importantes pour comprendre comment ce groupe arrive (ou pas) à maintenir sa reproduction matérielle et sociale. Dans le cas étudié il est important de comprendre comment ce groupe arrive à maintenir sa reproduction matérielle et sociale dans un contexte marqué par des restrictions physiques et sociales, ainsi que concernant l'utilisation de ressources naturelles imposée par le « poids » des industries locales. Je chercherai à comprendre les relations familiales, les trajectoires individuelles et communes, les histoires de vie, les techniques utilisées, comment s'effectuent les transmissions de savoir, mais aussi à connaître les autres formes d'interaction, comme les réseaux d'alliance, l'organisation sociale du travail, les liens, entraides et échanges qui caractérisent la sociabilité du groupe. En étudiant l'utilisation et l'exploitation des ressources naturelles, les techniques de production et de transformation utilisées, dans ce cas spécifique celles du manioc et du palmier *piçava*, je chercherai à identifier les différentes connaissances des ressources naturelles et de quelle manière ce savoir est représenté et transmis.

Chemin faisant, mon questionnement se concentrera sur la manière dont cette société s'est adaptée à la nouvelle réalité et comment ceci a affecté l'utilisation des ressources naturelles. Quels sont les savoirs et pratiques que le groupe a développés pour pouvoir assurer sa survie ? Quels sont les moyens et techniques utilisés pour se maintenir dans la localité ?

En ce qui concerne les politiques publiques qui actuellement privilégient l'activité touristique, je veux comprendre comment se situent les familles. Comment arrivent-elles à résoudre les problèmes et conflits qui apparaissent au quotidien ? Et surtout, comment arrivent-elles à vivre, jour après jour, au milieu de tant de restrictions physiques et sociales ?

Ainsi cette thèse s'organise de la façon suivante :

Afin de replacer mes questions dans leur contexte scientifique, politique et géographique, le premier chapitre s'intéressera à la description de la région du Littoral Nord de Bahia. Je m'arrêterai sur quelques particularités, notamment sur l'occupation du territoire et ses effets sur son économie. Nous verrons les impacts des politiques publiques, associées à l'intense processus de développement local survenu ces quarante dernières années.

Le deuxième chapitre se concentrera sur la problématique de la pression foncière qui touche le littoral nord de Bahia depuis les années 1970. Pour cela seront ici discutés des concepts considérés comme fondamentaux pour cette analyse comme ceux de territorialité, savoir-faire et pluriactivité.

Le troisième chapitre abordera la localité de Nova Itapeçerica et son histoire. Sera ici décrit le cadre de vie et le peuplement, la composition géographique, les stratégies de vie, la scolarisation, le travail infantile, ainsi que les activités et productions agricoles. A cet égard, on racontera l'histoire de la fondation de cette petite localité, les nombreux conflits inhérents aux vagues migratoires distinctes et au processus particulier de distribution des terres entre les habitants. Une attention toute particulière sera portée au processus de reconstruction d'une territorialité locale d'un groupe soumis à de constantes tensions, défis et attentes.

Le quatrième chapitre présentera essentiellement la sociabilité du groupe sous ses diverses manifestations. Une attention spéciale sera donnée au processus de transformation du manioc en farine connu comme *farinhada* ainsi que la sociabilité autour des maisons à farine. Pour répondre à ces questionnements, l'usage de l'outil de la chaîne opératoire avec son analyse corrélée s'est avéré le plus pertinente. Avec cet outil, non seulement les actes techniques ont pu être décrits, mais il a aussi permis de comprendre les enjeux dans les relations et les stratégies sociales. Ainsi des comportements qui dépassent le cadre de la transformation de la matière ont pu être saisis et décrits dans cette ethnographie. Nous verrons aussi comment le travail féminin est fondamental pour le revenu familial, ainsi que les différentes formes d'organisation locale et leurs défis.

Le cinquième chapitre traitera des relations familiales comme élément structurant de la vie du groupe.

L'extractivisme et l'artisanat sont le cœur de cette analyse. Ils constitueront les deux derniers chapitres dont l'objectif sera de décrire et d'analyser les formes d'appropriation des ressources naturelles, en portant une attention particulière à ces activités principales de la région : l'*extrativismo* et l'artisanat. Nous chercherons à identifier les processus d'adaptation, de recomposition et de transformation des pratiques locales. Dans la démarche choisie, ce choix d'achever cette thèse sur ces thèmes s'avérait être le plus approprié, rassemblant – et souvent donnant sens à - une large part des informations et problématiques faisant l'objet des chapitres précédents

Dans le cas de l'*extrativismo*, nous verrons tour à tour les législations brésiliennes, les obstacles, les techniques employées et leur importance pour la survie du groupe. Au moyen d'une analyse de la chaîne opératoire de l'artisanat de la *piçava*, je parlerai des techniques utilisées et du processus de transmission des savoirs locaux. Nous verrons aussi comment se déroulent la production, les échanges et les ventes de produits, et je parlerai des problèmes liés à l'utilisation intensive du palmier *piçava*. Et enfin, non moins important, on verra comment la chasse et la pêche contribuent aussi à la constitution du revenu et à des formes de sociabilité. Cette analyse sera faite en lien constant avec les obstacles imposés par les politiques publiques qui d'une part favorisent l'activité du tourisme et d'autre part réduisent drastiquement l'espace de vie et de travail des groupes ruraux. L'ensemble de ces données nous fera comprendre pour cette petite localité rural de Nova Itapeçerica, les articulations de son organisation et de ses stratégies pour répondre aux défis inhérents au processus de développement local, nous interrogeant sur l'évolution des politiques de développement et les modalités de participation des populations locales. Ainsi, les savoirs naturalistes seront analysés dans un contexte local et global, pour pouvoir contribuer de cette manière au plan de la recherche à l'élaboration de propositions de développement durable et à une amélioration concrète et pérenne de la qualité de vie des habitants.

Premier chapitre

LE LITORAL NORTE DE BAHIA ET SES SPÉCIFICITÉS

CHAPITRE 1 - LE LITORAL NORTE DE BAHIA ET SES SPÉCIFICITÉS

1- Un territoire aux multiples identités

L'État de Bahia est une vaste région composée de multiples espaces⁵ et territoires⁶. Le gouvernement bahianais reconnaît 27 « territoires d'identité »⁷ formés en fonction des spécificités de chaque région, selon une méthodologie basée sur le « sentiment d'appartenance ». Pour cela des diagnostics ont été réalisés auprès des communautés locales. Parmi ces territoires se trouve celui qu'on appelle « Littoral Nord » (*Litoral Norte*)⁸. Cette région tout au long de ses 200 kilomètres, vit des changements sociaux, environnementaux et économiques complexes. Cette zone rassemble de nombreux groupes sociaux : pêcheurs, artisans, extractivistes, petits agriculteurs, salariés, etc. Tous font face à d'intenses changements en raison du processus de modernisation concrétisé par la construction de routes, l'installation d'industries, le processus de reboisement industriel et le tourisme. Tous ces événements se sont produits presque au même moment. Le mode de vie traditionnel des populations locales, centré sur l'agriculture de subsistance, la pêche et l'artisanat, s'est affronté à cette modernité et ses bénéfices potentiels. Une grande partie des terres d'usage commun a été occupée d'un côté par les *resorts*, les hôtels et les petites maisons d'hôtes à caractères familial (*pousadas*) et de l'autre par les zones de reboisement industriel d'eucalyptus. L'exposition à ces changements a entraîné plusieurs scénarios et stratégies de réorganisation des groupes locaux, notamment pour la localité qui fait l'objet de mon analyse.

Malgré les obstacles auxquels font face les populations locales et les innombrables conflits fonciers, le *Litoral Norte* représente pour beaucoup un véritable paradis qu'il faut conquérir à tout prix.

2- A la recherche d'un paradis

La région du *Litoral Norte* de Bahia peut sembler à première vue un véritable paradis pour ceux qui sont à la recherche de meilleures conditions de vie, au sein d'un cadre idyllique avec de belles

⁵ Je suis ici le raisonnement d'Henri Lefebvre. Pour cet auteur l'espace est en effet un territoire par le biais de multiples processus d'appropriation et de domination (Cardel, 2016 : 27)

⁶ Ce concept suit la conception de Paul Little. Pour lui territoire et territorialité sont définis comme l'effort collectif d'un groupe social pour occuper, utiliser, contrôler et s'approprier une parcelle spécifique de son environnement biophysique, le transformant en son « territoire » (2002 : 254). Et c'est sur ce concept que je m'appuie tout au long de cette thèse, pour les analyses concernant ce thème.

⁷ Dans cette conception, le territoire est ici vu comme un espace physique, géographiquement défini, caractérisé par certains critères tels que l'économie, la société, la culture, la politique et les institutions. De plus, les populations qui y habitent doivent avoir des relations internes et externes par le biais de processus spécifiques démontrant une identité de cohésion sociale, culturelle et territoriale (source : www.seplan.ba.gov.br, consultée le 18/07/2017)

⁸ Formé par les municipalités suivantes : Entre Rios, Esplanada, Itanagra, Jandaíra, Mata de São João, Pojuca, (source : www.territoriosculturaisbahia.wordpress.com, consultée le 18/07/2017)

plages, une végétation luxuriante, des ressources naturelles, dont la population véhicule accueillante.

Nova Itapecerica (Nouvelle Itapecerica) ! Déjà dans l'énoncé du nom de cette localité on devine une histoire assez récente si on la compare à des récits de colonisation très anciens. Cette région souffre d'un surprenant contraste entre l'immensité de ses ressources et la pauvreté de ses habitants.

« Ici c'est une terre bénie ! Je suis du Sertão da Bahia. Une terre difficile à vivre. Ici c'est bien ! On a tout ! De l'eau en abondance, de quoi manger... Si tu as faim et si tu n'as rien, tu peux toujours aller dans la rivière et pêcher. Je me plais ici ! Je me sens chez moi ! Je n'envisage pas de sortir d'ici. Mes enfants non plus ! (Eleonora-habitante de NI-1)

« Aqui é uma terra abençoada ! Eu nasci no Sertão da Bahia. Uma terra difícil para viver. Aqui é bom! A gente tem tudo ! tem bastante água, coisa para comer...Se a gente tem fome e não tem nada, a gente pode ir no rio e pescar. Eu gosto daqui! Me sinto em casa. Eu não penso sair daqui. Meus filhos também ! »

« Mon mari est parti du Sertão de Itaitê pour travailler dans le bois. Il est resté un an à São José d'Avena, une petite ville pas loin d'ici. Tous les mois il revenait à Itaitê pour voir la famille. Un jour on en a eu marre de cette vie. Notre ami qui était déjà à Nova Itapecerica nous a conseillé de venir et finalement un jour on a décidé de partir. Je ne regrette pas ! J'aime bien ici ! Là-bas la vie était difficile. Ici c'est le paradis! ». (Vadu-habitante de NI-1)

« Meu marido partiu do Sertão de Itaitê para trabalhar na madeira. Ele ficou em São José de Avena, uma cidadezinha perto daqui. Todos os meses ele voltava em Itaitê para ver a família. Um dia nós ficamos de saco cheio dessa vida. Nosso amigo que já estava em Nova Itapecerica nos disse de vim para cá e finalmente um dia nós decidimos de partir. Eu não lamento não. Eu gosto daqui. Lá no Sertão a vida era mais difícil. Aqui é o paraíso ».

« Quand je suis arrivé ici, il (en référence à un autre habitant de NI) était déjà là depuis cinq mois. Les autres étaient là depuis huit mois, presque un an. Geovane, Claudinor, Moisés, Sinhozinho et Fuscão, tous nés à Alagoas. Mais ils sont partis. Il ne reste que moi, Caetano et parfois Fuscão vient là. Monsieur Donato lui est né ici et a profité de la situation. Mais il a eu peur et est parti pendant 3 ans. Après il est revenu. Moi, je suis parti pour 3 mois seulement et depuis je reste... ». (Zé Neto-habitant de NI-1)

« Quando eu cheguei aqui, ele estava aqui já tinha cinco meses. Os outros chegaram depois de oito meses, quase um ano. Geovane, Claudinor, Moisés, Sinhozinho e Fuscão, todos nascidos no Alagoas. Mas eles partiram. Só restou eu, Caetano e algumas vezes tem Fuscão que vem aqui. Seu Donato nasceu aqui, mas ele aproveitou um pouco da situação. Mas ele ficou com medo e partiu durante 3 anos. Depois ele voltou. Eu parti por somente 3 meses e depois eu fiquei de vez ».

« J'ai travaillé dans un lieu-dit qui s'appelle Mamão. Pas loin d'ici. Geovane, mon ami depuis longtemps, lui il est né aussi à Alagoas, il m'a dit un jour : Caetano, veux-tu un coin de terre pour travailler ? J'ai répondu : qui n'en veut pas ? Lui m'a répondu : écoute, nous sommes en train

d'envahir des terres pas loin de la mer, proche de Salvador. Si tu veux, vas-y. Je lui ai répondu : un jour...et un dimanche comme ça je suis parti d'Alagoas, et depuis j'y suis toujours resté. J'aime bien cet endroit ». (Caetano-habitant de NI-1)

« Eu trabalhei em um lugar que se chama Mamão. Não é longe daqui. Geovane, meu amigo a muito tempo, ele nasceu no Alagoas e um dia ele me disse: Caetano, você quer um pedaço de terra para plantar? Eu respondi: quem não quer? Ele me disse: olha, nós estamos invadindo umas terras não muito longe do mar, próximo de Salvador. Se você quiser vai lá. Eu respondi: um dia..e em um dia de domingo eu deixei Alagoas, e depois eu acabei ficando aqui. Eu gosto desse lugar. ».

« Je suis née dans le Sertão de Coité. Un endroit loin de tout. Toute ma famille est venue habiter dans cette région. Mes frères et sœurs habitent un peu partout : Entre Rios, Mata de São João. Moi, j'ai connu Paulo et je me suis marié avec lui ». (Graçinha- habitante de NI-2)

« Eu nasci no Sertão de Coité. Um lugar longe de tudo. Minha família toda veio morar nessa região. Minhas irmãs e irmãos moram em vários cantos: Entre Rios, Mata de São João. Eu conheci Paulo e acabei casando com ele ».

La localité de Nova Itapecerica est située dans la région *Nordeste* du Brésil, dans l'État de Bahia⁹. Avec sa végétation caractéristique, ses différents types humains et ses richesses diverses, cette grande région a toujours été l'objet de convoitises diverses : des terres à perte de vue, des ressources locales encore en abondance, du pétrole, et désormais le tourisme. Des spécificités qui depuis toujours ont contribué au phénomène de migration mais qui ont aussi suscité l'avidité des riches hommes d'affaires brésiliens. Pour trouver les origines de ces familles qui habitent la localité de NI il faut que nous remontions progressivement à la colonisation du pays.

⁹ Dans la méso-région connue sous le nom de « Littoral Nord ». Un vaste État brésilien (564.732 km²).Source : www.ibge.gov.br. Site consulté le 25/09/2012

Carte 1 : Le Nordeste et ses États



Source : www.mapasblog.blogspot.com

3- L'occupation coloniale du *Litoral Norte* de Bahia

Même si la démarche de notre étude de Nova Itapecerica repose essentiellement sur la méthode inductive, il est nécessaire de rappeler le contexte historique. La période d'occupation coloniale du *Litoral Norte* de Bahia a commencée à la deuxième moitié du XVIème siècle. À cette époque Garcia D'Ávila, un portugais qui a mis en place la colonisation de cette zone, a reçu de Tomé de Souza, premier gouverneur du Brésil, une vaste propriété située entre les rivières Pojuca et Real.

Carte 2 : La méso-région du Litoral Norte de Bahia



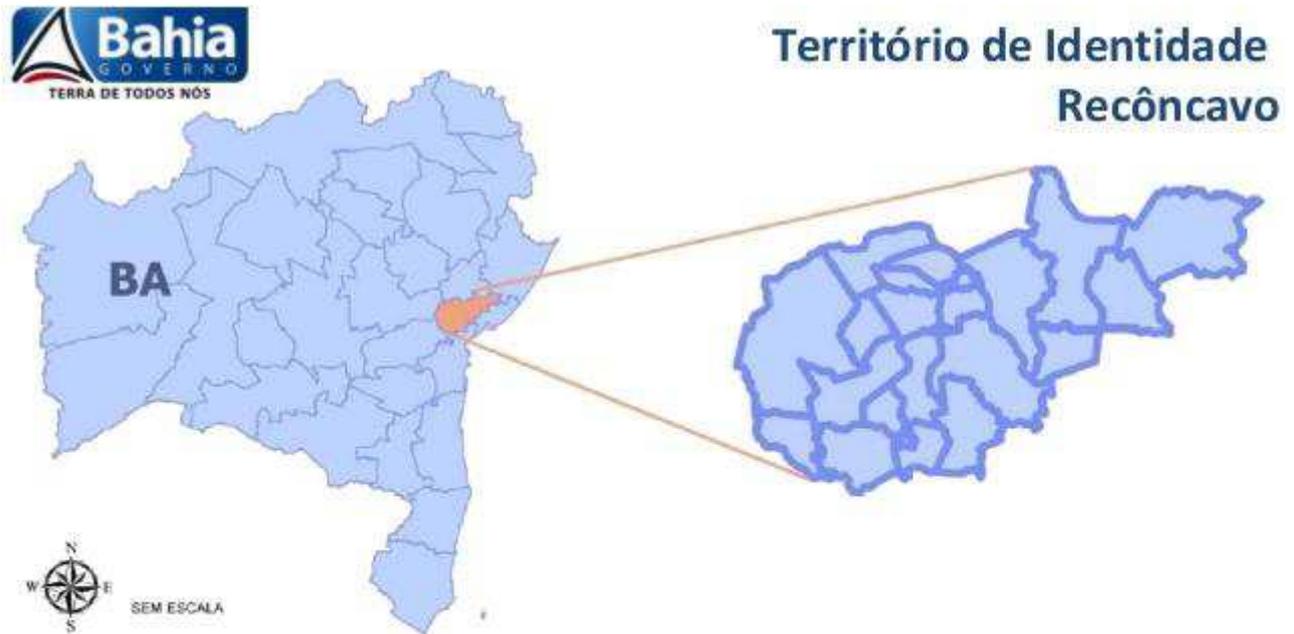
Entre les années 1563 et 1609, à proximité de la ville de Praia do Forte (voir la carte ci-dessus) a été construite la première forteresse, la *Casa da Torre*, qui a servi d'observatoire à la couronne portugaise dans la jeune colonie, assurant des fonctions de protection et de défense. Un lent processus d'occupation territoriale s'est alors étendu en direction du nord-est et du nord-ouest. Il a pris de grandes proportions au long des siècles suivants.

Des registres historiques montrent que l'occupation de cette région a commencé à la deuxième moitié du XVIème siècle. D'abord lente et avec une faible densité, elle a été menée par le portugais Garcia d'Avila, qui a reçu de son père Tomé de Souza, premier gouverneur du Brésil, une vaste propriété située aux alentours de la rivière Pojuca jusqu'à l'embouchure de la rivière Real. Au départ, l'occupation de cette région a été entièrement dédiée à la conquête de l'espace et à la soumission des peuples indiens comme les *tupis*, *tupinambás* et *massarandupióis*, ainsi qu'à l'esclavagisme. (Mattedi, 2001).

Dans cette partie du territoire brésilien, l'utilisation des ressources naturelles date du temps où le Brésil était une colonie du Portugal (1500 - 1889), lorsqu'elle approvisionnait Salvador, la capitale de l'État, avec des produits comme la viande, le lait, le bois et l'huile de baleine pour l'éclairage. Elle est passée entre la fin du XIXème siècle et le début du XXème siècle à une production destinée à l'exportation (Queiroz et Almeida, 1997 : 36). L'élevage pour la viande et le lait s'est développé dans toute cette zone, suivie de stratégies de production de revenus centrées sur l'autosuffisance comme activité complémentaire à l'économie sucrière prédominante dans une autre région de Bahia connue sous le nom de *Recôncavo baiano*¹⁰.

¹⁰ *Recôncavo Baiano* : est une région géographique s'étendant autour de la Baie de Tous les Saints, dans l'État brésilien de la Bahia, et comprenant non seulement la zone côtière, mais aussi toute une large frange de ladite baie située à l'intérieur des terres, avec une superficie de 10.840 km².

carte 3- Région du Recôncavo baiano



- 20 municípios
- População: 576.672 mil habitantes
- Densidade Populacional: 113,70 hab/ km²
- Área Total: 5.221,201 mil km²

Source : SEDUR 2012

Dans le milieu du XVII^{ème} siècle, avec le déclin de l'économie sucrière, la région est entrée dans un processus de stagnation économique et ses activités productives se sont redéfinies. Pendant le XX^{ème} siècle elle a connu de grands changements et une société de type patriarcal, s'est consolidée autour de la *sesmaria*¹¹.

En plus de la laine, du charbon, de la viande et des produits en cuir, d'autres techniques et cultures comme celles de la noix de coco, des fruits, des haricots, des dérivés du lait et des objets faits de

¹¹ Ce nom est dû à la coutume ancienne de diviser les terres en six parties (Caetano, 2000). Dans tout le pays, Il s'agissait d'un terrain sans culture et abandonné (jachère) que l'ancienne législation portugaise attribuait à celui qui s'engageait à la cultiver. Celui qui recevait les terres payait une taxe à l'État, en principe le sixième du revenu généré. Cela n'a pris fin qu'en 1812.

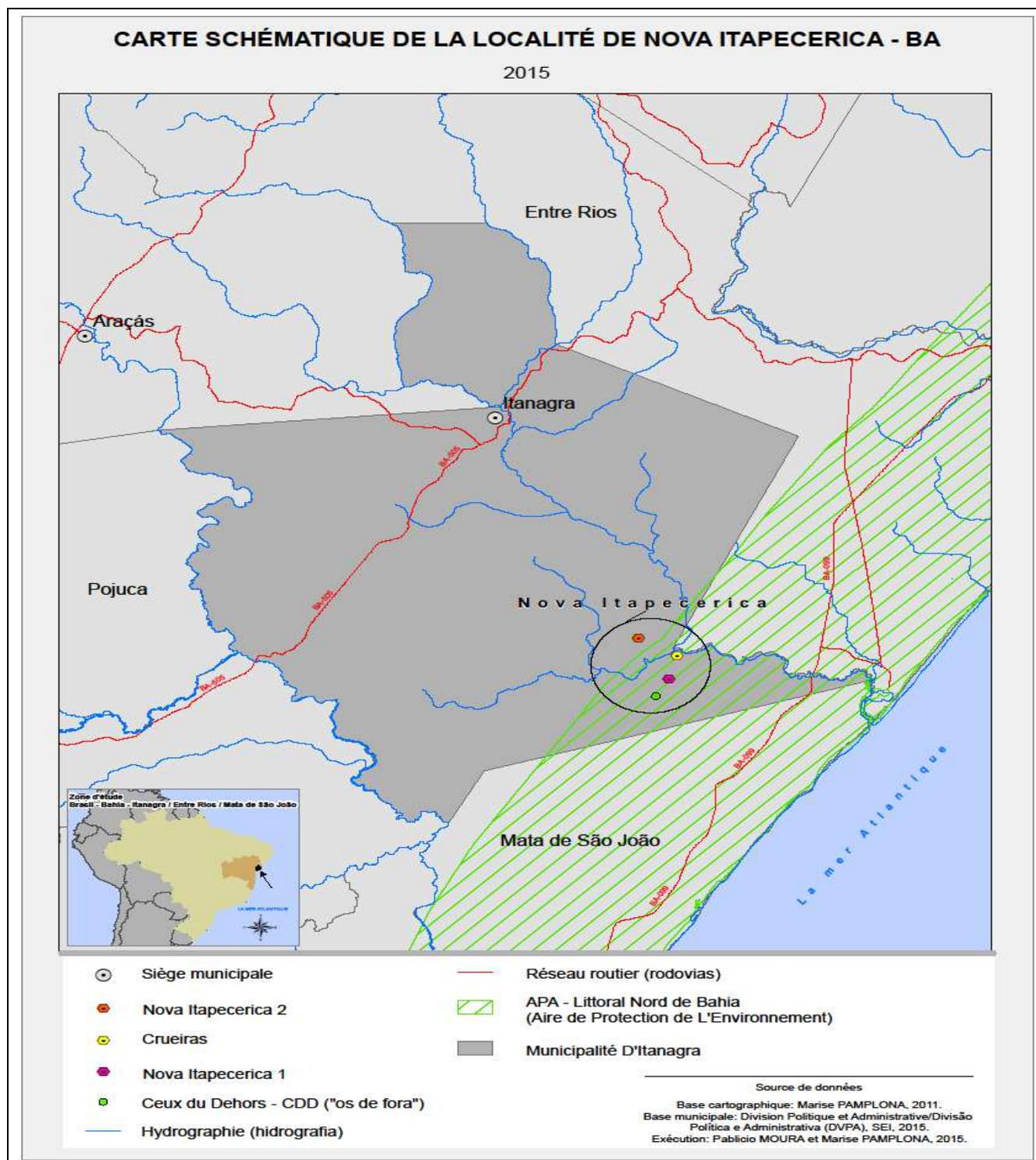
plusieurs palmiers, dont la *piçava*, ont été introduites dans la région depuis l'époque coloniale (ECOPLAN, 1997).

Dans cette abondance de ressources, une grande surface de terre fût acquise par un Prussien naturalisé nord-américain, Sigisfred Sigismundo Schindler qui arriva au Brésil en 1879 dans la ville de Rio de Janeiro, s'installant peu après à Bahia où plus précisément sur des propriétés acquises auprès des descendants de la famille d'Avila (Mattedi, 2001 : 3). Quelques années après, entre 1900 et 1920, environ 80.000 ha de terres furent vendus à une entreprise anglaise de caoutchouc - *British and Brazilian Rubber Planters & Manufacturers*. L'objectif de cette négociation était d'assurer la continuité des activités de commerce extérieur des Américains, notamment celles liées à l'exploitation du latex de *mangabeira* (*Hancornia speciosa*), abondant dans la région, pour la fabrication du caoutchouc, développant plusieurs activités jusqu'en 1940, avant de faire faillite et d'être livrée à la *Bank of London* alors chargée de l'administration de l'entreprise.

Cette compagnie prenait des terres aux habitants locaux dont les activités principales étaient centrées sur l'agriculture d'autosuffisance et l'extractivisme¹² (*extrativismo*). En 1949, le représentant de la société anglaise quitte le Brésil, et entre en scène un riche entrepreneur, Noberto Odebrecht, propriétaire d'une des plus grandes entreprises de construction civile au Brésil, *Construtora Norberto Odebrecht* – CNO. Cette entreprise finit par acheter une partie de terres, environ 1700 ha, situées entre la rivière Santo Antônio (dans la portion nord de l'actuelle municipalité de Mata de São João) et la rivière Rio Sauípe (dans la municipalité voisine d'Entre Rios), région où se trouve Nova Itapeçerica.

¹² Le mot extractivisme est la francisation du mot portugais *extrativismo* qui désigne au Brésil une activité dans laquelle les produits de la forêt tiennent une part importante de l'économie. En d'autres mots, c'est la cueillette, à des fins commerciales de ressources naturelles non ligneuses de la forêt (Pinton et Emperaire, 1992 : 685).

Figure 1 : Représentant les trois principales communes du Litoral Norte (Itanagra, Mata de São João et Entre Rios).



Quelques années après, en 1970, la localité de Praia do Forte, située à une vingtaine de kilomètre au sud de Nova Itapecerica, a été vendue par son propriétaire à un entrepreneur de la ville de São Paulo, qui à son tour finit par créer le premier grand projet touristique du *Litoral Norte*, le projet *Praia do Forte*, devenant ainsi la ville principale de la région et l'endroit privilégié de toutes sortes d'échanges.

C'est finalement au cœur de tous ces changements qu'à la fin des années 1980 la localité de Nova Itapecerica a commencé à sortir de son anonymat, quand un petit groupe composé de cinq hommes est parti d'un autre État du *Nordeste* brésilien – Alagoas, à la recherche de terres et de meilleures conditions de vie. Néanmoins, avant de pénétrer au cœur de l'histoire d'occupation de cette localité marquée par des conflits inhérents aux pressions foncières, j'ai choisi de commencer par les intenses transformations survenues par la découverte du pétrole et les implantations de vastes zones de forêts. Nous verrons que ces activités ont eu un lien direct avec le développement de la localité et la transformation du paysage local.

4- L'impact de la découverte du pétrole sur le *Litoral Norte* de Bahia

Bordée par une large bande de dunes blanches tout au long de la côte, la *Costa dos Coqueiros* longue de 193 km est coupée par de belles rivières qui se déversent dans l'océan Atlantique. Elle est embellie par un alignement de cocotiers qui se plient sous les brises venant de la mer proche. Elle possède un riche écosystème constitué par la forêt Atlantique, ainsi que des dunes, des cocotiers, des lagunes, des récifs de corail, et une grande quantité d'espèces végétales et animales.

Photo 1 : La « Costa dos Coqueiros » (M.P, février 2012)



Photo prise au village d'Arembepe pendant une des sorties en dehors de la localité de NI

Cet écosystème va être bouleversé pendant les années 1950 par la découverte du pétrole et la mise en place des politiques publiques destinées à mettre en œuvre un ensemble d'actions coordonnées pour le développement local. A cette époque, le Brésil entame un plan national dont l'objectif est d'encourager les industries exportatrices et en même temps de soutenir la consommation intérieure. Commence alors l'exploitation de « l'or noir » avec l'installation de plusieurs puits dans les communes de Mata de São João, Entre Rios, Itanagra, Pojuca et Cardeal da Silva. Un processus qui depuis son début a suscité une vague migratoire intense et un changement conséquent dans la région.

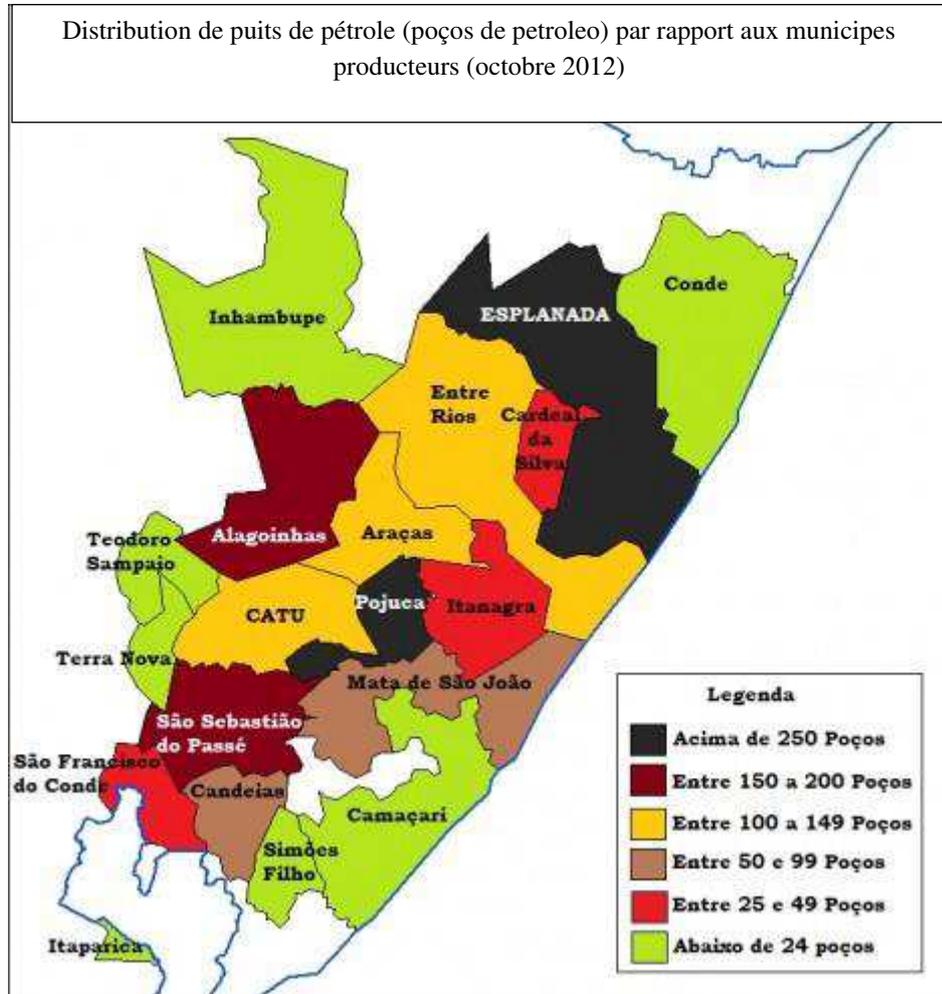
Photo 2 : Un des puits de pétrole à Itanagra (M.P, 2011)



À l'arrière-plan une partie de forêt atlantique et des eucalyptus

Toutefois, avec la première crise de l'activité pétrolière survenue au milieu des années 1970, la production de cellulose et de charbon de bois devient une alternative économique régionale plus intéressante et viable que le pétrole. C'est donc, à partir de ce moment que le gouvernement local crée une autre stratégie de développement, mettant tous les moyens nécessaires pour développer l'activité de reboisement. L'impact de ces politiques publiques et privées sur la reconfiguration de l'espace et sur la dynamique des populations locales est conséquent. Des familles doivent quitter leurs parcelles de terre et aller vivre ailleurs, pendant que d'autres, attirées par les rêves d'amélioration de vie, arrivent sur la région. Voici qu'à nouveau une autre vague migratoire se développe.

carte 4- Distribution de puits de pétrole à Bahia



Source : données de la municipalité d'Esplanada (www.esplanada.com.br. Site consulté le 20/05/2018)

5- Le reboisement industriel : modernisation et homogénéisation du paysage

La modernisation du pays par le biais de l'industrialisation a commencé dans les années 1950. Des propositions de l'Organisation des Nations Unies pour l'agriculture et alimentation - FAO (1982 : 65), considéraient le charbon de bois pour alimenter les besoins en énergie de la sidérurgie comme une possibilité économique viable. Dans le cas ici analysé, des industries de reboisement se sont installées, en particulier dans cette région du *Litoral Norte*. Ainsi, plusieurs entreprises au Brésil, avec l'appui du gouvernement, ont acquis des grandes surfaces de terres destinées à l'implantation

de forêts de pins et d'eucalyptus. Il offrait aussi une série d'aides et de bénéfices fiscaux à toutes les entreprises qui souhaitaient pratiquer cette activité¹³.

Des essences forestières¹⁴ d'eucalyptus et de pin ont été introduites en détruisant une partie assez considérable des vestiges de forêt atlantique encore existante. De sorte que ces reboisements industriels entrepris par l'État, en collaboration avec des sociétés privées, ont causés de grands bouleversement sociaux et environnementaux : des populations locales ont été déplacées de leurs terres et des dommages sur la flore et la faune ont été observés. Selon Bassou (2003 : 21), des facteurs comme la quantité de lumière, la litière (qui modifie la porosité du sol), la disponibilité en eau, la disponibilité des éléments minéraux du sol, sans parler de l'effet allopathique¹⁵ des eucalyptus sur certaines plantes.

Selon le rapport le plus récente élaboré par une de ces entreprises, la Copener Florestal¹⁶, 150 mille hectares destinés à la plantation des eucalyptus sont actuellement partagés entre : 84 mille hectares destinés aux essences d'eucalyptus, 58 mille hectares destinés aux Aires de Protection Permanentes (*Áreas de Proteção Permanente* – APP), et 8 mille hectares destinés aux infrastructures et aux routes¹⁷ (Copener, 2014 : 8). Donc, stimulées par des prix avantageux de la cellulose sur le marché international, et trouvant un appui total dans la politique nationale et locale, ayant trouvé dans ces régions « [...] des conditions excellentes comme la concentration foncière, le bas prix offert pour les terres, la disponibilité de main-d'œuvre déjà fixée dans la région, en plus du climat et de l'abondance de ressources hydriques » (Guerreiro, 2004 : 35). Les zones de forêt atlantique sont progressivement remplacées par les reboisements industriels.

Or, les terres favorables à la sylviculture, convoitées par les entreprises de reboisement, ont été justement celles utilisées collectivement par les petits producteurs ruraux en guise de réserve naturelle, espace de vie ou comme source d'alimentation. Les travaux de Lima (2004) et Limonad (2007), ont montré l'impact de la reforestation sur la structure foncière préexistante dans cette région. Ces travaux ont démontré que ces entreprises de reboisement industriel ont fini par entraîner un

¹³ Voir notamment le travail de Marieze Torres Sampaio (1990)

¹⁴ Espèce d'arbre qui présente un intérêt en sylviculture.

¹⁵ Comprend tout effet direct ou indirect, positif ou négatif, d'une plante (micro-organismes inclus) sur une autre par le biais de composés biochimiques libérés dans l'environnement (atmosphère et sol) [Rice, 1984].

¹⁶ Nous verrons par la suite que cette entreprise jouera un rôle important dans la formation de Nova Itapeçerica.

¹⁷ Ces données se trouvent dans le document : *Resumo Público do Manejo Florestal-Unidades de manejo florestal BSC S.Q e COPENER FLORESTAL LTDA*. Versão 01/ abril, 44 pages.

déséquilibre dans les relations traditionnelles concernant des activités comme celles autour de la pêche artisanale et de la production des cultures d'autosuffisance.

L'implantation de ces reboisements industriels¹⁸ sur de grandes surfaces a ainsi contribué à l'augmentation de la concentration foncière entraînant une urbanisation forcée dans les principaux centres urbains. Aujourd'hui ces forêts homogènes s'étendent surtout au nord des communes de Porto do Sauípe, Entre Rios et Conde, des deux côtés de l'autoroute *Linha Verde* (BA 099) - l'autoroute principale, sur un *continuum* à perte de vue (Limonad, 2007).

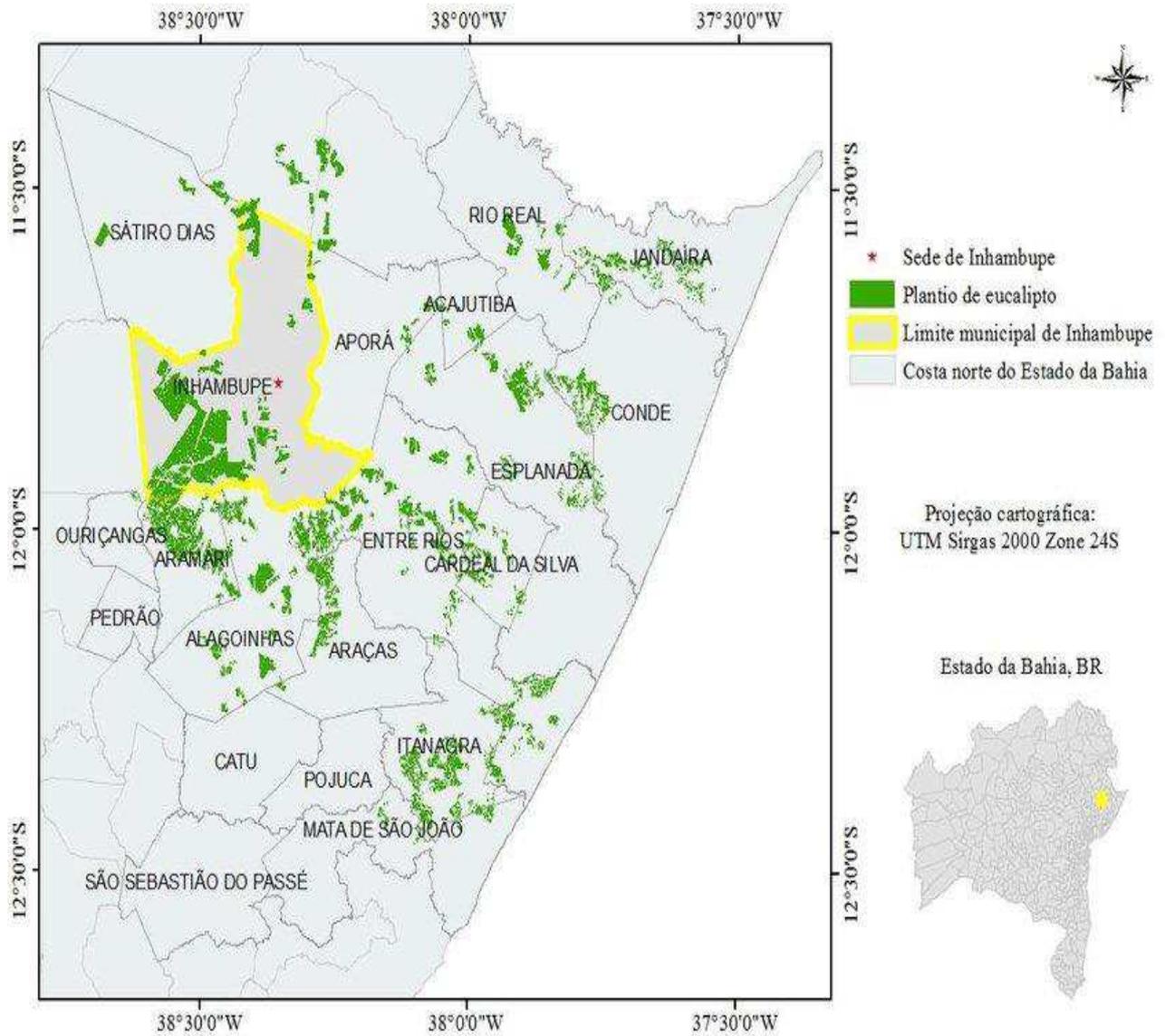
Photo 3 : Le reboisement industriel d'eucalyptus (M.P, 2010)



Cette plantation d'eucalyptus est située à la sortie du village de Currálinho, près de la route qui donne accès à Nova Itapeçerica

¹⁸ En 2013, l'aire total de reforestation faite par la Copener était de 74625 ha (source : www.ibge.gov.br)

carte 5- Localisation de plantations d'eucalyptus du Copener Florestal LTDA



Source : White et alli, 2013- « *Caracterização do material combustível e simulação do comportamento do fogo em eucaliptais no litoral norte da Bahia, Brasil* »

Ces zones de forêt homogène ont été évaluées par des études scientifiques, notamment celle de la FAO intitulée « *Les eucalyptus dans les reboisements* » (1982), comme les grandes responsables de dommages environnementaux. Des problèmes comme celui de la désertification, ou de la réduction des ressources hydriques dues à la grande quantité d'eau que ce type de végétation absorbe, ou encore de détérioration du sol causé par la monoculture, et la réduction de la biodiversité avec l'extinction ou la migration de plusieurs espèces animales, sont quelques-unes des préoccupations liées à ce type d'activité (Souza, 2009 : 66). Après cette période, une autre politique publique est venue bouleverser la vie des habitants locaux. Dans les années 1990 l'installation de grandes entreprises de construction, et le développement du tourisme local ont entraîné un autre bouleversement autant écologique qu'économique et sociétal de la région, en occasionnant encore une fois une vague de déplacements des populations rurales.

6- Le tourisme utilisé comme une alternative pour le développement régional

Dans ce scénario déjà désavantageux pour les populations locales, se développe au même moment l'activité touristique, considérée comme une alternative économique nouvelle et viable pour cette région bahianaise. Jusqu'alors de caractère strictement régional, recevant des vacanciers et des visiteurs des communes proches, cette activité se tourne vers le marché national et international. Et au début des années 1990 s'instaure alors un processus de redéfinition socio spatial qui débute par la localité déjà citée de Praia do Forte. En effet, les politiques publiques de modernisation de cette partie du pays se sont appuyées sur une planification organisée entre autre par un « plan macro directeur » (*plano macro diretor*) consistant en un « zonage » de la région qui associe à chaque zone une spécialisation économique (Limonad, 2007 : 5)

Jusqu'au début des années 1990, les activités touristiques étaient limitées et réservées à une minorité. Les différences entre les populations situées dans des zones d'intérêt entrepreneurial, surtout celles localisées sur la côte, et celles situées à l'intérieur des terres se sont peu à peu creusées. Les premières acquièrent une bonne infrastructure d'approvisionnement, d'assainissement, de communication et de transport, et de meilleures opportunités d'emploi que les secondes. Dans ce contexte, est né un des projets touristiques les plus importants au niveau local dénommé Costa do Sauípe.

- **Le projet Costa do Sauípe : un vrai bénéfice local ?**

Le projet *Costa do Sauípe* est considéré aujourd'hui, par le gouvernement local, comme le plus grand pôle de tourisme, loisir et affaires d'Amérique du Sud. Il se trouve à une vingtaine de kilomètres à peine de Nova Itapeçerica, et à 76 km de l'aéroport de la capitale Salvador. Il comprend une zone de 1.755 ha localisée dans la municipalité de Mata de São João, située à l'intérieur d'une « Zone de protection environnementale » / Área de Proteção Ambiental - APA¹⁹. Son périmètre comprend aussi bien les villages situés dans la municipalité de Mata de São João (Diogo, Santo Antônio, Areal, Vila Sauípe et Curalinho), que ceux situés dans la municipalité d'Entre Rios (Porto Sauípe et Canoas). Son accès peut être aperçu à droite de la photo 4, venant de Salvador, par les visiteurs qui circulent par l'autoroute BA 099, qui le dessert.

Photo 4 : Le projet « Costa do Sauípe » vu d'avion



Source : www.costadosauipe.com.br

¹⁹ Instrument de législation très utilisé au Brésil qui est censé permettre la protection de l'environnement et le développement des activités économiques durables ou la croissance économique (Tourneau et Guerreiro, 2006 : 210).

Tout a commencé quand en 1949, une riche famille, les Odebrecht, a acheté une grande surface de terres dans cette région. A cette époque, cette partie du littoral était caractérisée par la prédominance d'activités agricoles traditionnelles et par l'usage direct des ressources environnementales par les populations locales. Riches en ressources hydriques et forestières, traversées par deux rivières importants le Sauípe et le Santo Antônio, deux sources souterraines, et situées au milieu de zones de forêt atlantique, cette acquisition a apporté de grands bénéfices à cette famille.

Après quelques années, et vu le potentiel touristique local, les Odebrecht ont décidé de faire construire un complexe touristique.

S'agissant d'un projet tourné vers un marché national et international, sa propriété est partagée entre le Fond de Pension PREVI²⁰, qui détient 96,7% de l'entreprise, et par Odebrecht S. A, qui détient les 3,3 % restants. Au départ fût prévue la mise à disposition de 65.366 lits, avec la construction de 62 hôtels, 60 petites *pousadas*²¹, 4 campings, des centres de convention, maisons commerciales, restaurants, équipements sportifs, culturels et de loisir (Andrade, et *alii*, 2004). La première étape du projet, les travaux de structure financés par le gouvernement bahianais, a été lancée en octobre 2000, avec la livraison de cinq hôtels de niveau international (Renaissance Costa do Sauípe Resort, Super Clubs Breezes Costa do Sauípe, Sofitel Suites et Resort Costa do Sauípe, Costa do Sauípe Marriott Resort et Spa et enfin le Spa et Sofitel Conventions et Resort), ainsi que des restaurants, équipements sportifs et des centres d'entraînement.

Avec cette première phase d'installation, se révèle le premier conflit socio-environnemental à propos du système de traitement et d'évacuation des eaux usées produites par le complexe mis en place par l'entreprise d'assainissement bahianais (EMBASA). Celle-ci n'a pas réalisé d'Étude d'Impact Environnemental (EIA)²² et le complexe a renvoyé ses eaux usées dans l'estuaire d'une des principales rivières de la région, le *Sauípe*, causant de dommages environnementaux et une perte de vie marine, source importante d'alimentation et de travail de la population locale. Des lagunes ont été envasées, plusieurs espèces végétales existant dans la forêt atlantique ont été détruites et les formations végétaux bordant les rivières (ripisylve) ont été arrachées. Une telle conduite a mené le Ministère Public de l'État de Bahia à attaquer en justice les entreprises responsables. Cette situation émaillée de conflits largement diffusés par la presse locale, a aussi été

²⁰ PREVI- Fond de Pension de la Banque du Brésil.

²¹ *Pousadas* : des hôtels de taille moyenne plutôt à caractère familial.

²² EIA- Un instrument juridique mis en place par la politique nationale pour la protection de l'environnement au Brésil par la RESOLUÇÃO CONAMA N.º 001/86, de 23/01/1986. Source : www.meioambiente.mg.gov.br, consultée le 24/11/2013.

caractérisée par la restriction de l'accès à une autre communauté locale, celle de Porto de Sauípe, aux mangroves (*manguezais*) de Barra do Sauípe.

Au fur et à mesure que la situation s'aggravait, des zones d'usage des ressources naturelles locales furent progressivement privatisées et le libre accès à ces zones, sous le contrôle de l'entreprise *Costa do Sauípe*, s'est trouvé chaque jour plus menacé. En ce qui concerne mon sujet de recherche, l'extraction de la *palha* de *piaçava* est devenue elle aussi un autre élément de conflit local de type environnemental, dont je parlerai plus loin.

Dans le but d'atténuer les conflits qui se sont développés, le gouvernement créa des programmes et des projets sociaux de planification, de gestion et d'éducation environnementale. Conçus et mis en place par l'État et par des entités non gouvernementales, un mérite une attention particulière, le *Projeto Berimbau*.

- **L'influence du *Projeto Berimbau* sur les localités de la région**

Créé dans les années 2001-2002, il s'agit d'un partenariat entre le Fond de Pension PREVI, la Banque du Brésil et le Ministère du Travail, qui a pour objectif d'offrir de meilleures conditions de vie à la population locale. C'est un programme qui comporte 2,4 millions de Reais d'investissement et inclut 26 projets tournés vers la gestion, l'éducation, l'emploi et le revenu pour les habitants. Selon Andrade (2008 : 428), ce programme, en plus d'avoir pour objectif de trouver des solutions alternatives à la création de revenu pour les familles qui vivent dans les environs du complexe touristique créé par le projet *Costa do Sauípe*, est aussi une initiative de régulation des conflits socio-environnementaux, grâce à un ensemble de projets et de stratégies qui prennent en considération les intérêts des acteurs locaux impactés par l'entreprise touristique.

Photo 5 : Poster du projet Berimbau



Source : www.costadosauipe.com.br

Des informations transmises par le directeur du projet *Berimbau* en avril 2012 indiquent qu'une série de recensements et d'ateliers ont été réalisés ces dernières années. L'un d'entre eux a attiré mon attention et j'ai pu avoir accès au rapport produit par le projet. En 2008 il y a eu une tentative de recensement de la chaîne de production de l'artisanat de la *piçava* dans toute la méso-région du *Litoral Norte* de Bahia. Et en 2011 des ateliers ayant pour thème le coopérativisme, la planification, l'intégration sociale et le renforcement des relations interpersonnelles ont eu lieu. L'année suivante, il m'a été possible de participer à une journée de formation sur le thème « L'entrepreneuriat à la campagne », soutenu par le projet *Berimbau* et animé par une ONG locale. Ce cours était destiné à des commerçants locaux souhaitant améliorer leur stratégie d'accès au marché du travail. Étaient présents en nombre significatif (environ 25 personnes) des artisans, des agriculteurs, des cuisinières, des couturières et de jeunes étudiants. Tous appartenaient à la ville dans laquelle était réalisé le cours (Vila Sauípe) qui aurait dû a priori concerner toutes les villes de la région. En demandant la raison pour laquelle il n'y avait personne de Nova Itapeçerica, il m'a été répondu que ceux-ci n'avaient pas souhaité participer. A la même question posée à Nova Itapeçerica, il a été répondu

qu'ils n'avaient pas été prévenus. Donc, c'est à partir de là que j'ai pu mieux comprendre la situation assez particulière qui caractérisait Nova Itapecerica.

Le fait est que mis à part le recensement de la chaîne de production de l'artisanat de *piçava* réalisé par le rapport conçu par le *Projeto Berimbau* durant l'année 2010 dans l'ensemble des communautés locales du *Litoral Norte* de Bahia, la localité de Nova Itapecerica n'a fait partie d'aucune action plus pointue. Un tel fait met en évidence le degré d'exclusion et de mise à l'écart subi par ce petit groupe social par rapport aux autres localités de la région dans les projets de développement locaux. Je parle donc dans ce travail d'une localité mise à l'écart par les politiques publiques locales. Et, à partir de ce constat j'ai voulu comprendre le pourquoi de cette situation. Pourquoi les habitants de Nova Itapecerica ne participaient pas à ces projets ? Pour quelle raison n'étaient-ils pas présents ? Et encore, est-ce que les responsables locaux envisageaient vraiment leur participation ? La réponse à cette question apparaîtra lorsque l'histoire locale et ses conflits seront décrits.

7- Le processus migratoire dans la région

Avec l'arrivée dans les années 1930 de l'industrie émergente de la grande ville de São Paulo, la modernisation industrielle a touché non seulement la base économique traditionnelle agro-exportatrice bahianaise, mais a aussi favorisé la migration d'une grande partie de la population locale vers la région sud-est du pays.

À partir des années 1940, les Bahianais ont découvert d'autres régions du pays. A alors commencé un grand phénomène d'exode, surtout pour les habitants de la zone rurale qui poussés par d'innombrables difficultés ont quitté leurs lieux d'origine en direction des villes en expansion du pays. Cependant le processus d'urbanisation observé au Brésil à partir de la décennie 1950 a fini par encourager une nouvelle dynamique dans la distribution spatiale de la population. Dans le courant des années 1960 les flux migratoires de Bahianais vers d'autres régions brésiliennes ont diminué et ceux-ci se sont déplacés vers des villes plus proches de leurs origines. (Mayara Araújo, 2007 : 201). Cette nouvelle étape économique a été accompagnée par la réduction de l'emploi agricole par rapport à l'emploi industriel. Il y a eu également des changements dans la structure du marché du travail avec l'apparition de nouvelles activités. Le versement de salaires relativement élevés dans l'industrie pétrochimique brésilienne (Petróbras), et les investissements en infrastructure, ont eu un impact sur le commerce et les services locaux. Dans les années 1970 avec l'implantation du Complexe Pétrochimique de Camaçari (COPEC), ville proche de Nova Itapecerica, on a retrouvé une intervention de l'État de Bahia. Ainsi, des investissements ont été faits et la ville de Camaçari,

distante de 49 km de la capitale Salvador, est alors devenue la destination principale pour un flux de migrants issus d'autres villes du pays. Cela a concerné notamment les habitants de la région de Salvador qui se sont déplacés à la recherche d'emplois surtout dans les secteurs émergents de l'industrie et du commerce. Selon Pinho (2007 : 45), en ce qui concerne les migrants issus d'autres localités, la ville de Camaçari a absorbé une grande proportion de personnes venues du Nordeste brésilien (45,8%)²³. La région Sud-Est arrivant juste derrière (44,1%). Cependant, malgré d'importants investissements réalisés, la ville de Camaçari a aujourd'hui encore, une infrastructure précaire, fait qui peu à peu a contribué à la migration et même au retour des travailleurs les plus privilégiés vers d'autres villes proches comme par exemple la capitale de l'État, Salvador ou encore, les villes les plus prisées de la région, comme celle de Praia do Forte. En contrepartie, pour ceux qui y sont restés, à chaque cycle de fin d'implantation des industries, de nombreux travailleurs étaient licenciés, généralement ceux n'ayant que peu ou pas de formation scolaire. N'étant pas absorbés par le marché du travail local, ils finissaient par migrer vers d'autres villes de la méso-région (Pinho, 2007 : 46). Non oublions pas qu'à cette vague migratoire s'ajoute aussi ceux ou celles qui sont nés dans les régions de Bahia concernées par des grands problèmes de sécheresse et par le sous-développement, et dont une grande partie sont des habitants de Nova Itapeçerica.

Peu à peu les populations appartenant à une classe plus défavorisée se sont installées surtout au bord de l'autoroute BA-099, du côté opposé à l'océan atlantique, dans l'arrière-pays, dans des petites maisons rudimentaires, généralement sans bonne structure d'assainissement, sans entretien des routes, sans école, contrastant avec les riches lotissements localisés de l'autre côté de l'autoroute, au bord de l'océan et disposant de toute l'infrastructure nécessaire. Nous avons donc là une nette division de classes à peine séparées par une étroite bande d'autoroute. Sans parler des habitants qui ont réussi à rester dans des villages touristiques comme ceux de Praia do Forte, Arembepe, Guarajuba et Imbassaí qui se voient relégués à des travaux moins rémunérateurs et qui exigent moins de spécialisation comme garçons, cuisiniers, vigiles, femmes de ménages. Ces villageois se sont retrouvés à la fin cantonnés dans des petites rues loin du centre des villages touristiques et loin de la vue des touristes. Il faut aussi dire que malgré cela, ces localités touristiques sont restées très présentes dans l'imaginaire des jeunes locaux comme des lieux où il fait bon vivre et gagner de l'argent, en dépit de quelques commentaires critiques :

²³ Les activités les plus recherchées par les immigrants originaires de la région métropolitaine de Salvador étaient dans le commerce. Pour les autres immigrants originaires d'autres régions du Nordeste brésilien, la plupart (60%) étaient embauchés comme femme de ménage pour les femmes et *caseiros* pour les hommes. Les autres étaient absorbés dans le secteur industriel (Pinho, 2007).

« Ici il n'y a que des emplois de garçon, femme de ménage, cuisinier, vigile, le type d'emploi pour lesquels il ne faut pas beaucoup d'études. Si on veut devenir quelqu'un, faire des études, ici ça n'est pas possible. On dirait même que les patrons ne veulent que des personnes de niveau moyen. Un bon emploi ici pour nous il n'y en a pas ». (Un jeune habitant de Praia do Forte)

« *Aqui tem empregos de garçon, faxineira, cozinheira, vigia, o tipo de emprego que não tem que ter muito estudo não. Se a gente quer ser alguém, ter estudo, aqui não dá não. Parece que os patrões daqui só querem gente mais ou menos. Bom emprego aqui pra gente tem não* ».

Dans ce cadre, le processus migratoire esquissé ici a été le grand responsable de la formation de Nova Itapecerica, cela à travers l'adoption de politiques publiques liées à la dynamisation de la région. Ces projets n'ont pas réussi à garantir l'usage adéquat et durable d'écosystèmes fragiles, ni à impliquer les populations dans de prétendus bénéfices. De façon générale tout le *Litoral Norte* de Bahia n'a pas échappé à cette règle, et Nova Itapecerica est seulement un petit exemple de cette réalité.

Timidement à partir des années 1970 et de façon accélérée à partir des années 1990 (Araújo, 2007, 2009), le *Litoral Norte* a subi de profondes transformations causées par des interventions gouvernementales qui ont redéfini les habitudes et ont créé les conditions pour l'installation de nouvelles activités économiques parfois incompatibles avec les activités traditionnellement adoptées.

Pour Marieze Sampaio (1990 : 66), le tourisme et le reboisement industriel entrepris par l'État et par des sociétés privées sont les grands responsables de la rupture des liens qui permettaient l'accès à la terre, aux ressources marines et à un revenu monétaire pour une bonne partie des petits producteurs. Cela a aussi conduit à la fragmentation des réseaux de solidarité interne. Pour ses habitants, comme pour des millions d'individus au Brésil et dans le monde « *Le temps n'est plus dicté par la dynamique de la nature mais par la montre qui comptabilise les heures et définit les journées de travail* » (Araújo, 2009 : 47).

Ma présentation de la région analysée dans cette ethnographie est achevée. Dès lors, sera abordé dans le chapitre suivant une des problématiques les plus importantes et délicates dans l'actualité rurale brésilienne, à savoir les conflits autour de la pression foncière qui touche cette région.

Deuxième chapitre

LA PRESSION FONCIÈRE : UNE PROBLÉMATIQUE CENTRALE AU BRÉSIL

CHAPITRE 2 - LA PRESSION FONCIÈRE : UNE PROBLÉMATIQUE CENTRALE AU BRÉSIL

La problématique de la gestion foncière est au cœur de la réalité vécue par la localité de Nova Itapecerica, de même que beaucoup d'autres localités dans le pays, et il faut en tenir compte pour notre démarche d'analyse sur le terrain. L'histoire de cette localité et les relations qui s'y sont développées sont étroitement liées à la notion de propriété terrienne.

1- Un peu d'histoire

Auparavant, le Brésil était peuplé par plus de 200 ethnies qui subsistaient grâce aux activités traditionnelles de pêche, chasse et cueillette. Estimée entre 4 et 5 millions à l'arrivée des portugais, la population amérindienne va rapidement souffrir de la colonisation. Au-delà des conséquences d'une expropriation et d'un esclavage forcés, ces indiens se voyaient peu à peu décimés par les maladies européennes. En parallèle à la subjugation des indiens commence alors l'appropriation des terres au Brésil lorsque la Couronne portugaise a décidé en quelque sorte de « privatiser » la colonisation de ces terres. Selon Rêgo (2006 : 31), vers 1530 fût créé le système des capitaineries héréditaires (*capitanias hereditárias*). Ce système donnait au roi les moyens de transférer aux particuliers les droits, le profit et l'usufruit d'énormes surfaces de terres. Et l'une des fonctions de ces capitaineries était de distribuer les terres aux colons intéressés, à travers un contrat établi entre les parties. Ce contrat était connu sous le nom de *sesmaria*.

La *sesmaria* était une institution juridique portugaise pour les terres destinées à la production rurale. Son but était d'encourager la production et son principe était de reconnaître aux bénéficiaires de cette concession le droit de propriété sur les terres mais à une condition : que celles-ci soient utilisées dans un délai déterminé, variable selon les accords établis. Cette réglementation fut ainsi transplantée au Brésil. Mais l'immensité des *sesmarias* brésiliennes et l'impossibilité pour les propriétaires de les exploiter eux-mêmes ont entraîné, selon le même auteur, la fragmentation de la propriété territoriale au Brésil.

Depuis la loi sur la terre (1850) la situation foncière a très peu évolué jusqu'aux années 1960. Notons cependant qu'en 1930, l'expropriation de terres considérées comme d'intérêt public a été autorisée et qu'en 1946 la nouvelle constitution a attribué une fonction sociale à la terre²⁴.

²⁴Constituição dos Estados Unidos do Brasil de 1946 (source : www.planalto.gov.br/ccivil03/Constituição, consultée le 11/01/2012)

Promulgué au début du gouvernement militaire en 1964, le Statut de la terre voulait encadrer les mouvements de revendication qui se multipliaient. Il établissait une logique d'intervention sur le foncier par l'expropriation – prévoyant même la désignation des "zones prioritaires de la réforme agraire" – et aussi par l'encadrement et l'appui à la colonisation. C'est le premier instrument de politique terrienne, toujours en vigueur, qui prévoyait d'intervenir sur l'accès à la terre et à la propriété et qui orientait les actions des organismes gouvernementaux chargés d'administrer le crédit agricole et la réforme agraire. Les gouvernements militaires n'ont utilisé que les instruments visant la colonisation, négligeant complètement l'aspect de redistribution des terres. En fait l'initiative gouvernementale de réforme agraire a été inhibée par le Code Civil (1916), qui plus conservateur a bénéficié aux élites terriennes. Cette politique de colonisation a perduré comme priorité jusqu'à la promulgation de la Constitution Fédérale de 1988 qui a légitimé plus clairement la désappropriation des terres pour la réforme agraire (Bruno, 1995).

Depuis la fin de la dictature les mobilisations sociales sont devenues plus actives. Les mouvements de lutte pour la terre (comme le Mouvement des Travailleurs sans-terre / MST²⁵) ont eu deux principaux types d'actions : soit ils ont organisé l'occupation de grandes propriétés considérées comme non productives, soit ils ont encadré la résistance des agriculteurs cultivant déjà une terre (*posseiros*, métayers, fermiers, *moradores*) afin d'obtenir un droit de propriété. Face à cette pression surtout à partir de 1995 l'INCRA, organisme responsable de la régularisation foncière dans le pays, a multiplié la création des *assentamentos*. Il s'agit de territoires divisés en plusieurs lots, situés sur le domaine foncier public ou sur des terrains expropriés et sur lesquels ont été installées des familles sans terre à des fins d'agriculture. Les occupants n'obtiennent alors qu'un titre foncier provisoire, c'est-à-dire un "contrat de concession d'usage", qui leur permet d'avoir accès aux crédits. L'octroi du titre définitif n'intervient souvent qu'après plusieurs années d'occupation, une fois l'*assentamento* "consolidé". Il y a un autre type d'occupation foncier très présent dans le pays. C'est le cas des « invasions », connu aussi par le nom « d'occupation » (*invasões ou ocupações*). Et nous verrons que cette modalité de fractionnement et d'appropriation de terre a eu un rôle déterminant dans les rapports qui se sont développés entre les familles qui s'y sont installées.

Pour résumer, les divisions des terres qui se sont installées dans tout le pays formaient plusieurs

²⁵ Le Mouvement des Travailleurs sans-terre (MST) a été créé officiellement en janvier 1984, mais il résulte d'une longue trajectoire de lutte sociale commencée depuis le début de la dictature militaire (1964-1985). Pour certains, l'occupation de la fazenda Anoni (Rio Grande do Sul) en 1976 fonde le MST, puisque c'est un des principaux symboles de la lutte contemporaine pour la terre au Brésil.

catégories d'usage et de propriété, et entre elles, et celle de la possession (*posse*). Cette forme d'usage du territoire était composée par des individus sans titre de propriété qui s'installaient sur une parcelle de terre.

« Ceux de l'autre côté de la rivière sont des envahisseurs/ « invasores ». Nous, on est des propriétaires. Cette terre est à nous ! » (Monsieur X- entretien avril 2011).

« *Os do outro lado do rio são invasores. Nós somos proprietários. Essa terra é nossa!* »

La concentration foncière au Brésil, qui a eu son origine dans la colonisation du pays, a augmenté au fil des siècles avec l'appui des politiques gouvernementales qui ont toujours privilégié la grande exploitation agricole (*latifúndio*) au détriment de la réforme agraire, ou encore d'une agriculture à caractère familial. Il s'avère essentiel dès lors, pour une meilleure compréhension de la réalité vécue par les habitants de Nova Itapeçerica, d'explicitier le premier concept à être développé, celui de *posse*. Ceci notamment pour essayer de comprendre comment une représentation aussi vague, au moins pour ceux qui sont au cœur de cette réalité sociale, a provoqué une série de conflits.

2- La « posse » comme instrument juridique

Selon Araújo (2009), il existe deux grandes théories divergentes sur la *posse* : la théorie subjective et la théorie objective. Toutes deux conceptualisent la *posse* et ont eu une grande influence sur les législations brésiliennes. La première, influencée par le subjectivisme-individualisme du siècle XIX, a été formulée par Savigny. Selon lui la *posse* est l'union de deux éléments : le *corpus* et l'*animus*. Le *corpus* constitue l'appréhension physique d'une chose déterminée et l'*animus* est l'intention d'accomplir le droit de propriété, ces deux notions étant indissociables.

Bobbio (2000) a fait une révision conceptuelle du terme de *posse* par le biais des principes constitutionnels brésiliens. Pour lui, la *posse* doit être analysée à partir de son rôle auprès de la communauté car le droit doit être construit par l'homme et pour l'homme. C'est sur la base de ce principe qu'ont été créés des instruments juridiques très importants comme celui de la désoccupation judiciaire indirecte, de la concession d'usage spécial à des fins d'habitation et celui de la légitimation de la *posse* sur les terres *devolutas*²⁶.

C'est à partir de cette révision conceptuelle que les termes de *posse* et de propriété passent à être distincts et autonomes. Dit d'une autre façon, on peut avoir la *posse* sans avoir la propriété.

²⁶ Terres *devolutas* : terres qui appartiennent au Pouvoir Public, mais qui ne possèdent pas une finalité publique bien définie. En d'autres termes ce sont des terres publiques non enregistrées au patrimoine public (source : www2.camara.leg.br, consultée le 01/12/2016)

Il est important de savoir que le Code Civil brésilien, reformulé en 2002, a adopté la théorie objective. Ainsi, celui qui possède est celui qui a effectivement l'exercice de quelques-uns des pouvoirs inhérents à la propriété (art 1.196²⁷).

Actuellement le modèle agricole, basé sur la monoculture et tourné vers l'exportation, s'étend rapidement au nom de la modernité et de la productivité. Les *grileiros*²⁸, les grands propriétaires terriens, les producteurs de soja, de coton, de canne à sucre et les éleveurs extensifs sur de grandes zones de pâturage, avancent et occupent peu à peu les terres publiques, les zones indigènes et les surfaces occupées par les populations traditionnelles. En étendant leurs terres, ils amplifient les conflits dans les zones rurales et provoquent des violences sous diverses formes, comme l'exploitation dans le travail, le maintien de l'esclavage, la spoliation des terres, les crimes environnementaux, les séquestrations, les menaces et les assassinats (Caralo, 2006 : 101).

La grande hétérogénéité socioculturelle rencontrée au Brésil s'accompagne d'une extraordinaire diversité foncière. Les multiples formes pour caractériser les sociétés rurales ont donné lieu à une série de catégories juridiques et administratives. C'est à partir de ce moment-là qu'ont été créées des catégories prédéterminées correspondant à des segments sociaux spécifiques et prises en compte par les politiques publiques brésiliennes. C'est le cas par exemple des descendants des esclaves au Brésil, les *quilombolas*²⁹, et tant d'autres. Ces acteurs sociaux ont tous un point commun : la recherche de terres et de ses droits et leur légitimation.

3- La redistribution des terres : un sujet conflictuel et complexe

Selon plusieurs spécialistes (Carvalho, 2010), la création de projets destinés à la redistribution des terres représente l'institutionnalisation d'un acte administratif et le résultat de luttes sociales. Les différentes formes de conflits, les découpages administratifs et la pression foncière vécus par les habitants de Nova Itapecerica ont suscité au fil du temps une désarticulation sociale prononcée. En effet, dévoiler toutes les subtilités de cette étude, comme toutes celles fondées sur l'ethnographie, implique de comprendre que Nova Itapecerica s'est formée par une juxtaposition de familles qui sont arrivées par des vagues migratoires survenues à des époques distinctes. Ces familles se sont

²⁷ Article 1.196 du Code Civil brésilien : on considère comme celui qui possède toute personne qui a effectivement l'exercice, complet ou pas, de quelques-uns des pouvoirs inhérents à la propriété. (source : Code Civil brésilien, loi 10.406 du 10 janvier 2002)

²⁸ *Grileiros* : ce terme est utilisé pour désigner celui qui falsifie des documents juridiques au administratifs avec l'objectif de prendre des terres abandonnées par l'État ou occupées par de petits paysans.

²⁹ Groupes ethniques constitués en grand partie par une population noire/*negra* rurale ou urbaine (Source : www.incra.gov.br, consultée le 17/06/2012)

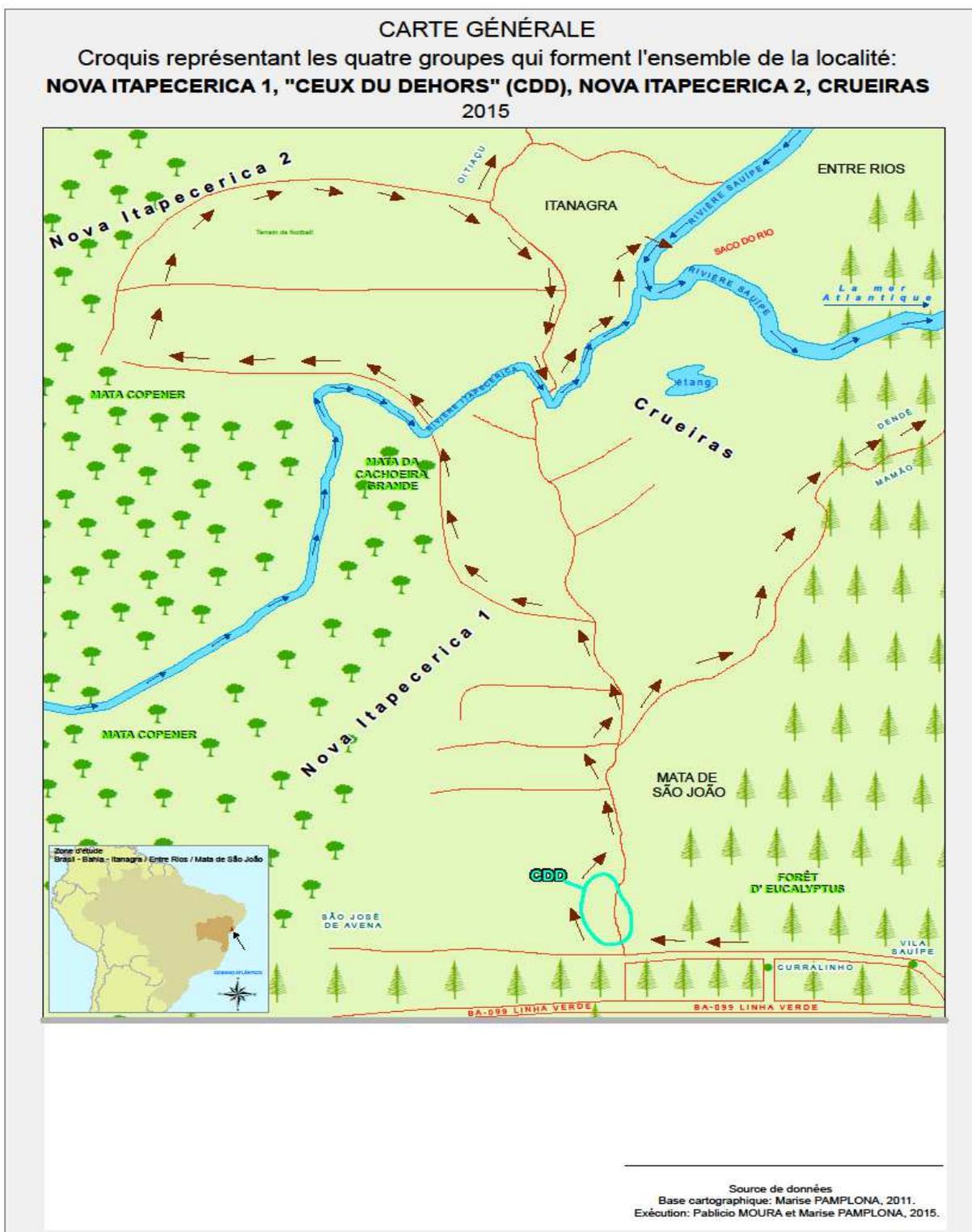
installées dans des espaces différents, établissant un ordre de domination et de hiérarchie basé sur l'ancienneté et l'occupation de l'espace. À cela s'ajoute le fait que tout au long des années cette localité a été confrontée à d'intenses changements. D'abord des politiques publiques qui ont largement soutenu l'implantation de grandes industries de reboisement industriel, occasionnant de forts impacts environnementaux et bouleversant les relations que ces familles avaient avec la nature environnante. Peu après le tourisme a imposé à ces habitants une nouvelle façon de vivre et de se définir en tant qu'individu. De sorte que cette localité, comme tant d'autres au Brésil et dans le monde, a été prise dans une disjonction entre la tradition et la modernité.

Le territoire de Nova Itapecerica, selon Clerc-Renaud (2016 : 134), possède trois noyaux d'habitation : le noyau de Cruzeiras, situé au bord du fleuve Sauípe et séparé à peine par une dizaine de mètres du noyau Saco do Rio³⁰. Puis à proximité immédiate de ce dernier Nova Itapecerica 2 (NI-2), groupé autour de l'école Santa Rita. Et celui de Nova Itapecerica-1 (NI-1) groupé autour de l'école Imã Dulce, J'ajoute un quatrième noyau d'habitation formé par deux familles installées dans le courant des années 2000. Bien que situées à proximité de NI-1, les familles qui y habitent sont désignées par les autres résidents comme « ceux du dehors »³¹, (*os de fora*), en référence à leur origine externe et à leur arrivée récente dans la localité.

³⁰ En dépit de son lien avec Cruzeiras et les autres noyaux, car certains membres des familles ont migré vers ses endroits, les politiques publiques mises en place ont divisé ces deux noyaux. Ainsi, par des configurations administratives Saco do Rio ne fait partie du municipale siège d'Itanagra. Etant relié au municipale de Mata de São João, il n'appartient donc pas à Nova Itapecerica.

³¹ Dorénavant j'utiliserai pour ce quatrième groupe les lettres initiales de leur surnom (CDD) et cette désignation figurera aussi dans l'intitulé des figures qui seront présentés au fur et à mesure de ce chapitre.

Figure 2 : Représentant l'itinéraire parcouru par l'ethnographe



*Le parcours montre le trajet depuis l'autoroute Ba-099 et les quatre groupes qui forment Nova Itapeçerica. Ce croquis a pour objectif de dégager à grand trait la disposition spatiale de la localité. Il a seulement un caractère de prise de vue documentaire et est utilisé ici exclusivement comme outil de communication (note valable pour tous les autres croquis)

La localité est séparée en deux grands blocs. L'un composé par les deux noyaux formés des années auparavant et dont les familles possèdent la propriété de terres (Saco do Rio et Crueiras). Et un deuxième bloc constitué des familles originaires d'autres régions du Brésil et dont le gouvernement a accordé seulement le droit d'usage du territoire, c'est-à-dire la possession (Nova Itapecerica 1 et Nova Itapecerica 2).

Au fil des ans un processus d'ajustement entre ces noyaux sociaux s'est développé de telle façon que des mécanismes d'adaptation à des expériences sociales, intimes, idéologiques et professionnelles vécues individuellement s'établissent et se confrontent. Peu à peu une nouvelle et complexe organisation sociale a pris forme. Ainsi, avec la cohabitation « imposée » par l'État par la création d'une subdivision municipale, des associations et des groupes de travail ont été créés. De nouvelles relations de voisinage, de mariage, d'affinité religieuse, de loisir et d'idéologie se sont développées entre les quatre noyaux d'habitation. Mais, malgré ce resserrement des liens et des amitiés, la mémoire collective reste fragile et fragmentée. Cela me ramène au rôle du conflit comme moteur du changement social. Pour Cardel et *alii* (2013 : 3), le fait de ne pas avoir une identité de « mobilisation » a fait naître dans ce groupe maintenant élargi, une identité mal perçue. Dans ce sens, la formation d'une localité comme celle de NI ne suit pas nécessairement une dynamique linéaire. Le conflit peut fonctionner comme un lien social mais il peut aussi fractionner une réalité vécue. À cette division on ajoute les différentes politiques publiques mises en place et les importantes interventions des agents de développement qui se sont succédés, comme par exemple celles énumérées dans le chapitre précédent. Ces différentes interventions externes ont fini par stimuler et susciter davantage encore les conflits internes, qu'ils soient réels, imaginaires ou même exagérés.

4- Les liens finissent par s'établir

Grâce aux données généalogiques prises au fur et à mesure de mon séjour sur le terrain, j'ai pu constater que les individus ont toujours cherché, hormis quelques familles de Crueiras (je préciserai par la suite), des conjoints hors du cercle consanguin. Au fil de temps les mariages entre les membres des quatre noyaux d'habitation sont devenus très courants. Cela nous révèle l'existence d'un collectif plus ample, articulé par plusieurs types de liens.

Différemment de ce qui a été constaté dans le travail de Hartung (2013 : 335), qui lui met un accent sur le principe de différenciation basé sur la généalogie, dans mon cas, les catégories relevées sur

place, m'ont montré que c'est dans l'espace plus que dans la généalogie que reside le principe de différenciation entre les habitants. Dans cette acception, être quelqu'un « du dehors » (*de fora*), ne signifie pas nécessairement une absence de relation sociale, mais un ensemble de relations différenciées de celles qui impliquent les relations consanguines et d'affinité des autres noyaux. Cette même catégorie indique pour Hartung un principe logique qui opère par différenciation et non par exclusion. Un constat semblable peut servir pour deux autres catégories qui ont été évoquées par nos interlocuteurs, celle de « dans l'invasion » (*na invasão*), et celle d'« après le pont » (*depois da ponte*).

Ainsi ces différentes classifications ne sont pas nécessairement des formes d'exclusion mais renvoient à la façon dont ces personnes se situent dans l'espace-temps. Comme celle de « ceux d'après la rivière » (*os de depois do rio*), « ceux d'en haut » (*os de cima*), « ceux d'un bas » (*os de baixo*), « ceux de l'invasion » (*os da invasão*), « ceux du dehors » (*os de fora*). Parfois j'ai pu ressentir dans les discours de quelques habitants une pointe de nostalgie d'un passé où les noyaux tendaient à s'inter marier. C'est le cas par exemple du noyau de Saco Rio avec celui de Crueiras.

Monsieur Y (habitant de Crueiras) : « Jadis nous étions entre nous. C'est vrai qu'il y avait déjà les gens du Saco do Rio quand nous sommes arrivés ici. Mais c'était bien ! C'est pour cela qu'on retrouve des gens d'ici que se sont mariés avec des gens du Saco do Rio. Ce n'est qu'après, quand les gens de là-haut, de l' « *invasão* », sont arrivés, qu'il y a eu des mariages entre nous et ce gens-là. Il n'avait pas beaucoup de femmes disponibles ici, et donc il fallait chercher ailleurs. Il fallait ça ! On n'avait pas le choix ».

« Antes, nós estávamos entre nós. Verdade que já tinha gente do Saco do Rio quando nós chegamos aqui. Mas era bom ! É por isso que tem gente daqui que se casou com gente do Saco do Rio. Foi só depois quando o pessoal lá de cima, da invasão chegou que teve casamento entre nós e esse povo. Não tinha muita mulher disponível aqui e tinha que procurar em outro lugar. Tinha que ser ! A gente não tinha escolha »

En effet, les rapports entre les différents noyaux d'habitation et l'espace environnant ont été jadis très conflictuels. Aujourd'hui avec la cohabitation les conflits se sont apaisés, mais il reste toujours des petites disputes qui explosent de temps en temps dans le va-et-vient du quotidien.

Madame F (habitante de NI-1, entretien d'avril 2012) : « Les gens d'en bas venaient souvent boire ici en haut, au bar, mais les jeunes d'ici ne pouvaient pas aller boire là-bas, sinon ils se chamaillaient pour des bêtises. Ces jeunes d'en bas sont « ousados »/ audacieux. Sais-tu qu'il a eu des morts ici ? Les tempéraments sont chauds ici ! »

« O povo lá de baixo vinha sempre beber aqui em cima, mas os jovens daqui não podiam bebe lá senão eles brigavam por besteira. Esses jovens lá de baixo são muito é ousados. Você sabia que já teve morte aqui ? Os temperamentos aqui são quentes ! »

Chose normale ! M'a-t-il été dit. Ainsi, dans la vie quotidienne, ces gens essayent, malgré les obstacles, de parvenir à une cohabitation pacifique. Peut-être au dépit d'une dure réalité vécue dans le passé.

Monsieur I (entretien du 07 avril 2011) : Vous savez ici c'est du n'importe quoi ! Les gens se bagarrent pour les moindres détails ! C'est triste ! Chacun veut une chose différente ! Il suffit que tu assistes un jour à la réunion de l'association d'ici ! Sans parler de l'autre association là-bas, de l'autre côté de la rivière !

« Sabe, aqui é uma bagunça. As pessoas brigam por qualquer coisa ! Triste ! Cada um quer uma coisa diferente ! Basta você assistir um dia de reunião da associação daqui. Isso sem falar da associação de lá, do outro lado da ponte » !

L'ethnologue : Mais et en ce qui concerne l'usage de la piaçava, la pêche et même la farinhada³² ? Est-ce que les gens se disputent aussi ?

Monsieur I : Non, là c'est différent ! Ici il n'y a pas grand-chose pour vivre. Les femmes elles n'ont que la piaçava pour vivre ! Elles ne se disputent pas à cause de ça ! Ni pour la pêche ! Heureusement ! D'ailleurs, en réfléchissant mieux, pour la chasse non plus les hommes ne se disputent pas. Finalement on est uni d'un côté et divisé de l'autre !

« Não, aí é diferente ! aqui não tem grande coisa para viver. As mulheres só tem a piaçava pra viver. Elas não brigam por causa disso. Nem pra pesca. Ainda bem ! Pensando melhor, pra caça também os homens não brigam. Finalmente a gente é unido de um lado e dividido do outro !

L'affirmation « uni d'un côté et divisé de l'autre » m'a fait réfléchir à la réalité historique des collectivités. Je constate combien cette réalité est peu docile et difficilement cristallisable. Après réflexion plusieurs questions m'ont interpellées : d'abord, comment procéder pour légitimer cette réflexion qui correspond à mes propres observations ? Qu'est-ce que cela voulait vraiment dire ? Quel était leur critère d'appartenance et d'exclusion ? Est-ce la collectivité et/ou l'individu qui donne la morphologie de cette localité ? Enfin, tout ceci a été le cadre rencontré au moment de mon investigation et la situation dans laquelle se sont forgées les problématiques les plus intéressantes pour ma recherche. Par conséquent je me suis lancée dans l'étude de cette localité, de ses différents

³² Cette technique de transformation sera décrite dans le chapitre 6

profils socioculturels et de ses affinités avec l'environnement, en privilégiant surtout une approche qui met un fort accent sur les rapports liés à la territorialité et aux analyses concernant les différentes techniques observées sur place. Ceci a impliqué forcément de travailler dans une perspective anthropologique sur les catégories administratives et sociales brésiliennes de petits agriculteurs, de pêcheurs et d'extractivistes afin de mieux cerner l'objet de l'étude et ainsi de faire valoir toute la richesse que comporte cette société particulière. Mis à part ces catégorisations créées par le gouvernement brésilien pour pouvoir unifier différents groupes humains, ce qui m'a vraiment marquée fût la possibilité d'appréhender la relation établie entre ces quatre noyaux d'habitation, et pouvoir comprendre comme s'est formée cette société. Sans pour autant les qualifier comme tel ou tel groupe en particulier. Les différences entre les petits agriculteurs familiaux, les pêcheurs, les extractivistes, et des dizaines d'autres groupes humains existant dans le pays sont tellement vastes qu'il ne me paraît pas envisageable de faire entrer les habitants de NI sous une seule de ces catégories. Peut-être l'unique trait commun entre ces groupes existants sur place c'est le fait qu'ils habitent dans un même lieu.

5- Garder la terre ? Quelle terre ?

Même si l'agriculture n'est pas l'activité principale, à Nova Itapeçerica on trouve une production agricole bien présente.

Pour illustrer cette perception voici un extrait d'une interview du 06 février 2012 :

« Ici [à Cruzeiras-un des lieux-dits qui forment la localité] on est des gens de la terre tout simplement. On aime planter, avoir notre manioc, des poules, notre farine. Les femmes aiment bien travailler avec la piaçava. Quelques hommes pêchent. Ça aide ! Mais là-bas en haut [vers Nova Itapeçerica 1], les familles préfèrent avoir un contrat de travail formel. Quelques hommes travaillent dans le bois [en référence à ceux qui travaillent dans l'entreprise de reboisement industriel d'eucalyptus], et les femmes travaillent avec la piaçava. C'est parce qu'ils n'ont plus de terre pour planter. Même si on habite au même endroit les gens ici sont différents. Vous savez, c'est la terre qui fait les agriculteurs. Si on n'a pas de terre on devient quoi ? Des travailleurs. Comme la plupart des gens qui habitent ici et qui viennent d'ailleurs » (Zuca- habitant du lieu-dit Cruzeiras)

« *Aqui nós somos somente gente da terra. Nós gostamos de plantar, ter nossa mandioca, galinhas, nossa farinha. As mulheres gostam de mexer com a piaçava. Tem alguns homens que pescam. Isso ajuda. Mail lá em cima o pessoal prefere ter um contrato assinado. Tem homens que trabalham com a madeira e mulheres que mexem com a piaçava. Tudo isso é porque não temos mais terra para plantar. Mesmo se a gente mora no mesmo lugar, as pessoas são diferentes. Sabe? É a terra que faz da gente agricultor. Se a gente não tem terra, nós somos o quê? Trabalhadores. Como esse bando de gente que mora aqui e os que vêm de fora. »*

Pour comprendre cette réalité sociale complexe, il est nécessaire de traiter même brièvement de quelques concepts et paradigmes pertinents pour ma problématique et la réalité agraire brésilienne actuelle seront définis. Plus précisément, que se passe-t-il quand un groupe social et ses savoirs sont, comme à Nova Itapecerica, le résultat d'une implantation récente ? Pour répondre à cette question, bien que déjà évoqué brièvement, le premier concept qui me semble important à développer est celui de « territoire ».

6- La notion de territoire

Le terme « territoire » vient du latin *territorium* qui lui-même est un dérivé de *terra* et signifie morceau de terre approprié. Les recherches sur la notion de territoire, telle qu'elle est perçue par l'homme, ont commencé dans les années 1960 et se sont amplifiées au cours de la décennie suivante dans un contexte socio-économique bien défini et différent d'un pays à l'autre. De ce fait, elle a reçu des sens très nuancés selon qu'il s'agit des approches anglo-saxonne, française et brésilienne. Dans le cadre de l'approche anglo-saxonne, il a été souligné que le comportement territorial humain est un phénomène d'écologie éthologique avec un fond instinctif qui se manifeste à propos des espaces plus ou moins exclusifs délimités par des frontières, marqueurs ou autres structures, espaces que les individus ou les groupes occupent émotionnellement et où ils se déploient afin d'éviter la venue d'autres individus ou groupes (Philippakis, 2011 : 8). Dans la littérature française on distingue un ton différent venant des géographes et des sociologues. Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique de l'espace par des groupes humains qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité. Le territoire donc, s'apprend, se défend, s'invente et se réinvente. Il est lieu d'enracinement, il est au cœur de l'identité. On apprend aussi qu'un territoire, c'est d'abord une convivialité, un ensemble de lieux où s'exprime la culture, ou encore une relation qui lie les hommes à leur terre et dans le même mouvement fonde leur identité culturelle. Un territoire est un lieu de vie, de pensée et d'action dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire. Ces territoires humains peuvent être un espace villageois, un espace urbain, mais aussi un mythe fondateur ou un livre (la Bible, le Coran) qui suscitent des comportements de type religieux.

L'acquisition de terres pour les activités économiques modernes s'est effectuée par le biais de « cycles » : « cycles d'économie », « cycle de la canne à sucre », « cycle de l'exploitation minière », « cycle du café », et « cycle du caoutchouc naturel ». Ainsi les vagues historiques de

Territorialisation dans le pays à l'époque coloniale et impériale sont marquées par les incessants processus d'expansion des frontières liées à des demandes des marchés concernant les matières premières. L'histoire de ces expansions est essentiellement territoriale, l'expansion d'un groupe social spécifique, avec son propre comportement territorial, s'affrontant à la territorialité des groupes déjà existants sur place. Dans cette dynamique, on peut identifier ce qu'Oliveira (2001) appelle des « processus de territorialisation », qui apparaissent dans des contextes de conflits et d'une identification a posteriori à ce nouveau territoire.

D'une certaine manière, tout territoire social est un phénomène immatériel et symbolique. Tout élément, même physique ou biologique, n'entre dans la composition d'un territoire qu'après être passé par le crible d'un processus de symbolisation qui le dématérialise en quelque sorte et d'où tout territoire social sont perçu comme un produit de l'imaginaire humain.

« Je ne suis pas née ici, je suis née ailleurs, mais finalement je me considère d'ici » (Vadu-habitante de NI-1)

« *Eu não nasci aqui não, mas eu me considero daqui* »

Dans les interstices de cette affirmation prononcée lors d'un entretien avec une habitante de NI-1, Dona Vadu, j'ai pu réfléchir aux multiples formes d'occupation et d'utilisation des espaces et des territoires qui conduisent aux complexes sentiments d'appartenance ou d'exclusion d'un groupe. La compréhension des différents parcours de ces individus et ces familles décrits un moment de leur histoire.

Il faut donc avoir à l'esprit qu'à l'origine les notions d'espace et de territoire sont distinctes car l'espace représente un niveau élevé d'abstraction alors que le territoire est l'espace approprié pour un acteur, étant défini et délimité pour et à partir de relations de pouvoir dans ses multiples dimensions. Chaque territoire est le produit de l'intervention et du travail d'un ou de plusieurs acteurs sur un espace déterminé. Avec le concept de territoire, j'ai aussi travaillé avec celui de territorialité.

- **La territorialité au-delà du territoire**

La territorialité est selon Little (2002 : 254), « l'effort collectif d'un groupe (ou d'un individu) afin d'occuper, de contrôler et de s'identifier avec une parcelle spécifique de son environnement biophysique, dans le but de le convertir dans son territoire ». Dans la langue française *territorium* est à l'origine des mots terroir et territoire, ce dernier désignant le « prolongement du corps du prince » (Sebrae, 2004 : 27). Finalement ce concept est entendu ici comme l'ensemble des rapports existentiels et sociaux que les individus en groupe entretiennent avec l'espace qu'ils produisent et reproduisent quotidiennement à travers les figures, les images, les catégories et les objets géographiques qu'ils mobilisent dans un projet de production de la société plus ou moins intentionnel et explicite (Aldhuy, 2008 :4)

La territorialisation ainsi, consiste en une appropriation qui peut être juridique, économique et symbolique, comme par exemple, celle du sentiment d'appartenance, sentiment qui sera largement débattu dans cette thèse.

Je pars du principe que territorialité et savoir-faire expriment une thématique transversale. Car la construction des savoir-faire dépend directement d'un espace, et combine une pratique et une connaissance que les groupes humains mettent en œuvre pour occuper, utiliser et modeler cet espace. J'estime que le concept de savoir-faire est lui aussi indispensable à la construction du cadre théorique de cette ethnographie.

7- Les techniques et les savoir-faire comme liens sociaux

Par savoir-faire technique on entend l'ensemble des connaissances et des savoirs humains conscients ou inconscients, qui permettent la mise en œuvre d'une technique. Les savoir-faire peuvent être gestuels ou intellectuels, collectifs ou individuels, et ils dépendent toujours à la fois des rapports des hommes entre eux et des rapports entre les hommes et les lois de la matière (Chamoux, 2010 : 137). Donc, privilégier l'étude des savoir-faire techniques se justifie par la place qu'ils tiennent dans les techniques non industrielles, et dans le cas ici analysé, par l'activité de l'artisanat du palmier de *piaçava* comme sujet principal. Mais, comme l'écrit Chamoux, « *c'est aussi choisir la part la plus difficilement cernable, la plus fuyante, la plus cachée à l'observateur et parfois au praticien lui-même* ».

Selon Diegues (2001 : 30), une manière de rendre compte de la diversité des populations qui font usage de ces savoirs peut être par l'étude de l'ensemble de ces savoirs et savoir-faire techniques vis-à-vis du monde naturel, transmis dans la plupart des cas oralement ou de façon non verbale, en particulier par l'observation et la pratique. J'ajoute à cela que le mode de vie des populations

détentrices de ces savoirs présente des caractéristiques associées à une forte dépendance entre activités économiques et environnement.

En 1992, avec l'article 8j de la Convention internationale sur la diversité biologique, différentes stratégies de conservation de la biodiversité, associées à la valorisation des différents savoir-faire locaux, ont commencé à prendre une large dimension culturelle et politique. Pour Sabinot (2008 : 32), les hommes sont désormais reconnus comme des acteurs dans leur environnement. Nous sommes donc enclins à tenir compte des multiples perceptions culturelles de la nature pour assurer sa conservation et son utilisation durable, une nature qui n'est ni vue d'une façon uniforme par les sociétés humaines, ni créée, ou entretenue, de manière homogène. La construction, l'acquisition et la transmission de différentes formes de savoirs ont été remises en question par diverses sciences dans les derniers siècles. Au niveau individuel, les sciences cognitives ont permis une compréhension fine de l'acquisition et de la transmission des savoirs propres à chaque être humain. Les ethnologues, les anthropologues et les sociologues ont offert des descriptions plus globales à l'échelle d'un quartier, d'un village, ou encore d'un corps de métier (Sabinot, 2008 : 23). Un exemple théorique notable fut l'ouvrage intitulé *La pensée sauvage* de Lévi Strauss, publié au milieu des années cinquante, qui insiste sur l'importance du savoir traditionnel de certains groupes humains. L'auteur constate une élaboration de techniques agricoles aiguisées par une attitude scientifique et/ou une grande curiosité dans l'élaboration des savoirs (Lévi-Strauss, 1990 : 32).

L'anthropologie culturelle souligne la nature évolutive d'informations socialement transmises : connaissances, pratiques, technologies et institutions. La capacité d'apprendre la culture à travers les autres est beaucoup plus efficace que l'étude exclusivement empirique (essai-erreur). Cette efficacité augmente les aptitudes reproductrices d'un individu (Hewlett et Lamb, 2002). J'ajoute à cela que la diversité culturelle - incluant la diversité de langues, croyances, religions, pratiques de travail du sol, expressions artistiques, types d'alimentation et divers autres attributs humains - constitue aussi un composant essentiel de la biodiversité, qui prend en compte les influences réciproques entre le contexte et les cultures humaines (Albagli, 2003 : 2)

Les savoir-faire sont donc non seulement des outils de gestion, mais aussi de véritables objets de conservation. Une forme de gestion des ressources naturelles qui se révèle efficace en un lieu donné chez une population particulière est susceptible de servir avantageusement d'exemple. Néanmoins, il y a toujours un risque d'extraire une connaissance ou une pratique traditionnelle hors de son contexte culturel et historique. Et la grande richesse des savoirs locaux réside notamment dans le fait qu'ils ne sont pas homogènes.

Dans le cas de Nova Itapeceira, l'utilisation des différents savoirs locaux joue un rôle essentiel non seulement pour la conservation de la biodiversité locale mais aussi dans le processus de sociabilité du travail collectif. Nous verrons que les actes de transmission, d'acquisition, et de partage d'un savoir ou un savoir-faire s'effectuent à travers les gestes routiniers du quotidien ou au cours de la vie de ce groupe rural et que cela a des implications très positives dans le travail collectif du groupe, mais aussi dans l'apaisement de certains conflits. Chaque contexte, ou plutôt chaque combinaison de contextes (écologiques, humains, techniques, etc.) voit s'exprimer différents types de transmission de savoirs qui se distinguent par les modalités qui les composent (Sabinot, 2008 : 21). On observe à Nova Itapeceira une multitude de savoir-faire qui s'expriment de diverses façons et au sein de différents groupes. Dans un quotidien marqué par la difficulté d'accès à la terre et dans un contexte de différentes manifestations et mobilisations des savoir-faire au sein de la localité, la multiplicité des activités pratiquées au sein de chaque unité domestique nous amène tout droit au concept de pluriactivité.

8- La pluriactivité

La pluriactivité, ou émergence d'activités non agricoles en milieu rural, est une stratégie qui permet aux familles d'agriculteurs traditionnellement occupées par des activités strictement agricoles, de développer d'autres activités. Ce complément peut venir de la vente de la force de travail familiale, de prestations de service, ou d'initiatives internes à la propriété comme le tourisme rural, l'artisanat et la diversification de la production (Marafon , 2006 : 24).

« Ici on se débrouille comme on peut. En fait je suis agricultrice, mais je fais aussi la cueillette de piaçava et je travaille dans la cuisine de l'école. Tout argent est bienvenu ! » (Maria de Jesus-habitante de NI-2)

« Aqui a gente se vira como pode. Na realidade eu sou agricultora, mas eu também pego a piaçava e eu trabalho na cozinha da escola. Todo dinheiro é bem-vindo »

« J'ai déjà tout fait mais aujourd'hui je travaille dans les eucalyptus ! » (Manoel-habitant de NI-1)

« Eu já fiz de tudo mas hoje eu trabalho nos eucalyptos »

« J'ai travaillé comme femme de ménage dans un hôtel à Costa do Sauipe, mais aujourd'hui je travaille seulement avec la piaçava » (Eliene- habitante de Cruerias)

« Eu trabalhei como arrumadeira em um hotel na Costa do Sauipe, mas hoje eu trabalho somente com a piaçava »

« J'ai tout fait ! Mon dernier emploi a été à Camaçari comme femme de ménage mais j'ai toujours aimé la campagne. C'est pour ça que je me plais ici. Aujourd'hui je plante, j'éleve des vaches, des poules...mon mari aussi, il a fait beaucoup de choses et aujourd'hui il conduit la voiture pour la mairie d'Itanagra ». (Rosa- habitante appartenant au groupe des CDD)

« *Eu fiz de tudo ! Meu último emprego foi em Camaçari como arrumadeira mas eu sempre amei a roça. E por isso que eu adoro aqui. Hoje eu planto, eu crio umas vacas, galinhas...meu marido também, ele fez muita coisa e hoje ele dirige o carro da prefeitura de Itanagra* »

Cette stratégie, bien que considérée comme temporaire et sporadique dans le but de contrebalancer des moments de crise des activités agricoles, peut se révéler une caractéristique structurelle de certains groupes ruraux, en fonction du contexte dans lequel ils s'insèrent et en raison des aléas qu'ils subissent. L'héritage laissé par le modèle de modernisation de l'agriculture brésilienne a fini par créer une division entre les types d'agriculture familiale du milieu rural brésilien. A partir de la décennie 1990 sont apparues des expressions comme agriculteur à temps partiel, activités non agricoles et, surtout pluriactivité (Alves, 2002 : 3). Entre 1970 et 1980 des débats sur ce thème ont eu lieu, principalement entre des chercheurs en Europe et aux États-Unis, au cours desquels il fût établi que l'unité d'analyse significative de la pluriactivité est la famille. L'agriculture à temps partiel n'est pas un phénomène temporaire ou transitoire dans le développement agricole. Il constitue en réalité une forme bien définie et constante de relation intersectorielle dans de nombreux pays (Kageyama, 1998 : 557). D'après Alves (2002 : 4) la pluriactivité peut représenter aussi bien une stratégie de survie de la famille qu'une stratégie d'expansion du capital. Partant de cette base, l'analyse de la pluriactivité s'intéresse non seulement à l'unité productive mais aussi au contexte historique, culturel, politique et social. Rappelons aussi que la discussion sur la pluriactivité au Brésil fait partie du débat théorique amorcé dans la décennie 1990 sur le « nouveau rural » brésilien qui implique des auteurs comme José Graziano da Silva (1995), Nazaré Wanderley (1996) et Ricardo Abramovay (1999), entre autres.

Dans le cas de Nova Itapeçerica, cette stratégie rend possible de nouvelles alternatives d'insertion économique et sociale. On peut donc considérer que la pluriactivité contribue à ce que l'approche familiale d'organisation du travail génère de nouveaux mécanisme, de garantie pour la reproduction matérielle et une augmentation de son importance dans la structure sociale (Pires et Spricigo, 2014 : 3). Selon Wanderley (1995 : 42) la pluriactivité et le travail externe des membres de la famille constituent souvent des éléments positifs sur lesquels la famille peut s'appuyer pour élaborer ses stratégies de reproduction présentes et futures.

Cette pluriactivité est défendue par certains auteurs comme un moyen d'assurer la survie des exploitations en difficulté, en zones défavorisées notamment. Selon Butault et *alli*, (1999 : 165), « la décision d'exercer une activité professionnelle hors de l'exploitation pourrait répondre à une double logique : conjoncturelle, en permettant de compenser la faiblesse du revenu agricole ; structurelle, en contribuant directement ou indirectement au financement de l'exploitation et par conséquent, à terme, à son développement ou à sa survie ». Wanderley (1995 : 43) quant à lui parle d'un moyen d'assurer la survie qui n'implique pas nécessairement la dégradation de l'agriculture paysanne.

Pour Nova Itapeçerica la pluriactivité est dans un premier temps sans doute une alternative favorable. Mais cette multiplicité des activités pratiquée est avant tout une stratégie pour contourner les limitations d'utilisation des ressources naturelles imposées par les politiques publiques locales. Dans ce cas particulier cette restriction peut limiter sévèrement l'utilisation des espaces à tel point que cela compromettra la continuation des activités agricoles. Sans une activité agricole régulière qui puisse fournir le minimum nécessaire au maintien de l'unité domestique, la consommation des produits externes à la propriété rurale augmentera, il y aura donc plus de dépenses pour les familles. En conséquence, plus d'argent sera nécessaire au maintien de l'unité domestique. Avec la nécessité croissante de rentrées de revenus pour pouvoir acheter les aliments qui ne sont pas produits par ces familles, plus de travail non agricole sera nécessaire pour pouvoir maintenir le même cadre de vie. Avec une forte pluriactivité, marquée par le travail dans la construction civile, dans la récolte saisonnière de l'eucalyptus, dans l'hôtellerie et dans les petits commerces installés un peu partout, la population de la région du Littoral Nord de Bahia, trouve un moyen d'assurer sa survie grâce aussi au travail autonome lié à l'usage, au bénéfice et/ou à la commercialisation directe des ressources naturelles. Petite production de noix de coco, cueillette de fruits, pêche, ramassage de coquillages (*mariscagem*) et artisanat sont des activités qui font partie du quotidien d'un grand nombre de familles locales. Pour Andrade (2008 : 9), parmi ces activités, l'artisanat obtenu à partir des feuilles du palmier de *piçava* est une des plus importantes pour la création de travail et de revenu dans cette région.

Pour avoir une idée, en 2007, ce type d'artisanat impliquait environ 265 familles dans tout le *Litoral Norte*. Aujourd'hui ce chiffre régional a certainement augmenté, car si on prend en compte seulement la localité étudiée, j'ai trouvé un nombre significatif de femmes, 56 au total, qui font un usage important de cette ressource naturelle. En sachant qu'il existe neuf villages qui participent directement à l'artisanat de la *piçava* dans tout le Littoral Nord, on peut facilement en déduire

l'ampleur atteinte par cette activité au cours des années, ainsi que son impact significatif sur l'environnement naturel et social.

Cette pluriactivité est devenue une vraie stratégie de survie pour les habitants locaux, et a aussi stimulé une forte tendance de la part du gouvernement local à créer une série de projets pour développer la région tout en essayant, du moins dans le discours, de limiter les impacts causés par ces projets. C'est le cas notamment du projet touristique *Costa do Saúpe* mentionné ci-dessus.

Avec cette caractérisation de la région étudiée et l'explication de certains concepts importants pour cette analyse, nous avons pu voir que les différentes politiques publiques entamées depuis les années 1970, ont influé fortement sur la formation de plusieurs groupes d'habitants, qui aujourd'hui composent Nova Itapeçerica. J'ai pu aussi souligner qu'un changement conséquent dans la logique de production ancienne de ces populations, centrée auparavant sur la pêche et sur la petite agriculture, a eu lieu. Leur espace social n'est plus le même, leurs ressources sont bouleversées, déterminant des modifications dans les relations avec le milieu naturel et les stratégies traditionnellement adoptées auparavant par ces groupes locaux.

Dans ce contexte assez particulier, j'aborderai dans le prochain chapitre le cadre de vie de cette localité. Cela donnera ainsi un aperçu du paysage et du mode de vie de ces habitants.

Troisième chapitre

ÉTUDE DE NOVA ITAPECERICA - CADRE DE VIE ET
PEUPLEMENT

CHAPITRE 3 - ÉTUDE DE NOVA ITAPECERICA - CADRE DE VIE ET PEUPLEMENT

1- Premier regard : une vallée entourée des forêts

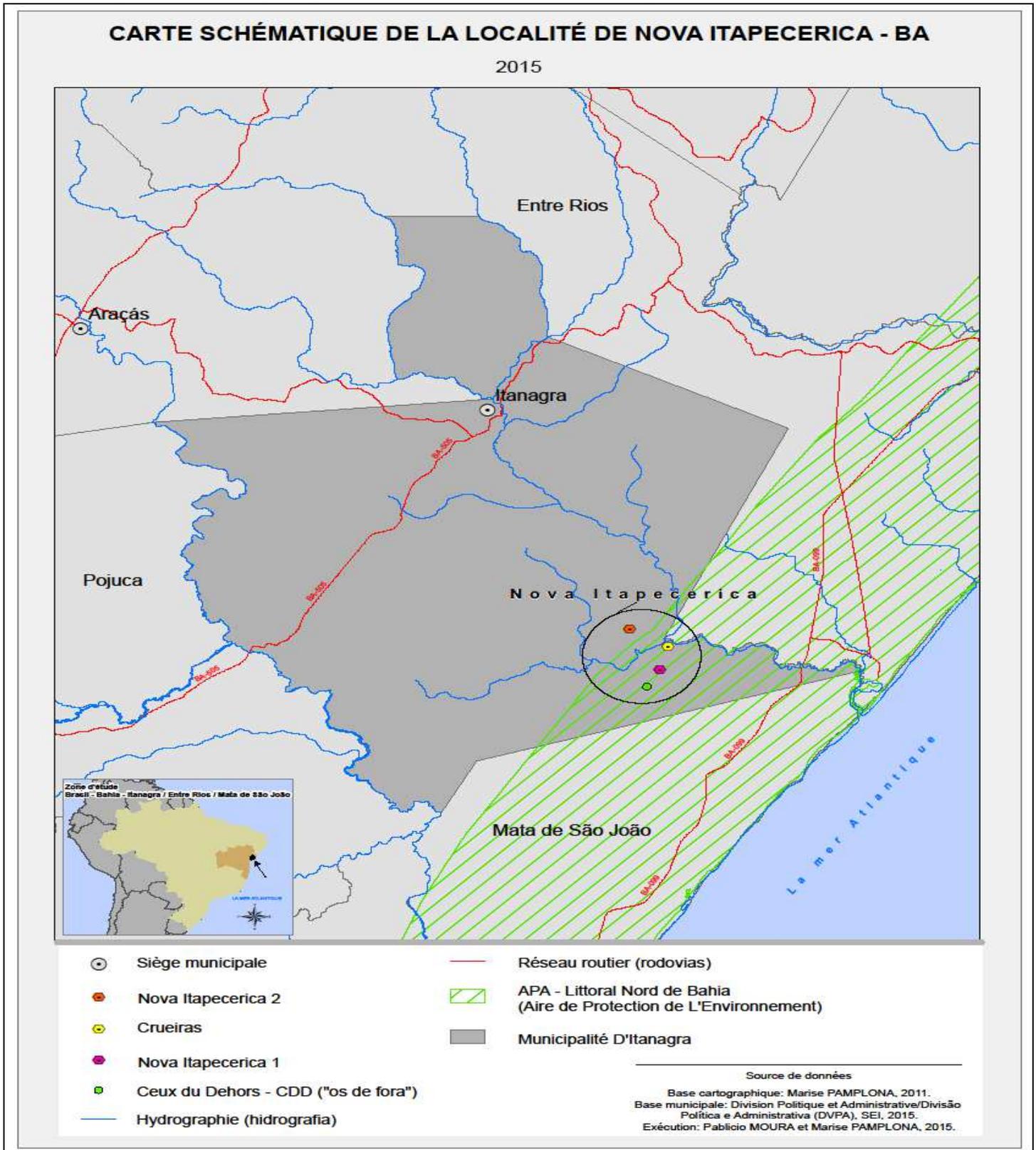
Située dans la partie occidentale de la région du *Litoral Norte* de l'État de Bahia, Nova Itapecerica est une des localités de la municipalité d'Itanagra, son siège, et fait partie du district de São José d'Avena. Son territoire est situé aux confins de ce *município* et de ceux d'Entre Rios et de Mata de São João. Elle se situe sur les bords de la rivière Itapecerica et de la rivière Sauípe.

Le territoire de Nova Itapecerica est en grande partie fragmenté en terrains de petites tailles dénommé « *terrenos* », dont la surface varie entre 4 et 60 *tarefas*³³ et qui sont circonscrits par la forêt atlantique, par les terrains destinés au reboisement industriel d'eucalyptus, et aussi par les grandes propriétés rurales.

L'accès aux 92 familles qui habitent dans la localité de Nova Itapecerica n'est pas facile. Depuis la capitale, Salvador, il faut parcourir environ 80 km en prenant l'autoroute dénommée Ligne Verte, « *Linha Verde* », jusqu'à la bifurcation donnant accès à la route qui va vers Nova Itapecerica. J'ai mis deux heures et demie en bus sur cette route bordée à perte de vue d'une luxuriante végétation de palmiers et de rivières qui traversent l'autoroute. Sur sa droite se trouve la mer bleu turquoise. Souvent les petites villes, surtout celles situées dans l'arrière-pays, n'apparaissent pas sur les cartes, donc les voyageurs doivent être très attentifs et parfois compter sur la chance pour trouver la bonne sortie. Dans mon cas, pour accéder à la localité de Nova Itapecerica, j'ai dû sortir juste après une pancarte sur laquelle est indiquée l'entrée du hameau Currálinho (composé d'environ 300 familles). À partir de l'entrée du village de Currálinho jusqu'à sa sortie on met une bonne vingtaine de minutes en moto. À partir de là, une petite route poussiéreuse attend les voyageurs jusqu'à l'entrée de la localité de Nova Itapecerica située à environ 2 km.

³³ Unité de mesure agraire brésilienne utilisée auparavant pour mesurer les terres destinées à la plantation de canne à sucre. A Bahia une *tarefa* correspond à 4.356 m². Sources : www.receita.fazenda.gov.br/www.ceplac.gov.br. Consultées le 22/11/2013.

Figure 3 : Les trois principales communes du Litoral Norte (Itanagra, Mata de São João et Entre Rios).



*Sur ce croquis se trouve une esquisse des quatre groupes qui forment NI

Les voitures sont un moyen de locomotion rare dans ces petites localités, et la moto taxi est le moyen de transport le plus utilisé dans cette région. Ceci permet aux jeunes gens qui les conduisent d'avoir un revenu d'appoint. Lors de mon dernier séjour sur le terrain en 2012, la course jusqu'à Nova Itapecerica coûtait environ 15 Reais (5 Euros) pour les touristes et *gringos*³⁴ et 12 Reais pour les locaux.

À Curralinho, la première impression est celle d'un lieu où règne une certaine agitation. Beaucoup de jeunes sont assis sur la place centrale (aux heures où le soleil n'est pas trop fort) à côté de leur moto, attendant la venue d'un client à transporter ou échangeant simplement les dernières nouvelles. Dans cette localité les maisons sont beaucoup plus cossues que celles de notre destination finale. Il y a une petite place avec un terrain de football récemment aménagé par la mairie, une école primaire, une belle petite église blanche et bleu turquoise, sept bars, trois épiceries et un petit restaurant tenu par une sympathique propriétaire.

Après une observation plus détaillée, il est facile de percevoir qui est originaire du lieu et qui ne l'est pas. Les plus belles maisons appartiennent à des familles venues de la région métropolitaine de Salvador qui possèdent ces dernières comme résidences secondaires. Elles bénéficient de revenus bien supérieurs à ceux des locaux.

De retour sur la piste, et en poursuivant encore sur environ deux kilomètres, on bifurque sur une piste secondaire où l'on voit pour la première fois les forêts d'eucalyptus. À partir de là vont se mélanger des parcelles de forêt atlantique et d'immenses zones de reboisement industriel d'eucalyptus.

Nous devons parcourir encore à peu près 3 km jusqu'à l'entrée de Nova Itapecerica. De gros camions chargés de sable utilisé pour la construction civile nous dépassent à grande vitesse, ce qui cause le mécontentement de la population locale, du fait qu'ils détériorent les routes, déjà en très mauvais état. Sans parler des sérieux risques d'accident pour les habitants qui empruntent régulièrement cette piste qui est une voie d'accès aux principales municipalités de la région.

Peu après trois petites maisons inachevées apparaissent. Celles-ci appartiennent déjà à la localité de Nova Itapecerica. Un peu plus loin, au long d'une route bordée de cocotiers et d'arbres fruitiers, on repère le deuxième groupe de maisons qui se concentre en majorité autour d'un terrain de football et d'une petite chapelle. Cette partie de la localité répond au nom de Nova Itapecerica 1(*um*) et en existe depuis 1989. On y trouve deux petites épiceries, l'une d'entre elles faisant aussi fonction de

³⁴ *Gringos* : c'est un terme utilisé en Amérique Latine qui peut changer de sens en fonction du pays ou de la région où il est utilisé. De manière générale ce terme est appliqué aux individus étrangers résidents ou de passage dans le pays.

bar dénommé bar d'*Itaitê* (en rapport avec le surnom de son propriétaire) et qui sert de point de référence pour les gens de passage.

On trouve aussi une petite école appelée *Irmã Dulce* construite en 1991, un réservoir d'eau (non traitée) et une petite chapelle catholique construite, m'a expliqué un des hommes du village, par les habitants de la localité pour remercier deux saints très vénérés au Brésil, les jumeaux Cosme et Damien, protecteurs des enfants. Tous les 27 septembre, le jour de leur fête, une commémoration a lieu. Elle sera décrite plus en détail dans le chapitre traitant de la sociabilité.

Photo 6 : NI -1



Photo 7 : Terrain de foot à NI-1



En continuant par la même route de terre, et avant de traverser un pont qui coupe la première rivière qui traverse le territoire du village nous prenons à gauche et nous arrivons à la maison dans laquelle j'ai passé mon premier séjour sur le terrain en juin 2010³⁵. Avant d'y arriver on aperçoit une jolie petite propriété qui appartient à un retraité de Salvador qui a fait de cette localité sa résidence secondaire depuis plus de 25 ans. Cet homme dont j'ai pu connaître la participation aux échanges intra-villageois prête une partie de ses terres à une habitante de la localité pour les cultiver. En échange celle-ci doit entretenir le terrain et le maintenir en culture. Cette femme divorcée d'un des bucherons qui sont arrivés dans la localité en 1986 est l'une de rares femmes qui s'auto-définit comme agricultrice, faisant de l'extractivisme du palmier à fibre *piçava* une de ses activités secondaires. L'accès à une terre cultivable rendu possible par cet échange est d'autant plus important pour elle qu'elle ne possède, comme une grande partie des habitants de la localité, qu'un terrain de 40 x 20 mètres. Grande connaisseuse de la flore locale et aimant les activités liées au jardinage, elle entretient des échanges avec des fermiers locaux. Cette femme fournit en contrepartie une part de sa production, un cadeau « *um agrado* », à ce fermier. Comme nous le verrons dans le chapitre portant sur ce thème, l'échange, le don et le contre-don sont des dénominateurs communs d'un grand nombre d'activités sociales réalisées dans la localité.

³⁵ Pendant ma première visite exploratoire, qui a duré une quarantaine de jours, j'ai été accompagnée par deux chercheuses intégrées au projet scientifique dans lequel s'inscrit cette thèse, Ming Anthony et Agnès Clerc-Renaud, et ensemble nous avons été accueillies dans la résidence secondaire d'un professeur de l'Université Fédérale de Bahia qui est responsable du laboratoire LAVIET - Laboratoire des Alternatives Viables sur les Impacts dans les Écosystèmes Terrestres.

Ma première impression a été celle de l'enchantement, du fait des beaux paysages, de la rivière aux eaux claires et abondantes, et de la faune et de la flore typiques de la région. On peut apercevoir des toucans, des renards, une riche variété d'oiseaux et une énorme quantité de serpents.

2- L'étendue du site.

Lors de ma première sortie de reconnaissance en 2010, je me suis rendu compte que Nova Itapecerica était bien plus grande qu'elle ne le paraissait de sorte qu'il fallait bien plus que toute une journée à pied pour pouvoir tracer les limites spatiales de cette localité. À partir du bar de monsieur Itaitê, que nous connaissons déjà, et jusqu'à la deuxième partie habitée du village qui date aussi de 1989, il m'a fallu environ 40 minutes d'un bon pas sur une route bordée de cocotiers, en passant par une belle et grande propriété qui fait de l'élevage bovin de races métisses. De cet emplacement en particulier on a une vue magnifique. Si l'on tourne le regard vers l'est en direction de l'horizon, on peut voir la mer distante d'une bonne quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau, juste derrière la forêt d'eucalyptus. Après ce petit arrêt, en continuant sur le chemin, nous franchissons la rivière *Itapecerica* par un pont en ciment inachevé. Le rôle de ce pont a été fondamental pour briser l'isolement de cet endroit.

« Tu vois petite, le progrès arrive chez nous ! Il y a même un camion qui vient apporter le mobilier que j'ai acheté à Itanagra. Avant, c'était impossible ! Tu vois dans mon frigo [en ouvrant la porte de son frigo], il y a même du poulet surgelé que je peux vendre à ceux qui en veulent. C'est pas mal ! Ça dépanne quand on n'a pas de viande fraîche. » (Zé Neto-habitant de NI-1)

« Está vendo menina, o progresso está chegando aqui! Tem mesmo um caminhão que traz os móveis que eu comprei em Itanagra. Antes isso era impossível! Está vendo minha geladeira, tem frango congelado que eu posso vender para quem quiser. Legal né?! Isso é o maior quebra galho quando a gente não tem carne fresca. »

Photo 8 : Le pont de ciment (M.P, juillet 2010)



En 2015, un nouveau pont de ciment a été construit à côté de l'ancien et le flux de véhicules qui traverse ce pont est bien supérieur, y compris des gros camions de transport de denrées alimentaires, d'électroménager et de toute sorte de produits qui auparavant étaient obligés de faire un grand détour pour arriver de l'autre côté de la localité. Un observateur peu attentif peut ne pas remarquer le fait que, juste en bas sur la gauche, se trouve caché par la végétation le petit pont de bois qui a servi jusqu'à récemment de lien avec les autres noyaux d'habitation.

Photo 9 : La pancarte sur le pont en bois



Traduction : « *pont construit par la communauté* »

En effet, le pont en ciment construit sur la rivière qui donne son nom (Itapecerica) à la localité matérialise la frontière qui, selon Clerc-Renaud (2016 : 135), tout à la fois unit et sépare les groupes sociaux, distingués en un « côté d'en haut » et un « côté d'en bas » en référence au relief. Ainsi, une longue et forte côte nous mène jusqu'à un autre hameau qui fait encore partie de la localité et qui est connu sous le nom de Nova Itapecerica 2 (*dois*).

Photo 10 : En arrivant à NI-2 (M.P, juillet 2010)



En arrivant, nous remarquons une dizaine de petites maisons, une école nommée Santa Rita construite en 1994, deux églises datant de la même époque - l'une de l'Assemblée de Dieu et l'autre également pentecôtiste, mais de la dénomination des Chrétiens du Brésil, et comme nous sommes au Brésil un autre petit terrain de football.

Encore plus bas, en prenant à droite de la petite école, habitent dans un troisième noyau d'habitation d'autres familles, bien plus anciennes que les deux autres, qui porte le nom de Crueiras³⁶. Pour Clerc-Renaud (2016 : 135), « il est significatif que certaines des habitations de l'un comme de l'autre espace administratif s'attribuent le numéro 1 et renvoie le 2 à « ceux de l'autre côté » (*do outro lado*). Il est tout aussi significatif que la charge sémantique de Crueiras, associée à la pauvreté puisque le terme désigne les résidus fibreux du manioc restant dans le crible après tamisage lors du

³⁶ La *crueira*, ce sont les miettes qui restent de la pulpe crue du manioc et qui ont donné son nom à ce hameau de Nova Itapecerica

processus de fabrication de la farine, en fasse plutôt une alter-désignation que la dignité et la fierté de ses habitants ne revendiquent pas. Le nom figurera néanmoins dans les descriptions et croquis qui suivront au titre du rôle important qu'a joué le groupe social vivant en ce lieu dans le processus de construction du territoire.

En descendant un petit chemin caillouteux j'ai remarqué une maison qui se différencie des autres par sa beauté singulière ; elle est en ciment, peinte en vert, murs et fenêtres, et d'un confort apparent. La propriétaire, Madame Helena, appartient à une famille qui pratique l'artisanat depuis plus de cinquante ans et qui revendique le fait d'avoir enseigné quelques techniques de tissage de la feuille de *piçava* à d'autres femmes artisanes plus jeunes, vivant de l'autre côté de la rivière « *do outro lado do rio* ».

À côté de la maison, sur le même terrain, j'ai remarqué un petit cabanon qui faisait auparavant office de lieu de culte pour les fidèles de l'église Dieu est Amour, la troisième dénomination pentecôtiste présente dans la localité. Ce petit espace servait de surcroît de lieu pour le travail d'artisanat et de stockage des feuilles de *piçava*. En 2013 il a été démoli pour des raisons de sécurité.

Photo 11 : Le cabanon (chez Helena à Crueiras, M.P, juillet 2010)



En descendant la rue boisée de vieux manguiers feuillus surgissent des cocotiers et quelques anacardiens, puis une parcelle dédiée au pâturage. Dans cette dernière le sol se fait plus sableux, d'un sable blanc, comme celui qui se trouve sur les plages de cette région. Il y a encore deux bars,

une épicerie et environs 20 maisons serrées sur des petites parcelles dont les habitants ont tous un lien de parenté.

Continuant ma marche de reconnaissance, j’aperçois la rivière Sauípe qui traverse ce hameau avec ses eaux profondes et obscures qui contrastent avec celles de la rivière Itapeçerica. De l’autre côté de cette rivière, que j’ai traversée à l’aide d’un petit bac instable tracté à la main fait de bambous attachés par une longue corde de nylon de fort diamètre et je découvre six maisons dont les habitants ont eux aussi des liens de parenté avec ceux qui sont de l’autre côté de la rivière.

À cette hauteur, je me suis arrêtée pour observer où se trouvaient les zones de reboisement industriel d’eucalyptus, et j’ai pu remarquer une grande aire de forêt atlantique appelée par les habitants *Caatinga Grande*. C’est une forêt dense, humide, avec un ruisseau qui traverse le lieu-dit et qui sert surtout pour le lavage du linge. Les arbres de taille moyenne diffusent les maigres rayons de soleil filtrés par les *piçaveiras*, bouquets de plusieurs arbres de *piçava*. C’est un lieu rempli d’animaux et d’êtres fantastiques qui font partie de l’imaginaire local. C’est également une zone de Protection Environnementale « *Reserva Legal – RL* »³⁷ qui selon la loi du Code Forestier brésilien n° 4771 de 1965³⁸, délimite une zone à l’intérieur d’une propriété rurale qui doit être maintenue avec son couvert végétal original.

La Firme (*Firma*³⁹), nom donné par les habitants du lieu à l’entreprise de reforestation COPENER⁴⁰, présente dans la région depuis les années 1970, reste propriétaire de cette réserve. Cette forêt représente pour ces familles une source pour la chasse et le bois de feu, celui-ci étant utilisé en grande quantité pour préparer la nourriture et surtout pour le processus de cuisson des feuilles de *piçava*. En marchant encore une dizaine de minutes se trouve une étendue à perte de vue de forêts homogènes d’eucalyptus. D’après nos interlocuteurs, et confirmé par mes observations, cette distance s’étend sur environ 35 km, parcourus par une route en très mauvais état, qui mène en deux heures et demie en voiture au chef-lieu d’Itanagra.

³⁷ Dans ces zones la végétation ne peut pas être supprimée, pouvant seulement être utilisée sur un régime strict de gestion forestier durable « *manejo florestal sustentável* » (Bacha, 2005 : 3).

³⁸ Cette loi a été altérée par la Loi 7803/1989 et réglementée par le Décret 5975/2006. Le maintien de ces zones naturelles est obligatoire pour toutes les propriétés qui dépassent les *4 módulos fiscais* (qui peut varier de 5 à 110 ha en fonction de la localisation de la propriété rurale). Dans le nouveau code forestier (Loi 12.651/12), cette valeur est toujours utilisée comme paramètre. Source : www.planalto.gov.br. Consultée le 19/09/2015.

³⁹ À partir de là je ferai usage de ce terme pour faire référence à l’entreprise de reboisement industriel implantée dans cette partie de la région du littoral nord de Bahia.

⁴⁰ Cette entreprise commerciale produit de la cellulose et appartient à l’entreprise Bahia-Pulp. Elle possède 150.200 hectares distribués sur 21 municipalités de l’État de Bahia. Une grande partie de ce terrain est réservée à la plantation d’eucalyptus et de pin.

D'après plusieurs récits, il y a une vingtaine d'années comme il n'y avait pas d'accès à la grande route que je viens de décrire, celle qui passe par la localité de Curralinho, les habitants qui n'avaient pas de voiture ou de moto comme moyen de transport, devaient parcourir à pied ou à dos d'âne les 35 km qui mènent au chef-lieu d'Itanagra. Normalement ils partaient tôt de la maison, emportant avec eux le déjeuner (généralement des biscuits, car le pain était rare dans la localité), et revenaient le soir tombé, charger du poids des courses et de la fatigue. Parfois un membre de la famille venait les attendre à un point donné du chemin avec une brouette à deux roues. Cet outil est un des plus utilisés dans la localité pour transporter toute sorte d'objet du quotidien, les courses, le linge à laver dans la rivière et les produits agricoles issus de la récolte, en plus de servir parfois de jouet pour les enfants.

La localité s'étend encore un peu plus. En revenant par la même route jusqu'à la petite école, passant par le terrain de football et suivant le chemin qui mène jusqu'à Itanagra, on aperçoit cinq maisons qui appartiennent toujours à la localité. En tournant à droite, à quinze minutes de marche en sortant de la route principale on tombe sur une maison en torchis⁴¹ qui appartenait à madame Fabiana, femme qui dans plusieurs récits apparaît comme la plus ancienne habitante de cette partie de la localité de Nova Itapeçerica. Décédée récemment, lors d'un de mes séjours en 2012, cette femme a vécu semble-t-il jusqu'à l'âge de 100 ans. Vivent encore à cet endroit sa fille et son second époux, un pêcheur originaire d'un autre État du Brésil.

« (...) Je suis venu d'Alagoas jusqu'ici en pêchant, et en suivant la rivière, en jetant le filet. Je ne suis pas venu ici pour trouver une terre ou du bois. Je me suis mis ici avec la vieille [son épouse a 20 ans de plus que lui] et j'y suis resté. Mais ici c'est difficile ! C'est très isolé ! Et les gens ici ne sont pas unis. » (Zé das Alagoas, habitant de NI-2)

« (...) *Eu vim do Alagoas até aqui pescando e seguindo o rio, jogando minha rede. Eu não vim aqui para pegar terra e nem madeira. Eu me juntei com a velha e acabei ficando. Mas aqui é difícil! É muito isolado! E as pessoas daqui não se unem!* »

⁴¹ Maison en torchis aussi connue comme *taipa de mão*, *taipa de sopapo* ou *taipa de sebe*. C'est une technique de construction ancienne qui consiste en un entrelacement de lattes de bois verticales, fixées au sol par des piliers horizontaux, en général de bambou, attachés entre eux par des lianes, ce qui constitue un grand panneau avec des ouvertures qui vont être recouvertes de boue et être transformées en mur. Parfois, les murs reçoivent une couche finale lisse, parfois non, gardant un caractère rustique, ou encore ils peuvent recevoir une couche de peinture à base de chaux (oxyde de calcium).

Très isolée, cette petite maison est encerclée par la réserve forestière de la COPENER qui, selon l'explication de notre informateur possède exactement 674 *tarefas* de terre, en plus des 600 *tarefas* qui se trouvent sur l'autre rive de la rivière Sauípe, là-bas en bas « *la em baixo* ».

En revenant à NI-1, l'hameau que j'ai traversé au tout début de ma marche, et en tournant à gauche, il existe une autre route qui mène à deux autres noyaux d'habitation, avec quelques maisons, connus sous le nom de Dendê et Mamão. Ce sont pour la plupart des maisons de vacances de familles qui viennent de la région métropolitaine de Salvador et de Mata de São João. J'ai marché encore environ 30 minutes pour arriver au bout du lieu-dit Dendê et trouver une partie de la grande cascade « *Cachoeira Grande* ». Jusqu'en 2012 trois familles habitaient cet endroit. Aujourd'hui, une de ces familles est partie, l'autre est montée « là-haut » « *lá em cima* », près du terrain de football vers NI-1, et la dernière demeure toujours au même endroit.

Ainsi, ce parcours sinueux dans la localité montre l'existence de plusieurs noyaux d'habitation qui ont surgi le long des cours d'eau : Saco do Rio, Mamão, Oitiaçu, Dendê (voir la carte à la page 79). Aujourd'hui l'endroit est connu sous le nom de Nova Itapecerica, mais les gens les plus âgés préfèrent continuer d'utiliser ces appellations anciennes.

Une première réflexion m'a amené au constat que Nova Itapecerica n'est rien d'autre qu'une catégorie administrative imposée par la municipalité locale⁴² pour pouvoir rassembler les différents noyaux d'habitation présents sur son territoire, qui se sont peu à peu formés par des déplacements anciens. Ce découpage forcé a eu des effets *sui generis* sur la dynamique locale qui seront décrits plus en détail dans les pages suivantes. De ce fait et comme cela a été montré dans mon rapide parcours, la représentation que les habitants ont de leur espace, le territoire de Nova Itapecerica est partagé entre quatre noyaux. Tous ont vu le jour à des moments distincts de l'histoire locale.

En ce qui concerne Crueiras, les récits remontent au tout début de l'année 1932, pendant une grande sécheresse qui a ravagé une partie de la région *Nordeste*. Pour le plus ancien, le lieu-dit Saco do Rio, les témoignages nous amènent à une date inconnue (certains prétendent que ce hameau date de plus de cent ans). Pour les noyaux de NI-1 et NI-2, des récits précis se rapportent à la fin de l'année 1986, quand des conflits fonciers ont eu lieu avec une entreprise locale de reforestation. Et pour celui du CDD, sa formation remonte à l'année de 2002.

En prenant les catégories locales comme point de référence voici les quatre noyaux d'habitation ou les quatre groupes qui forment l'ensemble de la localité rurale de Nova Itapecerica :

⁴² Désormais appelée Nova Itapecerica 1 et Nova Itapecerica 2

Groupe 1 : Crueiras (CR) - ce noyau d'habitation est composé par les habitants qui sont à la base du récit de fondation de la localité et à qui j'attribuerai désormais cette même appellation. À ceux-ci s'ajoutent six familles qui habitent de l'autre côté de la rivière Sauípe, dans le lieu-dit Saco do Rio qui seront incluses dans les données (histogrammes et tableaux). Ces dernières ont toujours noué des rapports avec les familles de Crueiras à travers des réseaux de sociabilité fondés sur l'échange, l'entraide, les dons et/ou la réciprocité, en plus des échanges à caractères familiaux construits au fur et à mesure des années par différents mariages.

Groupe 2 : Nova Itapecerica 2 (NI-2) - ce groupe est constitué par l'ensemble des familles qui sont arrivées pendant le conflit foncier de 1986 et par quelques familles descendantes du groupe de CR.

Groupe 3 : Nova Itapecerica 1 (NI-1) - ce groupe est composé essentiellement des familles impliquées dans le même conflit foncier que celui vécu par le groupe 2 avec l'entreprise de reforestation, ainsi que celles qui sont venues s'installer ensuite au fil des ans.

Groupe 4 : Dénommé par les habitants les plus anciens de la localité comme Ceux du Dehors-CDD « *os de fora* », ce petit groupe est arrivé vers la fin des années 2002, juste après l'installation du réseaux électrique. Il est composé de deux familles originaires de la région métropolitaine de Salvador qui ont choisi le hameau comme lieu de résidence principale.

Nous avons donc quatre groupes qui se sont formés au cours de trois vagues de migration.

3- La vie à Nova Itapecerica : premières impressions

À première vue, le caractère rural du lieu s'impose aux yeux du visiteur par le biais de ses pâturages, des couloirs de cocotiers dansant dans le vent qui arrive de l'océan proche, d'innombrables rangées d'arbres fruitiers et des plantations de manioc. Mais avec un regard plus attentif l'observateur peut se rendre compte que ce sont les reboisements industriels d'eucalyptus, juste derrière la forêt atlantique encerclée par les barbelés, qui attirent l'attention et qui semblent engoutir la localité de Nova Itapecerica. Située dans l'arrière-pays et ayant un difficile accès, Nova Itapecerica a toujours été confrontée à un certain isolement vis-à-vis des autres localités. Une première tentative pour rompre cet isolement a été faite au début des années 2000 lorsque la municipalité d'Itanagra a commencé la construction du pont en béton sur la rivière qui donne son nom à la localité, remplaçant ainsi le petit pont de bois construit par les habitants vers la fin des années 1980. Mais c'est seulement en 2006 avec l'arrivée de l'électricité que l'endroit a connu une amélioration. Malgré cette démarche du gouvernement local aujourd'hui encore la plus grande

partie des habitants se rend au village le plus proche, celui de Curralinho, pour répondre à ses besoins immédiats.

Éloignée des routes principales, Nova Itapecerica connaît un isolement qui influence les relations quotidiennes avec les autres villages. Cet isolement a été en quelque sorte imposé par les politiques publiques de modernisation fondées sur une planification organisée notamment par un « plan macro directeur » consistant en un zonage de la région associant à chaque zone une spécialisation économique. L'application de ces politiques publiques a reconfiguré le territoire régional et placé les deux mille hectares du territoire de Nova Itapecerica dans une zone qualifiée d'« agroforestière », bordée par une « zone touristique à programmation soutenable », celle de frange côtière (une douzaine de kilomètres de largeur) toutes deux délimitées par la route BA-099 (Clerc-Renaud et *alii*, 2016 : 14 et Limonad, 2007 : 5). Donc, on retrouve des zones plus tournées vers les petits commerces, d'autres vers le tourisme et d'autres vers l'exploitation de ressources naturelles. Nova Itapecerica se trouve dans ce troisième cas et sa relation avec les autres localités est surtout basée sur les échanges commerciaux grâce à l'exploitation et l'artisanat de la *piçava*.

Dans ces dernières années, selon les données recueillies, la nette amélioration du niveau de vie de ces familles liée à l'accroissement de l'activité de l'artisanat de *piçava* a permis à la plupart d'entre elles de posséder comme moyen de locomotion et de transport une moto. On utilise surtout celles de la marque Honda (CG 125 cm² FAN, moteurs 4 temps), de fabrication nationale sous licence japonaise. Grâce à ces motos les hommes et les femmes, en faisant de véritables acrobaties, transportent les bottes de feuilles sèches ou vertes récemment cueillies (celles-ci lorsqu'elles sont encore humides peuvent peser jusqu'à 22 kg), et des rouleaux de tresses de paille écrue ou colorée qui seront vendues massivement dans les villages environnants où elles seront assemblées pour faire des en sacs. Par temps de pluie, ces chemins sont presque impraticables aux motos, même pour les personnes les plus expérimentées.

Photo 12 : Moto en action (M.P, mars 2013)



Photo 13 : Une artisane à côté d'une moto en train de tresse la paille de *piçava* à NI-1 (M.P, avril 2013)



Au-delà des premières impressions laissées par ce premier contact avec le lieu et ses habitants, je vais maintenant présenter la localité pour donner une vision plus pointue de ce que font ses habitants ainsi que du fonctionnement et de l'organisation du village. Dans un deuxième temps nous allons découvrir son histoire confuse et compliquée à saisir pour ceux qui arrivent dans la localité pour la première fois, et qui au fur et à mesure des séjours permet de comprendre une part importante de l'organisation et des relations de Nova Itapeçerica.

4- Nova Itapecerica aujourd'hui

Avec la difficulté d'établir une chronologie d'occupation avant les années 1930, le très bref rappel historique ci-dessous, concernant la formation des Groupe1, Groupe 2, Groupe 3 et Groupe 4 qui décrit les périodes d'occupation de la localité nous montre que trois importantes vagues de migration se sont produites à Nova Itapecerica. La première est survenue en 1932, la deuxième en 1986 et finalement la troisième vers la fin de l'année 2000. Elles impliquent des personnes de différents profils sociaux et économiques en raison d'un douloureux processus de lutte pour la terre et de vagues migratoires successives.

Pour pouvoir retracer l'histoire du peuplement de cette localité, du fait de la quasi absence de documents écrits, surtout en ce qui concerne les familles qui habitent à Crueiras, il m'a fallu recourir à l'histoire orale transmise par les habitants eux-mêmes. Nous pouvons comprendre la mémoire comme la présence vécue d'un passé, comme une construction psychique et intellectuelle de fragments représentatifs d'un passé. Pour Maurice Halbwachs (2004 : 85), « *toutes les mémoires sont collectives et comme telles, elles constituent un élément essentiel de l'identité, de la perception de soi et des autres* ». Mais on finit par filtrer les souvenirs et par activer ce qui nous paraît important. En ce sens, on trouve dans les différents discours tenus dans la localité plusieurs perceptions différentes concernant les faits importants dans l'histoire du peuplement de Nova Itapecerica.

- L'histoire de Nova Itapecerica à travers plusieurs regards

La localité de Nova Itapecerica telle que nous la connaissons aujourd'hui a été reconnue administrativement sous forme d'un district seulement à la fin des années 1980, après trois années d'un processus juridique qui a opposé l'entreprise de reboisement industriel d'eucalyptus qui à l'époque s'appelait Barreto Araújo - une filiale de la COPENER - à un petit groupe d'immigrants venus de l'État d'Alagoas dans le courant de l'année 1986.

Composé à l'origine de cinq familles, ce groupe arrive à Nova Itapecerica et trouve déjà installée « plus bas », après la rivière Itapecerica, un hameau qui avait presque un siècle d'existence et qui s'appelait à l'époque Crueiras⁴³. Elle était composée d'une dizaine de maisons et habitée par des familles ayant toutes des liens de parenté entre elles. Les habitants de Crueiras possèdent un long

⁴³ Malgré le fait que certains habitants de la localité appellent ce hameau par son ancien nom, il fait partie de la catégorisation établie par la municipalité d'Itanagra comme Nova Itapecerica 2.

passé commun et utilisent plusieurs termes pour référer aux habitants des autres groupes, comme « là-bas en haut » (*lá em cima*) ou « là-bas dans l'invasion » (*lá na invasão*), « après le pont » (*depois da ponte*), caractérisant ainsi de manière distincte leurs voisins. Les habitants de Crueiras entretiennent entre eux de forts liens personnelles. Ces familles parlent d'elles même aujourd'hui encore à la première personne du pluriel « nous » et entretiennent des liens affectifs du fait qu'elles vivent ensemble dans un système de cohabitation qui perdure depuis longtemps.

« (...) Ici on dirait une famille comme les Indiens, tout le monde est uni. » (Tônio- habitant de Crueiras).

« (...). *Aqui parece uma família de índio. Todo mundo é unido.* »

« Mêmes les gros propriétaires terriens pour entrer doivent connaître quelqu'un d'ici. » (Rosalvo- fils d'un habitant de Crueiras et qui habite ailleurs)

« *Mesmo os fazendeiros para entrar aqui têm que conhecer alguém daqui.* »

« À Crueiras les cousins se marient avec les cousines. Tout a commencé avec deux familles là-bas en bas. » (Fátima- habitante de NI-1)

« *Em Crueiras os primos se casam com primos. Tudo começou com duas famílias lá em baixo* »

« Quelqu'un du dehors, ici, il n'y a que Zè da Água qui est arrivé en pêchant, en suivant la rivière. Il habitait la ville de Conde et venait de temps en temps nous faire une visite. Il a acheté un morceau de terre à la vieille Laura et a fini par venir s'installer ici . Mais, il ne fait pas partie de la famille. » (Nenga- habitante de Crueiras).

« *Alguém de fora, aqui, só tem Zé da Água que chegou aqui pescando e seguindo o rio. Ele morava lá em Conde e vinha aqui nos visitar vez ou outra. Ele comprou um pedaço de terra da velha Laura e acabou se instalando aqui. Mas ele não faz parte da família.* »

Le groupe de Cruerias et plutôt homogène est perçu par les autres comme refermé sur lui-même et uni par des liens sociaux bien plus forts que ceux de ses voisins. Selon l'expression de Norbert Elias (2001 : 7), ils possèdent une autoreprésentation sociale de groupe ayant des règles de cohabitation et de relations préétablies mais qui peuvent toutefois être contournées si nécessaire.

NI-1 et NI-2 forment un groupe plus hétérogène et diffus de personnes unies par des liens sociaux plus récents et plus fragiles que leurs voisins « d'en bas ». Bien que ne présentant pas de différences majeures de type d'occupation, de revenu ou de niveau d'étude, les résidents de ces deux parties de

la localité entretiennent des relations oscillant entre une intense sociabilité et des conflits épisodiques .

Dès le départ notre équipe de chercheuses s'est trouvée confrontée à une grande difficulté : celle de pouvoir retracer l'histoire de cette localité. Le fait que Nova Itapecerica soit composée d'un mélange de plusieurs générations de migrants, qui possèdent des modes de cohabitation différents et des perspectives distinctes vis-à-vis des ressources naturelles, introduit dès le premier abord une complexité dans la compréhension de ce terrain.

La recherche a montré qu'il convient de partager cette histoire en quatre événements distincts qui se sont présentés de façon marquée pendant les entretiens et participent activement de l'imaginaire social.

Pour schématiser les processus de peuplement de Nova Itapecerica selon ces événements et en suivant un ordre chronologique :

1/ D'abord une période indéfinie de peuplement dans les lieux-dits Saco do Rio, Dendê et Mamão. Puis un récit qui mentionne l'arrivée en 1932 d'un habitant originaire de Pernambuco, autre État du Nordeste brésilien. Connu sous le nom de Romualdo, cet homme s'est marié avec une native de la région, dénommée Fabiana. Ensemble ils ont constitué la base du groupe familial de Cruzeiras qui vit aujourd'hui au bord de la rivière Sauípe ;

2/ Ensuite, nous avons en 1986 la migration vers Nova Itapecerica 1 d'un autre groupe venu de Alagoas, suivi par l'occupation de terres qui à l'époque appartenaient à l'entreprise de reboisement industriel d'eucalyptus. Ceci a déclenché un conflit foncier entre ce petit groupe et l'entreprise. Cette *ocupação* / « occupation » appelée aussi *invasão* / « invasion » sera décrite en détail dans le chapitre suivant. Selon les récits, cette migration a été motivée par la coupe de bois précieux tels que Massaranduba (*Manilkara*), Jequitibá (*Cariniana legalis*), Sucupira (*Bowdichia virgilioides*), Jitaí (*Peltogyne discolor*) et Copaíba (*Copaifera langsdorfii*) , très abondant dans cette partie de Bahia.

3/ La troisième borne temporelle importante dans les récits est le conflit foncier à proprement parler entre ces familles arrivées en 1986 et l'entreprise de reboisement industriel qui a duré jusqu'à 1989. Au bout de ces trois années, après que ces familles ont obtenu la possession de la terre en justice, un total de 43 familles se sont installées à Nova Itapecerica 1, formant ainsi ce qui deviendra peu après Nova Itapecerica 1 (*um*) et 2 (*dois*).

Pour Clerc-Renaud (2016 : 135), l'impersonnalité des numéros 1 et 2 traduit la nécessité d'une identification opératoire :

« Pour les habitants, ce que les instances politico-administratives rassemblent sous l'appellation NI 2 comporte donc deux hameaux clairement distingués en un « côté d'en haut » et un « côté d'en bas » en référence au relief, le « côté d'en bas » (au bord du fleuve) étant également désigné sous le nom de Crueiras. Sachant que Crueiras n'existe pas pour le découpage administratif et dans les formulaires de ses agents... »

4/ Et finalement, fait lui aussi important, l'installation du réseau d'énergie électrique dans l'année 2006 qui a favorisé une toute nouvelle vague de migration dans la localité : celle du groupe de « ceux du dehors » (CDD) composé de deux familles originaires de la région métropolitaine de Salvador.

Clerc-Renaud ajoute encore :

« Les représentations qu'ont les acteurs sociaux de leur territoire vécu sont donc tout autres. En l'occurrence, le choix de cumuler sur la carte les catégories découpées par l'administration et quelques-unes des catégories des acteurs dans l'usage de leur territoire manifeste les logiques différenciées des uns et des autres. A cet égard, il est significatif que certains des habitants de l'un comme de l'autre espace administratifs attribuent le numéro 1 et renvoient le 2 à «ceux de l'autre côté... »

5- Une négation politico-administrative de la territorialité vécue à Nova Itapecerica

Nova Itapecerica, comme d'autres localités situées plus à l'intérieur des terres, n'apparaît pas sur les cartes, ce qui est le signe d'une politique publique qui favorise surtout le développement du littoral. Cette relation différentielle révèle un processus de changement sur le *Litoral Norte* bahianais depuis les années 1970 qui est associé au processus de développement local. Ce processus concerne la mise en avant de certaines localités par rapport à d'autres, plus éloignées des centres touristiques. On ajoute encore le fait que les familles de Nova Itapecerica distinguent trois noyaux d'habitation là où le découpage politico-administratif n'en voit que deux, sous l'appellation de Nova Itapecerica 1 et Nova Itapecerica 2, là où mes observations en ont identifié quatre, avec le groupe CDD. Ce découpage de la territorialité imposé par l'administration révèle les logiques différenciées des représentations que les acteurs sociaux ont de leur territoire. Il démontre un écart significatif entre la territorialité vécue par les habitants, celle reconnue par l'administration et celle mise en évidence par mes observations.

6- La nouvelle configuration de Nova Itapecerica

Compte tenu de la complexité sociale des observations ethnographiques j'ai me suis lancée dans la construction d'un outil méthodologique qui puisse mieux « dévoiler » la localité de Nova Itapecerica. Pour cela j'ai décidé de diviser Nova Itapecerica en quatre ensembles distincts que j'ai nommé « groupes », et qui rendent surtout compte de la séparation spatiale entre les habitants. Il faut souligner à nouveau que l'homogénéité imposée bureaucratiquement par le siège municipal Itanagra n'est qu'une description administrative, et que les représentations qu'ont les acteurs sociaux de leur territoire sont tout autres. Cette homogénéité fut construite sous la contrainte de découpages politiques et administratives imposant le principe d'usage d'un seul nom à toute la localité. Ainsi des familles qui habitaient dans les petits lieux-dits environnants ont du jour au lendemain dû s'habituer à la nouvelle nomenclature qui attribuait désormais à toute la localité le nom de Nova Itapecerica. C'est pour cela que la démarche inductive construite ici trouve toute son importance et c'est pourquoi il faut revenir sur des détails de l'histoire orale concernant les quatre groupes.

- Le récit de la fondation du hameau de Cruzeiras

Le nom de Cruzeiras trouve son origine dans le mot « *crueira* », qui désigne le produit résiduel du processus de fabrication de la farine de manioc qui en général sert d'aliment pour les poules et les porcs. En 1932 le site était nommé ainsi. Une interprétation des acteurs locaux attribue l'origine de ce nom à la grande quantité de « maisons de farine » (*casas de farinha*) qui existaient dans le lieu. Des récits indiquent que pendant cette même année 1932 une grande sécheresse a dévasté la région Nordeste du pays et a contribué à provoquer la migration de nombreuses familles vers d'autres localités du Brésil. Cette événement climatique coïncide effectivement avec les données générales et historiques⁴⁴. Certains ont voyagé vers de lointaines régions et d'autres plus près de leur lieu d'origine. En général ces familles suivaient les indications d'un proche parent ou d'un voisin qui avait déjà migré et s'aventuraient sur des terres inconnues, à la recherche de meilleures conditions de vie. Ainsi le jeune Romualdo Rodrigues arrive sur le *Litoral Norte* bahianais et rencontre Fabiana, native du lieu-dit Oitiação. Désormais marié et père de six enfants, il voit arriver un autre

⁴⁴ A cette époque, dans cette partie du nord-est du Brésil, connue sur le nom de Polygone de la Sécheresse, une grande sécheresse a frappé la population. C'est un territoire qui est reconnu par les géographes et par la loi comme étant soumis à des périodes critiques de sécheresse prolongée. Il comprend les États du Piauí, Ceará, Rio Grande do Norte, Paraíba, Pernambuco, Alagoas, Sergipe, Bahia, Nord de Minas Gerais et Espírito Santo. Sources : Site www.codefasf.gov.br. visité en 22/11/2013 et Vila et Alcântara (2000)

homme avec femme et enfants. Celui-ci a eu aussi un rôle important dans le processus de fixation des familles de Crueiras. Son nom était Aurino José Santana. Avec sa femme Maria de Lurdes et leurs dix enfants ils ont élu domicile à Crueiras. Et c'est à partir de l'union de ces deux familles que l'histoire de ce lieu-dit se raconte. Toujours en étroite liaison avec le lieu-dit Saco-do-Rio, séparé de Crueiras par une bande étroite de la rivière Sauípe.

« Mon père est arrivé ici en 1932 ! Il nous racontait que c'était que de la forêt vierge ! Il y avait quelques habitants dispersés sur cette immensité ! Pas loin d'ici à Saco-do-Rio. Ici ça s'appelait Crueiras, mais maintenant c'est Nova Itapecerica partout ! (Seu Zuza, fils de Fabiana et Romualdo, habitant de Crueiras)

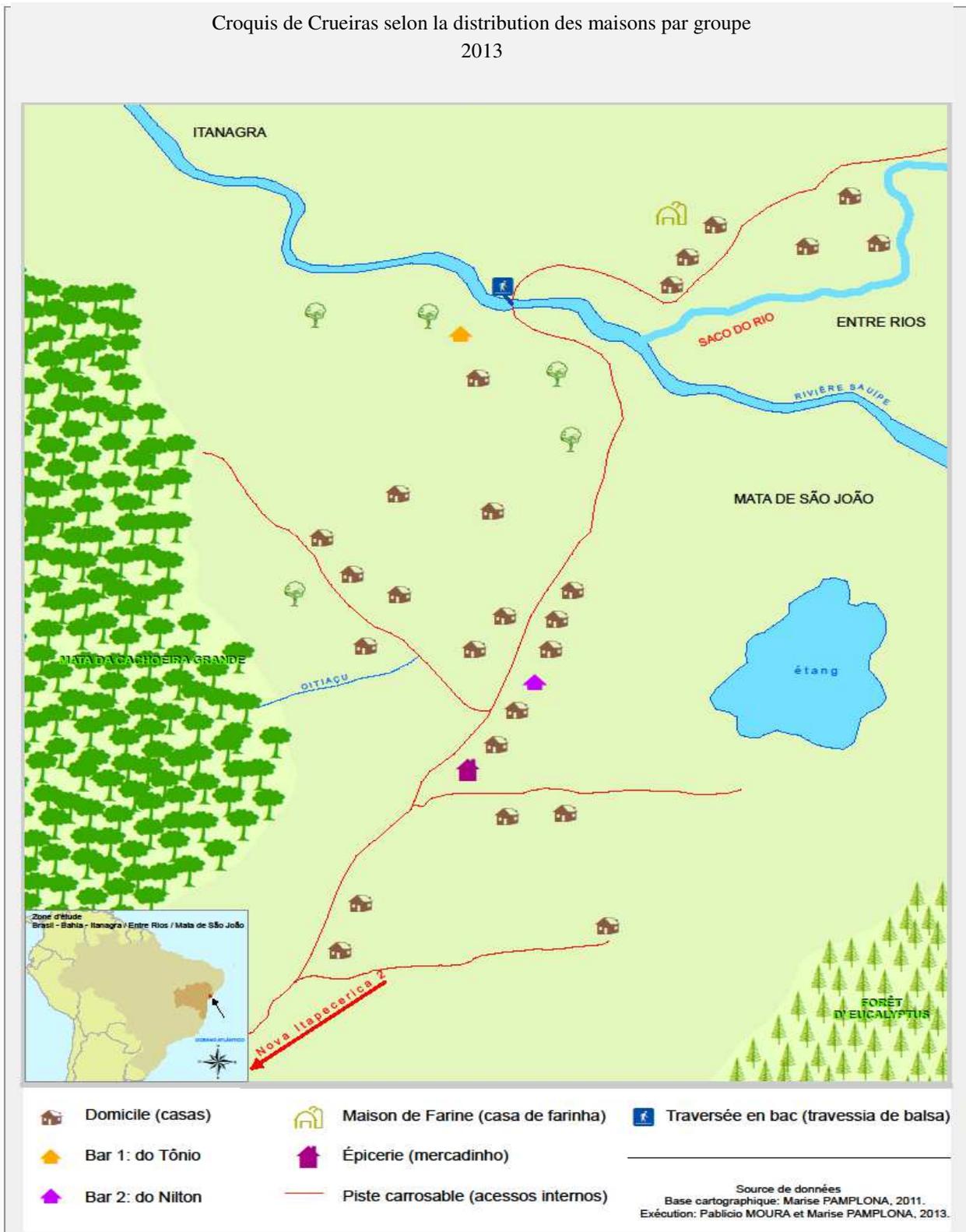
« Meu pai chegou aqui em 1932 ! Ele nos contava que era só mata virgem ! tinha alguns moradores espalhados nesse mundão ! Logo ali em Saco-do-Rio. Aqui chamava Crueiras, mas agora é Nova Itapecerica em todo lugar » .

Cependant, après plusieurs séjours et un contact plus étroit établi au fil des mois entre les familles de cette partie de la localité, les familles interviewées ont révélé l'existence d'un petit groupe qui était déjà installé depuis plus longtemps. Selon ces témoignages, Romualdo Rodrigues a trouvé déjà sur place une dizaine de familles vivant au bord du fleuve Itapecerica, ainsi que quatre autres installées de l'autre côté de la rivière Sauípe dans le lieu-dit Saco do Rio.

« Ici c'était de la forêt vierge. Quand mon père [Romualdo] est arrivé il n'a trouvé qu'une végétation dense, il y avait des jaguars qui se promenaient par ici. C'est lui qui a fait le chemin pour que les autres puissent passer. Il est allé habiter à Oitiaçu mais il y avait des familles anciennes de l'autre côté de la rivière. Monsieur Menegildo, quand il est parti de là-bas, du lieu-dit Poço da Pedra, il a fait sa maison ici où il y a celle de Zé Augusto. Et quand il a vendu à mon père, il y avait déjà des cocotiers qui donnaient. Mon père était à l'aise car il élevait des porcs, des chèvres, des chevaux. Des haricots il en avait en quantité ! Personne ne s'inquiétait pour la nourriture. Je suis son fils et moi non plus je ne m'inquiète pas pour ça. On doit ressembler à son père. Ma mère était un peu plus inquiète, mais lui non . » (Zuza, - habitant de Crueiras)

« Aqui era floresta virgem moça. Quando meu pai chegou aqui ele só encontrou um monte de mato, tinha também onça que andava por aqui. Foi ele quem fez o caminho para os outros passarem. Ele foi morar lá em Oitiaçu, mas já tinha umas famílias antigas morando do outro lado do rio. Menegildo quando ele foi embora de Poço da Pedra ele construiu a casa aqui onde tem esse aí do Zé Augusto. E quando ele vendeu para meu pai, já tinha côco dando. Meu pai estava bem, ele criava porco, cabra, cavalo. Feijão então, ele tinha de quantidade. Ninguém se preocupava com comida. Eu sou filho e eu também não, não me preocupo. A gente deve parecer com o pai. Minha mãe já era mais preocupada, mas ele não. »

Figure 4 : Représentation des maisons qui appartiennent au groupe de Cruzeiras



A propos de ces dix premières familles je n'ai pas pu obtenir des informations très précises. Selon les récits, pendant les années 1970, lorsque les premières entreprises de reboisement industriel sont arrivées dans la région, quelques-unes de ces familles ont été tout simplement expulsées de leurs terres, alors que d'autres sont parties après avoir obtenu une compensation par de petites indemnités versées par l'entreprise. En fait ces récits sont assez difficiles à saisir par manque d'information précise. Les habitants d'aujourd'hui de Nova Itapecerica ne sont pas certains quant aux destins de ces familles qui sont arrivées avant eux.

Les années ont passé et cette partie basse de la localité a été presque entièrement occupée par les descendants de Romualdo et Aurino, constituant un groupe de familles. Quelques-unes des anciennes familles qui étaient déjà sur place avant 1932 sont parties et d'autres ont vu leurs histoires oubliées au fil du temps. En effet, ces familles ont vu d'un jour à l'autre leur espace de vie et de travail se réduire drastiquement. Selon Lima (2004 : 121) l'entreprise qui à l'époque était la responsable du reboisement, COPENER, possédait 125.201 ha en 2003, plantés en monoculture d'eucalyptus et de pin, distribués sur 18 municipalités, parmi lesquelles celle d'Itanagra avec 1.080 ha dont fait partie la localité que nous analysons. Au fil des ans cette entreprise de reforestation a connu différentes transformations et désignations : Santo Amaro, Barros Barreto, Bahia Pulp, et COPENER. Cela a créé de nombreuses confusions au sein de la population locale. Pour cette raison les habitants ont décidé de généraliser le nom par l'appellation de *Firma*.

Cette entreprise faisait partie de ce qui a été appelé *O Distrito Florestal do Litoral Norte* (Le District Forestier du Littoral Nord), celui-ci a été délimité par le biais des politiques économiques définies par le gouvernement général, qui a son tour cherchait : « [...] l'usage productif d'une partie du territoire national pour les activités prioritaires, pour ainsi assurer la continuité du développement industriel brésilien » (Sampaio, 1990 : 19). L'expansion des forêts homogènes sur le *Litoral Norte* – non seulement dans la municipalité de Mata de São João, mais dans toute son extension -, entre les décennies de 1970 et 1980, été presque 1.000% dans l'ensemble des zones occupées, occasionnant ainsi le déplacement de certaines communautés et familles qui occupaient ces zones. (Gonçalves et Machado, 1996 : 27). De cette façon l'Etat a fourni des subsides aux entreprises installées dans la région pour multiplier le développement de ces forêts. Un des problèmes de ce type de politique a été la promotion d'une restructuration économique des espaces qui à son tour a déstabilisé le mode de vie et le travail de ces communautés locales, surtout avec la perte et la vente des terres. Ce qui a affecté non seulement la reproduction sociale d'une grande partie de la population locale, mais aussi “[...] les bases de la structuration des activités

productives traditionnelles qui ont toujours constitué la formation d'une identité régionale ” (Sampaio, 1990 : 19).

À présent que nous connaissons l'histoire du lieu-dit de Cruzeiras avec ses zones d'ombre, venons-en aux familles qui habitent dans l'autre partie de la localité et qui sont arrivées par d'autres vagues de migration dans la région.

- **Groupes Nova Itapecerica 1 et 2 : un peuplement formé par vagues successives**

Pour mieux comprendre le processus de peuplement de l'autre côté de la vallée, *do outro lado do rio* « de l'autre côté de la rivière », il faut raconter l'histoire des cinq bûcherons (*mateiros*⁴⁵) qui sont arrivés d'Alagoas en 1986 dans la localité. À cette époque l'endroit était une région couverte d'une végétation luxuriante de forêt atlantique. Possédant une riche biodiversité et connue pour ses abondantes ressources naturelles, cette forêt dense possédait d'innombrables espèces d'arbres dont certaines ont une grande valeur sur le marché illégal. Ces cinq *mateiros* ont été attirés vers Nova Itapecerica par le rêve de gagner de l'argent en coupant et en vendant ces bois précieux à des entreprises de scieries clandestines souvent dissimulées au milieu de la forêt ou installés dans d'autres États du Brésil tels que Sergipe, Rio Grande do Norte et Alagoas. Selon des témoignages, ces hommes payaient une certaine somme aux vigiles de l'entreprise de reboisement industriel et obtenaient ainsi le libre accès au lieu.

« Ce qui épuise le bois ce sont les bulldozers, mais coupé avec des sabres d'abattis et des haches cela ne les menace pas d'extinction. Il y a encore beaucoup de bois ancien dans ces forêts. En réalité, je suis venu ici [l'informateur en question est arrivé à NI au cours de l'année 1986] pour couper du bois et le vendre à qui le veut, aux scieries ou aux gens qui veulent du bois. » (Informateur C- habitant de NI-1)

« *O que estraga as madeiras são esses tratores grandes. Cortado com facão e serra, assim não tem perigo de acabar. Tem ainda muita madeira antiga nessa floresta. Na verdade, eu vim aqui para cortar madeira e vender para quem quisesse, para as serrarias e para as pessoas que queriam madeira.* »

⁴⁵ D'après le dictionnaire brésilien (Ferreira, 1948) le mot *mateiro* désigne soit un homme qui se déplace dans la forêt sans faire usage d'instruments comme les boussoles ou autres, soit un homme qui vit du travail de la coupe des arbres.

Petit-à-petit, de bouche à oreille, la nouvelle s'est vite répandue et d'autres familles débarquèrent à Nova Itapecerica. Ainsi les anciens lieux-dits et le groupe de Crueiras ont dû partager leur territoire avec d'autres familles. Certaines sont venues des localités voisines, d'autres de régions plus éloignées.

Selon le récit de Clerc-Renaud (2016 : 137) :

« Durant les années 1980, deux milliers d'hectares de terre sont occupées par des défricheurs employés par une entreprise d'agroforesterie. Apprenant que cette dernière ne possède pas les titres de propriété qu'elle revendique, ils entreprennent une lutte de trois années et obtiennent en justice la reconnaissance de l'usufruit posse de la terre. La terre est distribuée en lots entre les participants, hormis une partie restée collective autour du siège initial du mouvement d'occupation...Au fil du temps, beaucoup cèdent les terres ainsi obtenues, car les sols pauvres sont peu propices à l'agriculture et qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter les engrais...Parallèlement, le « côté d'en haut » de NI 2 (qui jouxte Crueiras), pourvu d'un château d'eau et d'une école se densifie également en accueillant de nouveaux arrivants. »

Figure 5 : Représentation des maisons qui appartiennent au groupe de NI-2

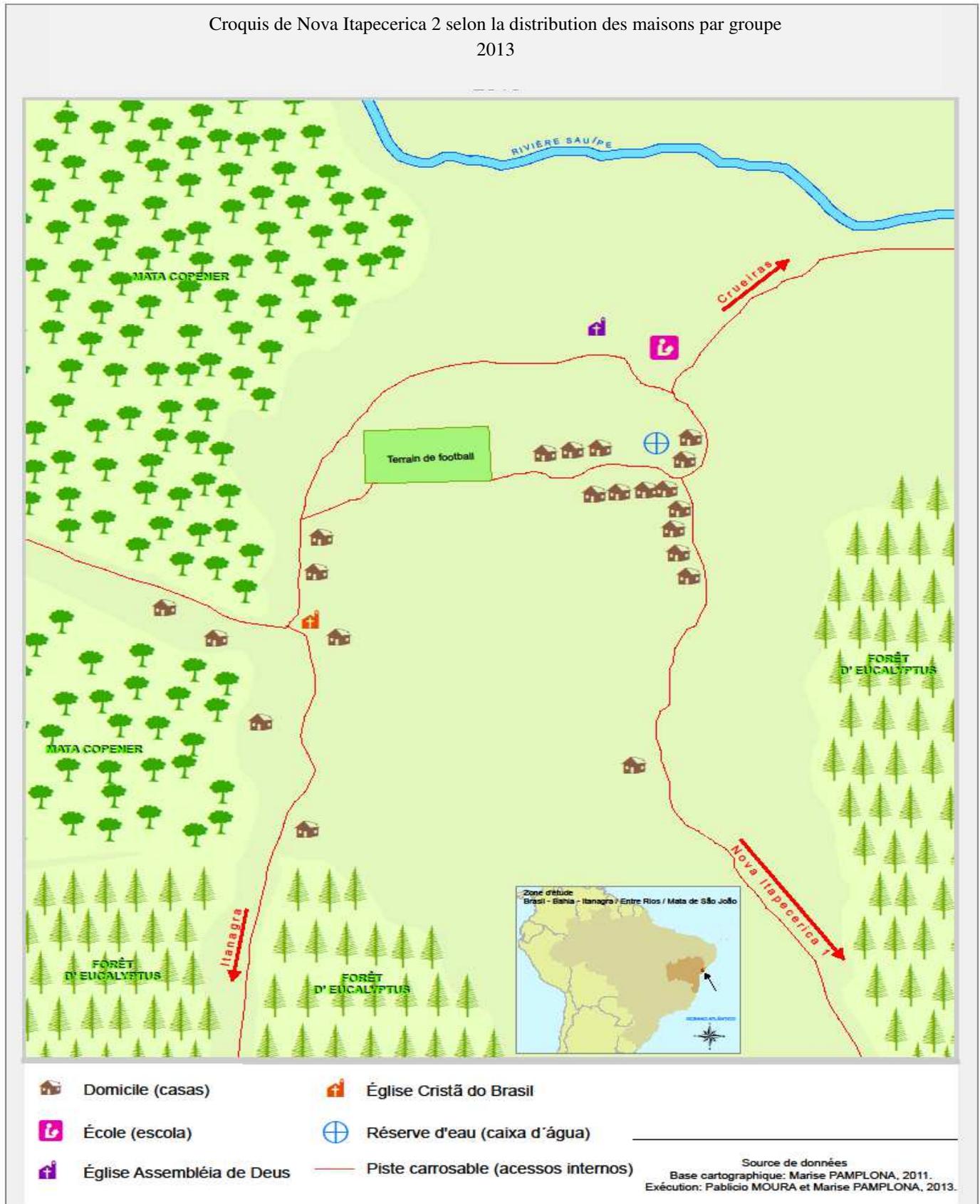
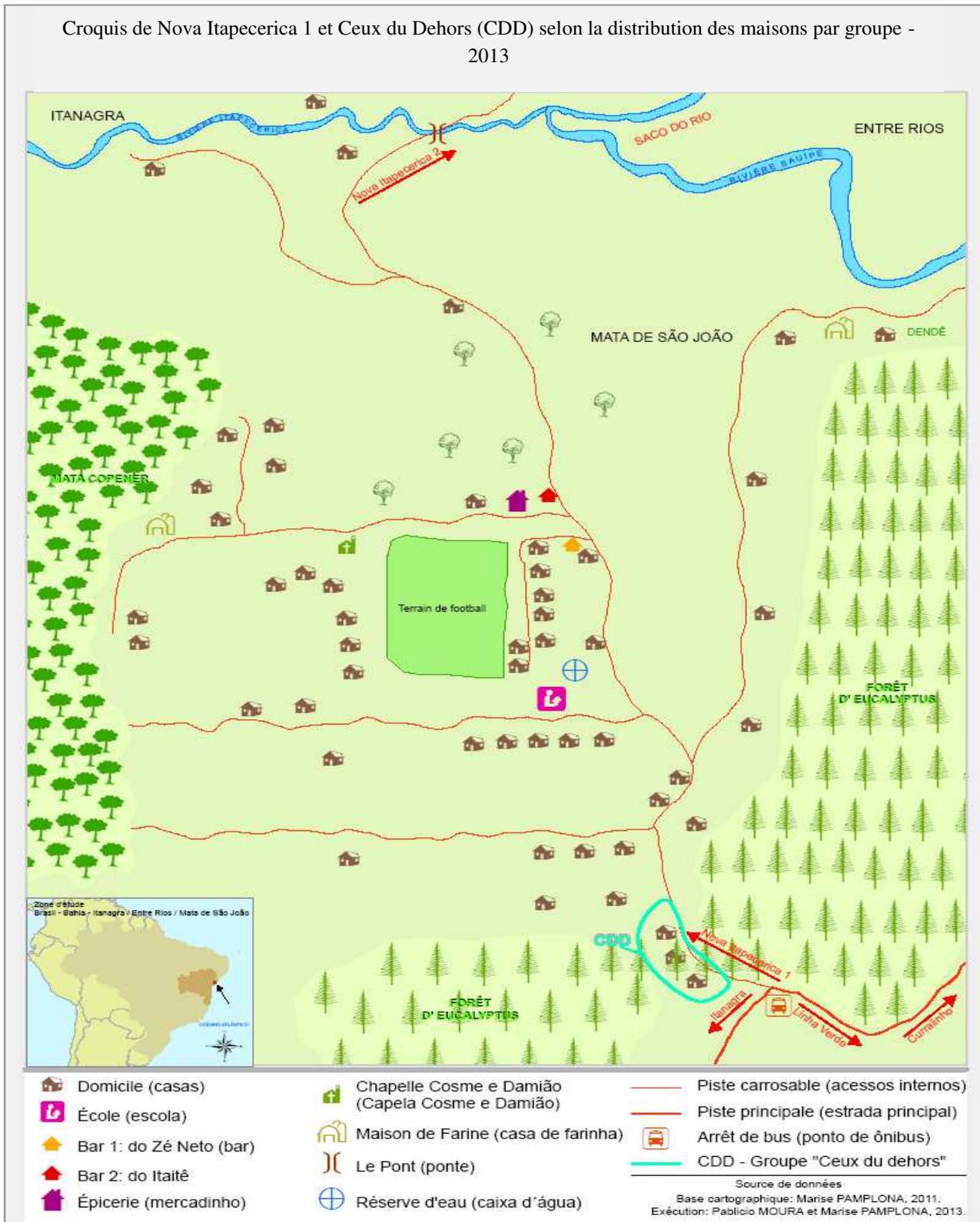


Figure 6 : Représentation des maisons qui appartiennent aux groupes de NI-1 et CDD



* Due a la proximité des installations, le groupe CDD apparaît sur la figure 5

7- Les différents groupes qui forment la localité et leurs rapports conflictuels avec la *Firma*

Les récits recueillis font référence à deux conflits qui ont eu lieu à différents moments, entre l'entreprise de reboisement industriel, la *Firma*, et le groupe de Crueiras d'une part et ceux de NI-1 et NI-2 d'autre part. Pour mieux comprendre le processus de formation de cette partie de la localité je vais présenter les grandes lignes de ces conflits pour que le lecteur puisse mieux appréhender la réalité vécue par ces habitants.

I- le premier conflit. Cette phase coïncide avec le début des politiques publiques qui ont donné naissance à l'activité de reforestation de pins et d'eucalyptus destinés à l'industrie du papier et de la cellulose. À cette occasion la région qui aujourd'hui s'appelle Nova Itapecerica était presque complètement couverte par une dense végétation de forêt atlantique. Les familles interrogées affirment que c'étaient de grandes étendues terres « abandonnées » appartenant à l'État.

La *Firma* a commencé, au moyen de fortes pressions et de faibles indemnités à déposséder de leurs terres les familles qui ont été employées ensuite dans les plantations de pins et d'eucalyptus. C'est à ce moment que quelques-unes des dix familles déjà citées qui habitaient au bord de la rivière Itapecerica ont été obligées de vendre leurs terrains à des prix insignifiants puis de partir. À ce moment-là, le syndicat des travailleurs ruraux de la municipalité de Mata de São João entre en scène et intervient. Estimant la perte à environ 100 *cruzados*⁴⁶ pour l'ensemble de la propriété, le syndicat local engage un avocat et celui-ci demande le remboursement à l'entreprise. La *Firma* ne propose que 40 *cruzados*. N'acceptant pas la faible indemnité, ces familles bien que marquées par cette grande perte de ressources pérennes choisissent de ne pas vendre leurs terres. Ainsi avec le refus d'une partie de ces familles, la *Firma* se voit contrainte à les laisser tranquilles sur leurs terres.

Quelques années ont passé lorsqu'arrive le premier fermier venu de Salvador, la capitale, souhaitant acheter les terres de Crueiras pour construire sa maison de campagne. Deux fils aînés de Romualdo ainsi que leurs épouses, filles d'Aurino décident de vendre une partie de leurs terres à ce fermier, terres qui étaient destinées à l'usage commun de tous les membres du groupe. Sans l'autorisation des autres frères ils effectuent la transaction et déménagent pour le village de São José d'Avena, ce qui déclenche de forts conflits familiaux. Ne s'habituant pas à la vie en ville, au bout d'un an, ils reviennent et arrivent à convaincre la matriarche de la famille, Fabiana, de leur céder

⁴⁶ Monnaie mise en place par le gouvernement brésilien en février 1986 et qui a perduré jusqu'au milieu des années 1990 (Corrêa de Oliveira, 1997).

une partie de ses terres afin d'y construire de nouvelles maisons. À partir de là un conflit important est né entre ces familles et il continue jusqu'à nos jours.

II- le second conflit est survenu avec l'arrivée dans la région du petit groupe de l'Etat du Alagoas, surnommé les *Alagoanos*⁴⁷, qui s'installe à Nova Itapecerica 1. Profitant du conflit qui a eu lieu entre les nouvelles familles qui venaient d'arriver et l'entreprise de reforestation, les familles de Cruieras tentent d'acquérir plus de terres et avancent leurs clôtures au-delà des anciennes limites. La *Firma* se trouve désormais en conflit avec les deux groupes habitant la localité.

Le groupe de Cruieras à son tour fait appel au syndicat de la ville de Mata de São João. Un avocat est engagé et détermine un accord entre les deux parties. Un fait important à souligner est qu'à la différence du groupe de NI-1, le groupe de Cruieras avait en main le document qui prouvait le titre de propriété. Ce document lui confère la possibilité de garder en sa possession la même quantité de terre qu'avant.

(ZUZA-fils de Fabiana) « Ils sont allés à Mata de São João et ils ont trouvé un avocat qui s'appelait Tapioca [...] on n'arrêtais pas de dépenser des sous. Je devais trouver l'argent pour le transport d'Avelino et de mon beau-frère qui voulait juste résoudre la question des cocotiers. Je sais que cette histoire a duré au moins six mois. Et alors l'avocat a dit comme ça : la Firma vous donne la liberté, vous pouvez continuer à faire vos plantations comme vous voulez. Ils ne vont plus vous embêter. Alors j'ai dit : Bon, puisque c'est comme ça ce n'est pas grave, on est encore jeunes, on va continuer, on a notre petite propriété et puis voilà. Ils [la Firma] ont continué là-haut, là où il y a le collège. Ils ont fait la démarcation de notre terre. Ils ont délimité pour eux jusqu'à la Copener (...) ça va jusqu'à Oituaçu. Le reste c'est à nous. Ils ne nous ont pas donné de papier. On avait juste le document de la terre et on lui a montré. Si on n'avait pas le papier, ils auraient dit que tout ça ce n'était pas à nous et se le serait approprié. C'est Menegildo qui avait donné ce papier à mon père.

« *Eles foram lá em Mata de São João e eles acharam um advogado que se chamava Tapioca [...] a gente não parava de gastar dinheiro. Eu tinha que achar dinheiro para o transporte de Avelino e de meu cunhado que só queria resolver a questão dos pés de côcos. Eu só sei que essa história durou uns 6 meses. Então o advogado disse: A Firma deu para vocês a liberdade, vocês podem continuar com as plantações. Eles não vão mais incomodar. Então eu disse: Bom, já que é assim tudo bem, nós somos jovens ainda, nós vamos continuar, nós temos nossa terrinha. Eles continuaram lá em cima, lá onde tem o colégio. Eles marcaram nossas terras. Eles pegaram para eles até as bandas da Copener (...) vai até Oituaçu. O resto é nosso. Eles não deram papel para gente. Nós só tínhamos o documento da terra que a gente mostrou. Se a gente não tivesse esse papel eles tinham dito que tudo isso não era nosso e tinha pegado para eles. Foi Menegildo que deu esse papel para meu pai.»*

⁴⁷ Ceux originaire du l'État du Alagoas

M.P : « Ici, les gens de la Firme vous ont laissés tranquille, mais pourquoi ils ne se sont pas battus là-haut, vers NI -1 ? »

« *Aqui, o pessoal da Firma deixou vocês tranquilo, mas por que eles não brigaram lá em cima, dos lados de NI- 1? »*

(ZUZA): « Ici ils (la Firme) nous ont laissés tranquilles à cause du document, et là-haut ils [en se référant aux groupes de NI-1et NI-2] ont commencé à se bagarrer parce que c'est une occupation. C'est ceux d'Alagoas qui ont envahi les terres. Beaucoup de gens d'Alagoas se sont rassemblés là-haut et chacun a pris un bout de terrain qui à l'époque appartenait à l'État. De Maria Branca jusque là-bas c'est des invasions. Jusque-là où il y avait le Zuca [lieu-dit Saco do Rio] ce n'est pas une invasion. Ici il y a eu la bagarre juste parce qu'ils ont touché à nos cocotiers. Quand ils sont arrivés ici ils ont trouvé que de la forêt. La Firma a voulu tout enlever pour planter de l'eucalyptus et alors on a commencé la bagarre. Mais la Firma n'a pas gagné... »

« *Aqui eles deixaram nós tranquilo por causa do documento, e lá em cima eles começaram a brigar porque lá é uma invasã. Foram os Alagoanos que invadiram as terras. Muito gente do Alagoas se juntou lá em cima e cada um pegou um pedaço de terra que na época era do Estado. De Maria Branca até lá era invasão. Até onde ficava Zuca não é ocupação. Aqui teve briga só porque eles mexeram com nossos pés de côcos. Quando eles chegaram aqui eles encontraram a floresta. A Firma quis tirar tudo para plantar os eucaliptos e então a briga começou. Mas a Firma não ganhou...»*

Affaiblié par les conflits avec le groupe de Crueiras et par l'impossibilité de présenter un document prouvant la propriété légale des terres qui venaient d'être occupées par le groupe de NI-1, la *Firma* recule et libère finalement les terres. Ainsi, ces dernières commencent à être rapidement divisées en parcelles entre les 43 familles installées au cours des trois ans de conflit et environ 140 personnes se fixent dans cette partie haute de la localité.

Des récits concernant ce conflit se dégagent une impression de confusion. Parmi ceux qui restent rares sont ceux qui ont participé à ces altercations. Dans leur grande majorité ces personnes ont occupé les terres puis ont revendu leur parcelle pour retourner dans leur région d'origine. Il faut signaler que de ce groupe initial il ne reste qu'une femme et deux hommes.

Pendant ces trois années qu'il a duré, ces familles ont résisté à des conditions de vie difficiles et aux menaces exercées par l'entreprise forestière. Des récits de peur, de bagarres avec des armes font partie de la mémoire de ce groupe. Certains sont partis apeurés en se promettant de ne jamais revenir, d'autres sont partis dans des localités proches en attendant un moment plus propice pour revenir, et on a perdu la trace de certains autres.

Enfin la justice a donné gain de cause aux familles qui divisèrent les terres entre elles. Pendant quelques années ces terres furent mesurées et remises à leurs occupants par deux leaders du groupe. Quand ceux-ci sont partis, cette fonction a été reprise par deux autres hommes qui habitent encore dans la localité. Selon des témoignages, certains possédaient plus d'une parcelle de terre, surtout de l'autre côté de la rivière Itapecerica. Ceux-ci vendaient une de leurs parcelles, souvent à la même entreprise contre laquelle ils avaient lutté au cours du conflit foncier, et ils s'installaient sur celle qui restait. Cette distribution des parcelles de terre ne reposait sur aucune règle en particulier si ce n'est le degré de familiarité de celui qui allait acquérir la terre avec celui qui la distribuait. Les premiers arrivés s'installaient sur des meilleurs lopins, les plus grands, de 15, 20, 50 et même 100 *tarefas*. La dernière distribution s'est faite il y a environ 17 ans, et à partir de là, les lopins ont été soit vendus, soit échangés contre d'autres biens. Aujourd'hui il existe des lots qui en sont déjà à leur sixième occupant. Ainsi ces familles entament progressivement un processus instable de fixation sur les lots qui ont été distribués.

Pendant cette période d'installation ces familles ont créé trois normes qui ont perduré pendant quelques années et qui devaient être respectées par les habitants du hameau, au risque de se voir reprendre les parcelles de terre récemment acquises. Ce sont :

- quand une famille obtenait un lopin de terre elle devait se présenter dans les 60 jours, sinon elle perdait le droit d'utiliser la terre qui alors était donnée à une autre famille. Cependant s'il y avait sur ce lopin un bien tel que des arbres fruitiers, le nouveau propriétaire devait verser une indemnisation à l'ancien propriétaire ;
- tous les lundis il devait y avoir un travail collectif à réaliser. Celui qui n'y participait pas devait donner un kilo d'aliment (haricots, viande séchée) et cinq *litros* de farine de manioc ;
- chaque fin de mois les familles installées devaient verser une somme d'argent pour payer les avocats qui les représentaient face à l'entreprise forestière. Dans le cas contraire, la terre acquise allait à une autre famille.

De cette façon sont nées les premières pratiques collectives de sociabilité et les premières tentatives de mise en place d'un code de conduite et d'acceptation qui allait être suivi pendant une brève période, environ les trois premières années d'occupation, par tous les membres du groupe.

De ce groupe initial qui a participé au conflit, il ne reste je l'ai dit qu'une femme, l'ex-épouse d'un des cinq bucherons, et deux hommes qui font partie du groupe qui s'en est allé et qui sont revenus quand la situation s'est calmée.

Un extrait de plusieurs entretiens faits avec quelques habitants, plus que mes arguments, montre bien la lutte menée par ce petit groupe :

(Caetano-habitant de NI-1) : « Ah jeune-fille ! Grace à Dieu on est arrivé au bout de cette histoire ! Quand je suis arrivé il n'y avait que 5 habitants : Geovane, Sinhozinho, Fuscão, Moisés, Claudionor, et personne d'autre. Avec moi ça faisait 6. Après moi, est arrivé mon parrain⁴⁸ Basto, Va, João Bigode et Aliseo. Et alors il est arrivé plus de gens, comme Zé Novo et tout ce monde-là. C'est comme ça qu'a commencé la communauté. Quand quelqu'un prenait une terre il la vendait vite. Pour n'importe quel prix. D'autres sont partis et revenus trois ans après. »

« Ah menina! Graças à Deus chegamos no final dessa história! Quando eu cheguei aqui só tinha 5 moradores: Geovane, Sinhozinho, Fuscão, Moisés, Claudionor e ninguém mais. Comigo fazia seis. Depois de mim chegou meu padrinho Basto, Va, João Bigode e Aliseo. Então chegou mais gente, como o Zé Novo e toda essa gente. Foi assim que começou a comunidade. Quando alguém pegava uma terra ele vendia ela rápido. A qualquer preço. Outros foram embora e voltaram três anos depois. »

(M.P) : « Comment êtes-vous arrivé ici ? »

« Como vocês chegaram aqui ? »

(Caetano) : « Je travaillais près d'ici dans un endroit appelé Mamão. Ici c'était un lieu caché, bon pour couper du bois. Alors une connaissance m'a dit : tu ne veux pas une terre pour travailler ? Je lui ai répondu : Qui n'en voudrait pas ? Alors mon ami m'a dit : on est en train d'envahir une terre là-bas, si tu veux tu viens avec nous. Le dimanche j'y suis allé. »

« Eu trabalhei perto daqui num lugar chamado Mamão. Aqui era um lugar escondido, bom para cortar madeira. Então um conhecido meu disse: você não quer um lugar para trabalhar? Eu respondi: e quem não quer? Então meu amigo me disse: nós estamos invadindo umas terras para as bandas de lá, si você quiser vem com a gente. Num domingo eu fui. »

(M.P) : « Vous n'aviez pas peur ? »

« O senhor não teve medo? »

⁴⁸ Le parrainage est très commun dans cette partie du Brésil il a une grande importance. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré à la sociabilité du groupe.

(Caetano) : « Oui, j'avais peur. Ici ça faisait peur. Quand on est arrivé ici il n'existait rien de tout ça, mademoiselle. Vous savez ce que c'est rien ? Pas même une route il y avait, rien que des bois, de la forêt. »

« *Sim, eu tive. Aqui fazia medo. Quando nós chegamos aqui não tinha nada disso não menina. Você sabe o que é nada? Nem mesmo uma estrada, só madeira e floresta.* »

(M.P) : « Mais il n'y avait pas de propriétaire ? Ce n'était pas une ferme ? »

« *Mas não tinha dono? Não era uma fazenda?* »

(Caetano) : « Non Madame. Et s'il y en avait un on n'en savait rien. C'est après qu'on nous a dit qu'il y avait un propriétaire. C'est un habitant d'Itanagra qui s'appelle Mario Malaeiro qui nous a dit qu'il avait entendu dire qu'ici il y avait un propriétaire, une entreprise anglaise, d'un autre pays. Il nous a dit que les gringos s'en sont allés et qu'ils ont laissé les terres à un autre habitant d'ici, d'Oleiro qui louait la terre à des gens. Nous on ne savait rien de tout ça. Et puis est arrivée une entreprise qui s'appelle Santo Amaro, je crois, je ne suis pas sûr, qui avait déjà planté des arbres et qui a commencé à dire que les terres étaient à elle. C'est à ce moment-là qu'il y a eu plein de gars qui sont partis par peur, ils ont vendu. Nous avons mis un avocat. Il s'appelait Luiz et on est allé voir le juge. C'est Geovane qui a donné l'idée. La juge a demandé le titre de propriété à Santo Amaro, et l'avocat de l'entreprise ne l'avait pas. Alors elle a dit : Voyez donc cher Maître, restez donc jusqu'à la fin de l'audience sans prononcer une parole. Ils ont eu tellement honte qu'ils n'ont même pas demandé l'autorisation pour sortir, ils se sont fait la belle. Et alors la juge a fini par nous libérer. Alors est venu un clerc d'office notarial, le Pedro, nous donner le papier du droit à la terre . Chacun des habitants a reçu un papier, j'en ai un, ceux qui ont vendu ont passé le document. Y'en a qui l'ont déchiré et fichu en l'air. »

« *Não senhora. E se tinha a gente não sabia nada. Foi depois que falaram para gente que tinha um dono. É um habitante de Itanagra que se chama Mario Malaeiro que falou que ele tinha escutado que aqui tinha dono, uma empresa inglesa, de um outro país. Ele falou para a gente que os gringos foram embora e deixaram as terras para outro morador daqui, de Oleiro, que alugava as terras pra pessoas. A gente não sabia nada disso. E depois chegou a empresa que se chama Santo Amaro, eu acho, eu não estou certo, que já tinha plantado árvores e que começou a dizer que as terras eram dela. Foi nesse momento que teve um bando de homem que partiu de medo, eles venderam. Nós colocamos um advogado. Ele se chamava Luis e juntos fomos ver o juiz. Foi Geovane que deu a idéia. A juíza perguntou pelo documento da propriedade à Santo Amaro, e o advogado da empresa não tinha. Então a juíza disse: Muito bem senhor advogado fique até o fim da audiência sem dizer uma palavra. Eles tiveram tanta vergonha que nem pediram a autorização para sair, eles saíram de fininho. Então a juíza acabou liberando a gente. Então veio um tabelião, o Pedro dá o o papel do direito da terra para a gente. Cada um dos moradores recebeu um papel. Eu tenho um. Os que venderam passaram o papel. Teve gente que rasgou e jogou no mato.* »

(M.P) : « Quand il vous l'a donné il a dit que vous pouviez vendre ? »

« *Quando ele deu o papel para vocês ele falou se podia vender?* »

(Caetano) : « Vendre ? Non ! Jamais ! On pouvait juste travailler tranquille sans que la Firma nous embête, parce qu'avant ils arrachaient ce qu'on plantait. Vous construisiez une bicoque et la Firma la démolissait ou y mettait le feu. Si vous étiez dans leur ligne de mire, ils vous poussaient et vous menaçaient. Mais ça s'est enfin terminé ! »

« Vender! Não! Jamais! A gente podia só trabalhar tranquilo sem que a Firma nos perturbasse, porque antes eles arrancavam o que a gente plantava. Você construía um casebre e a Firma derrubava ou tocava fogo. Se você tivesse na frente deles eles te tiravam e faziam ameaça. Mas acabou...enfim !»

Mais, on trouve toujours différentes optiques dans les discours :

« Regarde, il y en a toujours qui veulent profiter de la situation. Il y en a qui ont vendu à l'entreprise et qui sont partis, parfois en abandonnant femme et enfant. C'est pour ça qu'il y a des « nôtres » (dos nossos) qui vivent là-bas vers, de l'autre côté, à Cruzeiras. » (Un informateur de NI-1).

« Veja bem, tem sempre os que querem tirar proveito da situação. Teve gente que vendeu as terras para a empresa e partiu, as vezes até deixando mulher e filho. É por isso que tem dos nossos que vivem lá do outro lado, em Cruzeiras »

« Après que l'entreprise nous a laissés tranquilles, les premières familles ont commencé à vendre les terres qu'elles avaient reçues car ils n'arrivaient pas à s'habituer à la vie ici. Personne ne nous aidait pour l'alimentation. C'était très dur avant. » (Zé Neto- habitant de NI-1)

« Depois que a empresa deixou a gente tranquilo, as primeiras famílias começaram a vender as terras que elas tinham recebido devido eles não terem se acostumado de viver aqui. Ninguém ajudou a gente para a alimentação. Era difícil antes ».

Ainsi, marqués à jamais par ces conflits, les habitants de Nova Itapeçerica restent même dans les jours d'aujourd'hui méfiants et attentifs à toute forme d'intervention externe. D'où la grande difficulté rencontrée pour obtenir par exemple, cette entretien avec un des précurseurs du mouvement d'occupation. Néanmoins NI continue à attirer des nouveaux venus, surtout quand les conditions de vie s'améliorent dans cet endroit éloigné de Bahia.

8- Une nouvelle vague migratoire avec l'arrivée de l'électricité dans la localité

Il fût nécessaire que quelques années passent pour que le calme s'installe enfin dans la localité. Et en 2002, après plusieurs revendications des familles, le gouvernement local installe l'électricité à NI. Ce fait changera notablement le train de vie de ces familles et suscitera une toute nouvelle migration vers cette localité. Deux familles venues de la région métropolitaine de Salvador sont venues habiter dans ce lieu. Comme déjà signalé, les autres habitants les distinguent en effet en les

désignant comme « ceux du dehors » (*os de fora*), faisant ainsi référence à leur arrivée récente dans la localité. Et pour que je puisse les distinguer des autres groupes j'ai fait le choix d'utiliser la même désignation qui leur a été donné, en utilisant les lettres initiales CDD. Au fil des années, expliquent mes interlocuteurs, leurs enfants se sont mariés avec des jeunes qui appartiennent aux autres groupes. De cette façon, malgré les anciens préjugés, le temps s'est chargé de l'intégration de ces familles. Peu à peu ce petit groupe commence à interagir et à revendiquer ses droits comme habitants, surtout les plus jeunes qui ont un fort sentiment d'appartenance au lieu. Ce sentiment se fonde, on va le voir, en partie sur le travail de la *piaçava*. Aujourd'hui, explique une de ces jeunes femmes :

« Je me sens chez moi ici. Je me suis mise avec le fils de Maria de Jesus, Marivaldo, et nous avons eu un enfant. Mon frère aussi s'est mis avec Jocélia, la fille de Manoel. Je suis même en train d'apprendre à tresser la *piaçava*. Au départ j'avais du mal mais maintenant ça va. J'ai même appris, avec Juci, la fille de Maria Branca, à tresser la 17 paires et à coudre. Avant, j'ai travaillé dans les champs de mon grand-père dans une ville loin d'ici à Catu de Abrantes. Ma mère aussi, elle aime bien vivre ici. Nous avons de la terre, un peu de bétail...Ça va. » (Lidiane, qui après son mariage habite à NI-2)

« *Eu me sinto na minha casa aqui. Eu me juntei com o filho da Maria de Jesus, Marivaldo, e nós tivemos um filho. Meu irmão também se juntou com Jocélia, a filha de Manoel. Eu estou mesmo aprendendo a trançar a piaçava. No começo eu não conseguia, mas agora tudo bem. Eu até aprendi com Juci, a filha de Maria Branca, trançar a trança 17 e a costurar. Antes eu trabalhava nas terras do meu avô em uma cidade longe daqui em Catu de Abrantes. Minha mãe também, ela adora viver aqui. Nós temos uma terra, uns animais...tudo bem.* »

9- Le degré d'ancienneté dans l'installation et les rapports de genre

On observe qu'en fonction des flux migratoires qui se sont succédés dans la région du *Litoral Norte* de Bahia, la plupart des individus qui ne dépassent pas la trentaine d'années sont nés à NI. En revanche, la grande majorité des plus âgés sont nés en divers lieux : dans d'autres villes appartenant aux municipalités d'Entre Rios et de Mata de São João, toutes proches d'Itanagra, mais aussi dans d'autres États du Nordeste brésilien.

La fragmentation de l'espace fonctionne comme une sorte de référence pour les habitants. Ainsi, on entend parler des disputes fréquentes entre les hommes qui habitent « en haut » de Nova Itapeçerica (*no alto*), vers NI-1, avec ceux qui habitent « de l'autre côté du pont » (*do outro lado da ponte*), vers NI-2 et Crueiras. Les discours travestissent parfois les faits, et j'ai pu constater que c'était le degré d'ancienneté des familles qui constituait une des principales raisons pour les disputes qui avaient lieu entre ces hommes. Les querelles soi-disant pour les femmes étaient plutôt un prétexte et

cachaient les vraies raisons de ces animosités. Ainsi, pour la plupart de mes interlocuteurs, NI-1 demeure un hameau problématique.

Prenons un autre exemple, celui du groupe de Crueiras. Si nous nous concentrons sur l'idée qui s'est dégagée du discours tenu par les familles qui appartenaient aux trois autres groupes, j'ai pu comprendre que leurs voisins de Crueiras, « les plus anciens », laissent peu de place aux échanges sociaux avec les autres familles, en laissant parfois transpirer une légère supériorité dans leurs relations avec leurs voisins. En demandant une explication de cette « air de supériorité » provenant de leurs voisins, et après quelques minutes de réflexion, peu des interviewés ont réussi ou ont voulu me expliquer. Ce n'est qu'après une certaine insistance de ma part, que certains ont répondu que peut-être ce type de comportement avait un rapport avec le fait que les familles de Crueiras ont habité sur place, bien plus longtemps que les autres familles.

Dans le cas de deux autres groupes, les moins nombreux, ceux de NI-2 et CDD, ils n'occupent pas vraiment une place marquée dans les discours concernant les différentes formes de conflits existants à Nova Itapeçerica. Je constate donc qu'il existe différents degrés de cohésion entre et dans les groupes, et que la structure spatiale de la bourgade reflète la rencontre de ces groupes humains arrivés à des périodes différentes qui mélangent interdépendance et antagonisme.

10- Bien-être et composition démographique et socio-économique de la population

La localité analysée dans cette ethnographie possède l'un des plus bas Indices de Développement Humain - IDH⁴⁹ du Brésil. L'accès aux services de base comme l'eau potable est précaire. Deux citernes stockent l'eau pompée de la rivière Itapeçerica, amenée par un système d'adduction. De ce fait, l'eau est directement consommée dans les maisons sans être traitée. De l'autre côté de la bourgade, à Crueiras, les habitants utilisent les eaux de deux petits ruisseaux proches de leur source qui traversent le lieu, *Oitiaçu* (pour boire) et *Alegria* (pour l'usage domestique) même si certaines maisons possèdent une citerne. Ces deux sources sont situées dans la partie basse de la localité à environ une trentaine de minutes de marche l'une de l'autre

Selon les données du recensement démographique de 2010, réalisé par l'IBGE, avec une population totale de 7598 habitants pour toute la commune d'Itanagra, dispersée sur un espace de 490526 km²,

⁴⁹ IDH : dans le cas d'Itanagra, il est de 0,584 pour la population totale de 5565 individus y compris ceux qui habitent la zone rurale, 4540. Sources PNUD 2000/ IBGE-Institut Brésilien de Géographie et Statistique, 2010.

la densité démographique est de 15,49 hab./km². Représentant à peine 2,87% de ce total d'habitants, Nova Itapecerica ne fait l'objet d'aucun relevé statistique propre et mes données sont basées sur des observations personnelles.

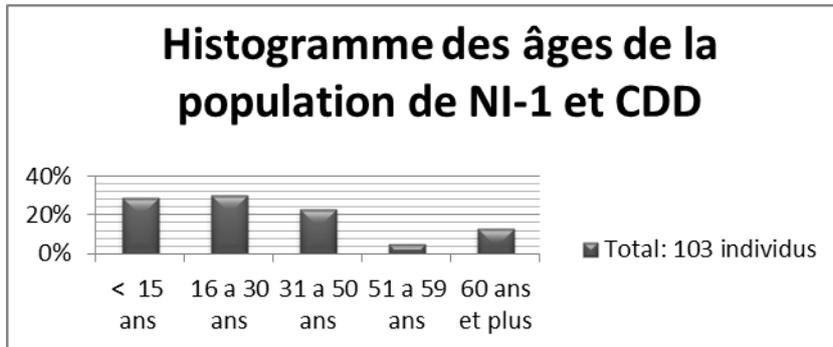
En 2013 pour Nova Itapecerica dans sa totalité, un total de 215 habitants. 48 % vivent à NI-1 (103 habitants) et environs, 16% vivent à NI-2 (35 habitants) et 36% à Cruairas et Saco do Rio (77 habitants). Ces chiffres ne doivent pas être pris comme des valeurs précises mais seulement comme de ordres de grandeur car les distances et les difficultés d'accès à certaines familles qui habitent dans des endroits reculés ont rendu la tâche ardue.

Il s'agit d'une population jeune avec un fort taux de natalité et un bon suivi médical. En effet, j'ai pu constater que le personnel de santé local fait un excellent travail de suivi auprès de ces familles, surtout si nous considérons les moyens dont les agents disposent pour réaliser leur tâche, leur bas salaire et les distances qu'ils doivent parcourir, souvent à pied. Le grand nombre d'enfants peut être expliqué par la résistance de certaines familles à utiliser des moyens de contraception préconisés par le personnel de santé. Cela tient à deux motifs : le premier est lié à une stratégie de reproduction de la main d'œuvre familiale, et l'autre à des motifs religieux.

11- La distribution démographique

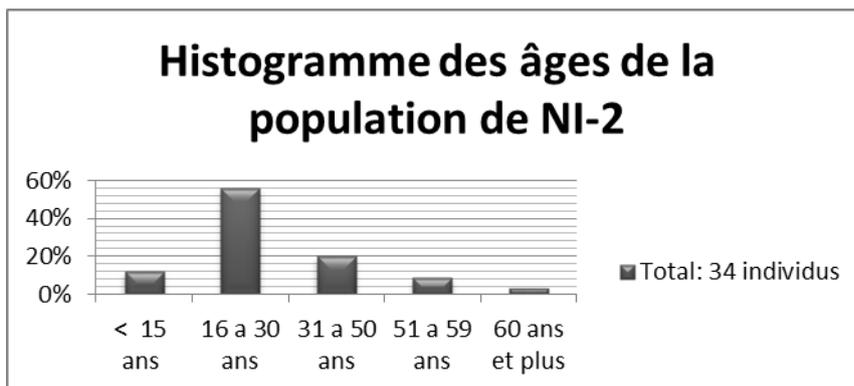
Pour NI-1 (CDD compris) un total de 103 personnes ont été comptabiliser, dont 29% ont moins de 15 ans et 30% entre 16 et 30 ans. La tranche de 31 à 50 ans regroupe 23 % de la population, les 51-59 ans comptabilisent 5%, et enfin les 60 ans et plus représentent 13%.

Graphique 1 : Histogramme des âges de la population du groupe de NI-1 et CDD



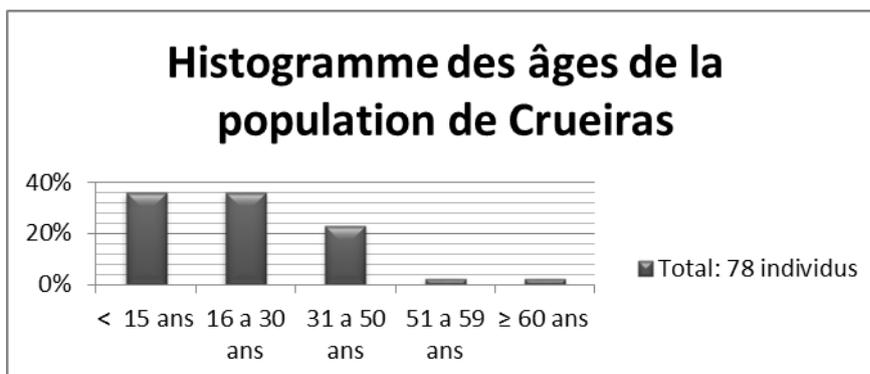
Sur NI-2 nous comptons 34 personnes, dont 12% ont moins de 15 ans, 56% entre 16 et 30 ans, 20% ont entre 31 et 50 ans, 9% entre 51-59 ans et 3 % plus de 60 ans.

Graphique 2 : Histogramme des âges de la population du groupe de NI-2



Enfin pour Crueiras et ses alentours, y compris le lieu-dit Saco do Rio, 78 individus, dont 36% pour les deux premières tranches d'âge, 23% ont entre 31 et 50 ans, et enfin 2,5 % pour les deux dernières tranches d'âge.

Graphique 3 : Histogramme des âges de la population de Crueiras



Le sex-ratio⁵⁰ est nettement déséquilibré dans les deux premières tranches en faveur des hommes (56/47). Dans le cas de Cruzeiras la tendance est inversée surtout du fait de la présence des femmes veuves ou séparées (24/26). Une des conséquences de ce déséquilibre numérique entre les sexes est la difficulté rencontrée par certains jeunes hommes pour se marier. Aujourd'hui la plupart d'entre eux doivent chercher une épouse en dehors de la localité. En revanche les intermariages sont une stratégie très répandue.

12- Les formes de résidence

On ne retrouve pas à Nova Itapecerica des grandes différences entre les formes d'habitation. Ce sont en général des petites maisons qui possèdent une salle où est disposée la télévision placée dans un placard, des chaises et un fauteuil placé près de la fenêtre. Celles-ci possèdent un, deux, voire trois chambres avec un lit, une moustiquaire et un placard pour ranger les vêtements. La cuisine, pièce clé de la maison, généralement un peu plus grande que les autres pièces, possède une table avec banc et chaises, la cuisinière, un frigo et un meuble pour ranger les ustensiles. Celui-ci est souvent recouvert d'un morceau de tissu ou d'une nappe en plastique, où sont déposés des tasses, des assiettes, de couverts et toute sorte de marchandise achetée, comme par exemple le sucre, le sel, le riz, les pâtes, le café, des biscuits, les haricots, etc... tous placés dans des boîtes en métal ou en plastique. Quant aux casseroles, celles-ci sont soigneusement récurées et disposées à l'extérieur de la maison dans un petit appentis construit en bois. Celui-ci est utilisé pour laver la vaisselle ou encore pour préparer les plats avant de les faire cuire à l'intérieur de la maison.

⁵⁰ Le sex-ratio considéré entre l'écart d'âge de 16 à 50 ans, en tenant compte de l'âge de reproduction féminine.

Photo 14 : Les casseroles disposées sur l'appentis (M.P, juillet 2010)



Photo 15 : Laura prépare ses haricots (M.P, juillet 2010, NI- 2)



Dans la cour arrière de la maison appelé *quintal* on trouve les toilettes. Sachant que les maisons qui possèdent des toilettes à l'intérieur sont assez rares. C'est à l'extérieur aussi que plusieurs étapes de la chaîne opératoire de la *piaçava* sont réalisées⁵¹, et que souvent est construit un autre appentis où sont placés les écheveaux de *piçavalmolhos* pour que ceux-ci puissent bénéficier du vent dans le processus de séchage (*deixar secar*).

⁵¹ Celles-ci seront décrites dans le chapitre 6

Photo 16 : Exemple de toilette à l'extérieur (chez Liçinha-NI-1, M.P, février 2011)



De façon générale, l'espace extérieur autour de la maison est très apprécié par les familles. C'est là que se déroulent les conversations de fin de journée, les échanges entre les voisins, les fêtes, les processus de transformation de la *paille de piaçava*⁵² et de la farine de manioc, ce qui met en évidence un riche processus de sociabilité. De ce fait, les rapports de voisinage constituent une structure sur laquelle se tissent des relations sociales fondamentales

13- Les modes de vie : travail, loisir et religion

Les jeunes hommes travaillent dans le secteur du bâtiment ou dans la coupe saisonnière d'eucalyptus. Deux d'entre eux sont jardiniers, quatre tiennent une épicerie ou un bar, et seulement six hommes dans tout le hameau s'auto-définissent comme agriculteurs (deux à NI-1, un à NI-2 et trois à Crueiras). Dans leur temps libre quelques-uns chassent, d'autres pêchent et d'autres encore réalisent des travaux d'artisanat, comme la fabrication de pièges à poissons ou crevettes et des paniers très utilisés dans la région pour le transport de matériaux divers, connus comme *caçuás* et qui seront décrits dans le dernier chapitre de cette thèse.

Certains hommes, surtout ceux de Crueiras, fréquentent une fois par semaine des cultes religieux de l'une ou l'autre église évangélique. Selon ce qui m'a été raconté par les femmes cette attitude est

⁵² Le terme paille (*palha*) est utilisé communément pour désigner la *piaçava* à toutes les étapes de transformation de la matière lorsqu'il s'agit de la plante. Autrement dit, la désignation « paille » unifie l'ensemble du processus en vue duquel est pratiquée la collecte [(Clerc-Renaud et alii (2016 : 2)]

fortement liée à des stratégies féminines pour les empêcher de boire trop. En effet, à l'exception de ceux qui fréquentent l'église, les hommes de la localité passent la majorité de leur temps libre dans les petits bars alentour, ce qui fait de l'alcoolisme un problème récurrent dans la région.

Avec le développement de l'activité touristique et sa répercussion sur l'artisanat local, les femmes de la région se sont presque toutes tournées vers cette activité, et aujourd'hui, de façon plus ou moins évidente, ce sont les femmes qui contribuent pour la plus grande partie au revenu familial. Des 73 femmes de la bourgade âgées de plus de 15 ans, 56 utilisent le palmier de *piçava* comme source de revenu. Seules douze d'entre elles à NI-1, une à NI-2 et trois à Cruzeiras ne travaillent pas avec la fibre de *piçava*, et une se définit comme agricultrice. Pour cette estimation j'ai considéré seulement les femmes qui tirent un revenu de la *piçava*, soit de la vente de l'artisanat soit de l'utilisation de la paille. L'activité du tressage commence à un très jeune âge (environ 7 ans) pour les jeunes filles, mais de fait, ces derniers ne font qu'aider sporadiquement, pendant leur temps libre ou leurs vacances scolaires. Ainsi on trouve onze femmes qui restent à la maison et qui déclarent les travaux domestiques comme activité principale. Une jeune femme employée comme salariée dans un hôtel de la région et cinq retraitées, ce qui fait un total de 17 femmes qui ne travaillent pas la *piçava*. En d'autres termes, 77% des femmes utilisent et transforment de façon intensive cette ressource naturelle.

En ce qui concerne les activités de loisir, les femmes considèrent le tressage de la *piçava* comme un moment de plaisir et d'occupation des heures qui ne sont pas liées aux occupations domestiques. Certaines pêchent sporadiquement pour compléter leur alimentation, d'autres se baignent dans les rivières des alentours et d'autres encore disent ne rien faire, seulement se reposer. Il existe aussi des cas d'alcoolisme chez les femmes. Comme les hommes, une grande partie des femmes de Cruzeiras, NI-2 et CDD participent aux cultes évangéliques. À NI-1 la population féminine est partagée entre le catholicisme et les cultes des Témoins de Jéhovah.

14- La scolarisation et le travail des enfants

En 2013 il y avait 25 enfants scolarisés dans les deux écoles locales. On trouvait 10 enfants dans l'école Municipale Irmã Dulce, située à NI-1, et 15 enfants dans l'école municipale Santa Rita, située de l'autre côté de la rivière, à NI-2. Comme ces deux écoles ne possèdent qu'une salle de cours, les enfants sont rassemblés sans tenir compte ni de leur âge ni de leur niveau scolaire et deux enseignants, souvent originaires du chef-lieu d'Itanagra s'occupent de tout l'enseignement primaire de deux écoles.

Étant donné que certains parents ne savent ni lire ni écrire, et donc sont dans l'impossibilité d'accompagner les études de leurs enfants, l'institutrice m'a dit que les parents finissent par lui déléguer la responsabilité d'éduquer leurs enfants. Le fait est que sans ce suivi parental, les enfants présentent des difficultés en lecture et en écriture, celles-ci la plupart du temps n'étant pas liées à leur âge mais bien à leur milieu social.

Dans la majorité des cas, ces enfants ne dépassent pas la cinquième année, qui en France correspond au CM2. Souvent ils ne fréquentent l'école locale qu'en fonction d'une politique d'alphabétisation et d'intégration sociale adoptée ces dernières années par le gouvernement brésilien. Ce programme est connu sous le nom de *bolsa família*⁵³, et fonctionne plus ou moins comme un mécanisme gouvernemental qui oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Dans ce cadre, des allocations familiales sont versées aux familles et chacune reçoit en moyenne 60 Reais⁵⁴ par mois et par enfant scolarisé. Cette petite somme représente pour ces familles une aide considérable et attendue.

Malgré son importance et l'espoir que constitue cette politique pour l'éradication de l'analphabétisme dans le pays, quelques failles ont déjà été observées. Dans certains cas, les parents utilisent ces petites rentrées d'argent qui sont attendues avec beaucoup d'intérêt à chaque fin de mois, pour des usages personnels ou même pour acheter des aliments, et ainsi l'argent qui devrait être utilisé pour l'éducation de ces enfants finit par devenir une source de revenu indispensable à la survie de ces familles qui font face à de sérieuses difficultés.

Pour revenir à Nova Itapeçerica, comme les deux écoles municipales n'offrent pas de niveau d'étude plus avancé, une grande partie des jeunes renonce à être scolarisées, même si la mairie locale offre le transport gratuit des élèves vers Itanagra où le niveau d'étude est supérieur. Ainsi, jusqu'à l'école élémentaire les enfants restent tous à NI. Après, pour l'enseignement secondaire, ils suivent leur scolarisation à Itanagra. Le tableau ci-dessous montre sur un total de 67 jeunes et adultes interviewés dans tous les groupes, le taux de scolarisation dans la localité. Cela dresse une image du système scolaire local

⁵³ *Bolsa Família* : Il s'agit d'allocations familiales qui ont été mises en place à partir du mandat du président Lula au Brésil. Ce programme est basé sur une aide directe dont bénéficient les familles en situation de pauvreté et d'extrême pauvreté dans tout le Brésil. Le montant attribué dépend de la taille de la famille, de l'âge de ses membres, de ses revenus et du fait que les enfants soient scolarisés. Il existe des revenus spécifiques pour les familles avec des enfants âgés jusqu'à 17 ans, pour les femmes enceintes et les mères qui allaitent.

⁵⁴ 1 Real (en 06/02/2014) correspond 0,33 Euros (60x0.33=20 euros). Selon les estimations de la SEI pour l'année 2013 (Superintendência de Estudos Sociais da Bahia) la valeur du panier essentiel minimum, défini par le décret-loi 399 du 30 avril de 1938 et désignant les 12 produits alimentaires de base, était de 245,70 Reais. (Source : www.sei.ba.gov.br/, site consulté le 06/02/2014)

Tableau 1 : Nombre d'individus à NI par niveau de scolarité

Groupes	L'enseignement primaire (NI)	Collège (Itanagra)	Lycée incomplet (Itanagra)	Lycée complet (Itanagra)	Semi-analphabète	Total 1
NI-1	17	8	1	5	0	31
NI-2	11	4	0	0	1	16
Crueiras	1	4	2	0	13	20
Total 2	29	16	3	5	14	67

Ainsi sur 67 jeunes et adultes de 15 à 30 ans interrogés dans toute la localité de Nova Itapecerica, on observe une diminution du nombre de ceux qui terminent le lycée, ainsi qu'un fort taux de semi-analphabètes⁵⁵ dans le groupe de Crueiras. En effet, sur un total de 20 individus interviewés dans ce groupe, 13 ne savent ni lire, ni écrire. Cela est dû en tout état de cause aux difficultés que rencontre le système d'éducation nationale pour offrir aux zones rurales éloignées des principales voies de transports et des plus grandes villes, un système scolaire adapté, en respectant par exemple les cycles de cultures et le temps passé dans le travail des champs. Il n'y a aucun exemple de jeune ou d'adulte qui a réussi à poursuivre ses études jusqu'au niveau universitaire.

Pour les jeunes à partir de 15 ans on constate une chute accentuée du niveau de scolarité. Les jeunes garçons se tournent plutôt vers les activités saisonnières dans les entreprises de la région en tant qu'aides maçons, jardiniers, ou employés à la coupe d'eucalyptus. Seulement 3 d'entre eux déclarent avoir une activité liée à l'agriculture. Et la plupart restent sans activité pendant la morte saison, attendant que se présentent d'autres opportunités de travail.

Ce manque de continuité dans le travail finit par générer des conflits dans la localité, liés à l'usage de drogues non légalisées comme le cannabis et la cocaïne, ainsi que des boissons alcoolisées. Chez les plus âgés, au-dessus de 30 ans, le nombre de semi-analphabètes ne sachant écrire leur propre nom est très élevé dans la bourgade.

Quant aux jeunes femmes, on s'aperçoit que celles qui font partie du groupe de NI-1, comparées avec celles de NI-2, CDD et Crueiras, présentent un pourcentage plus élevé de poursuite d'études à la ville de Itanagra et même dans d'autres villes environnantes.

⁵⁵ D'après le dictionnaire brésilien un semi-analphabète est l'individu qui ne parvient pas à lire et à écrire correctement. Souvent il n'arrive qu'à signer son nom (Ferreira, 1948).

Les lacunes constatées dans le degré de scolarisation de ces enfants et de ces jeunes vont à l'inverse des aptitudes comme par exemple celles liées à la chasse, la pêche et l'ample connaissance des plantes et de leur usage. Les enfants par exemple présentent de grands savoir-faire dans ces domaines ainsi que des connaissances qui ne sont pas vraiment valorisées par leur entourage ni par l'institution scolaire. Il faut donc distinguer l'apprentissage à l'école, l'apprentissage de la vie et de l'environnement local.

En dehors des périodes scolaires, ces enfants passent la plupart de leur temps libre à jouer ou à aider leurs parents dans diverses tâches domestiques. Les travaux liés aux activités agricoles sont effectués de façon ponctuelle et sporadique. Le moment de la *farinhada*⁵⁶ mérite cependant d'être souligné, car il joue un rôle important dans le processus de socialisation, de transmission et d'apprentissage de ces enfants et de ces jeunes. Cette pratique d'entraide dans la fabrication de la farine du manioc, base de l'alimentation dans toute la région, réunit les voisins, les familiers, les amis et sera décrit dans le chapitre suivant. On y trouve entremêlées des techniques, des traditions et des relations sociales, et dès leur plus jeune âge les enfants apprennent à maîtriser cette technique de production. Les enfants apprennent très tôt ces techniques, ce qui constitue un des grands mécanismes de sociabilité auxquels participent tous les membres de la famille.

⁵⁶ Voir la description détaillée et complète dans le chapitre 4

Photo 17 : Le moment de la farinhada (M.P, avril 2012)



Photo 18 : La présence constante des enfants (M.P, avril 2012)



15- L'artisanat de la *piçava*

Dans le cas de l'artisanat de la *piçava*, à partir de l'âge de 6 ans, les jeunes filles commencent à tresser leurs premières pièces. Elles ont des gestes habiles et gracieux qui démontrent une connaissance intime de la technique du tressage. Quant aux jeunes garçons, on en trouve certains qui à partir de 10-12 ans se lancent dans la technique, même si cela est fait en se cachant des étrangers, car cet artisanat n'est reconnu que comme activité féminine. Cela continue jusqu'à 16 ans environ. Les jeunes garçons tressent les feuilles de *piçava* et en retour reçoivent de leur mère une

petite aide en argent pour s'acheter des vêtements et des chaussures. À partir de 16 ans, même si les jeunes garçons ne tressent plus, presque tous apportent une aide ponctuelle aux femmes qui font partie de leur famille. Nous avons trouvé un seul homme qui n'aidait pas sa femme. Dans les autres cas, l'absence d'aide était due à des maladies ou à un âge avancé.

Comme ils possèdent le moyen de transport le plus utilisé dans toute la localité, la moto, les hommes représentent une aide importante pour les déplacements des femmes artisanes. En effet, ce sont dans les endroits les plus éloignés de la localité que les femmes trouvent les meilleures feuilles de *piaçava* utilisées dans la confection du tressage. De plus, ce sont eux qui transportent aussi les objets produits par les femmes vers les villages voisins afin qu'ils soient commercialisés. À la question de savoir si ces hommes recevaient un paiement relatif à ce service, les femmes ont répondu en général qu'ils recevaient une petite aide en argent (de l'ordre de 10 à 20 Reais) pour payer l'essence de leur moto, les hommes remplissent donc un rôle important en amont et en aval du processus de fabrication et de vente qui assure un revenu familial issu de l'artisanat.

Cependant, au fil des années, cette activité qui a un rôle tellement important dans la vie de ces familles, a été confrontée à des changements considérables.

- **La standardisation de cet artisanat**

L'activité de l'artisanat qui jusqu'à la moitié des années 1970 était principalement d'usage personnel et dédié à la confection de nattes et de chapeaux dont l'excédent était vendu sur les marchés locaux, se voit aujourd'hui totalement à la merci de l'industrie touristique. Les couleurs des artefacts et objets de vanneries, leur taille, leur format et les types de tressage sont standardisés de telle façon qu'on constate l'apparition d'un processus de « banalisation » de cette activité surtout chez les femmes qui se sont converties à cette occupation au cours des dernières années. Ainsi, cet artisanat qui auparavant avait une forte charge culturelle familiale ancrée dans d'anciennes traditions transmises de mère en fille est aujourd'hui considéré par certaines femmes comme une technique qui aboutit à une simple marchandise confectionnée pour subvenir aux nécessités financières.

Photo 19 : Une natte confectionnée par une artisane de Crueiras (M.P, fév. 2012)



Les unités domestiques, une fois « intégrées » à un ensemble économique plus vaste, ne disposent pas des moyens pour un contrôle collectif de leurs conditions d'existence et de reproduction et sont presque entièrement dépendantes du dispositif marchand. En l'absence d'une production à l'usage domestique, les liens sociaux s'organisent en fonction de la circulation marchande, dans le cas qui nous intéresse les produits dérivés de la *piçava*. De ce fait, l'économie de Nova Itapecerica est désormais presque totalement monétarisée.

L'emprise de la tradition qui marquait tant le monde rural du Brésil laisse aujourd'hui place à un monde d'entrepreneurs, acquis à des productions liées au marché et qui ne tient pas compte réellement des particularités locales, des conséquences de l'usage incontrôlé des ressources naturelles, et de la possibilité de ruptures dans le processus de transmission du savoir traditionnel.

16- Les activités agricoles et les principales cultures

Les activités agricoles sont globalement tournées vers une agriculture d'autosuffisance à petite échelle avec vente de l'excédent. Néanmoins on notera qu'une grande partie des familles dispose d'un revenu non agricole, surtout celles qui habitent à NI-1. Donc leur revenu provient d'une pluriactivité dont les composantes sont la vente de l'artisanat issu de l'extractivisme de la *piçava* par les femmes, l'activité de la pêche pour deux hommes de la localité, et les emplois saisonniers.

D'après mes observations le revenu mensuel de la plupart des familles dépasse difficilement la moitié du salaire minimum brésilien⁵⁷, incluant le montant perçu par les allocations.

Des tentatives ponctuelles entreprises par l'État pour améliorer les conditions de vie de quelques familles ont été faites à NI-2 et Cruzeiras. Un projet à fonds perdu a été financé par la Banque du Brésil intitulé PAIS (Production Agro écologique Intégrée et Durable) visant à stimuler l'agriculture biologique dans la région. Ce projet a été lancé dans la localité dans le courant des années 2010 sur les parcelles de terre de quatre familles. Cette proposition assez intéressante a eu comme partenaires le Ministère du Développement Social et de Lutte contre la faim (MDS), le Sebrae (Service Brésilien d'appui aux micros et petites entreprises) et les mairies locales. Ce projet repose sur la gestion équilibrée des ressources naturelles et cherche à sensibiliser sur l'importance de la diversification de la production et empêcher les gaspillages. Ce système allie la permaculture⁵⁸ et l'agriculture biologique. Il est constitué de cercles qui ont parfois comme centre une volière pouvant abriter jusqu'à 50 poules. Autour se trouve un espace destiné au potager de 1,20 m de large pour la culture de légumes, protégé par un plastique et, autour d'autres espaces pour la plantation d'autre cultures, par exemple du manioc ou du maïs. Il y a ensuite le verger marqué par deux piquets entre lesquels les poules viennent picorer après être passées par un étroit couloir qui relie le poulailler au jardin. L'ensemble de ce système est connu sous le nom de *Mandala*.

⁵⁷ Fixé à 788 Reais ou 244 euros pour le 01/01/2015. Source consultée : www.guiatrabalhista.com.br, en 11/09/2015

⁵⁸ La Permaculture est une science de conception de cultures, de lieux de vie et de systèmes agricoles humains utilisant des principes d'écologie et le savoir des sociétés traditionnelles pour reproduire la diversité, la stabilité et la résilience des écosystèmes naturels. Source : www.permaculture.fr, site consultée le 30/12/2014.

Photo 20 : La Mandala chez une habitante de Cruairas (M.P, juillet 2011)

A : En haut de la photo, le centre du système (sans la volière)



B : Les cercles avec le système d'irrigation



C : Haricots et maïs



D : Le réservoir

Les installations comprennent un système d'irrigation par goutte à goutte qui fonctionne grâce à la pression naturelle de l'eau et qui est alimenté par un réservoir d'une capacité de 5.000 litres et une pompe mécanique utilisée pour extraire l'eau. Il faut souligner que l'acquisition de cette pompe a été très importante pour les familles qui n'avaient pas l'accès à l'eau courante et qui utilisaient les petits cours d'eau à proximité pour leurs tâches routinières (ruisseaux *Alegria* et *Oitiaçu*).

D'après les informations recueillies auprès du technicien de la coopérative responsable du projet, la COPERVALE, les critères de sélection des unités familiales qui devaient s'intégrer au projet étaient établis de façon aléatoire. Cela dépendait essentiellement du désir des membres de l'unité domestique d'y participer, et de la taille de la surface disponible à travailler qui devait être supérieure à 0,5 hectares. Ce projet avait pour objectif principal l'amélioration de la production, l'augmentation des revenus et la fourniture en aliments des hôtels de la région. Dès 2013 plus aucun technicien ne se trouvait dans la localité et les familles se sont trouvées abandonnées avec un excédent de légumes et sans personne à qui les vendre. On retrouve souvent ce type de situation dans les projets de « développement ». Dans ces potagers étaient plantées toutes sortes de cultures : haricots, maïs, condiments tels que la ciboulette ou la coriandre. Aujourd'hui, dans certains « terrains » (*terrenos*) les potagers ont été abandonnés et dans d'autres, ils ont été reconvertis en plantation de manioc.

Les principales cultures produites dans la localité sont le manioc, le maïs, le haricot, l'arachide, suivi de la noix de coco et des légumes. La plupart des fruits sont destinés à la consommation des familles comme par exemple, la goyave, la mangue, le fruit de la passion, le cajou, la banane et la canne à sucre. Mais ce sont surtout les cultures de manioc et de haricot qui composent l'alimentation principale. Quant aux techniques agricoles employées, elles reposent essentiellement sur le défrichage et le brûlis de nouvelles parcelles.

La production de manioc a une grande importance dans les quatre hameaux et l'alimentation locale est composée en général de haricots, riz, œufs, farine de manioc et d'une viande, souvent le *charque*, viande conservée selon un processus de salaison.

17- La production animale

Trois maisons font de l'élevage porcin en plein air destiné à la consommation familiale. On trouve quelques élevages de volailles répartis dans toute la bourgade. Des élevages bovins appartiennent à deux fermiers originaires de Salvador et qui se sont installés dans la région depuis une vingtaine d'années. Un élevage de chèvres est destiné à la production de viande et son propriétaire distribue les excréments secs à des voisins qui les utilisent comme intrants organiques incorporés aux cultures. En dehors de ces cas ponctuels la production animale devient de plus en plus rare. Ceci est dû au manque d'aires de pâturages pour les ruminants et à un accès limité tout au long de l'année à des espaces extérieurs, des zones ombragées, des abris et des aires d'exercice permettant aux animaux de bénéficier de bonnes conditions de vie. Toutes ces surfaces nécessaires à la bonne

conduite animale sont peu à peu captées par les zones de reboisement industriel et les aires de protection environnementale tenues par l'État.

18- Les moyens techniques

Les moyens techniques utilisés par les agriculteurs sont très réduits, en dehors d'un tracteur décompacteur pour la préparation avant plantation ou l'aération du sol, prêté par la mairie locale une fois par an pendant la saison sèche. Cette machine agricole est prêtée à raison de deux semaines environ, à répartir entre ceux qui en feront usage. Elle sert aussi à nettoyer et à préparer les petites parcelles de terre que possèdent quelques familles. Cela a été rendu possible grâce à la mobilisation de l'association d'agriculteurs des groupes de NI-2 et Crueiras. Il est important de souligner que ce tracteur n'est pas utilisé par les familles appartenant au groupe de NI-1. Pour eux le peu de travail agricole qui existe à cause de la taille réduite de leurs parcelles repose presque exclusivement sur l'utilisation des outils manuels comme la houe (*enxada*) et la faucille (*foice*). Quelques familles possèdent des animaux de trait, âne ou cheval, qui servent parfois de biens d'entraide. Le petit groupe CDD jusqu'à ma dernière visite s'est montré renfermé sur lui-même mais très ouvert à tout type d'information et d'innovation sur les pratiques agricoles. Une des familles faisait même de l'agriculture biologique, possédait une vache laitière, un âne, des poules et des canards, utilisant des outils très simples comme la houe, la faucille et parfois la machette.

Concernant l'activité agricole développée à Nova Itapecerica, j'ai fait le constat suivant pour les quatre groupes existants NI-1, CDD, NI-2 et Crueiras que :

- A Crueiras on trouve une pluriactivité tournée surtout vers l'usage des ressources naturelles. Celle-ci comprend l'exploitation du palmier de *piçava* et son artisanat, l'agriculture pour l'autosuffisance et pour la commercialisation, la pêche, la chasse, l'élevage de poules et porcs, ainsi qu'un artisanat masculin tourné vers la production d'outils pour la pêche qui vient compléter les petits salaires et les retraites.
- A NI-1 un seul homme travaille la terre et vit du revenu qu'il en tire (surtout du manioc). Les autres familles ont une ou même plusieurs sources de revenu : l'artisanat de *piçava*, les allocations familiales (*bolsa família*), un salaire provenant d'un travail dans l'industrie de reboisement, à l'école locale, à la mairie d'Itanagra ou dans les hôtels de la région. Il y a aussi les retraites ou les revenus tirés de petits commerces.

- A NI-2 trois familles ont une production agricole en grande majorité tournée vers l'autoconsommation. Seule une de ces familles allie l'autoconsommation et la commercialisation (surtout l'ananas et le fruit de la passion qui sont vendus à Salvador). Les deux autres ont comme source de revenu l'artisanat de *piçava* et un emploi à l'école locale.
- Enfin pour le groupe CDD («ceux du dehors»), ainsi que pour le groupe de Crujeiras, les familles font une grande utilisation des ressources locales. Elles produisent essentiellement pour l'usage domestique, variant entre l'élevage de petits animaux (poules, canards et chèvres), deux vaches pour la production de lait, la culture du manioc, les arbres fruitiers et un jardin potager avec des légumes en abondance. Par ailleurs, toutes les jeunes filles de ce petit groupe ont appris à tresser la *piçava* avec les autres femmes de la localité.

Pour conclure notre voyage dans l'espace et dans le temps de Nova Itapeceira, mes séjours sur le terrain m'ont permis d'observer minutieusement ces familles afin de les présenter en détail et aussi de les écouter présentant des séquences de leur histoire. J'ai montré les transformations par lesquelles est passée la communauté rurale de Nova Itapeceira jusqu'à aujourd'hui, en soulignant les aspects historiques de son profil socioculturel, sa composition démographique, ses modes de production, sa dépendance vis-à-vis du marché et sa territorialité, le tout raconté à travers son histoire ponctuée d'innombrables disputes.

Les différentes formes d'occupation du sol s'accompagnent de conflits qui caractérisent historiquement les questions foncières dans le pays comme celles qui touchent la redistribution des terres. Les conflits à Nova Itapeceira sont principalement motivés par des considérations d'espace géographique, de temps historique et par les conflits avec l'entreprise de reboisement (*Firma*) installée dans les années 1970.

Dans cette localité les faits survenus, la pluralité des mémoires, les non-dits, les différents regards vis-à-vis de leur existence en tant qu'individus à part entière, ont construit des formes de coexistence plurielles, riches et complexes qui n'excluent pas pour autant d'innombrables divergences entre ses membres. Souvent celles-ci sont liées à des formes de reterritorialisation produites par des migrations permanentes et qui opèrent comme une forme de différenciation mais non nécessairement d'exclusion. Le conflit apparaît lorsqu'un groupe essaie de rendre hégémonique sa revendication sur l'espace ou lorsqu'il croit que sa mémoire collective est plus légitime que celle de l'autre. Si les impulsions vers l'hégémonie sont trop fortes ou si les mémoires

collectives sont trop rigides, la situation peut exploser dans des conflits ouverts, comme cela arrive parfois dans la localité.

L'hypothèse selon laquelle l'ancienneté est le principal critère de division sociale établie entre les différents groupes qui cohabitent à Nova Itapecerica s'est confirmée. Il faut souligner qu'après seulement 30 ans de cohabitation les groupes existant dans la localité ont créé des barrières sociales invisibles qui se répercutent sur les relations internes et externes à Nova Itapecerica et qui finissent par rendre difficile le développement de l'ensemble de la localité. Mais de fait entre les habitants de Nova Itapecerica on constate aussi un sentiment de collectivité et de confiance récent, et variable, qui en tout état de cause est motivé par l'usage commun des ressources naturelles et bien sûr par les rapports d'amitié, les mariages et les voisinages qui se sont développés au long des années.

Simultanément aux formes conflictuelles de relation sociale, par le biais de l'interconnaissance au quotidien, et par l'apprentissage et la poursuite des activités et des savoir-faire techniques, nous pouvons observer une complexe et graduelle marche de cette localité vers la construction d'une cohérence effective qui concerne aussi d'autres aspects des supports sociaux. Si les relations sociales et leur mémoire ont été bousculés par les migrations et par les conflits fonciers sous-jacents, nous verrons que la réalité sociale partagée par ces individus est faite aussi d'échanges et de sociabilité. Ce fait illustre les combinaison des disjonctions et articulations entre les contestations et la coopération existant au sein d'une société. Le conflit restera peut-être un rapport social fortement présent dans la localité de Nova Itapecerica, mais les aspects coopératifs et collaboratifs résultant du travail collectif de cette localité nous ont aussi montré l'importance de certaines techniques dans la sociabilité d'un groupe.

L'histoire de la formation de la localité étant posée dans ses détails, le prochain chapitre sera consacré aux différentes facettes de la sociabilité existant à Nova Itapecerica. Je parlerai de la vie commune des familles, de la sociabilité autour des églises, des fêtes religieuses et profanes et des cérémonies funéraires. Nous verrons aussi comment se révèle la sociabilité dans les pratiques agricoles et dans les pratiques de l'artisanat. Nous constaterons qu'au-delà des conflits Nova Itapecerica présente d'intenses moments de coopération et de partage.

Quatrième chapitre

**LES DIFFERENTS ASPECTS DE LA SOCIABILITÉ À NOVA
ITAPECERICA**

CHAPITRE 4 - LES DIFFERENTS ASPECTS DE LA SOCIABILITÉ À NOVA ITAPECERICA

L'usage du mot « sociabilité » est aujourd'hui courant dans la littérature historique, et plusieurs concepts font référence à ce thème. Sachant qu'on y retrouve deux acceptions, indissociables l'une de l'autre : la première désigne (chez Hobbes, Rousseau et Kant) une *disposition psychologique* à vivre de façon pacifique en compagnie de nos semblables ; la seconde (chez Simmel, Agulhon, Chartier, Lilti) décrit, plus spécifiquement, un *mécanisme social* à l'œuvre dans des formes instituées (in Glinoyer et Laisney, 2017). Dans le cas de cette ethnographie, ce concept sera abordé plus précisément sous l'angle de la cohésion, de la collaboration, mais aussi du conflit. Aussi cette analyse du social sera discutée tant au niveau interne qu'au niveau externe de la localité de Nova Itapecerica.

Dans le processus de sociabilité on retrouve des éléments historiques, sociaux et culturels élaborés par un ample contexte interactif de groupes humains qui sont dans une relation intime avec les espaces à la fois physiques et symboliques. Ces espaces se déplaçant à des échelles différentes et peuvent être désignés comme des Territoires, des Régions, des États, des Pays (Cardel et *alli*, 2010 : 2). Seront décrits ici quelques-uns des espaces temps associés à cette sociabilité. À Nova Itapecerica nous verrons que les groupes humains ont des pratiques collectives qui doivent être décrites et mises en avant car elles montrent, outre l'existence d'un savoir-faire, la constitution d'une solidarité en actes qui est parfois mal exprimée par les habitants de la localité eux-mêmes. La littérature brésilienne est abondante pour caractériser ces espaces temps et pour en identifier les différentes formes de sociabilité. Actions collectives, relations de voisinage, sentiments d'appartenance et parrainages sont différentes formes de sociabilité identifiées dans toutes les organisations communautaires de régions distinctes du pays.

Du point de vue spatial/géographique, les groupements sociaux en milieu rural brésilien sont distribués sous différentes formes, en fonction du type de colonisation. Parfois les maisons sont dispersées sur des espaces relativement étendus et dans d'autres cas les maisons sont concentrées en noyaux de population, généralement établis autour de l'église (Seyferth, 2002 : 144) et du terrain de football. Tel est le cas de la localité étudiée ici. Une fois établi dans un environnement déterminé, l'humain rural brésilien démontre une très forte capacité d'ajustement à son habitat. Cette capacité d'adaptation associe sociabilité, loisir et réponse aux besoins vitaux comme l'agriculture, la chasse, la pêche, la cueillette, marquant de cette façon différents moments d'utilisation et de cohabitation avec l'environnement. « L'homme rustique », tel que le désigne Candido (1971), semble montrer

une sagesse, une connaissance des lois naturelles qui permettent que le cycle biologique de la nature se déroule sans que son intervention puisse causer des dommages dans son entretien ou sa reproduction. Cette coexistence de la vie sociale et de l'environnement naturel a été appelée par cet auteur « ajustement écologique ».

« La campagne, les eaux, la brousse et les champs s'inscrivent dans une continuité géographique, délimitant un complexe d'activités solidaires – de telle façon que les activités du groupe et le milieu dans lequel elles s'insèrent, forment ensemble une continuité géo sociale, un ajustement écologique, où la culture et la nature apparaissent, à vrai dire, comme deux pôles de la même réalité . » (Cândido, 1971 : 173).

A Nova Itapeçerica des réalités sociales vécues sont fondées sur les échanges, les aides, les dons et les réciprocités. Ces relations et ces échanges vont au-delà des seules formes d'organisations sociale, religieuse et matérielle. Pour Dumora (2006 : 317) étudier la sociabilité permet d'évoquer le lieu symbolique et le statut des individus dans les relations auxquelles ils participent. Mais au-delà, l'étude de la sociabilité permet de mieux comprendre les différents types d'implications - y compris les exclusions et les refus - des individus dans diverses autres configurations sociales. Celles-ci peuvent être des institutions solidement établies comme l'église catholique, les églises évangéliques, les témoins de Jéhovah ou encore le marché des objets de tourisme ; ou elles peuvent être des configurations plus locales et labiles, comme la fréquentation d'un bar ou les tournois de football. En effet, des groupes différents échangent quotidiennement des biens et des services aussi bien au niveau de la famille que du voisinage. Ces relations et échanges concernent de multiples domaines : la vie sociale, les activités collectives, l'agriculture, les échanges de services, le travail, les églises, les bars, les magasins, les conversations, les fêtes, les associations, enfin, tout ce qui peut contribuer à créer du lien social, mais aussi du conflit.

« Ici tout le monde finit par s'aider. Par exemple, nous les femmes on échange de la paille de piaçava, des tresses...et même de la nourriture, si quelqu'un a besoin» (Ana Cleto- habitante de NI-1)

« Aqui todo mundo acaba se ajudando. Por exemplo, nós mulheres, a gente troca palha de piaçava, trança...e mesmo comida, se alguém precisar».

«Quand une de nous n'a pas de teinture pour teindre la paille on demande à celle qui en a. Après on la rend » (Edilma- habitante de NI-1)

« *Quando uma de nós não tem a tinta para pintar a palha a gente pede emprestado para quem tem. Depois a gente devolve* ».

« Ici c'est difficile la vie, mais je ne pas l'envie de quitter cet endroit » (Graçinha- habitante de NI-2)

« *Aqui a vida é difícil mas eu não tenho vontade de deixar esse lugar* »

L'attachement des familles à Nova Itapecerica est fort, fait qui contribue à la construction et la consolidation progressive d'une identité collective, associée au renforcement du sentiment de territorialité - terme dont le sens dépasse ici la simple signification juridique. Cette notion de territorialité, largement abordée dans cette ethnographie, est plutôt à prendre comme une expression du sentiment d'appartenance et d'un mode d'action dans le cadre d'un espace-temps déterminé. Ainsi, lors des entretiens réalisés en mars 2013 auprès de 25 femmes de 21 à 70 ans, toutes ont répondu négativement à la question qui suggérait la possibilité de migration vers une autre localité. Parallèlement, j'ai pu observer que la plus grande partie des terrains sur lesquels sont construites les maisons de Nova Itapecerica n'a pas de mur de clôture ni de haie. Parfois quelques fils de barbelés délimitent le petit périmètre autour de la maison. Il s'agit en fait d'une simple limite et non d'un obstacle physique. Ainsi, de façon presque spontanée les visiteurs et les voisins se sentent à l'aise pour rentrer dans des « terrains » (*terrenos*) autres que les leurs.

«Ici on ne construit pas de mur. On n'en a pas besoin. Seulement des clôtures si quelqu'un a des bêtes». (Fatima- habitante de NI-1)

« *Aqui a gente não constrói muro. Não precisa. Só cercas se alguém tem criação* »

Photo 21 : Des maisons à NI-1 (M.P, mars 2013)



Photo 22 : Des maisons à NI-2 (M.P, juillet 2010)



Je décrirai les formes variées, les détails et les symboles de la sociabilité rencontrée dans la localité. Même si le groupe se décrit parfois lui-même comme désuni, avec des liens de solidarité fragile et des relations superficielles, perméables à toute sortes de conflits, nous verrons, par exemple, comment les procédures de traitement de la *piçava*, le moment de la fabrication de la farine de manioc, les échanges et les dons de toutes sortes font partie de la vie quotidienne de ces familles et constituent des relations et des moments de forte sociabilité. Par conséquent je développerai mes analyses du social toujours en articulant étroitement la sociabilité avec la conflictualité existante.

Ainsi, pour pouvoir avoir un aperçu des différentes manifestations du social des habitants locaux discuterons-nous de la sociabilité :

- dans la vie quotidienne : la sociabilité autour des bars, des églises et pendant les différentes manifestations culturelles et sportives.
- Dans de domaines concernent les pratiques agricoles, nous parlerons des travaux collectifs, des échanges de semences et de la sociabilité autour des maisons de farine (*casas de farinha*) lors de la préparation de la farine du manioc (*farinhada*) ;
- sera abordé l'apparition de nouvelles formes d'organisation face aux exigences contemporaines, comme celles liées à la création des associations paysannes et villageoises, toujours marquées à la fois par des moments de divergence et de coopération.
- finalement, pour montrer la forte articulation de la sociabilité avec le conflit, je parlerai brièvement du mouvement d'occupation de terres survenu dans la localité. Un mouvement qui a mobilisé un petit groupe et qui s'est produit à Nova Itapecerica 1 pendant mes séjours sur le terrain.

1- Les formes de sociabilité dans la vie quotidienne

Les réseaux d'actions communes sont extrêmement importants pour les groupes sociaux défavorisés auxquels appartient le groupe étudié. Le premier sujet abordé dans ce chapitre, la sociabilité dans la vie quotidienne, concerne surtout les échanges autour des foyers. Ce sont les échanges à l'intérieur de la famille ou entre voisins. Ils articulent des formes d'intérieurs et d'extérieurs du social. Ces interactions ne peuvent englober toute la communauté et elles sont donc construites à partir de réseaux de relations personnelles de proximité immédiate, où généralement les foyers sont des points nodaux significatifs.

- La sociabilité autour de la maison

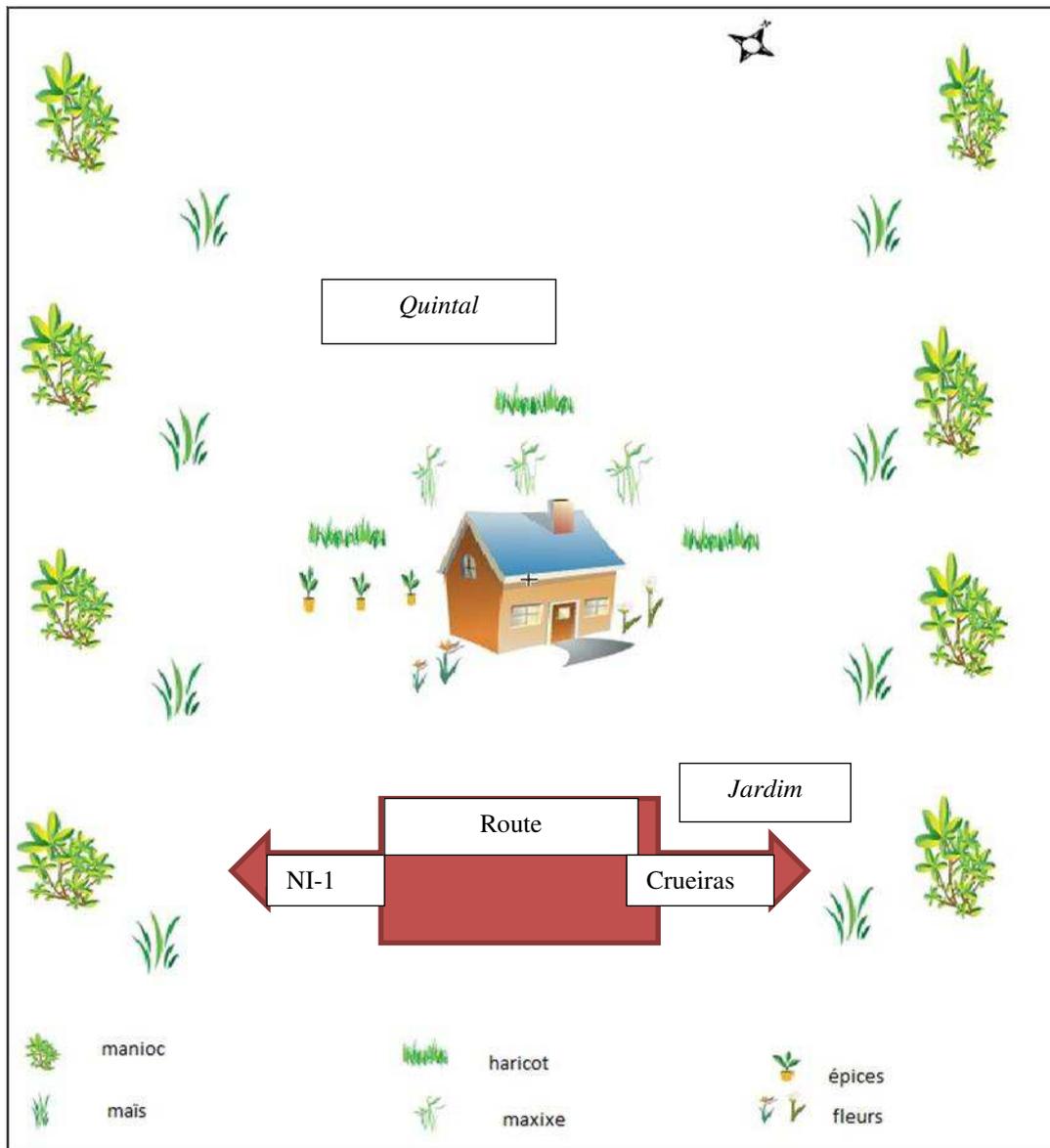
L'agitation de la vie quotidienne commence tôt à Nova Itapecerica. Vers cinq heures du matin, hommes, femmes, jeunes et enfants circulent dans toute la localité, avec des va-et-vient incessants pour accomplir leurs tâches routinières. Il y a une pause entre le moment où le soleil se trouve au zénith jusqu'à environ 16 heures, alors on a la sensation que le lieu est désert. Après, la vie reprend son rythme et nous voyons les femmes qui circulent d'une maison à l'autre, chargées de leurs

tresses de paille de *piçava*, les enfants jouant joyeusement, les jeunes assis à l'ombre d'un grand arbre et les hommes revenant de leurs affaires, passant prendre quelques verres et les nouvelles dans les bars.

On observe que la sociabilité qui existe par exemple autour des échanges des produits des potagers et des fleurs du jardin d'une maisonnée à l'autre est cordiale et régulier. Ces échanges s'avèrent être une tradition enracinée dans le mode de vie et qui se reproduit au rythme des saisons. Et, comme a affirmé Zonabend, l'analyse de cet « art d'échanger » démontre que ces pratiques jouent en fait un rôle majeur dans le maintien et la reproduction de la sociabilité communautaire : « dans un univers brisé, fractionné [...] le village reste, grâce à cette distribution réciproque des productions vivrières, une communauté où ' on s'entend ' parce qu' ' on s'échange ' » (1980 : 97).

Dans le cas analysé ici, il faut savoir qu'il est rare que le terrain autour de la maison soit consacré entièrement au jardin potager avec une culture strictement vivrière. Il est le plus souvent un espace mixte, de petit élevage de poules, de canards, côtoyant des plantations de manioc, de maïs, d'arachides, entouré d'arbres fruitiers comme les manguiers, les avocatiers et les cocotiers, le tout accompagné de plantes décoratives. Parfois même le potager est réduit à quelques rangées de légumes et de fleurs.

Figure 7 : Schème d'un Terreno à NI-2 (chez Maria de Jesus)



D'une façon générale les habitants de Nova Itapecerica tendent à appeler cet endroit de terrain (*terreno*). Densément utilisé, il est compartimenté pour faciliter l'entretien, la récolte et l'utilisation. En général les plantes les plus grandes sont cultivées sur le pourtour (manioc, maïs, par exemple), alors que les plus petites sont au centre (haricot, *maxixe*) et les condiments à proximité de la porte de la cuisine (voir croquis ci-dessus). Néanmoins ils font une nette distinction entre les espaces situés à l'arrière de la maison, qu'ils appellent *quintal*, et les espaces situés à l'avant qu'ils appellent *jardim*.

Le *quintal* est un espace strictement utilisé pour l'élevage des animaux, si cela est possible et désiré, et pour la culture des plantes d'usage quotidien. Il se caractérise aussi bien par la production d'arbres fruitiers que plusieurs sortes de légumes. Ce sont des avocats, des corossols, des noix de coco, des concombres, des potirons, des gombos et des condiments utilisés dans l'alimentation et qui circulent entre familles, voisins et visiteurs. Dans certains cas, la production excédentaire est vendue aux habitants du lieu mais en général les produits sont consommés en famille ou donnés aux voisins. En revanche, dans le *jardim* sont cultivées essentiellement des plantes utilisées pour décorer et parfois « protéger » le terrain autour de leurs maisons. Ce sont des rosiers, des marguerites, des bougainvilliers qui se mélangent avec quelques spécimens de langue de belle-mère et rue fétide, entre autres. Dans tous les cas, il suffit de demander quelques légumes, des fruits et même de fleurs pour que le propriétaire se fasse le plaisir de vous offrir le produit de leur *terreno*. Ainsi les pratiques potagères permettent non seulement de se nourrir autrement, d'échapper aux limitations de la nourriture des pauvres, mais on voit aussi, que ces pratiques sont étroitement imbriquées avec le symbolique, le culturel et le social. On voit se développer une forte sociabilité au moment du partage des produits, mais on s'aperçoit aussi que les choix des espèces cultivées à Nova Itapeçerica traduisent non seulement le besoin de maintenir une tradition culinaire, mais de transmettre une identité culturelle entre générations. Tout cela est associé avec les nouvelles habitudes acquises au fil des ans de vie commune avec des voisins originaires d'autres régions que le littoral nord de Bahia.

« Ici, j'ai quelques plantes qui viennent de mon lieu d'origine, comme la fève et le xanthosoma. Parfois j'en ai envie. Mes fils adorent et les gens d'ici m'en demandent assez régulièrement » (Ilma-habitante de NI-1)

« *Aqui eu tenho umas plantas lá da minha terra como a fava e a taioba. Vez ou outra bate a vontade. Meus filhos adoram e o povo aqui me pede sempre* »

Ainsi, le jardinage est non seulement l'occasion de multiples dons et contre-dons, mais aussi d'échange de savoir-faire entre le groupe familial et son voisinage, constituant un outil précieux d'apprentissage et de pratique de l'autonomie de l'intégration et de civilité. Cette dernière nous renvoie à la capacité de mise en œuvre des pratiques qui permettent un rapport quotidien de coexistence pacifique, de respect mutuel, de confiance et de solidarité entre membres d'un groupe, même si le rapport entre conflits et sociabilité de coopération (ou d'appui) reste variable.

- Autour des bars et les activités de loisirs

Bars et épiceries font aussi office de lieux d'échanges et de rencontres. Pratiquement tous les jours, des hommes se retrouvent autour d'un verre ou devant la table de billard du bar de Zé Neto installé à NI 1, à l'exception des seuls hommes qui sont trop âgés ou qui pratiquent certains cultes religieux tels que les Témoins de Jéhovah ou les Chrétiens du Brésil, par exemple. Cela se produit habituellement à la fin de la journée, au retour du travail, et dure jusqu'à la tombée de la nuit. Ces moments de détente font aussi implicitement ressortir les tensions ou les conflits sociaux qui existent à Nova Itapecerica, car peu des hommes qui habitent dans cette partie de la localité fréquentent les bars situés à Cruzeiras, de l'autre côté du fleuve (*do outro lado do rio*), m'a-t-il été répondu. Ceux qui en ont libre accès sont surtout quelques jeunes qui possèdent un degré de parenté avec les familles habitant à Cruzeiras au Saco do Rio.

« Ceux d'en-bas, de l'autre côté du fleuve, viennent boire ici pour montrer qu'ils sont audacieux mais ceux d'ici ne vont pas là-bas sinon ils se font frapper. » (Une habitante de Nova Itapecerica 1)

« *Os de baixo, do outro lado do rio vem aqui beber e mostrar que são ousados, mas os daqui não vão lá senão eles apanham.* »

« À Cruzeiras, tous sont des parents [les habitants locaux utilisent le terme « parent » pour parler de tous les membres de la famille élargie]. Cela facilite les bagarres en bas. Si un habitant d'ici se dispute avec un de là-bas, tous les membres de la famille s'en mêlent. » (Un habitant de Nova Itapecerica 1)

« *Em Cruzeiras todos são parentes. Isso facilita as brigas lá. Se um morador daqui briga com um de lá todos da família entram na briga.* »

Il faut signaler qu'à d'innombrables reprises j'ai réalisé des entretiens dans ces petits bars. Au début cela suscitait une certaine curiosité des habitants ; ils n'avaient vu que des femmes d'ailleurs ou de mauvaise vie osant s'asseoir ainsi au bar, au milieu des hommes. Après quelque temps, le comportement de l'ethnographe est passé inaperçu. Mon attitude était devenue normale pour quelqu'un qui ne connaît pas (ou feint de ne pas connaître) les règles et les coutumes locales. Les hommes qui au début étaient en retrait, ont mis peu à peu de côté leurs réserves, alors les conversations s'animèrent et devinrent fructueuses, des informations importantes surgirent en ces occasions. Quant aux femmes, elles se contentaient juste de passer lentement, suffisamment près du bar (histoire d'entendre de qui se disait), en souriant et en donnant le bonjour. Peu d'entre elles ont osé s'arrêter, mais quand elles le faisaient, c'était surtout pour indiquer le jour où elles allaient en brousse retirer de la paille, ou pour me demander, ou m'offrir, quelque chose.

Pendant les week-ends, le va-et-vient autour de ces bars est encore plus intense, avec l'arrivée de personnes extérieures au village et de touristes qui transitent par la localité en direction des rivières et cascades proches. Dans la partie la plus basse de la localité, à Cruzeiras et ses environs, les activités de loisirs se concentrent autour des deux bars et des rives de la rivière Sauípe, qui font localement office de plage. Généralement ce sont des personnes venant de la capitale, Salvador, et de la région métropolitaine qui profitent des week-ends pour voyager dans cette partie du littoral bahianais, mais on trouve aussi des étrangers qui de temps en temps viennent dans la région. Tout indique que ces voyageurs viennent dans cette partie du Brésil en quête d'aventures et de dépaysement.

Toutefois, c'est autour du terrain de football de Nova Itapecerica 1 qu'on observe le plus d'agitation. Les jeunes et les adultes jouent joyeusement et une sensation de cohésion est évidente à ce moment-là. Les hommes appartenant aux groupes de Nova Itapecerica 2, Cruzeiras et « Ceux Du Dehors » (CDD), participent très peu à ces tournois. Ceux-ci préfèrent se réunir autour d'un autre petit terrain de football situé à Nova Itapecerica 2, pourtant en mauvais état. Les femmes, dans la plupart de cas, se tiennent en retrait, et regardent jouer leurs fils, leur mari ou leur concubin. Fait qui contraste par exemple, avec le moment où ces mêmes femmes pratiquent leur artisanat. C'est autour des activités comme l'artisanat de la *piçava* ou de la *farinhada* que nous voyons ces femmes exercer intensément leur sociabilité.

Un autre aspect important de la sociabilité se développe autour de l'appartenance des familles aux différentes églises. Les réseaux de relations religieuses possèdent des règles propres, et comme je le montrerai plus loin, ont un rôle fondamental dans les relations sociales ainsi que dans les différentes formes d'écoulement de l'artisanat local.

2- La sociabilité exprimée dans diverses manifestations religieuses et culturelles

Pour les 92 familles qui habitent Nova Itapecerica, l'appartenance religieuse est un élément structurant des relations sociales dans la localité. Cette appartenance passe par une combinaison avec les autres variables de l'organisation de la vie quotidienne, dépassant le cercle familial, englobant les voisins et les amis. Avec l'histoire tumultueuse du peuplement de cette localité, en plus des différences et des conflits qui surviennent au sein de n'importe quel groupe social, on constate que le fait d'appartenir à telle ou telle église a également un rôle fondamental qui va au-delà du niveau de cohésion de tout le groupe, rendant les relations différenciées et complexes au sein de chaque groupe.

- Les Églises

Dans le monde brésilien contemporain, le processus de globalisation a fini par modifier la position occupée auparavant par la religion. On a vu son espace être redéfini alors que l'État, quant à lui, a fini par perdre son monopole de légitimité dans les identités nationales, créant ainsi un environnement idéal pour l'émergence d'identités particulières. Pour Prandi (2008 : 3), la croissance des religions autres que la catholique au Brésil a fini par créer le contexte de pluralisme religieux et les manières uniques de s'insérer dans la société. C'est le cas de la localité étudiée dans cette thèse. Dans ce petit espace de vie commune, on trouve des familles appartenant à : L'Église catholique, à l'Assemblée de Dieu (*Assembléia de Deus*), aux Chrétiens du Brésil (*Cristã do Brasil*), à Dieu et Amour (*Deus e Amor*) et aux Témoins de Jéhovah (*Testemunhas de Jeová*).

Emilio Willems, en 1967, a mis en parallèle l'expansion pentecôtiste dans la « classe dominée », la désagrégation du système oligarchique, et l'intense processus de migration des campagnes vers les villes ou vers des communes offrant de meilleures conditions de vie. Pour lui le pentecôtisme serait un facteur de modernisation des sociétés liées à la rupture des valeurs et des pratiques religieuses du catholicisme. Plus encore, l'essor religieux comme celui que connaît par exemple le pentecôtisme au Brésil, n'est certainement pas le résultat mécanique de la laïcité juridique comme celle qui gouverne la constitution française. C'est plutôt le reflet de l'inertie d'un État incapable d'offrir à ses citoyens le minimum nécessaire. Formée par un processus migratoire, Nova Itapecerica n'échappe pas à ce principe. Les multiples adhésions religieuses qui ont eu lieu au long de sa récente histoire, sont directement associées aux préoccupations d'une population migrante pour laquelle «le récit de la conversion vient s'imprimer sur le récit de l'errance épuisante, des emplois précaires et mal rémunérés, des maladies et des décès» (Boyer, 2008 : 17).

La multitude de croyances rencontrées sur place est, selon Véronique Boyer, le résultat de la multiplication des dénominations qui a accompagné la croissance des Églises⁵⁹, celles-ci à son tour a constitué un riche objet de réflexion pour les historiens et les sociologues des religions. Ainsi, la formulation d'une approche classificatoire par cette auteure a permis d'ordonner les différences en regroupant les Églises en fonction de leur position dans la généalogie du christianisme, des normes rituelles et des croyances adoptées, des formes de sociabilité développées et du type de qualification théologique des spécialistes religieux. Mais les différences entre les Églises ne sont jamais abordées spontanément dans la conversation. Le thème apparaît plutôt en réponse au chercheur qui demande

⁵⁹ Le mot Église avec une majuscule sera utilisé pour parler des institutions, et église avec une minuscule pour désigner les locaux des rassemblements des fidèles à NI.

explicitement des informations sur ce qui caractérise telle dénomination ou la distingue de telle autre (2008 : 8).

Dans le cas ici analysé, même si la plupart ont du mal à en parler, on retrouve assez fréquemment un discours qui dissimule un certain air de supériorité par rapport aux autres croyances.

« Ah ! Je n'aime pas parler sur ce sujet, mais c'est vrai que les autres religions admettent certaines choses qu'on n'accepte pas. En effet, ils n'ont pas encore retrouvé le Cristo tout puissant» (Un habitant de Cruerías)

« Eu não gosto de falar sobre isso, mas é verdade que as outras religiões admitem certas coisas que não aceitamos. Na verdade, eles ainda não encontraram o Cristo todo poderoso».

«Parfois des femmes témoins de Jéhovah viennent parler ici. J'écoute bouche cousue pour qu'il n'y ait pas de disputes » (Une habitante de Cruerías)

« Às vezes vem umas mulheres Testemunhas de Jeová falar aqui. Eu escuto calada para não ter briga»

« Ça m'agace. Quand je vois les femmes arrivées avec leurs parapluies qui circulent avec leur petite brochure, je m'en vais ailleurs. Souvent c'est ma femme qui reste. J'ai pas la patience pour ces bêtises » (Un habitant de Cruerías)

« Isso me aborecesse. Quando eu vejo as mulheres chegando com seus guardas-chuvas que andam com esses livrinhos, eu vou embora. É sempre minha mulher que fica. Eu não tenho paciência para essas bobagens»

De même, la circulation des individus entre les Églises semble parallèle à celle des flux migratoires intenses. Les histoires de vie jouent elle aussi un rôle important dans leurs reconversions religieuses. L'adhésion à une nouvelle croyance comporte souvent l'espoir de retrouver une meilleure condition de vie ou la guérison à une maladie ou une dépendance chimique.

«Avant j'étais catholique mais j'ai décidé changer de religion à cause de mes fils qui boivent beaucoup» (Helena- habitante de Cruerías)

« Antes eu era católica mas eu decidi mudar de religião por causa de meus filhos que bebiam muito »

Toujours selon Boyer (2008 : 13), « de façon générale les églises se répartissent autour de deux axes : un pour leur orientation rituelle et l'autre se rapporte aux signes extérieurs d'appartenance religieuse. Le fait est que chaque groupe arrivé dans des temps et dans des espaces différents au sein de la localité a fini par créer ses propres églises et règles de conduite.

Tableau 2 : Appartenance aux Églises

Groupes	Assemblée de Dieu	Chrétien du Brésil	Dieu est Amour	Témoins de Jéhovah	Catholique	Sans religion
NI-1 et CDD	1	-	4	7	13	3
NI-2	3	4	-	-	1	1
CRUEIRAS	9	7	6	4	-	-
Total	13	11	10	11	14	4

(Données recueillies en avril 2013 sur un total de 63 adultes)

« On ne se mêle pas du sujet de la religion d'ici. En fait, c'est un sujet qui a suscité tellement de discussions que l'on préfère n'en plus parler. Il y a même des familles entières qui ont de désaccords la dessus. C'est que je peux dire est que les gens d'ici sont vraiment partagés quand le sujet touche la religion » (Une habitante de NI-1)

« A gente não mete nesses assuntos de religião aqui. Na verdade, isso é um assunto que já deu muita discussão que a gente prefere nem falar mais sobre isso. Tem até famílias inteiras que tem brigas sobre isso. O que eu posso dizer é que as pessoas daqui são bem divididas quando o assunto é de religião »

« Ici c'est difficile ! Une religion dit qu'on peut faire ça ! Un autre dit que non ! Je n'aime pas parler sur ce sujet. Nous sommes tous des voisins » (Un habitant de NI-2)

« Aqui é difícil ! uma religião diz que pode isso ! outra diz que não pode ! Eu não gosto de falar sobre isso não. Somos todos vizinhos »

Se partageant entre cinq groupes religieux, les habitants de Nova Itapeçerica ont trouvé une formule simple pour que chaque membre trouve son espace. Les cultes sont réalisés à des moments distincts pour qu'il n'y ait pas de chevauchement entre les horaires. Ainsi pour la congrégation Chrétien du Brésil les cultes ont lieu tous les dimanches de 14 à 16 heures, pour l'Assemblée de Dieu tous les mardis et jeudis à 19 heures. Ceux qui font partie des témoins de Jéhovah vont au culte dans le village de Vila Sauípe tous les jeudis et samedis à 19 heures, et les catholiques vont aux cérémonies religieuses se déroulant dans la petite chapelle située à NI-1 ou à l'église localisée à la municipalité d'Itanagra avec une périodicité fluctuante.

Si on revient sur la sociabilité, on constate finalement que la présence de plusieurs croyances religieuses dans la localité finit par générer quelques conflits qui, si on croit le discours local, sont assez bien résolus, ou même oubliés, en faveur de la bonne convivialité du groupe. Même si, ça peut évoluer différemment selon les conflits. En contrepartie, cette multiplicité religieuse peut

parfois être une bonne porte d'entrée pour l'établissement de différents réseaux de commercialisation de l'artisanat. Ce sujet sera abordé plus en détail dans le chapitre destiné à ce thème.

En dépit de l'importance qu'ont pris les cultes évangéliques dans les zones rurales brésiliennes⁶⁰, des manifestations culturelles diverses mêlant le catholicisme avec des traditions et des racines africaines ont été élaborées de façon dynamique tout au long de la formation du peuple brésilien. À Nova Itapeçerica, comme nous l'avons déjà vu, il existe une petite chapelle catholique érigée par les habitants. La propriétaire de cette chapelle située à NI-1 suit un rituel strict, lavant le petit local (approximativement 6 m x 5 m) et allumant des bougies tous les mercredis et vendredis. Certains habitants de NI-1 participent aussi à ce rituel, même indirectement, sous la forme de dons de bougies chaque semaine. Ainsi au moment où cette dame allume ses bougies, elle associe à ses prières toutes ces personnes. Un prêtre de la région est appelé pour célébrer une messe tous les trois mois, ou pour les événements spéciaux comme les baptêmes et la grande fête du 27 septembre. Il s'agit de la commémoration des saints patrons catholiques de cette chapelle, les frères jumeaux Cosme et Damien (Cosme et Damião⁶¹).

Ce jour-là, une grande fête a lieu avec distribution de nourriture et de boissons par la femme qui s'occupe de la petite chapelle. Celle-ci est responsable de son ouverture, du nettoyage et de l'offrande des cierges aux saints protecteurs pendant toute l'année. Les dévots et sympathisants ont pour coutume de préparer le *caruru*⁶² pour l'offrir aux enfants. Ce plat à base de gombo et crevettes est également appelé « Caruru des Saints » (*Caruru dos Santos*) Les familles catholiques des autres villages comme Currálinho et Vila Sauípe sont invitées, ainsi que de nombreux enfants du groupe 1 qui participent de cette cérémonie. Comme on peut le deviner, les enfants qui habitent NI-2 et Cruairas ne participent pas à ce moment de fête.

Même s'il n'a pas été vécu par l'ethnographe, un autre exemple de sociabilité intense autour des cérémonies religieuses d'origine africaine, est celle de la *roda de samba*, littéralement « roue de la samba », qui a lieu tous les 5 janvier, veille du jour des Rois⁶³. Pendant cette commémoration, de la

⁶⁰ Selon le recensement de 2010 de l'IBGE, l'expansion des églises évangéliques ou pentecôtistes atteint 22,3% de la population totale du Brésil.

⁶¹ Cosme et Damien : les saints jumeaux moururent vers 300 après J.C. On prétend qu'ils étaient médecins, et leur sainteté provient du fait qu'ils exerçaient la médecine sans rétribution et qu'ils sont morts pour la foi. De nos jours, leur fête est célébrée le 26 septembre par l'Église catholique, le 27 septembre par les religions afro-brésiliennes et le 1^{er} novembre par l'Église orthodoxe. Ils sont également considérés comme les protecteurs des jumeaux et des enfants (Lima, 2005).

⁶² *Caruru* : plat typique de tradition afro-brésilienne. Une sorte de soupe épaisse à base de crevettes et de gombos.

⁶³ La date fixée par les catholiques pour le jour de la vénération des Rois mages, que la tradition héritée du VIII^{ème} siècle

viande, du riz, du vin et du café sont offerts aux « saints rois » (*santos reis*). On compte sur la participation de quelques membres de la localité. Lors de cette cérémonie impliquant danse, distribution de vivres et de boissons, toutes sortes de personnes se mélangent avec diverses intentions. Il y a ceux qui viennent pour « communiquer avec les esprits » (*falar com os espíritos*), ceux qui viennent manger et boire, et également des curieux, m'a-t-il été dit. Généralement les personnes dansent en formant une ronde et certaines d'entre elles entrent en transe momentanée. La cérémonie terminée, les gens se servent en nourriture et boissons, et la soirée se prolonge jusqu'à tard dans la nuit.

Le cas des religions d'origine africaine au Brésil présente un éventail de modèles, de valeurs, d'idéaux ou d'idées, un symbolisme riche inspiré d'une vision mystique du monde en relation à l'univers. Pour comprendre la religiosité afro-brésilienne il convient de considérer de nombreux facteurs en intersection comme l'esclavage, l'origine des esclaves, la structure familiale, l'organisation politique, corporative, religieuse et aussi les aspects géographiques, démographiques, politiques, économiques et sociaux à plusieurs niveaux. Selon Favero (2007), toutes ces interrelations révèlent la complexité des thèmes qui touchent aux formes religieuses dans ce vaste pays.

- Les baptêmes

Selon Zonabend (1980 : 657) « *le baptême se caractérise, partout dans le monde, par des rituels, des échanges de prestations et par des modèles normatifs de choix du couple parrain / marraine* ». De nombreuses études anthropologiques ont été consacrées au parrainage de baptême, parmi bien d'autres (Clerc-Renaud, 2016). Malgré quelques signes d'affaiblissement, il garde toujours un impact particulier sur la vie économique, politique et social des groupes ruraux brésiliens. L'importance du choix des parrains et marraines pour les nouveau-nés continue à avoir une relative importance à Nova Itapeçerica comme souvent au Brésil. En général, les baptêmes peuvent être réalisés peu de temps après la naissance, soit à l'Église catholique, soit verbalement, dans la plupart de cas chez les parents du nouveau-né au moyen d'un rituel. Cette dernière modalité du baptême était auparavant la plus commune à Nova Itapeçerica et pouvait être pratiquée de deux manières : le « baptême du cordon ombilical » (*batismo do umbigo*) et le « baptême du feu de joie » (*batismo de*

a convertis en saints Belchior, Gaspard et Balthazar. Cette date correspond également pour les catholiques à la fin des fêtes de fin d'année - c'est donc le jour où la crèche et les décorations de fin d'année sont démontées et rangées. Pour les catholiques français cela correspondrait au jour de la fête de l'Épiphanie - premier dimanche de janvier (Du Tilliot, 1741).

fogueira). Un homme et une femme possédant des liens étroits avec la famille de l'enfant à baptiser, sont choisis pour être parrain et marraine. Dans le premier cas, au moment de la naissance, les parents du nouveau-né⁶⁴ donnent le cordon ombilical en main propre à la personne choisie. Généralement c'est la marraine qui emporte ce cordon ombilical jusqu'à l'enclos du bétail, ou encore jusqu'au jardin de sa propre maison, et l'enterre. Le cordon ombilical est enterré afin que les rats ou les porcs ne le mangent pas, ce qui ferait de l'enfant un futur brigand. Et l'enclos, considéré par ces personnes comme le symbole de la prospérité, pourrait aider l'enfant à devenir quelqu'un de riche et prospère. Dans le second cas de baptême - le « baptême du feu de joie », la mère de l'enfant doivent tenir un verre avec du sel dans la main droite et prendre la main du parrain avec l'autre. Celui-ci porte l'enfant dans ses bras et ensemble, main dans la main avec la mère, ils traversent un petit feu de joie allumé devant la maison du nouveau-né, puis se serrent dans les bras l'un de l'autre pour symboliser l'union des deux familles. Le même parcours est répété cette fois-ci avec le père de l'enfant et la marraine.

La perte de cette tradition, qui m'a pourtant été racontée par une jeune femme qui en a été protagoniste, est ressentie par les habitants depuis une dizaine d'années. Pourtant de nombreux enfants et jeunes de la localité ont des marraines et des parrains. Ils doivent, par obligation, respecter la tradition de « demander la bénédiction » à leurs parrains chaque fois qu'ils les rencontrent. Ceux-ci de leur côté exigeant de leurs filleuls la bénédiction et possèdent symboliquement le rôle de père et mère en l'absence des parents. Cette bénédiction se passe presque de façon automatique. Quand des jeunes rencontrent leurs parrains, ils baissent le regard de façon respectueuse, soulèvent la main droite et balbutient de façon presque inaudible pour ceux qui les observent, les paroles suivantes : « votre bénédiction marraine / parrain » (*sua benção madrinha / padrinho*). De leur côté, les parrains font semblant de prendre les mains de leur filleul et répondent : « Que Dieu te bénisse » (*que Deus te abençoe*).

Ainsi, les rituels et relations consacrés aux baptêmes font partie d'une tradition ancienne et très respectée à Nova Itapeverica, où le resserrement de liens entre les familles constitue une fin en soi, qui conduit à un réseau de sociabilité et d'entraide.

- **Les cérémonies funéraires**

Une autre forme de sociabilité est rencontrée au moment des cérémonies funéraires. Pour être précise, je n'ai assisté qu'à un seul enterrement, survenu en 2012, celui de Madame Fabiana. Ce fut-

⁶⁴ Pendant longtemps les accouchements à NI étaient faits dans la maison familiale de la future mère par une sage-femme. Depuis, avec les suivis du personnel de la santé, les accouchements se passent pour la plupart au chef-lieu d'Itanagra.

là de façon significative un des rares moments pendant lesquels les différences micro historiques qui traversent Nova Itapecerica furent mises à l'écart par et pour la plupart des membres de la localité, avec une importante exception : le choix de la religion du défunt a joué un rôle conflictuel entre les membres de la famille. Comme Fabiana appartenait aux Chrétiens du Brésil, ses fils demandèrent que son corps soit veillé dans la chapelle de cette congrégation. À cause du refus de l'administrateur de cette chapelle, un habitant de la municipalité d'Itanagra, elle fut finalement veillée dans une autre chapelle, celle de l'Assemblée de Dieu. Une partie de la famille appartenant à la première congrégation, se refusa à entrer dans la chapelle de l'Assemblée de Dieu, à l'exception de deux fils qui y entrèrent sous les huées. La description qui suit se fonde sur cette observation et sur des entretiens.

Généralement, les veillées mortuaires durent environ 24 heures et sont réalisées dans la maison du défunt. Ensuite, le corps dans son cercueil et la famille sont transportés jusqu'à un des cimetières proches, comme celui de la localité de Vila Sauípe, par un camion prêté par la municipalité d'Itanagra car Nova Itapecerica ne possède pas de cimetière. Celui-ci est accompagné par un cortège silencieux de personnes à pied ou à moto.

Ces données mettent en évidence le pouvoir des Églises dans les relations quotidiennes et cérémonielles de tous les groupes car, particulièrement en période de deuil, les différences se montrent déterminantes et cruciales. Les questions amenées par le déclin de l'Église catholique et la multiplication des autres Églises sont nombreuses et constituent un champ de recherche spécifique et riche. Les exemples présentés ici illustrent le rôle de la religion dans la dynamique actuelle de reconstruction des identités. Mon but n'est pas ici d'approfondir une question qui fait l'objet de nombreuses recherches⁶⁵. Ce que je veux souligner est le fait que l'arrivée récente d'autres Églises que la catholique sur la scène locale semble exacerber les tendances individualistes dans ce groupe social. Après un temps sur le terrain, j'ai pu constater que les différences d'appartenance religieuse deviennent de grands obstacles pour des actions simples du quotidien, même si le discours de quelques habitants peut aller à l'encontre de ce constat. Même si les habitants de Nova Itapecerica essayent de maintenir le respect entre eux, règle fondamentale pour la vie en communauté, le fait d'appartenir à tel ou tel groupe religieux fini par avoir un rôle considérable dans l'affaiblissement des liens sociaux de cette localité. Nous allons voir comment ces tendances individualistes peuvent s'exprimer aussi dans certaines pratiques agricoles.

⁶⁵ Voir notamment le travail de Véronique Boyer (2008)

3- Les formes de sociabilité dans les pratiques agricoles

D'autres formes de sociabilité à Nova Itapeçerica se manifestent dans la pratique des échanges. Autrefois, le *mutirão* était un moyen incontournable d'avoir recours à l'aide d'autrui. Le *mutirão* consiste en des travaux collectifs s'appuyant sur l'aide mutuelle et qui visent un objectif déterminé dont tous seraient bénéficiaires. Cette solidarité était auparavant très répandue surtout pour les travaux agricoles, s'avérant une solution pour résoudre les problèmes de rareté de la main-d'œuvre d'une part et de manque de moyens financiers d'autre part (Queiroz, 1973 : 4), ajouté à cela la vitesse de travail. Pour Dumora (2006 : 319). Ce serait donc à partir des difficultés rencontrées dans le mode de reproduction matérielle que ce serait développée cette forme de sociabilité particulière autour des activités agricoles. Ainsi le *mutirão* représente-t-il la forme de sociabilité et d'entraide caractéristiques des interrelations au sein des communautés rurales au Brésil.

Les formes de solidarité comme le *mutirão*, l'entraide et l'échange de journées de travail ne sont plus guère rencontrées à Nova Itapeçerica aujourd'hui mais ce ne fut pas toujours le cas. Des témoignages parlent des intenses moments d'échange et d'entraide qui ont eu lieu pendant les premières années d'occupation à NI-1 et NI-2. Pour le groupe de Cruzeiras, la pratique du *mutirão* est réalisée à des moments comme ceux de l'entretien des terres et les défrichages. Pour les autres groupes le *mutirão* est pratiqué pour défricher les terrains, préparer le sol, planter, entretenir la terre, récolter, et même construire de petites maisons dans les premières années d'installation dans la localité.

Dans le groupe étudié, la production agricole est aujourd'hui restreinte et tournée presque exclusivement vers l'autoconsommation. Cela ne nécessite pas d'emploi de main-d'œuvre externe. Dans les rares cas où les agriculteurs vendent leurs excédents, ce sont eux ou d'autres membres de leur famille qui exécutent tous les travaux. Un seul agriculteur de NI-1 (Zé Buigui) embauche régulièrement des journaliers de la localité au moment de la récolte du manioc, leur donnant une petite rémunération en argent (« une aide » / *uma ajuda*), en complément d'une partie de la production qu'ils sont autorisés à emmener. On trouve quelques cas, surtout des hommes âgés, qui font appel à une main-d'œuvre externe, souvent un jeune homme de la localité. Généralement cela tient au manque de temps ou à l'importance du travail qu'exige la cueillette du manioc.

- Les échanges comme outil de sociabilité

La solidarité et la sociabilité dans les échanges de semences continuent à se manifester depuis l'arrivée des premières familles dans la localité. Cette pratique liée à l'agriculture contribue fortement à renforcer les maillons de la chaîne de sociabilité des habitants de Nova Itapecerica, et joue un rôle majeur dans le maintien et la reproduction de la sociabilité communautaire. L'analyse des faits, des gestes et des attitudes qui rythment le temps quotidien, a fait l'objet d'innombrables travaux perçus comme une démarche originale sur la façon dont le temps est vécu et mémorisé dans une société rurale (Zonabend, 1980 ; Bromberger, 1981). Et dans la société de Nova Itapecerica, c'est avec la culture du manioc et de *l'aipim*⁶⁶ que l'on observe les échanges de semences, suivis celles de maïs, haricots et légumes. Il existe une grande quantité de travaux en France comme au Brésil⁶⁷ concernant le thème large du manioc. Cependant, chaque État, chaque région et chaque groupe social a ses propres traditions, variétés préférées et techniques de culture et transformation adaptées aux goûts et particularités locales.

Comme culture principale de la région, 39 variétés de manioc ont été répertoriées, parmi lesquelles 20 sont cultivées. Ayant la préférence pour les variétés *Pratina* et *Cacau* pour le manioc, et *Rosa branca*, *Cacau* et *Manteiga* pour *l'aipim*, due surtout au temps de croissance plus court, d'environ 6 mois. Dans cette profusion de variétés, les échanges de cultivars se déroulent communément entre les voisins et les familiers qui font toutes sortes d'expérimentations concernant l'époque de plantation, la saveur à la consommation, les meilleures variétés pour la farine. Enfin, pour l'autoconsommation comme pour la vente, l'échange de boutures (*manivas*) de manioc fonctionne comme composante des relations. Selon les récits, personne ne reste sans boutures à planter. S'il en manque, il suffit d'en demander au voisin, si bien que le manioc est toujours présent dans l'alimentation des familles. Certaines variétés mentionnées par les habitants n'existent déjà plus dans la région, car leurs boutures ont été perdues au cours des années et une sélection des meilleures variétés, des plus adaptées et des plus résistantes aux conditions édapho-climatiques⁶⁸ locales s'est effectuée progressivement. Ainsi nos interlocuteurs citèrent 29 variétés de manioc et 10 variétés d'*aipim*. Parmi elles, 14 variétés de manioc et 6 d'*aipim* sont cultivées par les familles de Nova Itapecerica

⁶⁶ Le manioc se divise en manioc doux et amer. *L'aipim* appartient au groupe des manioc doux. C'est une variété de manioc qui présente une teneur moindre en acide cyanhydrique. Il est connu sous divers noms en fonction des différentes régions du Brésil. (Embrapa : 2013)

⁶⁷ En France, voir le travail d'Emperaire et Pinton (1999). Au Brésil voir Embrapa (www.cnpmf.embrapa.br)

⁶⁸ Les conditions liées au sol (ph, texture, teneur en ion, humidité) et aux changements climatiques.

Tableau 3- variétés de maniocs et aipim relevées à Nova Itapeçerica

Maniocs mentionnées (nom vernaculaire)	Maniocs cultivées à NI	Aipims mentionnés (nom vernaculaire)	Aipims cultivés à NI
<i>Nagô</i>		<i>Cacau</i>	❖
<i>Milagrosa</i>		<i>Peixe</i>	❖
<i>Pratina</i>	❖	<i>Damáso</i>	
<i>Branca Leite</i>		<i>Manteiga</i>	❖
<i>Barbinha</i>	❖	<i>Rosa branca</i>	❖
<i>Branquinha</i>		<i>Trisuma</i>	
<i>Castelhana</i>		<i>Casca de queijo</i>	
<i>Castelhana branca</i>		<i>Eucalipto</i>	
<i>Castelhana preta</i>		<i>Mimoso</i>	❖
<i>Cacau</i>	❖	<i>Cinzento</i>	❖
<i>Pratina</i>			
<i>Mucuré</i>			
<i>Lagoa branca</i>			
<i>Cravelinha/cravela</i>	❖		
<i>Cravelão</i>			
<i>Branca de leite</i>	❖		
<i>Engana ladrão</i>			
<i>Manteiga</i>			
<i>Caraíba</i>	❖		
<i>Inveja</i>	❖		
<i>Olha roxo</i>			
<i>Catingueira</i>			
<i>Rio Grande</i>	❖		
<i>Rio Grande Branca</i>	❖		
<i>Paracatu</i>	❖		
<i>Maria pau</i>	❖		
<i>Sutinga</i>	❖		
<i>Sete Anos</i>	❖		
<i>Lazão</i>	❖		
Total : 29	14	10	6

À Nova Itapecerica 1 et 2, trois agriculteurs fournissent les boutures de manioc aux autres familles (Zé Buigue à Nova Itapecerica 1, Maria de Jesus à Nova Itapecerica 2, et Zuza à Cruieras). On trouve ainsi un réseau bien établi. Dans ce dernier groupe, toutes les familles possèdent un petit espace planté avec du manioc et les boutures sont transmises déjà depuis le temps des premiers habitants de cette partie basse de la localité. Le groupe formé par les familles qui sont arrivées en dernier dans la région (« Ceux du Dehors » - CDD), échange ses boutures de manioc avec le groupe de NI- 1. Comme les boutures de manioc se propagent sous la forme de *manaibas* ou *manivas*⁶⁹, elles sont généralement distribuées à ceux qui en demandent pendant une période de récolte. Ainsi le manioc reste un bien collectif et une obligation de circulation.

L'époque de la plantation est déterminée par les conditions climatiques locales, principalement la disponibilité en eau du sol et la température, par les caractéristiques de la variété et par la destination de la production. En ce qui concerne le climat, on doit également considérer la fréquence des périodes de sécheresse, l'excès de pluie lors des différentes phases de culture et les caractéristiques du sol (Embrapa, 2013). En général, la plantation est faite au début de la saison des pluies, c'est-à-dire, d'avril à août, car l'humidité et la chaleur sont les éléments essentiels du bourgeonnement, de l'enracinement et de l'implantation des plantes au champ. Pendant la récolte, il est commun de voir des brouettes pleines de *manivas* circulant dans tout le village. Les autres semences comme le maïs, les légumes et les salades sont achetés au marché d'Itanagra.

Voici ci-dessous, le tableau qui représente les plantes à usage alimentaire le plus courantes dans la localité.

⁶⁹ *Maniva* : connue également localement comme *manaiba* ou *maniba*, c'est un morceau de la tige du manioc par laquelle s'effectue le processus de propagation de la culture (bouturage).

Tableau 4 : Les plantes les plus courantes à l'usage à Nova Itapecerica

Nom courant	Identification botanique
Abóbora (potiron)	<i>Cucurbita moschata, Cucurbita máxima</i>
Andu (pois d'angole)	<i>Cajanus cajan</i>
Batata (pomme de terre)	<i>Solanum tuberosum</i>
Couve (chou portugês)	<i>Brassica oleracea</i>
Chuchu (chouchou)	<i>Sechium edule</i>
Coentro (coriandre)	<i>Coriandrum sativum</i>
Feijão (haricot)	<i>Phaseolus vulgaris</i>
Fava (fève)	<i>Vicia faba</i>
(al)Favaca (basilic)	<i>Ocimum basilicum</i>
Feijão mangalô (haricot)	<i>Phaseolus Lunatus</i>
Hortelã (menthe)	<i>Mentha spicata</i>
Jilô (gilot)	<i>Solanum gilo</i>
Maxixe (maxixe)	<i>Cucumis anguria</i>
Pimenta (piment)	<i>Capsicum</i>
Pimentão (poivron)	<i>Capsicum annuum</i>
Quiabo (gombo)	<i>Abelmoschus esculentus</i>
Rúcula (roquette)	<i>Eruca sativa</i>
Taioba (xanthosoma)	<i>Xanthosoma sagittifolium</i>
Tomate (tomate)	<i>Solanum lycopersicum</i>
Milho (maïs)	<i>Zea mays</i>

- **Les plantes médicinales et leurs usages**

A Nova Itapeçerica, les plantes médicinales sont non seulement abondantes mais jouent aussi un rôle important pour les familles. Elles sont généralement utilisées pour les petits problèmes de santé comme la fièvre, la diarrhée, la toux, le mal de tête, la grippe, l'hypertension, les angines. Fonctionnant comme une véritable pharmacie à l'air libre, ces plantes se trouvent dans certains *terrenos*, en quantité variable, et en général il y a toujours quelqu'un de la famille qui connaît ou a entendu parler d'une certaine plante indiquée pour un mal spécifique.

Deux habitantes sont connues pour fournir en plantes médicinales toutes les familles de la localité. Comme il n'y a pas d'hôpitaux ou de centres de soins à proximité, l'utilisation de ces plantes est très répandue. Pour guérir un petit mal les habitants recourent (majoritairement) soit des infusions soit à différentes techniques comme la macération, décoction, bouillon ou poudre. Comme dans la plupart des localités situées dans les zones rurales brésiliennes, on observe le troc ou des dons de ce type de produits. La plus grande partie des semences ou des boutures sont originaires de la localité ou viennent d'autres villes proches situées le long de la route qui va à Salvador. Elles sont rapportées lorsque certains habitants empruntent cette route pour aller visiter leurs parents.

Le tableau ci-dessous présente les plantes médicinales les plus utilisées dans la localité

Tableau 5 : Plantes à l'usage médicinale utilisées à NI (C : cultivées et S : spontanées)

Nom vernaculaire	Nom scientifique	Utilisation	Partie (s) utilisée(s)	Mode d'utilisation	C/S
Algodão	<i>Gossypium hirsutum</i>	Ballonnement et blessures	Feuilles	Infusion avec ou sans lait	C
Alumã ou boldo baiano	<i>Vernonia condosata</i>	Mal au ventre	Feuilles	Infusion	C
Amesca ou Amescla	<i>Trattinnickia burserifolia</i> Marcuis	Mal au ventre, Anti-inflammatoire, anti bactéricide, analgésique, cicatrisante, expectorant	Feuilles	Infusion	C
Anador	<i>Alternanthera brasiliana</i>	Anti-inflammatoire, anti bactéricide, analgésique, cicatrisante, expectorant	Feuilles	Infusion ou décoction	C
Arruda	<i>Ruta graveolens</i>	Mal au ventre	Feuilles	Infusion	C
Aroeira	<i>Schinus terebinthifolius</i>	Inflammation du col de l'utérus	Feuilles	Infusion ou bain	C
Bezetaçil ou (Am) Penicilia	<i>Alternanthera brasiliana</i>	Diurétique/purgative/digestive	Feuilles/fleurs	Infusion	C
Biri-biri	<i>Averrhoa bilimbi</i>	Antidiabétique, fluidifiant du sang	Fruit	Le fruit lui même	C
Boldo	<i>Plectranthus neochilus</i>	Mal au ventre	Feuilles	Infusion	C
Capim santo	<i>Cimopogon citratus</i>	Grippe/mal au ventre	Feuilles	Infusion	C
Canela	<i>Cinnamomum zeylanicum</i>	Maladies respiratoires et digestives	Feuilles et branches	Infusion et décoction	C
Erva doce	<i>Foeniculum vulgare</i>	Calmante	Feuilles	Infusion	C
Erva cidreira	<i>Lippia alba</i>	Mal au ventre	Feuilles	Infusion	C
Gambazinho ou boldo gambá	<i>Plectranthus neochilus</i>	Mal au ventre/mauvaise digestion/maladies rénales	Feuilles	Infusion/décoction	C
Hortelã grosso	<i>Plectranthus cf. amboinicus</i>	Bactéricide/anti-inflammatoire/fièvre	Feuilles	Infusion/décoction	C
Quioiô	<i>Ocimum cf. gratissimum</i>	Grippe/sinusite	Feuilles	Infusion/inhalation	C
Mastruz	<i>Chenopodium ambrosioides</i>	Parasites intestinaux	Feuilles	Macération avec ou sans lait	S
Pejo ou Poejo ou Menta selvagem	<i>Mentha pulegium</i>	Mauvaise digestion/expectorant/antispasmodique	Feuilles	Infusion	S
Sabugueira	<i>Sambucus nigra</i>	Grippe/toux/bronchite/rhinite	Feuille/ fleur/ partie interne de la tige	Infusion	C
Tamarindo	<i>Tamarindus indica</i>	Anti-inflammatoire/constipation	Feuilles/fruits	Infusion/le fruit	C

- La magie et la beauté des plantes

Quand on parle de culture on parle aussi des pratiques concernant le monde « spirituel et magique ». L'emploi de plantes à fonction protectrice est très répandu dans la culture populaire brésilienne, surtout parmi les populations qui occupent les zones rurales du pays. Généralement utilisées sous forme de bains pour protéger contre toute forme de « mauvais œil » (*mau olhado*), ces plantes circulent avec grande facilité particulièrement entre les femmes, quelle que soit leur religion. Les catholiques et les protestants partagent la même croyance fondée sur le pouvoir de l'énergie négative que possèdent certaines personnes, pouvoir qui peut affecter directement celui qui est touché ou vu par cette personne. Ce sont généralement des femmes qui détiennent et utilisent ce type de traitement, mais de nombreux hommes partagent également cette même croyance.

Il est difficile de trouver une maison dans la localité qui ne possède pas un échantillonnage des quelques plantes considérées comme magiques. Même s'il en existe d'autres assez nombreuses utilisées à cette fin dans tout le Brésil, dans le cas étudié, trois seulement ont été mentionnées et trouvées à Nova Itapecerica, ce sont :

Tableau 6 : Plantes à l'usage « spirituel »

Nom vernaculaire	Identification botanique
<i>Punhal ou Espada d'Ogum</i> (en français : Servièrre ou Langue de belle-mère)	<i>Sansevieria trifasciata</i>
<i>Espada de Santa Bárbara</i> (en français: Tradescantia)	<i>Tradescantia spathacea</i>
<i>Arruda</i> (en français : Rue fétide)	<i>Ruta graveolens</i>

On remarque à côté des plantes médicinales et de celles considérées comme magiques par leurs utilisateurs, une profusion de fleurs ornant les maisons, présentant un lieu fleuri, coloré et agréable aux yeux des observateurs les plus sensibles. Ce sont des bougainvilliers, des acacias, des roses. Un vrai mélange de couleurs et d'odeurs qui se répand dans tout le village pendant l'époque de la floraison. Ainsi il y a toujours de petites fleurs plantées autour, ce qui rend l'échange de semences ou de boutures de plantes ornementales très fréquent dans la localité. Les principales figurent ci-dessous.

Tableau 7 : Plantes à l'usage décoratif

Nom vernaculaire	Identification botanique
<i>Alfinete</i> (en français : Asparagus)	<i>Asparagus densiflorus</i>
<i>Bambuzeiro</i> (en français : Bambou)	<i>Bambusa vulgaris</i>
<i>Primavera</i> (en français : Bougainvillier)	<i>Bougainvillea glabra</i>
<i>Cigano</i> (en français : non connu)	<i>Fridericia speciosa</i>
<i>Crusia</i> (en français : Clusia)	<i>Clusia fluminensis</i>
<i>Margarida</i> (en français : Marguerite)	<i>Chrysanthemum leucanthemum</i>
<i>Rosas</i> (en français : Rose)	<i>Rosa x grandiflora</i>
<i>Palmeira (areca)</i> (en français: Palmier d'arec)	<i>Dyopsis lutescens</i>

Cependant, parmi les activités relatives aux plantes, le moment de la *farinhada* est de loin le moment de sociabilité principale pour les groupes. C'est ici que nous voyons les enfants, les jeunes, les hommes et les femmes participer activement au processus singulier et convivial qui sera décrit ci-dessous.

4- La sociabilité autour des maisons à farine au moment de la *farinhada* .

«Faire de la farine c'est du boulot, mais c'est bien de voir tout le monde réuni. On reste toute la journée ensemble à faire la farinha » (Fátima- habitante de NI-1)

« *Fazer farinha dá uma trabalhadeira danada, mas é muito bom ver todo mundo reunido. Agente fica o dia inteirinho junto por conta da farinha*»

La maison à farine (*casa de farinha*) est l'endroit où le manioc est transformé en farine. La *farinhada* ou préparation collective de la farine du manioc (*farinha de mandioca*) est suffisamment fréquente dans la localité et assez répandue pour être qualifiée d'activité courante. Les règles du « bon vivre ensemble » (*boa convivência*) y sont acceptées avec joie et légèreté et un réseau de relations internes s'y développe. Ce processus est un héritage des indigènes qui peuplaient le Brésil lors de premières années de sa découverte et qui jusqu'à aujourd'hui conserve un rôle important, direct ou indirect, dans la vie des groupes ruraux. À l'époque coloniale, la farine de manioc n'était pas seulement utilisée pour nourrir les esclaves, employés dans les fermes et moulins, mais aussi pour les Portugais qui ne cultivaient pas les terres brésiliennes (Santos et Oliveira, 2013 : 2).

En effet, les gens du *Nordeste* brésilien- les *Nordestinos*, sont connu pour leur tradition de grande consommation de manioc et de ses produits dérivés comme le *beju*, la *puba*, le *sagu*, le *tapioca* ou *goma*, le *polvilho*, et la *fécule*. Des produits qui sont transformés en toutes sortes de gâteaux salés ou sucrés, très appréciés localement.

Dans le cas de la localité de Nova Itapeçerica les familles disposent de deux moulins ou maison de farine de manioc (*casa de farinha*). L'un fut construit dans le courant des années 2000 à Nova Itapeçerica 1, et l'autre, plus ancien, est situé juste après la rivière Sauípe, celle dont on fait la traversée en bac, dans le lieu-dit Saco do Rio. Selon les récits, il a existé trois autres maisons de farine qui ont été détruites ou abandonnées au cours des années à cause de leur mauvais état de conservation. En réalité ces *casas de farinha* sont de petites cabanes qui dépassent rarement 20 m², situées souvent au fond de la maison familiale, abritant un atelier de transformation du manioc. Elles abritent une râpe motorisée (*bola*) ou manuelle (*rodete*) souvent placée sur une surface plane (*sevadeira*), d'une presse (*prensa*) fabriquée avec de gros morceaux de bois, d'un ou deux fours à bois surmontés d'une vasque en métal et d'accessoires :

1) des tamis achetés dans le marché d'Itanagra (*peneiras*) qui sont utilisées pour séparer les parties plus grosses des plus fines ;

2) des ustensiles pour transporter ou stocker la farine crue ou cuite d'un récipient à l'autre pendant le moment de sa torréfaction (la *cabaça*, la *bóia*, le *cocho* et la brouette) ;

3) un ou plusieurs couteaux pour râper l'écorce du manioc, non consommable et de couleur brune ;

4) le racloir (*rodo*) qui fonctionne comme une sorte de spatule pour remuer la farine pendant sa torréfaction ;

5) les bois utilisés pour faire le feu, dont les arbres de la forêt. Les plus employés sont : *Umbaúba* ou *Embaúba* (*Cecropia heloleuca*), *Muruci* (*Byrsonima crassifolia*) *Candeia* (*Gochnatia polymorphe*), *Murta* (*Murraya paniculata*) et *Pau-pombo* (*Matayba elaeagnoides*) car ils sont légers, secs et forment une bonne braise (Camargo et alii 1996). Il faut souligner, selon les déclarations vérifiées par l'ethnographe, que seules les branches sèches trouvées sur le sol sont récoltées pour être utilisées (de même pour le bois utilisé pour cuire la paille de *piçava*). Les arbres ne sont pas abattus ce qui, dans ce cas, confirme les affirmations de nombreux scientifiques⁷⁰ sur le rôle important tenu par ces groupes ruraux dans la conservation de la biodiversité locale.

6) et finalement des sacs en plastique de 80 litres pour stocker la farine préparée. Des ânes sont utilisés pour transporter le manioc dans deux paniers placés sur leur dos (les *caçuás*).

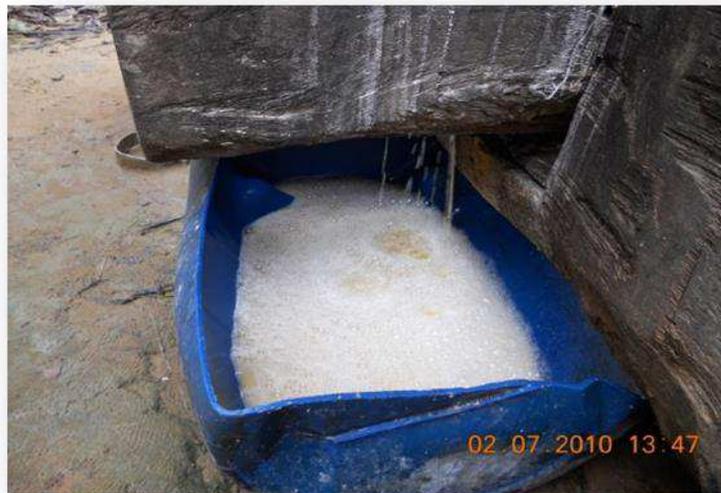
Photo 23 : Une maison de farine à NI- 1 (M.P, février 2012)



⁷⁰ Parmi eux voir notamment les travaux de Diegues, (2000) et Cunha, (2012).

Dans la *casa de farinha* le travail est féminin et masculin, solidaire et collectif, disposant d'une structure de division des tâches et de spécialisation du travail considéré par le groupe comme faisant partie de la tradition. La ligne de production est composée de maillons qui s'enchaînent entre la fin du travail de l'un et la continuité de la tâche par un autre, coordination démontrant une grande connaissance des techniques et un savoir-faire transmis de génération en génération. Ainsi, lorsque se termine l'étape de peler l'écorce du manioc, quelqu'un le transporte pour le râper, un autre s'occupe de faire le feu, et ainsi de suite. Ceci est modulé en fonction de la quantité de main-d'œuvre disponible. La participation du travail féminin à la production est d'une importance fondamentale. Mais le travail masculin reste lui aussi très important, surtout associé à des tâches plus lourdes comme le pressage et le maintien du feu. Ce constat est différent des informations obtenues dans le travail de Van Velthem (2007). Selon elle « la préparation de la farine absorbe toute la famille, les parents, les fils, les beau-fils et belles-filles, chacun dans des fonctions diverses...les hommes exécutent la grande majorité des tâches, exception faite du moment de l'épluchage, une attribution surtout féminine, rarement faite avec l'aide de jeunes hommes » (pg. 610)

Photo 24 : La manaíba extrait de la farinhada réalisée à NI-1 (M.P, juillet 2010)



En général, parce que ce sont elles qui prennent les décisions concernant les travaux de transformation du manioc, les femmes de Nova Itapecerica choisissent le samedi pour réaliser cette activité car ainsi elles peuvent compter sur la participation des fils, des gendres et belles-filles pour les aider dans les tâches difficiles. Ainsi, après le choix d'une date à laquelle sera faite la traditionnelle *farinhada*, tous se relaient à tour de rôle dans le processus qui inclut une série d'étapes. Ces étapes commencent aux premières heures du jour et durent au maximum 17 heures, voire plus, en fonction de la quantité de manioc qui a été récoltée. Pendant la durée du travail les discussions tournent autour de toutes sortes de sujets du quotidien : depuis le prix de la farine qui a augmenté à cause du manque de pluie, jusqu'aux dernières nouvelles de la localité. Il n'y a pas de pause, ni pour boire, ni pour manger. La nourriture est amenée dans une grande casserole. C'est généralement un plat composé d'un féculent, d'une viande, de haricots rouges et bien sûr, de farine de manioc. Il est partagé à tour de rôle entre tous ceux qui sont là, adultes, jeunes et enfants. Parfois quelqu'un amène une boisson gazeuse du type soda, ce qui est très appréciée autant par les enfants que les adultes, mais en général c'est de l'eau qui circule de main en main, ainsi on mange et on boit tout en travaillant.

5- La chaîne opératoire de la *farinhada*

Le constat selon lequel la pensée n'existe pas comme instance séparée des conditions sociales et historiques de son exercice, et qu'elle ne peut pas être réduite à ces conditions, est essentiel pour comprendre comment des auteurs comme Leroi-Gourhan (1943), A. G. Haudricourt et Hédin (1987) ont pu envisager la technologie comme science humaine. Leroi-Gourhan s'est intéressé au rapport entre l'homme et son milieu par le biais de la technique et a mis en œuvre l'outil de la « chaîne opératoire », suivi, développé et adapté en France dès le début des années 1970. Les représentants de cette tendance publiant beaucoup dans la revue *Techniques et Cultures* ont largement démontré l'imbrication de la technique et du social, entre autres Cresswell (1976), Lemonnier (1976/1983) et Balfet (1991). Leur définition de la technique révèle le changement d'orientation par rapport à celle pour laquelle la technologie se limitait le plus souvent à des « *inventaires descriptifs d'ustensiles et d'objets divers de faible valeur sociologique* » (Dupuy, 2007 : 305).

L'étude des chaînes opératoires montre qu'elles sont le point de départ de toute recherche sur les techniques qui, à leur tour, sont obligatoirement insérées dans les autres aspects de la vie. Une chaîne opératoire pour Cresswell « *est une série d'opérations qui transforment une matière première en un produit, que celui-ci soit un objet de consommation ou un outil* » (1976 : 13). Donc,

avec le geste et l'outil, mais aussi avec l'acteur et son savoir technique et l'utilisation spécifique du temps et de l'espace, on découvre finalement une réalité riche et complexe dans la définition classique de toute activité technique comme transformation de la matière (Balfet, 1991 : 13).

C'est pourquoi, dans le but de comprendre cette réalité riche et complexe présente dans le processus de la *farinhada* pratiqué par les habitants de Nova Itapecerica, j'ai utilisé cet outil conceptuel de la chaîne opératoire en faisant une description de chaque étape que comprend la fabrication de la farine de manioc. Dans les pages qui suivent, je décrirai les étapes de la chaîne opératoire de la *farinhada* réalisées dans la localité, divisées selon mes observations *in loco* associées aux critères de découpage pris en compte lors des témoignages recueillis.

a- Tout d'abord cultiver le manioc et l'*aipim* (« *plantar a mandioca* ») :

À Nova Itapecerica les variétés les plus utilisées pour faire de la farine sont : le manioc *cacau* et *pratina*, et les variétés d'*aipim* : *rosa branca*, *cacau* et *manteiga*. On fait de la farine aussi bien avec le manioc seul ou l'*aipim* seul ou avec un mélange des deux. Cependant la farine faite à partir d'*aipim cacau* ou *rosa branca* paraît être la préférée des habitants, en raison de son plus bel aspect, car pour eux, plus la farine est blanche (*alva*) et fine, plus elle est appréciée. Est produit aussi un dérivé très recherché localement appelé *goma* (féculé de manioc) qui après être chauffé, devient une espèce de gâteau plat. Cette gourmandise sucrée ou salée, est très appréciée dans la région et les habitants en mangent à n'importe quelle heure du jour, accompagnée de café, de jus de fruit ou simplement dégustée seule.

Adaptée aux conditions environnementales, résistante à plusieurs maladies et parasites, la culture du manioc démarre dans les mois de pluies dans la région du Littoral Nord, c'est-à-dire, entre avril et juillet. C'est à ce moment-là que l'humidité et la chaleur deviennent des éléments idéaux pour le bourgeonnement et l'enracinement, selon les mots de Madame Ilda, une habitante de NI-1. La récolte, quant à elle, est faite en fonction du cycle de la variété choisie, allant des 10 mois pour les variétés précoces, jusqu'à 20 mois pour les plus tardives. En général, l'arrachage des tubercules est réalisé quand les températures ne sont pas trop élevée et avec peu de pluie. C'est à cet instant que les racines atteignent le maximum de production avec un grand contenu en amidon.

A Nova Itapecerica les sols sont très sablonneux, ce qui facilite la croissance racinaire et la récolte. En général les habitants qui cultivent le manioc cherchent des terrains assez plats ou légèrement ondulés, et selon mes observations, avec une déclivité maximale de 5%. Dans la plupart des cas les plantations sont faites aux environs de la maison, dans le *quintal*, ou parfois dans des terrains « empruntés ». Par exemple, Dona Maria de Jesus, une habitante de NI-2, a occasionnellement

recours au terrain d'un homme originaire de Salvador qui possède sa maison de vacance à Nova Itapeçerica. En contrepartie, elle lui donne une petite partie de la farine de manioc, ou bien souvent, elle défriche (*limpa*) gratuitement son terrain.

Photo 25 : Une habitante de Cruzeiras en train de choisir la bonne bouture (M.P, nov. 2012)



Photo 26 : Des boutures (M.P, nov. 2012)



- b- Transporter les maniocs et les *aipins* qui ont été récoltés jusqu'à la maison à farine (« *levar a mandioca até a casa de farinha* ») : en utilisant des *cassuás* ou *caçuás*, ou une brouette, ou simplement une bassine en métal, les maniocs sont transportés jusqu'à la

maison à farine. Le moyen utilisé dépend de la distance entre le champ de manioc et la maison de farine. Une fois arrivés, ils sont déchargés au sol pour être ensuite épluchés. Dans certains cas le manioc ou l'*aipim* peut être amené déjà épluché, étape qui peut être réalisée devant ou derrière la maison familiale, à l'ombre d'un grand arbre.

Photo 27 : Transport des maniocs ici dans une brouette (M.P, juillet 2010)



Photo 28 : Transport de manioc épluchés dans le caçuá (M.P, juillet 2010)



- c- Éplucher (*descascar*) le manioc : les tubercules sont posés sur une surface plane, soit un sol en ciment, soit sur une feuille de bananier ou encore directement sur le sol, pour que tous les hommes, femmes et enfants présents, commencent à les éplucher. Selon les témoignages, cette phase est considérée comme la plus pénible. Cette opération dure en moyenne toute la matinée jusqu'à l'heure du déjeuner. En général il se forme deux groupes de personnes qui s'installent en cercle à même le sol, ou seulement un groupe qui divise le manioc épluché en deux tas. Le premier groupe a la tâche d'éplucher le manioc jusqu'à la moitié. Et le second continue à éplucher le manioc de la moitié à la fin. Cette technique permet d'éviter que le manioc se salisse et par conséquent doit être lavé avant d'être râpé, ce qui compromettrait la qualité de la farine en plus d'augmenter la charge de travail. Les épluchures de manioc sont généralement incorporées dans l'alimentation des porcs ou utilisées comme engrais organiques.

Photo 29 : Une famille à NI-1 en train d'éplucher le manioc (M.P, juin 2012)



Photo 30 : Le manioc en partie épluché (M.P, juillet 2010)



Photo 31 : Un enfant au moment de l'épluchage (M.P, juin 2012)



Photo 32 : Des enfants qui participent ou regardent l'épluchage du manioc (M.P, juin 2012)



- d- Râper le manioc (« *ralar a mandioca* ») : après l'épluchage, sachant que depuis quelques années on ne trouve plus de râpes manuelles dans la localité, les maniocs sont râpés avec une râpe motorisée. Puis elles sont introduites dans la trémie supérieure, où un système de tiroir permet de presser la matière contre la râpe en rotation. La purée qui en sort est ensuite récoltée directement à l'orifice de sortie au bas de la machine, lorsque le tiroir est en bout de course (il suffit de le retirer pour faire retomber le manioc entier dans la zone de poussée). Ensuite il est mis dans le presseur (*prensa*) pour pouvoir en extraire le liquide (*enxugar*). En général ce sont les hommes qui s'occupent de cette tâche. C'est cette étape qui permet de produire la fécule (*goma*). Après récupération du liquide dans un seau en plastique, il reste au fond du récipient une masse blanche et compacte. Le liquide est écarté, reste alors la fécule dans le fond du seau.

Photo 33 : Les maniocs en train d'être râpés dans une râpe motorisée (M.P, juillet 2010)



Photo 34 : La goma (M.P, juillet 2010)



Photo 35 : Le détail de la fécule (Ming Anthony, juillet 2010)



e- Tamiser (« *peneirar* ») : après que tout le liquide (*manipera*) se soit écoulé, la pulpe râpée peut être placée dans une passoire ou tamis en fibres de bambou tressé de forme circulaire (*peneira*) pour pouvoir être mieux affinée, souvent acheter au marché. Une autre personne, à l'aide d'une calabasse circulaire (*cabaça*⁷¹), jette par un mouvement sous un angle précis (comme celui de jeter une pierre à la surface d'une étendue d'eau pour un ricochet), la pâte humide dans une vasque en métal. C'est pendant cette étape de la chaîne opératoire que la *crueira*, les miettes qui restent de la pulpe crue du manioc (nom qui a donné celui d'un des hameaux de Nova Itapecerica), va être retirée de la passoire pour ensuite être utilisée dans l'alimentation des animaux.

Un homme qui habite à Nova Itapecerica 1 réalise deux fois cette étape : d'abord juste après le moment de la sortie de la farine du pressoir, et ensuite après sa sortie du four. Puis il y a ceux qui comme Madame Fátima, également habitante de Nova Itapecerica 1, utilisent la passoire seulement après que la farine soit cuite (*torrada*), ce qui réalise une économie de temps.

⁷¹ De grands fruits secs qui peuvent servir de récipient. Ils sont produits par des plantes qui se répartissent en deux familles, les Cucurbitacées représentées principalement par l'espèce *Lagenaria siceraria* et les Bignoniacées représentées par le calabassier (*Crescentia cujete*).

Photo 36 : Jeune garçon pendant le tamisage (M.P, février 2012)



Photo 37 : Femme qui utilise la cabaça (M.P, juillet 2010)



À ce moment-là cette femme transportait du manioc râpé jusqu'à au four

- f- Torrifier la farine (« *torrar a farinha* ») : Ensuite, celui ou celle qui va torrifier la farine s'assoit sur la partie cimentée qui entoure le four, se positionnant bien en face. Il commence à remuer la pulpe de manioc crue à l'aide d'un grand racloir (*rodo*) en bois. Considérée comme une étape difficile, la torrification est une activité partagée entre les hommes et les femmes présents dans la *casa de farinha*. En général il y a deux fours l'un

à côté de l'autre, une personne met la pulpe dans le premier four pour qu'elle cuise pendant environ 20 minutes. Après cette période, le produit est passé dans le second four durant encore 20 minutes par une autre personne qui continue le processus. Cela n'est pas toujours possible et dépend du nombre de personnes disponibles. Il est important de noter que c'est la température du four qui agit sur la granulation de la farine. Plus le feu est faible, plus la farine est fine.

Photo 38 : La torréfaction de la farine (M.P, mars 2013)



- g- Mettre la farine dans des sacs plastiques (« *colocar no saco plástico* ») : après avoir été torréfiée, la farine sera mise dans des sacs en plastique de 80 litres pour être consommée ou commercialisée.

Photo 39 : Femmes au moment d'emballer la farine (M.P, juillet 2010)



Pour résumer, chacun connaît le processus, la séquence des tâches décrites ci-dessus, ce qu'il faut faire et quand. Tous travaillent de façon ininterrompue. Quant aux enfants, avec leur curiosité caractéristique, ils suivent tout le processus, aident quand ils sont sollicités et apprennent ainsi peu à peu, de façon pratique, l'art traditionnel de la préparation de la farine.

6- Modalités de rétribution des travaux exécutés pendant la *farinhada*

Sachant que la *farinhada* est une activité qui, pour des raisons techniques, ne peut pas être menée individuellement, la contribution extérieure de parents et des amis pendant ces moments de dur travail est vue comme un geste qui doit être récompensé. Une rétribution est due également au propriétaire de la *casa de farinhada*, qui lui doit être aussi « remboursé » pour l'emprunt de son espace et ses outils utilisés par les habitants de la localité pour transformer le manioc en farine. Ainsi, les habitants de Nova Itapeçerica utilisent deux modalités bien définies pour rétribuer les aides reçues au moment de la *farinhada* :

A- Envers le propriétaire de la maison de farine.

Pour les deux maisons à farine qui sont utilisées par tous les habitants de Nova Itapeçerica, une répartition simple et considérée comme juste par toutes les parties concernées, est faite entre les participants et le propriétaire. Si la personne qui fait la farine de manioc est le propriétaire du manioc et de l'*aipim* utilisés dans le processus, le produit final sera divisé de la manière suivante :

sur la base de production d'un sac de 80 litres de farine, 10 litres vont au propriétaire de la maison à farine, et entre 3 à 4 litres sont divisés entre les participants qui ne font pas partie du cercle familial. Si la production atteint seulement la moitié, c'est-à-dire 40 litres, le propriétaire de la maison recevra 5 litres de farine. Et si la production n'atteint pas les 40 litres, un peu moins est donné au propriétaire de la maison à farine (4 litres). Cependant, si un important degré d'amitié existe entre celui qui fait la farine et le propriétaire de la maison à farine, même si la production n'atteint pas les 80 litres, les 10 litres sont garantis à celui qui a prêté son local pour la *farinhada*.

B- Quand celui qui fait la farine n'est pas le propriétaire du manioc utilisé.

Ce système est connu sous le nom de « moitié » (*meia*). Si celui qui fait la farine ne possède pas les maniocs ou les *aipins*, il devra donner au propriétaire de la maison à farine les mêmes 10 litres, ceci bien sûr si la production atteint 80 litres. Le reste sera divisé par moitié, c'est-à-dire que ceux qui exécutent le travail se partagent 35 litres, et celui qui fournit le manioc reçoit aussi 35 litres.

C- La commercialisation de la farine

En ce qui concerne la commercialisation, il en existe deux types : d'une part quand le produit est vendu directement par les habitants, et d'autre part quand il est écoulé par le propriétaire de la petite épicerie située à Nova Itapecerica 1, qui fait office d'intermédiaire. En juillet 2010, le litre était vendu par ce monsieur à 1.2 reais. Et en décembre 2013, en fonction des mauvaises conditions de récolte, le même produit a atteint la valeur très élevée de 5 reais. Les données recueillies pendant le temps passé au sein de la localité, montrent que le prix du litre de farine a augmenté de presque 5 fois, surtout à cause du manque de pluie qui a sévi dans la région en 2013.

Ainsi, les modalités de rétribution des travaux pendant le moment de la *farinhada* demeurent précises et suivent des règles implicites bien établies au long du processus de sociabilité de coopération. Cette sociabilité contraste avec la volatilité du prix de revente au détail dans le circuit commercial. Une autre forme d'appui est très présente à Nova Itapecerica, celle présente pendant le travail d'artisanat de la *piçava*.

7- La sociabilité autour de l'artisanat de la piçava

C'est principalement entre les mères, les filles, les belles-mères et les belles-filles qu'ont lieu les échanges concernant tout ce qui touche le domaine de la *piçava*. Ces échanges sont, dans le discours des femmes, plus précisément des emprunts (*um empréstimo*), puisque ces femmes empruntent entre elles toutes sortes de matériaux : de la paille de *piçava* sèche, des fioles de teinture, des casseroles pour cuire la paille, etc. De sorte qu'un contrat moral implicite de bonne

conduite est établi entre celle qui emprunte et celle qui reçoit, qui a naturellement une obligation de redonner le même produit, éventuellement avec de petites faveurs. .

À Nova Itapeçerica, j'ai constaté plusieurs fois le va-et-vient des femmes artisanes, d'une maison à l'autre, pour emprunter tel objet, demander « un peu de paille », (*um pouco de palha*), ou encore pouvoir bénéficier du bain de teinture⁷² qui vient d'être effectué chez une autre femme artisan. Couramment des voisines proches vont ensemble « extraire la paille » (*tirar a palha*) ou empruntent des feuilles sèches, dans les cas de nécessité immédiate. Un autre exemple très concret de cette large sociabilité concerne le moment assez laborieux du dépliage des feuilles, appelé « ouvrir la paille » (*abrir a palha*). Il arrive même que des femmes cueillent ou collectent des feuilles de *piçava* ou ramassent du bois de feu pour une voisine malade. On trouve aussi celle qui donne une fiole de teinture d'une couleur qui manque dans les petits magasins situés dans les villages environnants. Et il y a celles qui emmènent à la vente les rouleaux de tresses de paille écruées ou colorées. Finalement celles qui empruntent un récipient pour pouvoir faire la cuisson de la paille de *piçava*. Tous ces exemples montrent que les maillons sociaux des échanges qui sont des composantes de la sociabilité et des rapports sociaux dans la vie quotidienne de la localité regorgent de situations d'échanges non marchands. À partir de ce constat, et en s'appuyant notamment sur les travaux de Sigaut (2004, 2009), je considère que la technique, l'apprentissage et le plaisir au travail, en d'autres mots, la tradition, sont très présents à Nova Itapeçerica pendant ces intenses moments de partage, comme ceux décrits pendant la *farinhada* et le rassemblement autour de l'artisanat de *piçava*. En dépit des premières appréciations et de l'apparente impression négative au plan de la collaboration que les habitants se font d'eux-mêmes, on voit que les liens sociaux nécessaires pour qu'une expérience partagée puisse exister sont incontestablement présents. Et c'est à partir de ce constat d'observation que j'ai pris la décision d'utiliser les techniques comme point de référence pour mes analyses.

Selon Sigaut (2009 : 42), « *une technique n'est vraiment connue que quand on en a acquis l'expérience, par un apprentissage plus ou moins long. C'est elle aussi qui est à la base du sens commun des groupes sociaux et la grammaire des façons de faire à laquelle on doit se conformer plus au moins* ». C'est cet apprentissage et ce partage qui nous conduiront à la notion de nécessité, puis à la construction de la conscience d'autrui et de soi-même. Les rapports féminins facilités surtout par l'usage commun de la *piçava* réduisent considérablement les conflits dans la localité. En effet, c'est à partir d'ici que j'ai pu commencer à vraiment comprendre la réalité sociale vécue

⁷² Une des étapes de la chaîne opératoire de la *piçava* qui sera décrite dans le chapitre qui y est consacré.

par ces individus qui est si complexe et parfois ambiguë, car malgré les manifestations de conflits, on trouve aussi des échanges, des aides, des dons et des réciprocitys. Et on voit qu'avec les conflits, les aspects « coopératifs » et « collaboratifs » du travail finissent eux aussi par contribuer à l'organisation du groupe, réalisant peu à peu sa cohésion et son autoreprésentation.

Par exemple, si on se réfère à la sociabilité existant entre les femmes appartenant aux quatre groupes qui forment la localité de Nova Itapeçerica, on observe que celle-ci relève entre autres du fait que les femmes doivent obligatoirement partager la même ressource naturelle, la *piçava* pour leur activité d'artisanat. A cause des dangers imminents que représentent pour ces femmes le moment de l'extraction de la *piçava* (par exemple la rencontre avec des animaux dangereux comme les serpents et les jaguars), la cueillette se fait toujours par deux femmes ou plus. Néanmoins ce type de camaraderie existe surtout entre les femmes qui appartiennent au même groupe, voir la même famille, nucléaire ou élargie.

Dona Helena (Crueiras) : « Je n'aime pas aller toute seule dans la forêt ! J'appelle toujours quelqu'un pour aller avec moi. Il y a toujours quelqu'un de la famille disponible »

« *Eu não gosto de ir sozinha no mato ! Eu chamo sempre alguém para ir comigo. Tem sempre alguém da família disponível* ».

Ethnologue : « Des femmes d'autres groupes aussi ? De l'autre côté de la rivière par exemple ?

Dona Helena : « Non ! J'appelle plutôt les femmes de la famille. D'ici même. Parfois je demande de l'aide d'une voisine de là-haut, vers NI-2, mais elles sont de la famille aussi ».

« *Não ! Eu chamo mais as mulheres da família. Daqui mesmo. Às vezes eu peço ajuda de uma vizinha lá de cima, para as bandas de NI-2, mas elas são da família também* ».

Ethnologue : Pourquoi ? Les autres femmes ne vous aident pas ?

Dona Helena : « Ce n'est pas ça ! On a des coins à nous. Tu sais, c'est aussi trop loin pour les femmes de la haut »

« *Não é isso não. A gente tem uns lugares nossos. Sabe, é também longe para as mulheres lá de cima* ».

Ethnologue : Mais, en dehors des voisines plus proches de chez vous, vous avez déjà fait appel à d'autres femmes ?

Dona Helena : « Peut-être ! Je ne me rappelle pas ! Tu sais, ils sont là-bas et nous ici ! »

« *Talvez ! Eu não lembro não. Sabe, eles estão lá e nós aqui* ».

Cependant, cela ne veut pas dire qu'entre femmes on ne retrouve pas des rapports de concurrence pour avoir accès par exemple aux endroits les plus proches de leur maison pour cueillir la *piçava*, ou encore aux circuits de distribution de leur artisanat. On retrouve ce type de rapports concurrentiel

et comme on le verra dans le chapitre destiné à la commercialisation, le fait que les femmes n'ont accès à tous les circuits de vente établis.

Malgré la cordialité on constate qu'il y a une vraie division spatiale pour l'acquisition de la *piçava* entre les différents groupes qui cohabitent à Nova Itapeçerica. Pendant les entretiens, quelques-uns se sont même plaints de l'augmentation du nombre de femmes qui se sont lancées dans le travail d'extraction de *piçava*. Pour ces femmes, ceci est en train de provoquer la diminution de cette ressource naturelle. Au contraire, d'autres pensent qu'il y a toujours de la place pour celles qui en ont besoin. Enfin, même si le discours contredit parfois les vraies intentions, ces femmes sont obligées de partager la même ressource naturelle. Et ce constat a certainement un rôle dans les rapports établis au fil des années entre les femmes qui appartiennent aux différents groupes qui forment Nova Itapeçerica.

Finalement, j'ai pu observer que l'activité de l'artisanat constitue une vraie chaîne de relations pour ces femmes, même si elle s'avère parfois fragile et traversée de tensions, surtout dès les premières et dernières phases du processus de production. Ce constat est valable non seulement dans le périmètre de Nova Itapeçerica mais aussi dans les villages environnants que j'ai eu l'opportunité de visiter, fait qui démontre que la technique et le social sont continuellement imbriqués.

Comme on a pu constater tout au long de l'analyse, parfois les gestes de sociabilité ne suffisent guère à cacher les malaises et les malentendus qui perdurent au fil des ans, et c'est maintenant autour du thème des nouvelles formes d'organisation rurales que les données observées permettront d'étayer cette affirmation.

8- Autour de nouvelles formes d'organisation comme celles des associations rurales

Ces pratiques associatives de la société brésilienne ont pris une place spéciale avec le processus de mobilisation et de négociation des mouvements sociaux de la décennie 1980, spécialement dans certaines régions. Ces pratiques ont donné à la société civile une densité expressive et associative fondée sur l'idéal de la lutte pour les droits et la citoyenneté (Carlos et Silva, 2006 : 165).

L'intégration au marché d'échange capitaliste et à la société nationale (administration, école, Eglises, services techniques) a aussi conduit les communautés rurales à se doter de nouvelles structures de représentation, de coopération et d'échange monétaire, sans abandonner pour autant complètement les formes d'organisation patriarcale ou communautaire, ni les pratiques et valeurs de réciprocité et de redistribution d'origine paysanne.

Dans le cas des « sociétés rurales » (*sociedades rurais*), l'organisation formelle des producteurs correspond à une structure juridique socioprofessionnelle. On ne devient pas membre de

l'association par essence ou par naissance, comme dans le cas de la communauté, mais par choix libre et volontaire, moyennant une relation contractuelle impliquant le paiement d'une part sociale. En dépit de l'inadaptation de ces structures juridiques d'ordre productives, la création des organisations d'agriculteurs peut donc soit correspondre à la modernisation de la réciprocité, soit au contraire, privilégier le développement des échanges commerciaux (Sabourin, 2007).

Pour Sabourin (2007), ces nouvelles organisations sont souvent destinées à gérer l'interface entre le monde domestique local (les familles, la communauté) et la société externe : le marché, l'administration, la ville. Parfois, le changement du système d'organisation conduit à une confusion en matière de valeurs. Cette confusion à son tour peut conduire aussi à l'adoption ou au refus, involontaire ou inconscient, de stratégies et de logique de nature différente voire opposée. Pour la localité analysée, j'ai pu observer pendant les réunions des associations, que, les chemins qui mènent au mouvement associatif à Nova Itapecerica se heurtent à quelques obstacles.

« Ah jeune fille, ici c'est du n'importe quoi ! Je ne sais même pas pourquoi les gens d'ici forment des associations ! C'est juste pour avoir des disputes ! Un jour cette situation va tourner au drame, tu verras ! (Monsieur Itaitê, habitant de de NI-1)

« *Menina, aqui é uma bagunça só ! Eu nem sei porque as pessoas daqui criam associações ! Só serve para ter brigas ! Um dia isso vai acabar em drama, espera só para ver !* »

On voit que le thème des associations rurales est un sujet assez sensible dans la localité. Ce petit groupe possède, dans un espace de vie réduit, deux associations, l'une qui concerne des paysans de Cruzeiras et à NI-2 et l'autre, une association villageoise à Nova Itapecerica 1. Les deux ne s'entendent absolument pas l'une avec l'autre, pas plus que les membres entre eux. Des histoires d'argent détourné, des malentendus, et même des soupçons de pédophilie font partie du quotidien de Nova Itapecerica. Outre les questions liées à l'entretien des routes, généralement les comptes rendus de réunions qui se déroulent dans les deux associations concernent des thèmes récurrents et importants pour toutes les familles. Les sujets abordés sont l'entretien de l'école, le goûter des enfants pendant la période de classe, l'obtention d'un véhicule pour transporter les malades jusqu'aux urgences. Plus récemment, un autre sujet commence à préoccuper la population : le manque de terre pour planter et pour recevoir les nouvelles familles qui se forment au fil des années.

Or nous savons que les associations dans la plupart de cas contribuent de façon irremplaçable au maintien et au renforcement du lien social dans les villages. Nous savons aussi que la contribution associative à la cohésion sociale est multiple car elle entretient les réseaux de relations au sein de la

commune, favorisant la connaissance de l'autre et l'apprentissage de la vie collective, et contribue également à faire des communes des lieux où il fait bon vivre, animés, conviviaux, riches de possibilités, où chacun peut s'impliquer. Cependant, à Nova Itapecerica la cohésion sociale entre les habitants s'avère un véritable défi pour la communauté. Les réactions d'opposition et désaccord sont bien évidentes au moment des réunions des associations. On a observé que les participants ont du mal à trouver un consensus sur des sujets le plus « simples », comme par exemple celui de la fermeture du robinet qui approvisionne en eau⁷³ le groupe de NI-1.

Du côté de l'association de Crueiras, les problèmes tournent surtout autour d'une dette de 1200 reais (400 euros) contractée envers l'organisme de protection environnementale local, par un des anciens présidents. Le fait est que cette dette n'a jamais été acquittée, et sa valeur augmente, les familles ne trouvent pas un consensus pour payer cette dette. En fait, l'histoire de cette dette illustre les contradictions au sein d'organismes publics locaux. Comme le pont qui traverse la rivière est inachevé, les familles avaient décidé par le moyen de cette association, de demander le prêt d'un tracteur à la mairie d'Itanagra, dans le but d'élargir le chemin pour permettre le passage aux véhicules. Ainsi, les habitants de Crueiras et NI-2 ont décidé eux-mêmes d'entreprendre les travaux nécessaires pour élargir les berges, sans se soucier des normes nécessaires pour restaurer la végétation autour de la rivière. Car pour restaurer les berges, des normes et des techniques strictes sont préconisées⁷⁴ mettant en œuvre : fascinage, tressage, tapis vivant, peigne, caisson végétalisé, pieux jointifs, plantations, bouturage et semis. Or, comme aucune de ces techniques n'a été employée, les bords de la rivière Itapecerica ont souffert des conséquences. Le résultat de cette tentative d'amélioration du cadre de vie de ces familles, fut une amende de 1200 reais à leur association. Et pour une petite association une dette comme celle-là représente une grosse somme d'argent.

Malgré les difficultés de la vie collective à Nova Itapecerica, les formes historiques du mouvement associatif brésilien continuent à orienter l'action de la société. Qu'elle tende vers le traditionnel et l'autoritaire ou vers l'innovant et le démocratique : « *la forme à de multiples facettes, diverses et diffuses, qui caractérisent la pratique associative dans le pays et s'insèrent dans une mosaïque ambivalente de culture politique brésilienne, aux traits hybrides prononcés, dont l'alignement culturel alimente une discussion politique constante* » (Ricci, 1994 : 83).

⁷³ Elle provient de la rivière Nova Itapecerica.

⁷⁴ Dans un autre contexte, voir le site du Parc Naturel Régional des Grands Causses. Site <http://www.parc-grands-causses.fr/> visité le 21/02/2014.

Dans la localité étudiée comme ailleurs, le mouvement associatif reste un instrument vital pour qu'un groupe social sorte de l'anonymat et acquière une meilleure expression sociale, politique, environnementale et économique. C'est au moyen d'une association qu'un groupe se fortifie et a de plus grandes chances d'atteindre des objectifs communs. Selon le Code Civil (Loi 10.406 / janv.2002) et la Constitution du pays (article 5°), plus la représentativité du groupe est grande, plus il y aura de chances de succès pour l'association. Dans ce contexte un sujet important commence à être discuté dans la localité : celui du manque de terres pour les familles. L'absence de surfaces destinées aux cultures principales, touche d'emblée cette localité. Pendant l'année 2011, des premiers bruits ont couru sur la possibilité de nouvelles occupations qui seraient faites dans une grande propriété foncière située aux alentours de Nova Itapeçerica appartenant à un grand fermier originaire de Salvador qui apparemment personne n'avait encore rencontré . Ainsi, en respectant l'anonymat des interlocuteurs, je décrirai ci-dessous comment un petit groupe s'est organisé pour préparer cette incursion risquée.

9- Au sujet des nouvelles « occupations » (*ocupações*) de terres

Poème: *Confissões de um Latifúndio*

« *Por onde passei, plantei a cerca farpada,
plantei a queimada.
Por onde passei, plantei a morte matada.
Por onde passei, matei a tribo calada,
a roça suada, a terra esperada...
Por onde passei, tendo tudo em lei,
eu plantei o nada* ».

Poème : *Confessions d'un Latifúndio*

« Par où je suis passé, j'ai planté le barbelé,
j'ai planté la terre brûlée.
Par où je suis passé, j'ai planté la mort tuée.
Par où je suis passé, j'ai tué la tribu muette,
la brousse suante, la terre désirée...
Par où je suis passé, ayant tout légalisé,
j'ai planté le rien ».

Comme le suggère a contrario ce poème de Pedro Casaldáliga, prêtre espagnol partisan du mouvement pour la réforme agraire au Brésil, l'occupation est à la fois une réalité douloureuse et un concept très largement répandu au Brésil. Nombre d'occupations de terres se font contre le système du *latifúndio*.

En juin 2013, après dix séjours sur le terrain depuis 2010, je me prépare peut-être pour un des derniers séjours à Nova Itapecerica. Sur le chemin qui rejoint la route d'accès à la localité, mon attention est attirée par six ou peut-être sept petits cabanons, construits de façon très rudimentaire, mais qui présentent déjà des allures de *sweet home*, avec des plantations de maniocs, des poules qui caquettent autour de la maison et des fleurs décorant l'entrée principale. Rapidement le moto-boy qui m'amène remarque mon étonnement.

« Oui madame, c'est la nouvelle invasion. Ça a été rapide non ? Ici on ne peut pas négliger nos terres, sinon les autres les attrapent. »

« *Sim senhora, é a nova invasão. Foi rápido né?! Aqui não podemos largar nossa terra senão vem uns que pegam rapidinho.* »

En fait, l'histoire ne s'est pas déroulée exactement comme notre interlocuteur me l'a rapidement suggéré. En réalité cette ferme, « abandonnée » depuis quelques années, non occupée par son propriétaire et donc non productive, appartient à l'habitant de Salvador déjà mentionné ci-dessus. Pourtant comme il est de coutume au Brésil un employé est chargé de veiller sur la propriété (*caseiro*). Ce dernier, bien que n'habitant pas Nova Itapecerica a noué des liens d'amitié avec quelques habitants. Ces derniers mois, j'ai remarqué plusieurs fois sa présence au petit bar de NI-1. Tout commença quand un petit groupe de jeunes de la localité, « influencé » par un des hommes qui faisaient partie de la première vague migratoire, se réunit pendant deux ans et décida d'organiser l'occupation de ces terres. Des bruits ont couru comme quoi, pendant des mois, ces hommes ont profité de l'obscurité de la nuit pour entrer en forêt et couper du bois afin de construire leurs futures maisons et ont pu ainsi occuper rapidement la zone en question. J'ai cru comprendre que toutes les familles étaient au courant de cette histoire, cependant, par peur de représailles, elles ont décidé de ne pas participer à l'occupation. Ce fut donc un événement restreint à un petit groupe d'habitants jeunes et à aucun moment je n'ai eu un accès direct aux informations décrites ici. Tout m'a été suggéré avec la plus grande discrétion. Il faut savoir qu'une grande partie de ces jeunes possèdent déjà une maison construite généralement au fond du terrain où est construite la maison

parentale. Une famille possède même une autre maison aux alentours de la petite école. Et parmi ces nouveaux occupants des terres, il y avait également des *caseiros* et aussi des propriétaires d'autres maisons de villages proches comme Sauípe.

En fait, une grande diversité d'acteurs sociaux est engagée dans cette action illégale. Allant des jeunes sans emploi ou ayant des revenus limités, à des travailleurs des fermes de la région. Pendant un de mes entretiens, j'ai entendu un commentaire indiquant que le propriétaire des terres occupées pourrait venir à Nova Itapeçerica avec la police et un tracteur pour détruire les maisons et récupérer son terrain. Demandant son avis à un informateur n'ayant pas participé à l'occupation, celui-ci répondit que tout se passait ainsi par ici, que c'étaient des histoires normales, car comme il n'y a pas de terres pour tous, c'était la manière de procéder : faire comme cela et attendre pour voir si le propriétaire va réagir.

« Qu'est que vous voulez qu'on fasse? Il n'y a plus de terre. La Firma a tout pris. En plus, tout devient trop cher ici. Il nous reste que ça. On est faible, on n'a pas étudié, rien... » (Un informateur de NI-1)

« O que a gente pode fazer? Não tem mais terra. A Firma pegou tudo. Além do mais tudo está muito caro aqui. Só temos isso. Nós somos fracos, não temos estudo, nada... »

Encore une fois, j'ai posé des questions à propos du gardien pour savoir pourquoi il n'avait pas empêché l'occupation. Avec le sourire aux lèvres, mon informateur m'a répondu que l'employé ne voulait pas de problème avec la population d'ici et qu'il avait peut-être reçu un peu d'argent.

Le fait est que des situations comme celles-ci font partie du quotidien rural brésilien. Des familles, pour des motifs divers et parfois frappées par une grande pauvreté, choisissent de courir des risques calculés, assumant la possibilité d'être mises en prison ou même de mourir. Selon les témoignages, les jeunes de Nova Itapeçerica sont poussés à se comporter ainsi. Ils se voient entassés sur des petits lopins de terre, sans compétences particulières, sans études, et sans ressources permettant une vie digne. .

« Qu'est-ce que tu veux ? Il n'y a pas de terre pour nos jeunes. De plus, la plupart d'eux ne savent ni lire, ni écrire correctement ! Comment peuvent-ils trouver un emploi décent ? » (Un habitant de NI-1)

« O que você quer ? Não tem terra para os nossos jovens ! Além de que a maior parte deles não sabe nem ler e escrever certo ! Como é que eles podem encontrar um trabalho decente ? »

Ainsi, on détecte encore une fois une forte imbrication entre la sociabilité et les conflits, qui dans ce cas précis tournent autour des occupations illégales. Démontrant que les rapports existant entre les conflits et les différentes manifestations de la sociabilité de coopération sont réguliers, même s'ils sont variables et peu mesurables. Ils peuvent même parfois être « achetés », dans le cas du gardien de la grande propriété qui a eu une place clé dans le mouvement d'occupation.

Pour finaliser ce chapitre sur la sociabilité une des interrogations que j'ai formulées au cours de ces années de recherche, sur la manière dont un chercheur peut mettre en perspective les informations sur son objet d'étude, me paraît maintenant bien plus facile à traiter. C'est par le moyen d'échanges de cultivars, de l'enregistrement des biographies qui expriment les événements vécus, des moments de travail intense comme la *farinhada*, de l'observation de gestes du quotidien comme ceux des femmes qui échangent des marmites pour cuisiner leurs pailles de *piçava*, ou simplement par des histoires, racontées presque en secret dans le creux de l'oreille sur des sujets sensibles.

La prise de position que Mauss (1950 : 34) a exprimée selon laquelle l'échange est le dénominateur commun d'un grand nombre d'activités sociales apparemment hétérogènes, se trouve vérifié une fois de plus. Ce qui s'observe précisément à travers les échanges corrélés à la sociabilité à Nova Itapeçerica est classiquement une plus grande sociabilité au sein d'un même groupe quand on le compare au plus faible degré de sociabilité existant entre les différents groupes.

Les quatre groupes que j'ai présentés maintiennent des relations régulières d'échanges entre eux et avec les villages voisins comme ceux de Curralinho, Sauípe, Itanagra et Praia do Forte. Et à mon sens, on y trouve trois types de relations. Premièrement les relations internes et très proches au sein d'un même groupe qui se caractérisent par d'un côté l'existence des groupes de parenté (Crueiras et Saco do Rio sont le deux plus forte exemples), et de l'autre par les aspects spatiaux et temporels dus à son histoire de formation, car ils se sont établis l'un à côté de l'autre. Ensuite, par un deuxième type de relation acquise au fur et à mesure du processus de cohabitation entre les quatre groupes installés dans la localité, caractérisée surtout par des échanges de convivialité. Et finalement le troisième type de relation, cette fois des relations externes régulières avec les villages environnants. Celles-ci marquée par un caractère plus économique, concernant en sa grande majorité la vente des produits transformés (l'artisanat) ou pas (paille de *piçava*), aux artisanes d'autres localités. Faisant de Nova Itapeçerica une « fournisseuse de paille » comme cela m'a été dit plusieurs fois au long de mes séjours sur place.

Ainsi, je considère comme Monnerie (1996 : 5), que la description de ces différents maillons des réseaux régionaux est indissociable de celles des échanges. Les relations régionales observées sur place sont aussi vues sur plusieurs angles autres que l'économique, le spatial ou le temporel. Et que

la conceptualisation des relations internes et externes met en œuvre plusieurs notions comme celles de maison, échanges, groupe de parenté, amitié, parrainage, etc.... Ce sont là des traits spécifiques de cette société, privilégiant, comme Monnerie, un approche de type *emic*, et en considérant Nova Itapecerica du point de vue d'une problématique combinant interactions et distinctions. On constate en effet toujours une étroite articulation entre sociabilité et conflictualité.

Finalement, cette sociabilité et les diverses manifestations de conflit sont nées de différentes expériences partagées au fil des années de cohabitation entre et à l'intérieur des groupes et prouvées par les différents exemples exposés ci-dessus. Malgré l'adversité existante et les innombrables barrières politiques, sociales, religieuses et même individuelles auxquelles ce groupe fait face, le désir d'exister en tant que groupe et comme individu est présent. D'après mes observations, malgré la présence de plusieurs formes de conflits entre les habitants de Nova Itapecerica, la conclusion la plus pertinente qui se dégage pour moi est celle du désir que ces hommes et femmes ont d'appartenir à un groupe et aussi d'avoir un savoir-faire dont la valeur soit perçue et reconnue par le groupe auquel ils appartiennent. Donc, c'est par ces moments de convivialité, d'échanges, de partages et d'activités techniques partagées, présents à Nova Itapecerica qu'on observe un résultat tangible et perceptible par tous et qui, selon Sigaut (2009), à son tour a une vraie valeur d'expérience. Une expérience fortement ancrée dans leur existence en tant que groupe et qui se consolide peu à peu dans une tradition construite au fur et à mesure des années de ces activités.

En somme, je peux proposer que différentes formes d'échanges sont présentes dans la localité de façon plus ou moins intense en fonction des amitiés, des liens familiaux, de l'histoire commune vécue par ces familles et de certaines inscriptions dans l'espace de ces dimensions du social. Dans ce voyage sur le thème des sociabilités et des conflits à Nova Itapecerica, je considère que les rapports de solidarité, de conflit, de domination, de subordination et de dépendance sont tous très présents et très imbriqués au sein de ce groupe social, tissé de relations internes et externes. Entre conflits, attentes et désillusions, les habitants de Nova Itapecerica tentent de trouver des alternatives, des mécanismes et des solutions pour résoudre les problèmes qu'un petit groupe social rencontre jour après jour.

Ces imbrications sont complexes et à ce stade leur observation montre qu'on ne peut favoriser une de leurs dimensions au détriment des autres. Pour mieux comprendre ces questions et continuer mes analyses, le prochain chapitre sera consacré aux groupes et aux familles dans leurs particularités, aux relations de filiation, aux réseaux d'alliances et aux éléments structurels de la vie sociale qui forment Nova Itapecerica.

Cinquième chapitre

LES RELATIONS FAMILIALES

CHAPITRE 5 - LES RELATIONS FAMILIALES

Des rapports sociaux fondamentaux se constituent par la filiation et par le mariage. Si l'on veut comprendre un ensemble social comme celui rencontré à Nova Itapecerica, que j'ai partagé en quatre groupes par choix méthodologique, et pouvoir saisir les dynamiques qui l'animent, nous devons comprendre, outre la filiation, les relations qui se nouent au travers des mariages entre les familles et bien-sûr les ouvertures qui s'opèrent vers l'extérieur. Dans leur dynamique de cohabitation, les 92 familles⁷⁵ qui forment cette localité ont fini au fil des années par développer diverses relations de parenté. Or, interpréter les règles de transmission du patrimoine familial dans le monde rural brésilien implique de comprendre que les formes de transmission du patrimoine changent en fonction du contexte historique, économique, géographique et institutionnel (Carneiro, 2001 : 22). Les différents contextes, chaque cas particulier, chaque groupe spécifique, ainsi que les rôles réservés aux hommes et aux femmes sont des variables qui demandent à être prises en compte pour le bon déroulement de n'importe quelle analyse sur ce sujet.

Même si l'héritage est basé sur des appréciations de consanguinité, on trouve, dans certaines régions brésiliennes, diverses pratiques et règles qui ne reconnaissent pas les mêmes droits à tous les fils⁷⁶, mais cela n'empêche pas que des stratégies de transmission du patrimoine soient adoptées par les familles au sein de la diversité des solutions possibles, fruit de différentes traditions, de différents systèmes de reproduction culturelle, sociale et économique.

Mon étude sur la parenté au village de Nova Itapecerica a débuté différemment des travaux traditionnels sur la question, c'est-à-dire, par une enquête généalogique très précise pour établir un lien perdu, un nom, des « vieux papiers », des contrats de vente ou de mariage, etc. En fait, très vite je me suis aperçue que j'avais deux choix : celui d'une démarche classique consistant à inventorier la parenté consanguine et affiner en prenant en compte un passé lointain, ou celui d'utiliser comme point de départ l'histoire récente de la formation de la localité, en prenant le phénomène de mobilité des groupes comme la variable qui allait guider mes analyses. Or, dans le premier cas, l'impossibilité de faire une enquête généalogique, appuyée par des documents personnels ou

⁷⁵ Cette estimation est valable jusqu'à l'année 2013, moment où les collectes des données pour la thèse se sont arrêtées. Pour décrire la parenté, l'anthropologue français Maurice Godelier distingue deux niveaux, l'individuel et le social, donc dans cette thèse l'étude de la parenté visera essentiellement les phénomènes sociaux qui marquent les relations de consanguinité aussi bien que d'affinité (ce qui veut dire alliance, mariage).

⁷⁶ Voir le travail de Maria José Carneiro « *Herança e gênero entre agricultores familiares* », in: *Revista Estudo Feministas*, 2001, v. 9, n° 1.

trouvés auprès de l'administration civile, m'a tout de suite paru évidente. Du fait de leurs différents lieux d'origine, un nombre réduit d'habitants de Nova Itapecerica était enregistré au siège de la municipalité d'Itanagra et donc, je ne pouvais absolument pas envisager l'établissement de généalogies par une analyse de sources écrites. Pour établir l'histoire de vie d'une grande partie des habitants des futurs lieux-dits il me fallait avoir en plus des noms et prénoms de chacun, les lieux de naissance et de décès d'ego et de ses proches, résidence et profession, désignation des parents rituels (parrain-marraine), etc. Toutes ces informations étaient difficiles à dégager avec certitude et même à envisager. Le fait que chaque groupe ait une histoire différente de migration et par conséquent, d'éloignement de sa parentèle⁷⁷ et de ses racines, m'a fait prendre un autre chemin pour proposer une analyse et une interprétation des faits. Assez souvent, les souvenirs de mes interlocuteurs s'enchevêtraient. Dans leur récit, les noms et les dates se mélangeaient de telle façon que parfois j'avais la sensation qu'un passé plus distant n'existait pas dans la mémoire et dans l'imaginaire, comme s'il était figé par des événements très précis⁷⁸.

«Je crois que c'est la famille de Mirita la plus ancienne...Je ne sais pas trop...Mais je sais que ce sont deux familles qui ont commencé là-bas, en bas, à Cruellas, en fuyant la sécheresse. La famille d'Aurino père de Nenga, Helena, Ana et celle de Fabiana avec ses fils Antenor, Alvelino, Zuza... ». (Ned- habitante de NI-1).

« Acho que a família de Mirita é a mais antiga...Eu não sei não. Mas eu sei que foram duas famílias que começaram lá em baixo, em Cruellas, fugindo da seca. A família de Aurino, pai de Nenga, Helena, Ana e a de Fabiana com seus filhos Antenor, Alvelino, Zuca... »

« Nous sommes les plus anciens d'ici, car mon père est arrivé pendant la sécheresse de 1934 ! Mais, c'est vrai qu'il y avait déjà des gens qui habitaient par là. La plupart est partie. Ceux qui sont restés sont devenus de la famille » (Zuza- habitant de Cruellas)

« Nós somos os mais antigos daqui, pois meu pai chegou aqui na seca de 34 ! Mas, é verdade que já tinha gente morando aqui. A maior parte partiu. Os que ficaram viraram família ! »

⁷⁷ Comprise ici comme des groupes de parenté centrés essentiellement sur l'individu, en opposition à ceux qui ne sont pas centrés sur lui mais le contiennent (Godelier, 2010 : 142).

⁷⁸ J'étudierai dans un autre contexte cette configuration intéressante des mémoires de ces personnes et familles très mobiles au Brésil.

Néanmoins, le but ici n'est pas de produire des données généalogiques fiables, mais de déplier les points de vue de mes interlocuteurs, d'analyser les écarts entre les différents discours et de comprendre la raison de ces différents écarts. Ainsi, je me suis lancée dans la recherche sur la parenté du lieu en utilisant plusieurs sortes de supports mnémotechniques, c'est-à-dire, oraux, écrits, émotionnels, visuels. Tous ces outils ont été importants pour comprendre le système de parenté de la localité. Les observations et les commentaires que les habitants me livraient étaient surtout de l'ordre de l'oral. J'ai donc réuni ces éléments sur des fiches individuelles que j'ai pu établir puis regrouper sous la forme d'un recensement global. J'ai réussi à comprendre que même si le domaine mémoriel de chacun n'était pas identique, il existe cependant des points communs et précis. Après un temps plus long passé sur le terrain, j'ai pu retracer avec plus de certitude un schéma généalogique qui m'a permis de mieux dépeindre l'histoire du hameau. Ainsi, j'ai décidé d'aborder la parenté à Nova Itapecerica en suivant la même division groupale utilisée depuis le début de ce travail, c'est-à-dire une division spatiale.

Dans ce chapitre consacré à la parenté, je cherche à éclairer les modes de descendance et les groupes qu'ils engendrent, la filiation, les réalités matérielles et immatérielles héritées et transmises de génération en génération, les alliances et la résidence. J'ai également cherché dans la localité les règles relatives au mariage, les stratégies d'alliance, le choix de la résidence après le mariage, les différentes formes d'héritage adoptées, ainsi que les stratégies en relation avec la succession.

1- La méthodologie employée

Pour les toutes premières analyses je me suis appuyée essentiellement sur les informations recueillies dans le document conçu pendant mon premier séjour à Bahia, au moment de la reconnaissance du terrain exploratoire en juin/juillet 2010. Les informations qui m'ont servi de point de départ étaient celles du rapport du LAVIET⁷⁹ - Laboratoire des Alternatives Viables sur les Impacts dans les Écosystèmes Terrestres, produit par l'Université Fédérale de Bahia en 2006 qui présentait un descriptif de la composition familiale de quelques-unes des unités domestique présentes à Nova Itapecerica, principalement de Cruzeiras. Après l'analyse de ces informations, nous avons envisagé, les autres chercheuses sur le terrain et moi, un plan de travail que j'ai complété au fur et à mesure de mes séjours. Ainsi, je me suis attachée à concevoir et à préciser les points suivants :

⁷⁹ Voir Lima, Josanidia (dir), «*Relatório de caracterização sócio-econômica da comunidade de Nova Itapecerica, Itanagra-Ba*». Document de Travail UFBA, 2006.

- La création d'un schéma graphique spatial de la localité attribuant un numéro à chaque maison ; le recueil des informations telles que le nom des propriétaires, des habitants, la relation entre les membres permanents et temporaires et les liens de parenté.
- L'élaboration de fiches individuelles comportant des données sociographiques, utilisées pour approfondir des questions liées à la transmission des connaissances concernant les ressources locales et les pratiques agricoles, ainsi que l'étude de la mobilité.
- Dégager la quantité de terres cultivées et le revenu par unité domestique (élevage, cultures et *piçava*), ce qui m'a permis de faire une étude socio-écologique.
- Créer la cartographie du paysage dans le but de décrypter le mode d'organisation du territoire et comprendre les modes d'occupation du sol.
- Comprendre les fonctions sociales spécifiques.
- Finalement décrypter la relation établie entre les unités domestiques, ce qui m'a permis entre autre de comprendre comment se déroulaient les échanges de biens, de services, d'argent et de savoirs.

Lors des premiers entretiens pendant lesquels j'ai cherché à préciser les relations entre les habitants de Nova Itapeçerica, les femmes furent mes interlocutrices privilégiées. Le fait d'avoir choisi des thèmes concernant l'utilisation du palmier *piçava* (une activité plutôt féminine) comme sujet pour « briser la glace », a favorisé l'échange. Cela m'a aussi permis de percevoir en quelque sorte la méfiance et la distance qui fut établie entre les hommes de la localité et moi lors des premiers contacts. Au fur et à mesure de mes séjours sur le terrain, les rapports noués ont commencé à être plus chaleureux et féconds, tandis que les entretiens ultérieurs prenaient la forme de conversations amicales et intimes avec les femmes. Quant aux hommes, je me suis aperçue par hasard, un jour de forte chaleur où je m'étais arrêtée pour boire quelque chose, que c'était dans les petits bars installés dans la localité que je pouvais établir des rapports plus amicaux et où les barrières tombaient momentanément entre eux et moi.

Pour Godelier, (2010 : 12) dans les sociétés traditionnelles, la séparation parent / non-parent est cruciale puisque l'individu est d'abord perçu comme membre d'un groupe de parenté en opposition à d'autres. Dans mon cas, j'étais une étrangère qui n'appartenait à aucun groupe et qui débarquait dans la localité en posant des tas des questions. Évidemment, les histoires concernant les conflits fonciers restant encore très présentes dans les souvenirs ont fait que les premiers échanges ne furent pas très simples.

Ainsi, nous verrons que les critères d'appartenance ou non à un groupe sont fortement présents au sein des quatre groupes et lieux-dits différents qui forment la localité de Nova Itapecerica. Ces critères délimitent des unités sociales ou des groupes sociaux spécifiques, obéissant à des règles internes précises, entre et à l'intérieur des groupes, qui définissent des contours sociaux précis entre ces différents groupes.

La parenté dans cette petite société rurale est constituée de trois éléments qui se combinent entre eux, à savoir : la famille nucléaire et monogame, puis le réseau des familles qui sont apparentées par des liens de consanguinité et/ou d'alliance, c'est-à-dire la parentèle, et finalement un réseau de parenté centré sur l'individu (Godelier, 2010 : 13). À Nova Itapecerica, nous avons affaire à un réseau compliqué de liens de parenté et d'alliances qui a des effets sur la façon dont les différents groupes coexistent et se mettent en relation. Mais ce n'est pas tout. Florence Weber (2005 : 26), distingue trois dimensions dans le contexte français des rapports de parenté et de filiation de 1972 à aujourd'hui marqués notamment par les nouvelles règles juridiques de reconnaissance de paternité et le phénomène des familles recomposées : le sang, le nom, le quotidien. Ces trois dimensions peuvent aussi dans les relations être dissociées, donnant lieu à des filiations « incomplètes » vis-à-vis de la norme de la famille nucléaire, mettant en évidence la complexité des sentiments parent-enfant, « *liens dont l'apparente simplicité repose en fait sur l'empilement de ces trois strates* ». Ajoutons à ces dimensions une quatrième, celle de l'affinité qui joue aussi un rôle primordial dans les rapports de parenté. Toujours d'après cet auteur, les familles présentent deux aspects : la maisonnée et la lignée. L'une est temporaire et « *unit des vivants entre eux avec un principe de fonctionnement solidaire [...] à travers l'usage collectif de biens matériels*. L'autre, la lignée, est un groupe de longue durée qui unit des vivants et des morts à travers la propriété collective de biens symboliques et matériels » (pp : 214 - 215).

Il y a donc aujourd'hui dans la société rurale de Nova Itapecerica de grands et de petits groupes familiaux qui se sont divisés selon des critères d'ancienneté et de degrés de parenté, ceci est accompagné de la division spatiale faite pendant l'installation dans la localité qui a débuté à la fin des années 1980 comme déjà mentionné. Maisonnée ou lignée, les analyses mettent en évidence la position de certains acteurs dans les configurations familiales qui s'étend aux relations entre les groupes qui habitent la localité. On doit ainsi, pour Nova Itapecerica, ajouter une toute autre dimension, non évoquée par Florence Weber, la spatialité. En effet, comme cela a déjà été évoqué auparavant, afin de préciser les contours de ces groupes, je fais appel à la division spatiale (voir *supra*), c'est-à-dire à la répartition des groupes formés par les habitants de Cruzeiras, Nova Itapecerica 1, 2 et CDD. Ainsi on voit, encore une fois, la présence de la dimension espace-temps.

Pour autant, même si ces groupes présentent une sorte de « clivage » qui les sépare les uns des autres, démarquant chacun leur territoire, d'un autre côté nous avons une sorte de fil qui opère comme une jonction ou une ligature intergroupes : le palmier *piçava* et ses utilisations de toutes sortes (plus de détails dans le chapitre suivant)

Cette plante joue un rôle primordial en ce qui concerne par exemple les échanges entre et au sein des différents groupes, car à partir du moment où un homme se marie, une sorte de contrat implicite s'établit avec toute la parenté par alliance, celle de sa femme, nommée et reconnue par Ego. Cet homme se voit dans l'obligation ou plutôt dans le devoir, en ce qui concerne l'usage de cette ressource naturelle, d'apporter des feuilles de *piçava* ou de les transporter en ville pour les vendre. Il en va de même pour les tresses fabriquées par sa mère, ses sœurs, ses tantes, son épouse, comme pour celles fabriquées par les parentes consanguines de son épouse.

Donc, là encore, l'usage des ressources naturelles a été mon axe d'orientation pour les analyses. Cela m'a permis de comprendre comment se développaient les articulations entre espace et activité, ainsi que la démarcation du contour de chaque groupe. L'usage de la *piçava* finit par déterminer les relations entre les différents lieux-dits de Nova Itapecerica et les différents groupes de parenté. Même si ces groupes présentent un certain éloignement « émotionnel » les uns avec les autres, le palmier *piçava* fonctionne comme une sorte de rapprochement entre eux. De cette façon les échanges commerciaux mais aussi d'amitié entre les groupes de parenté et les lieux-dits existant à Nova Itapecerica servent à rapprocher les groupes entre eux.

2- Le passé à la lumière du présent

Les incessantes migrations à la recherche de terres pour trois des quatre groupes qui forment Nova Itapecerica constituent pour moi la clé pour comprendre leur installation dans cette localité et la façon dont ce fait a affecté leurs rapports. Ces migrations peuvent en effet expliquer des spécificités dans la mémoire collective ou individuelle concernant le groupe le plus ancien (celui de Crueiras et de Saco do Rio). Un enracinement moins bien défini dans la localité et une mémoire généalogique courte, distinguent en effet nettement les trois groupes (NI-1, NI-2 et CDD) de celui de Crueiras. L'absence de profondeur dans la mémoire généalogique peut aussi être interprétée, selon Carneiro (2001 : 29), comme un indicateur de la prédominance d'une organisation sociale centrée sur la famille nucléaire. Selon cet auteur les deux facteurs peuvent se combiner.

En effet, les récits d'occupation de l'espace-temps sont différents au sein de chacun des groupes qui forment la localité. Les souvenirs les plus anciens des habitants nous font remonter à peu près 130 ans en arrière. Ils concernent le groupe de Crueiras et quelques habitants du lieu-dit Saco do Rio qui

se sont déplacés vers NI-1. Les récits commencent avec la famille de monsieur Sotero Braz, sa parentèle et ses alliés, originaires de Saco do Rio. Et de façon générale, la plupart du temps les « gens de Cruzeiras » (*o pessoal de Cruzeiras*) sont mentionnés dans les récits comme étant les plus anciens de la localité.

«Ça dépend. Si vous me demandez ici en haut, c'est Caetano le plus ancien. Attendez ! Caetano c'était au moment de l'invasion. Il avait des gens déjà, en bas. C'est madame Fabiana et ses fils, non ? Là-bas à Cruzeiras. Ah ! Je crois plutôt que c'est la famille de la vieille Domingas. Je ne sais pas trop... C'est trop compliqué ces histoires». (Ilda- habitante de NI-1).

« Depende. Se você me perguntar aqui em cima, é Caetano o mais antigo. Ah! Espera! Caetano foi no momento da invasão. Tinha gente aqui já, lá em baixo. É Fabiana com seus filhos não? Lá para as bandas de Cruzeiras. Ah! Acho que é a família da velha Domingas. Eu não sei não...essas histórias são muito complicadas! »

« Les plus anciens dans toute Nova Itapecerica c'est ma famille. Mon frère Menegildo était le parrain de Laura, la fille de Fabiana. C'est que nous avons toujours habité de l'autre côté de la rivière Sauípe, dans le lieu-dit Saco do Rio. Le problème c'est qu'aujourd'hui tout ici s'appelle Nova Itapecerica. Mais j'ai toujours dit Saco do Rio. C'est une vraie confusion ces noms. Je ne m'habitue toujours pas. » (Domingas- née dans le lieu-dit Saco do Rio, qui en vieillissant a fini par déménager à Nova Itapecerica 1, gardant son ancienne maison)

« Os mais antigos em Nova Itapecerica é minha família. Meu irmão Menegildo era o padrinho de Laura, a filha de Fabiana. É porque nós sempre moramos do outro lado do rio Sauípe, lá no Saco do Rio. O problema é que hoje tudo se chama Nova Itapecerica. Mais eu continuo dizendo Saco do Rio. É uma confusão esses nomes. Eu não me acostumo com isso. »

« Ma famille est là depuis plus de 130 ans. Nous sommes tous originaires d'Itapecerica. Nous avons des parents du côté de Porto do Sauípe. Tu connais Joelma, la fille de l'association d'artisanat de la ville de Porto do Sauípe, pas loin d'ici ? C'est ma cousine. Et la sœur de mon grand-père Braz Sotero (le père de ma mère), mort il y a très longtemps, Ana, elle était marraine de la vieille Fabiana qui est morte cette année à presque 100 ans. Donc, fais les calculs.» (Ana Cleta- habitante de NI-1, fille de Domingas).

« Minha família está aqui já tem mais de 130 anos. Somos todos de Itapecerica. Nós temos parentes do lado de Porto do Sauípe. Você conhece Joelma, a mulher da associação de artesanato de Porto do Sauípe, perto daqui? Ela é minha prima. E a irmã do meu avô Braz-Sotero, o pai da minha mãe, morto já tem tempo, Ana, foi madrinha da velha Fabiana que morreu nesse ano com quase 100 anos. Então, faz as contas aí. »

Dans ce cas, la difficulté pour moi était de faire d'un passé rendu tumultueux par des expériences de déracinement un certain type de présent, plus tangible, et de transmuter, pour suivre Hartung (2013 : 33), les éléments « les plus objectifs » dans les mémoires et les souvenirs concernant les endroits

d'origine, en histoires et en évènements vécus. Enfin, la fluidité des mémoires et des existences qui, même réelles, étaient insuffisamment « objectives » pour pouvoir élaborer une chronologie d'occupation de ces terres m'a rendu la tâche très difficile.

Cependant, même si la mémoire locale n'était suffisamment « objective » et qu'elle n'a rien retenu ou presque d'un passé chronologique, elle a néanmoins daté deux faits notables : l'arrivée de Monsieur Romualdo et de Monsieur Sotero Braz en 1934, et l'arrivée des *Alagoanos* en 1986. Et c'est à partir de là que j'ai finalement pu comprendre leur histoire.

Je propose donc pour ce chapitre une analyse et des interprétations des pratiques et représentations appuyées sur les données dégagées des récits de déracinement, d'arrivée dans d'autres terres que la sienne, de nouveaux « arrivants » (*chegantes*) et de « gens du dehors » (*de fora*), ainsi que des données provenant d'une époque plus ancienne.

En effet, au fur et à mesure des entretiens, les faits et les informations recueillis auprès des quatre groupes qui cohabitent dans la localité ont pris de façon spontanée l'allure d'allers-retours entre le présent et le passé. Ainsi la richesse des souvenirs du passé est venue compléter un présent dynamique et changeant, même si quelques dates et noms se sont perdus au fil des ans.

3- L'inscription dans l'espace

Même si je l'avais déjà évoqué, dans le chapitre trois consacré à la contextualisation de ma recherche, pour entamer cette analyse sur la parenté il est nécessaire de revenir rapidement sur la manière dont s'est faite l'inscription dans l'espace des différents groupes qui forment la localité de Nova Itapecerica. Ainsi, je pense rendre encore plus claire la manière dont ces familles se sont installées dans la localité.

Dans l'histoire de la formation de la localité on trouve une division spatiale des familles sur tout le territoire analysé ici. Cette division a suivi le flux d'installation des premiers habitants. Elle a commencé par la partie basse de la localité, au milieu d'une zone de forêt atlantique, de l'autre côté de la rivière Sauípe, dans des lieux-dits comme ceux de Saco do Rio, Mamão, Dendê, et Cumbes. Elle a continué en remontant depuis Crueriras, vers Nova Itapecerica 2, puis en allant jusqu'en haut de la vallée, vers Nova Itapecerica 1. Enfin, elle a remonté jusqu'à la limite avec le village de Curralinho, limitrophe et proche de quelques kilomètres. Ainsi, les familles se sont toujours déplacées de l'arrière-pays où est situé Nova Itapecerica vers la bande côtière, tout en se rapprochant de la route BR-099, qui relie l'État de Bahia à celui de Sergipe.

Ce déplacement au fil des années est dû, en tout état de cause, aux avantages apportés par le dynamisme qui a touché la région à partir des années 1970. En fait, plusieurs interlocuteurs

interviewés qui possédaient des maisons plus éloignées de la route, expliquent que la motivation principale de leur déménagement du côté « plus haut » (*lá pra cima*) de Nova Itapeçerica, tenait au fait qu'en vieillissant ils se sentaient plus en sécurité s'il étaient proche de la route.

« J'aime bien là-bas, en bas, du côté de Dendê, mais moi et ma femme sommes vieux. Ici c'est plus facile si on tombe malade pour prendre une voiture et aller à l'hôpital. Il y a toujours mon fils avec sa famille là-bas, mais je lui ai déjà dit de vendre et de venir ici, mais sa femme ne veut pas. Elle aime planter et ici en haut il n'y a plus de terre. Tout le monde veut venir ici. En plus, on trouve maintenant que des gens du dehors (« de fora ») qui ont acheté des terres de ce côté. Ma maison je l'ai vendue à des gens de Salvador. Il y a même des histoires d'un lotissement qui serait construit là-bas. » (Zuca- habitant de NI-1)

« Eu gosto muito de lá, para as bandas do Dendê, mas eu e minha mulher somos velhos. Aqui é mais fácil se a gente adocece para conseguir um carro e ir par o hospital. Tem ainda meu filho com a mulher lá no Dendê, mas eu já disse para ele vender e vir para cá, mas a mulher dele não quer. Ela adora plantar e aqui em cima não tem mais terra. Todo mundo quer vir para cá. Agora a gente encontra bando de gente de fora que compraram terras para essas bandas. Minha casa eu vendi para um pessoal de Salvador. Tem uma história de um conjunto de casas que parece que vai ser construído para lá. »

« Je suis partagée. J'aime bien être à côté des choses [elle fait référence à la facilité de trouver un transport pour se déplacer], mais je n'ai plus un petit coin de terre pour planter mes gombos, mes tomates... Tu vois mon jardin ? Je n'ai que ça pour planter. En plus, les gens ne respectent pas les vieux ici. Ils font toujours la fête, la musique est très forte, les bagarres à cause des bars. Sans parler de ce terrain de foot derrière la maison ! Ah ! Là-bas au Dendê c'était la tranquillité, la rivière à côté...Mais, c'est bon d'habiter ici, la seule chose c'est que c'est trop petit et que je ne peux pas élever des poules. » (Abília-habitante de NI-1)

« Eu estou dividida. Eu gosto de estar aqui próximos das coisas, mas eu não tenho mais um pedaço de terra decente para plantar meus quiabos, tomates. Você está vendo meu terreno? So tenho isso aqui para plantar. Além do mais, o pessoal daqui nao respeita os velhos. Tem festa, música alta, brigas por causa do bar aí. Isso sem contar esse campo de futebol atrás da casa. Ah! Lá no Dendê era tranquilo, tinha o rio do lado...Mas é bom morar aqui, a única coisa é que é muito pequeno e eu não posso criar minhas galinhas. »

Ainsi, au fil des ans les familles qui habitaient les endroits les plus reculés de la localité ont fini par déménager vers la partie plus haute, à la recherche de plus de facilité pour se déplacer et de la proximité des écoles pour les enfants.

Quelques habitants ont vendu leur terre à des étrangers, souvent originaires de la capitale qui étaient à la recherche d'un coin paradisiaque pour pouvoir installer leur maison de vacances et surtout de prix plus intéressants que ceux proposés sur le littoral. Progressivement les familles se sont donc

installées sur de petites parcelles de terre proches de la route qui relie Nova Itapecerica aux autres villages, abdiquant leur bien le plus précieux, la terre, en faveur d'une modernité qui arrive à petits pas. Ainsi, la fragmentation ou la vente des terrains ont fini par réduire les zones utilisées pour l'activité agricole.

Ces incessantes fragmentations et reconfigurations de l'espace, suivies des intermariages qui ont eu lieu ont fini par reconfigurer la localité d'une façon particulière, et cela a eu une influence directe sur les réseaux familiaux qui se sont établis.

4- Les ensembles familiaux établis dans la partie basse de la localité

Pour parler des groupes qui habitent cette partie de Nova Itapecerica, j'ai désigné ces groupes familiaux par leur nom de famille. Ceci dit, il est très important de souligner que mes interlocuteurs n'utilisent ni le mot « famille » ni leurs noms de famille respectifs pour désigner leurs voisins. Ils le font souvent en utilisant le mot « maison » (*casa*), suivi du prénom de son propriétaire. Ainsi, on trouve « la maison de Chica » (*A casa de Chica*), ou encore, « la maison de Helena et Alvelino » (*a casa de Helena e Alvelino*). Une remarque importante est encore nécessaire : le mot « famille », employé dans mes analyses, renvoie à deux sens. Il s'agit pour l'un de famille élargie, groupe formé par les deux familles principales du lieu (les Dos Santos et les Santana). Et pour l'autre, le même mot « famille » renvoie plutôt à la notion de famille nucléaire. Ainsi il s'avère nécessaire d'utiliser ici trois concepts qui puissent correspondre à trois réalités sociales distinctes trouvées dans la localité : celui de la famille nucléaire, celui de la famille étendue et celui de l'articulation de la maison et du prénom.

Si nous pensons seulement à Crueiras et à ses alentours (lieu-dit Saco do Rio), il y a cinq familles : a) la famille Santana (descendants d'Aurino Santana et Maria de Lurdes) ; b) la famille dos Santos 1 (descendant de Romualdo et Fabiana) ; c) la famille Sotero (descendants de Brás Sotero et Apolinalva) ; d) la famille dos Santos 2 (descendants de Joaquim et Alice) ; e) et la famille Ribeiro (descendants de Menegildo et Anita). Avec l'arrivée de Monsieur Romualdo dos Santos⁸⁰, en 1934, et la migration quelques années plus tard de Monsieur Aurino Santana, les deux familles élargies, les dos Santos 1 et les Santana vont occuper la partie la plus basse de la localité à Crueiras.

Quant à la famille de Sotero Brás et sa femme Apolinalva Ribeiro, installée sur l'autre rive du fleuve Sauípe, une petite partie des descendants demeure toujours sur place et une autre partie s'est

⁸⁰ Étant donné le grand nombre de familles qui portent le nom de famille *Santos*, nous énumérerons chacune à partir de son époque d'arrivée. Ainsi la famille de Romualdo Santos sera dorénavant la famille Santos 1.

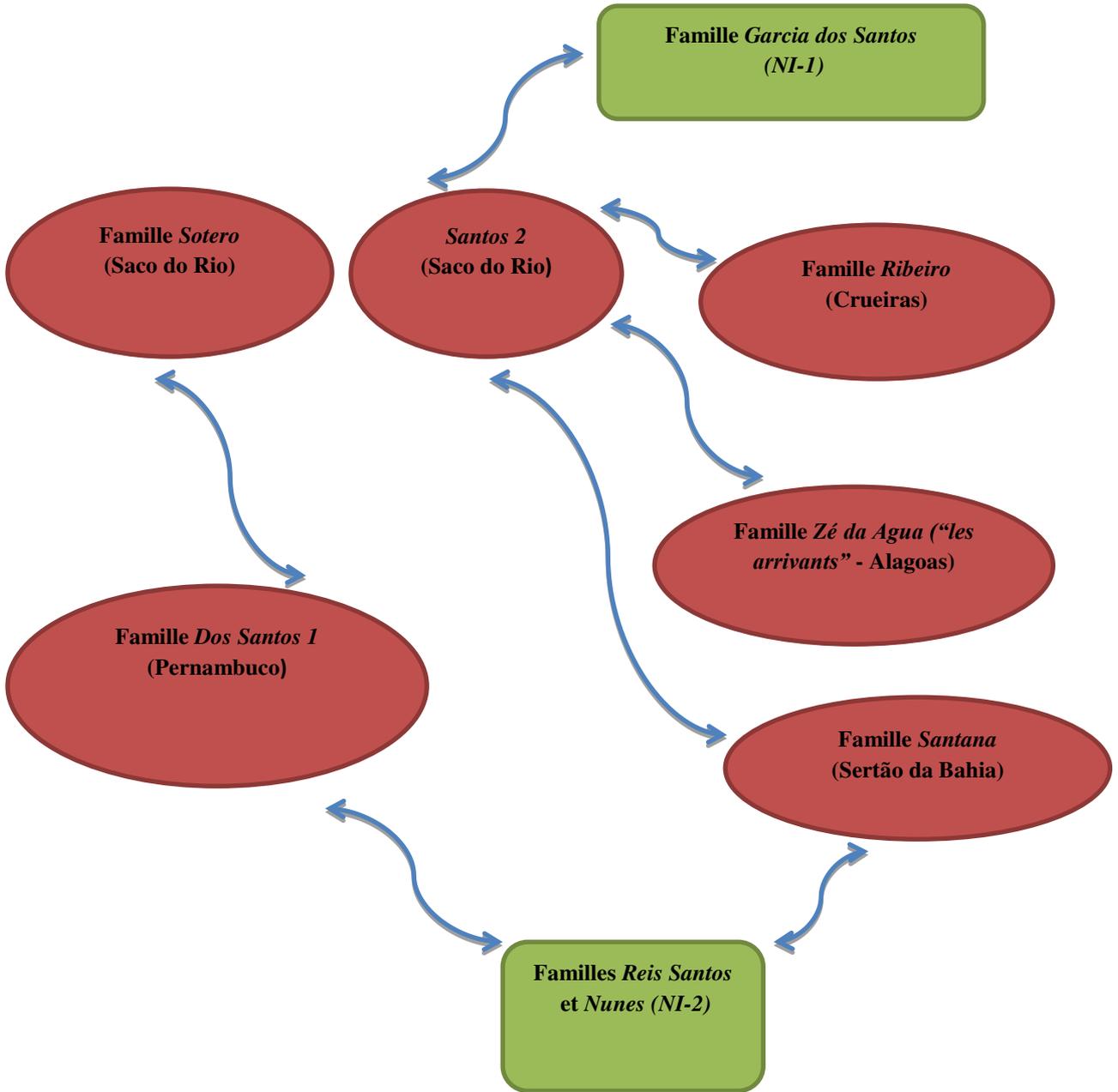
déplacée vers la partie haute, à Nova Itapecerica 1. Aujourd'hui, ses descendants sont unis aussi bien aux familles appartenant au groupe de Cruzeiras qu'à quelques-unes de NI-1.

Plus tard, dans les années 1990, la famille du pêcheur Zé da Água, originaire de l'État d'Alagoas, a migré vers cette partie basse du hameau et a décidé d'y rester. Aujourd'hui, tous ses fils sont unis aux descendantes des familles Santos 1 et Santana.

Après de nombreux recoupements, et comme déjà souligné dans le chapitre trois, les données ont montré qu'une famille en particulier, originaire du lieu-dit Saco do Rio est présente depuis plus de cent ans dans la région. Ce fait n'a pas été facile à saisir au premier abord. Selon Bernot (1973 : 22) l'usage de ce type de recensement est praticable (et utile) à partir de critères subjectifs, c'est-à-dire à partir des relations d'interconnaissance qu'un ethnographe peut nouer au cours d'une année de terrain en continu. Ainsi, afin de reconstruire les différents groupes présents à Nova Itapecerica, j'ai opté pour une analyse des échanges matrimoniaux qui ont eu lieu ces 100 dernières années, reconstruits à partir des discours sur leurs relations de filiation (depuis leurs premiers ancêtres venus habiter dans la localité).

Le croquis ci-dessous représente les unions qui ont eu lieu au sein du groupe comme à l'extérieur.

Figure 8 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales du groupe 1- Cruzeiras et Saco do Rio



- En rouge les familles du groupe 1
- En vert les familles extérieures au groupe 1
- Les flèches représentent les realltions de mariages

5- Le milieu du chemin

Après le conflit survenu entre le groupe des *Alagoanos* et l'entreprise de reboisement industriel, et le postérieur morcellement foncier officialisé en 1989, une petite partie des familles s'est installée dans cette partie de Nova Itapecerica.

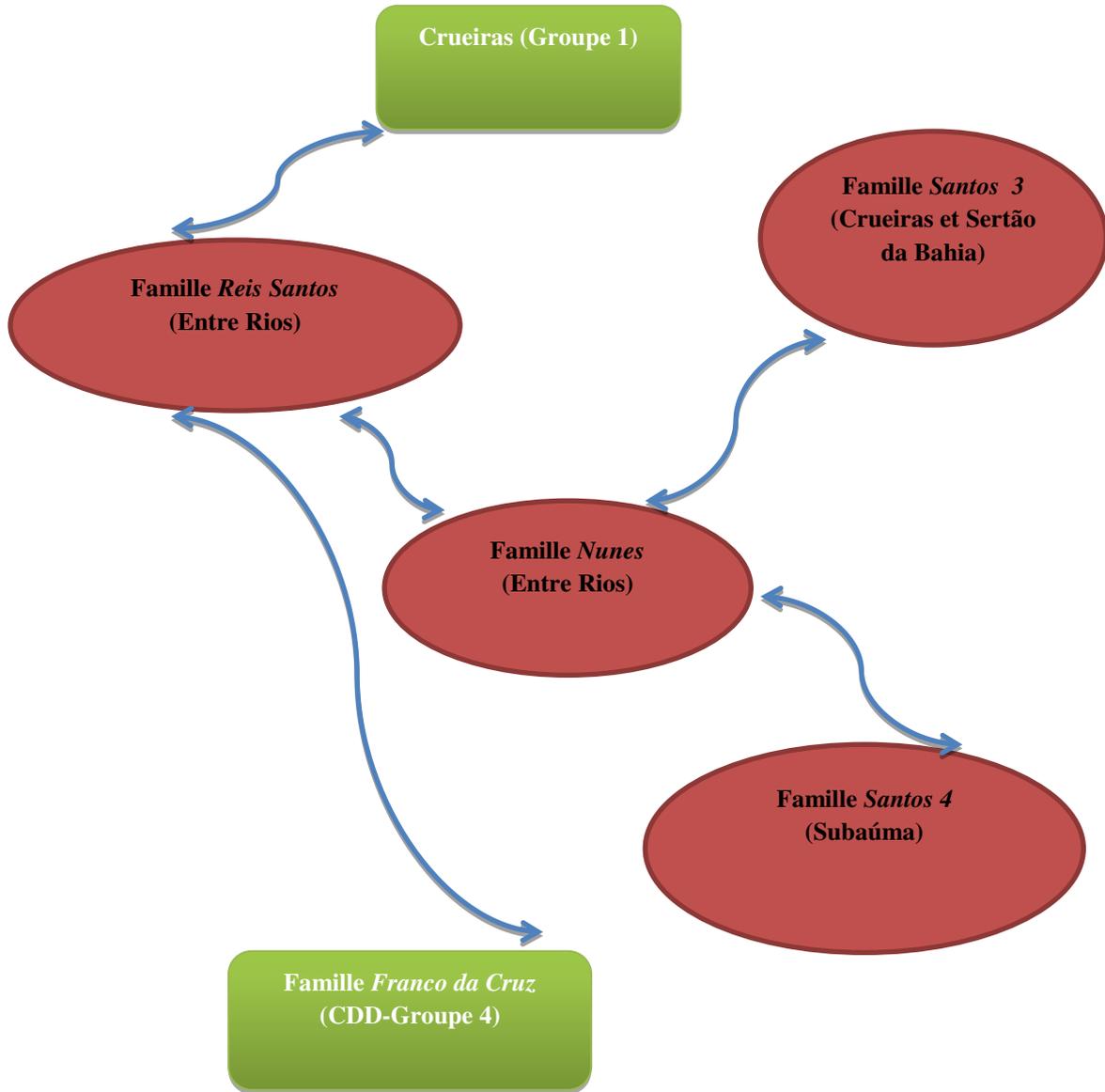
Après le départ de quelques familles dont on a perdu la trace, entre celles qui sont restées, on trouve des individus originaires de plusieurs localités du *Litoral Norte* et d'autres régions de Bahia comme le *Sertão*. Aujourd'hui ce groupe est formé de cinq familles : les Reis Santos, les Nunes, les Franco da Cruz, les Santos 3, et les Santos 4.

Ces familles restent pour ainsi dire au milieu du chemin, entre celles qui résident à Cruzeiras et Saco do Rio d'un côté, et celles de Nova Itapecerica 1 et CDD de l'autre. Elles constituent une sorte de lien entre les autres groupes. Cette liaison inter-groupale est plus fortement visualisée au moment des mariages, puisque ces familles se sont unies à quelques familles de Cruzeiras, à certaines familles de Nova Itapecerica 1, ainsi qu'à une famille du groupe CDD. Ces unions qui ont eu lieu entre les autres groupes sont dues essentiellement au nombre très réduit de femmes célibataires dans cette partie de la localité.

«Comme j'ai plusieurs fils je me demande comment ils vont faire pour trouver une femme...ici ce n'est pas évident ! Toutes sont déjà prises ! (Maria de Jesus)

« *Como tenho vários meninos eu me pergunto como eles vão arranhar uma mulher...aqui está difícil ! Todas ja têm alguém !*

Figure 9 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales du groupe 2- NI 2



- En rouge les familles du groupe 2
- En vert les familles extérieures au groupe 2
- Les flèches représentent les relations de mariages

6- Relations de parenté à NI-1

Pour ce qui est du groupe NI-1, le premier sur le chemin arrivant vers la localité depuis le village de Curralinho, et habituellement désigné par les autres habitants comme « les gens de l'invasion » (*o pessoal da invasão*), on trouve des familles de type nucléaire, élargies, recomposées et monoparentales suivantes :

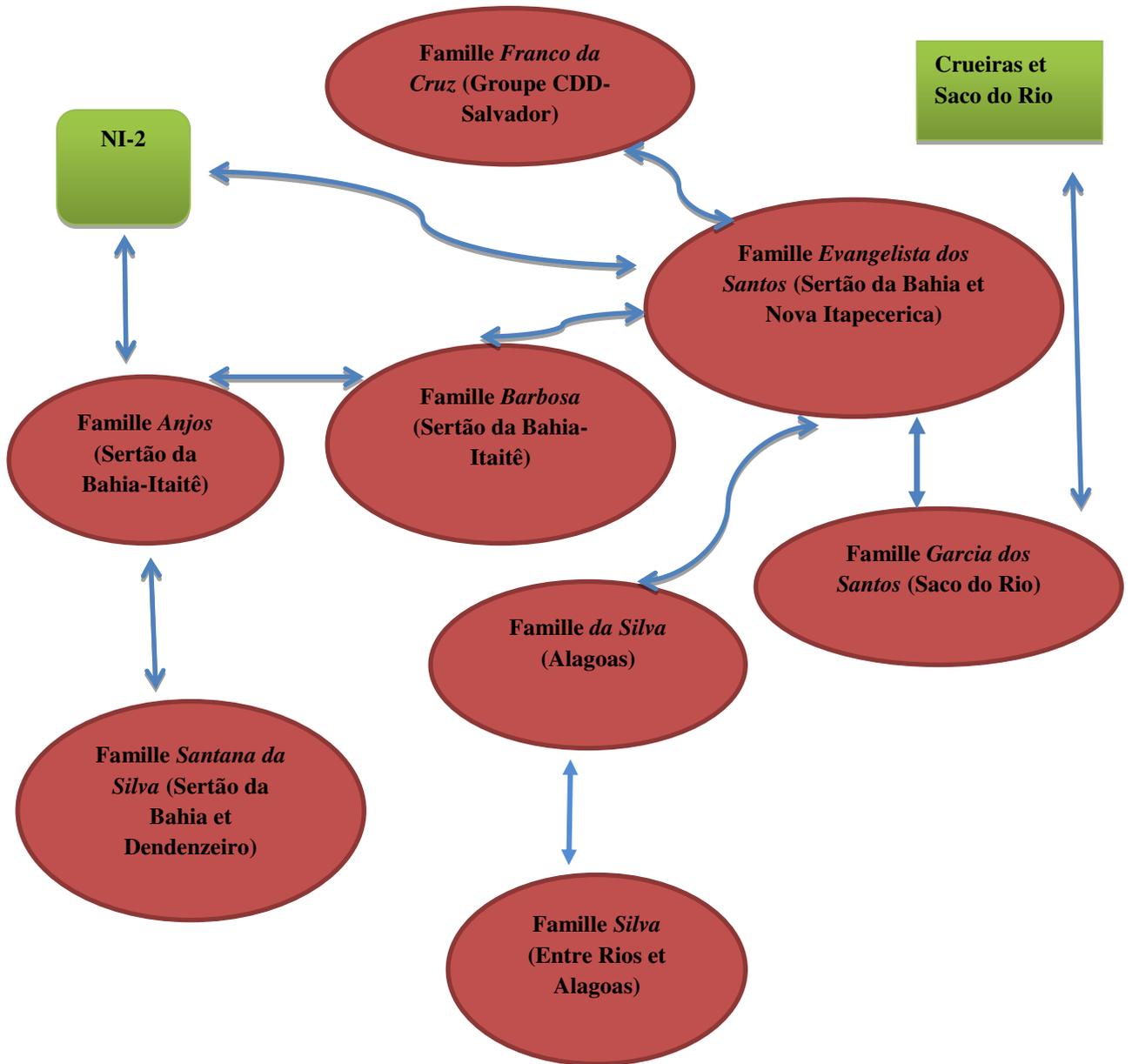
- Les Garcia dos Santos et leurs 12 enfants, sachant que 10 d'entre eux habitent sur place (originaires du lieu-dit Saco do Rio) ;
- Les Barbosa (migrants du *Sertão* bahianais de Queimadinho) ;
- Les dos Anjos (migrants de la ville d'Itaitê dans le *Sertão* bahianais) ;
- Les Queiroz da Cruz (également migrants de la ville d'Itaitê) ;
- Les Santana da Silva (originaires du lieu-dit de Dendenzeiro dans la commune d'Itanagra et du *Sertão* de Bahia) ;
- Les da Silva venus de l'État d'Alagoas ;
- Les Silva (migrants de l'État d'Alagoas et de la ville d'Entre Rios) ;
- Renildo et Edileusa (tous deux migrants du *Sertão* de Bahia) et leurs enfants ;
- Ned et Agnaldo (originaires de l'État d'Alagoas et de Nova Itapeçerica) et leurs 2 enfants qui habitent tous dans le lieu-dit Dendê ;
- Eduardo et Dalva (le couple plus récemment arrivé dans la localité, originaires de Salvador et leurs 2 jeunes enfants ;
- Le couple le plus âgé du groupe, Abília et Zuca (elle originaire du lieu-dit de Bom Jardim et lui, du lieu-dit de Piabas, tous deux dans la commune d'Itanagra) ;
- Arão et Maria, originaires aussi de la ville d'Areal ;
- Jacimari et Felício, avec leurs 3 enfants. Elle, migrante de la ville de Cardeal et lui originaire du lieu-dit de Dendê à Nova Itapeçerica ;
- Caetano et Dui, originaires de l'État d'Alagoas ;
- Liçinha, femme célibataire originaire de la ville d'Areal ;
- Mayane, femme célibataire originaire de la ville du Conde et ses 4 enfants ;
- Isaura, veuve originaire de l'État du Pernambuco ;
- Mirita, veuve originaire du lieu-dit de Dendê et ses 3 fils (célibataires) habitant sur place ;
- Rosana, femme célibataire et ses 4 enfants ;
- Otávio et sa femme Margarida venus tous deux de la ville d'Entre Rios, avec 4 enfants habitant sur place ;
- Zé Buigui, qui a toujours vécu seul, originaire de l'État de Pernambuco.

Pour les familles qui appartiennent au groupe de CDD, nous avons la famille de Robélia et celle de Louro Franco da Cruz, toutes deux venues de Salvador, et leurs 4 enfants. Deux d'entre eux se sont unis à des familles appartenant au groupe de NI-2 et NI-1 (Lidiane et Marivaldo / Demerson et Jocélia respectivement). Nous avons donc un réseau d'unions matrimoniales tout aussi large que celui des autres groupes.

« On trouve tous les types de familles ici : grande, petite, mélangé avec les gens d'en bas, après le pont...même de la capitale Salvador. Tout ! » (Fátima)

« Aqui a gente encontra tudo quanto é tipo de família : grande, pequena, misturada com o pessoal de baixo, depois da ponte...mesmo da capital Salvador. Tudo !

Figure 10 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales des groupes 3 et 4



- En rouge les familles des groupes 3 et 4
 - En vert les familles extérieures aux groupes
 - Les flèches représentent les realtions de mariages

Ainsi, malgré la difficulté rencontrée pour localiser et pour chiffrer les dimensions des territoires ou des terres qui appartiennent à chaque famille nous pouvons à travers ce croquis visualiser leur distribution spatiale dans la localité ainsi que les différents réseaux établis dans et hors de Nova Itapecerica.

Nous pouvons ainsi remarquer que cette localité fonctionne par un réseau de relations de parenté où on trouve des rapports d'affinité qui dépassent le cadre strictement individuel, c'est-à-dire, qu'il concernent chacun des quatre groupes qui y cohabitent. Ces rapports se prolongent vers d'autres groupes et s'étendent au-delà de la barrière spatiale du lieu, allant jusqu'aux villages environnants. Ces relations familiales avec diverses formes et degrés d'exogamie ont un rôle important dans la composition de la structure de Nova Itapecerica. Cette structure repose à la fois sur un niveau individuel et sur un niveau collectif, comprenant un accès à la terre et son exploitation. Ce type d'analyse des réseaux familiaux constitue une entrée importante pour comprendre la vie sociale d'une petite localité rurale comme celle étudiée dans cette thèse.

7- La filiation

Selon Coudoing et Pedrot, 2011, la filiation détermine l'identité et les places symboliques de la famille. Elle représente le lien qui se tisse d'une génération à l'autre, l'héritage et les identifications que l'on reçoit et que l'on se donne. La filiation est aussi source d'identité et de statut. Inscrivant les individus à « une place unique et non interchangeable au sein d'un ordre généalogique culturellement construit » (Vasseur-Lambry, 2000, p. 420). Elle repose sur le cadre légal mais aussi sur la mémoire familiale et les récits transmis ou reconstruits et elle permet à chacun de « se reconnaître parmi les siens et d'être reconnu par eux et parmi les autres » (Meulders-Klein, 1999, p. 156). C'est d'elle que découle les droits à l'entretien et à l'éducation, aux aliments et à l'héritage, les « devoirs de réciprocité et de solidarité », enfin l'« appartenance même à un État » (ibid., p. 157) et elle est essentielle tant « sur le plan sociologique et psychologique que sur le plan des droits subjectifs » (ibid., p. 156).

Dans la pratique locale de Nova Itapecerica, le principe de filiation qui a été observé est cognatique, avec une inflexion patrilinéaire onomastique et mémorielle. Il y a des biens qui s'attachent à la mère et d'autres qui sont attachés au père. Dans les différents cas observés, la référence du côté paternel servait surtout à la transmission du nom et est communément utilisée par les individus pour se situer dans l'histoire locale.

« Là en bas se sont les enfants de Romualdo et Aurino qui sont les plus anciens ! » (Zé Neto- habitant de NI-1)

« Là em baixo são os filhos de Romualdo e Aurino que são os mais antigos » !

Mais cette tendance varie de famille en famille et j'ai également rencontré des personnes qui se référaient à leur ascendance matrilineaire pour se situer dans les histoires familiales, mettant aussi en évidence le groupe familial de leur conjoint afin de s'affirmer en tant que membre de la localité à part entière.

« C'est ma mère Domingas la plus ancienne maintenant ! Elle connaît toute l'histoire de cet endroit et moi aussi. J'ai même une sœur qui est partie il y a très longtemps et elle aussi connaît un peu les histoires de cet endroit » (Ana Cleto- habitante de NI-1)

« Minha mãe Domingas é agora a mais velha ! Ela conhece a história toda desse lugar, e eu também. Eu até tenho uma irmã que partiu daqui a muito tempo e que também conhece um pouco das histórias desse lugar »

« Je ne suis pas née ici, mais je me suis mise avec Felício, qui lui est né dans le Dendê. Sa famille est là depuis très longtemps. Je suis d'ici maintenant » (Jacimari- habitante de NI-1)

« Eu não nasci aqui mas eu me juntei com Felício, que nasceu no Dendê. A família dele está aqui a muito tempo. Sou daqui agora »

Finalement, les différents discours sur les origines, d'ici ou d'ailleurs, les efforts manifestés pour parler de tel ou tel ancêtre, ou bien laisser dans l'ombre tel membre de la famille à l'histoire un peu honteuse, constituant, comme a bien dit Zonabend (1987 : 640) « le sentiment de chaîne, cette conscience d'être le produit d'une filiation » ou encore d'une famille élargie (griffes de l'auteur).

8- Les dimensions individuelles des mariages

Le mariage est souvent une des catégories les plus importantes pour les analyses du monde rural brésilien. Pour Ellen Woortemann (1995 : 157), entre les paysans brésiliens qu'elle a étudiés dans la région sud du pays, l'acte de se marier n'est pas une simple question de choix individuel : « [...] *ce ne sont pas seulement deux individus qui se marient, mais deux familles qui entrent dans un type d'accord. C'est une affaire de famille* ».

Pour le groupe de Crueiras, le recueil des généalogies m'a permis d'isoler et de caractériser, selon Zonabend et *alii* (1970 : 7), deux types de mariages remarquables : les mariages entre cousins de divers degrés - mariages dans la consanguinité - et les mariages doubles impliquant deux paires de frères et sœurs ou de cousins et cousines - mariages dans l'affinité - en signifiant un vrai « nœud » généalogique.

Un autre fait récurrent observé dans la localité est le mariage de femmes d'un certain âge avec des hommes plus jeunes. Une sorte de contrat est établi au sein de ces couples. Des conversations très intimes avec ces femmes m'ont fait comprendre que pour elles ces hommes jouaient, entre autre, le rôle de « protecteur » (*protetor*) car, souvent ces femmes touchent des retraites et donc n'ont pas vraiment besoin d'homme pour contribuer à l'entretien de l'unité domestique mais plutôt, selon elles, pour occuper un espace « vide ».

A Nova Itapecerica de nombreux hommes ont une vie sexuelle en dehors du mariage. Les femmes les plus âgées acceptent ce fait avec beaucoup plus de résignation que les plus jeunes. Cela peut s'expliquer par le fait que pour ces femmes, les hommes sont vus comme protecteurs et garants du maintien de leur compagne dans la condition ou le statut de femme mariée. Ainsi, le mariage est entendu comme une institution, dans le sens où il oblige à se conformer à certaines règles sociales qui donnent sa légitimité à l'alliance, même si la vie sexuelle en dehors du mariage est plus ou moins tolérée par les femmes. Le contraire par contre n'est pas bien accepté. On entend souvent de petites anecdotes concernant l'infidélité de telle ou telle femme, mais ceci reste un sujet délicat et il est difficile d'en parler.

Il existe également des cas de femmes qui ont fait le choix d'être célibataires et qui sont reconnues pour être des femmes fortes, qui s'inscrivent dans l'acception très commune au Brésil de la « femme du Nordeste » qui n'a pas besoin de présence masculine pour assumer ses obligations économiques ou maternelles. Elles sont vénérées comme mères et exercent une grande influence sur leurs enfants. Je pense notamment à dona Maria de Jesus, habitante de NI-2, qui après le départ de son mari a assumé toutes les responsabilités pour ses nombreux enfants.

Ce thème d'autorité féminine n'est pas nouveau au Brésil. L'existence d'unités parentales commandées par des femmes n'est pas récente dans les couches les moins aisées de la population, au Brésil comme ailleurs. Concernant le Brésil on trouve des études classiques comme celles de Landes (1967) et de Pendrell (1968). Ailleurs nous avons, entre autre, celles de Freilich (1961), Kaye (1966). Dans tous ces travaux, l'accent est mis sur les caractéristiques des normes familiales des couches sociales les plus pauvres.

Ainsi, je peux dire que de façon générale le mariage reste, dans la société étudiée, l'acte fondateur du couple. Même s'il y a très peu de couples qui ont recours aux cérémonies religieuses et civiles. Dans la grande majorité de cas, ils décident simplement de « vivre ensemble » (se *juntam*). Cette constatation est valable pour les quatre groupes présents dans la localité et atteste de la densité des échanges matrimoniaux locaux.

9- Les enjeux et les stratégies des alliances

A Nova Itapecerica, pour trois groupes (NI-1, NI-2, et CDD), la préférence va à un mariage avec un parent d'un groupe local différent. Cependant, l'importance d'appartenir à la même congrégation religieuse remplit un rôle important pour le choix du conjoint. Beaucoup de jeunes couples se forment en suivant ce principe des affinités religieuses, surtout à NI-1.

Mais il existe un autre type de mariage préférentiel, observé fréquemment, cette fois dans le groupe de Cruairas : celui entre cousins au premier degré, mariage très fréquent dans les sociétés traditionnelles, et permis dans de nombreuses sociétés, notamment matrilineaires (Ghasarian, 1996 : 151). Il faut signaler que ce mariage est aussi autorisé par le code civil brésilien⁸¹.

J'ai pu observer, avec le même degré d'importance, à l'intérieur du groupe de Cruairas, un autre type de mariage qui a été à l'origine de la formation du groupe : le mariage de deux frères avec deux sœurs. Cette forme d'union est présente dès les premiers récits de la formation du groupe puisque ce sont les deux fils les plus âgés de Monsieur Romualdo qui se sont mariés avec les deux filles aînées de Monsieur Aurino. Cette union a redoublé les liens. Ainsi leurs descendants sont des cousins parallèles bilatéraux.

Je peux ainsi conclure que les mariages à Nova Itapecerica résultent actuellement d'un choix individuel, mêlé aussi à des influences religieuses, associé à d'autres facteurs comme celui du degré d'affinité entre les groupes qui cohabitent dans la localité.

Étant donné le dynamisme que connaît la région, j'estime qu'il est difficile de trancher sur les futures unions qui auront lieu à l'intérieur du groupe, mais je peux avancer quelques hypothèses. Parmi elles, celle déjà évoquée de l'ouverture à des mariages extérieurs au groupe local me paraît vraisemblable. Les observations sur les mariages qui ont lieu à Nova Itapecerica nous conduisent en tout état de cause à une des questions importantes de cette ethnographie, celle de l'accès à l'espace. Encerclé par la « réserve » de la *Mata Atlântica* et par les grandes forêts d'eucalyptus, ce groupe se

⁸¹ Décret-loi n° 3200 du 19 avril 1941. Dès qu'un examen prénuptial atteste l'inexistence d'inconvénients, soit pour la santé des parents, soit pour celle des enfants (Code Civil Brésilien).

trouve de plus en plus comprimé dans de petites étendues. Ainsi les couples qui se forment ont deux options : soit ils partent vers d'autres lieux, comme c'est le cas pour quelques-uns, soit ils finissent par habiter sur les terres de leurs parents ou sur les parcelles réduites des terres reçues en héritage. Dans ce dernier cas, la plupart des jeunes couples n'envisagent pas d'avoir une production agricole. J'ai rencontré deux couples seulement qui cultivent leur petit terrain avec une agriculture tournée vers l'usage du groupe domestique à petite échelle.

10- Les résidences après le mariage

Comme la question foncière est un problème général pour les familles de Nova Itapecerica, elles finissent par adopter différentes stratégies pour trouver des solutions.

« Ici on se débrouille comme on peut. Moi, ma femme et les enfants, on habite dans une maison construite sur les terres de mon beau-père. Nous sommes un peu serrés [en se référant à trois autres petites maisons construites sur les terres de sa belle-famille] mais de mon côté ma famille est trop grande. J'ai beaucoup de frères et sœurs et notre terre est trop petite. Ça va comme ça. J'ai mon coin à moi. C'est moi qui ai travaillé pour construire ma maison. Chaque tuile c'est moi qui l'ai achetée. C'est vrai que ma femme m'a aidé [en référence au revenu de la vente de l'artisanat de piaçava] mais le gros c'est bien moi qui ai réussi à l'avoir avec le travail dans les eucalyptus. J'avais un bout de terre que j'ai vendu à un homme de Entre Rios, là-bas au Saco do Rio. Ma grand-mère n'était pas contente ! En fait, je l'échangé contre une moto. Cette maison me suffit. Je n'ai pas du tout envie de devenir agriculteur. J'aime bien planter quelques trucs mais c'est trop de boulot. » (Manoel - jeune habitant de NI-1)

« Aqui a gente se vira como pode. Minha mulher e os meninos, a gente mora na casa que foi construída nas terras do meu sogro. Nós estamos um pouco apertados, mas do meu lado minha família é muito grande. Eu tenho muitos irmãos e irmãs e nossa terra é pouca. Tudo bem. Eu tenho meu cantinho. Fui eu quem trabalhou para construir minha casa. Cada telha foi eu que comprei. É verdade que minha mulher me ajudou, mas o grosso foi eu que consegui com o trabalho nos eucaliptos. Eu tenho um pedacinho de terra que eu vendi para um homem de Entre Rios, lá no Saco do Rio. Minha avó não gostou. Na verdade, eu troquei por uma moto. Essa casa para mim está boa. Eu não penso em ser agricultor. Eu gosto de plantar umas coisas, mas é muito trabalho. »

À Nova Itapecerica c'est le type de résidence virilocale qui domine, car c'est souvent l'homme qui prend l'initiative d'amener sa compagne avec lui près de l'ancienne maison familiale où il a grandi et dont une partie du terrain qui appartient aux parents est transmise au jeune couple. Certains couples vont s'installer dans l'ancienne demeure familiale lorsque celle-ci a été remplacée par une plus récente. Il existe deux discours pour expliquer ce type de conduite. Certains disent ne pas avoir les moyens financiers d'habiter ailleurs, d'autres affirment qu'ils préfèrent habiter dans la localité

malgré toutes les difficultés qu'ils y rencontrent. Ainsi, les jeunes qui restent dans la localité s'installent généralement près des parents de l'époux. Lorsqu'ils sont célibataires, ils vivent presque toujours sur les terres des parents dans de petites maisons construites à l'arrière de la maison parentale. Cela nous conduit à nouveau à la question des héritages et des successions.

Le cas de Nova Itapecerica illustre les situations diverses et complexes du droit agraire brésilien, puisque je l'ai déjà dit, seules les familles qui forment le groupe de Cruzeiras possèdent le droit légal d'héritage et de vente des terres occupées. Cela diffère des trois autres groupes qui, en théorie, ne peuvent pas négocier leurs terres. Et pour bien comprendre les différentes formes de succession et héritage à Nova Itapecerica il est nécessaire de parler, même brièvement, de l'histoire qui a donné naissance au droit de la propriété au Brésil et de ses implications.

11- Les fondements du droit de propriété au Brésil

Le colonialisme portugais au Brésil débute dès que l'émissaire royal découvre ou conquiert la terre et qu'il incorpore ce bien au patrimoine personnel du roi du Portugal. Cette incorporation établit les bases légales de la politique impériale de domination de la Colonie Portugaise, construite à partir de la création d'une élite foncière.

De cette manière ont été définis les pouvoirs et les droits du Roi portugais sur la *terra brasilis*, qui devait la distribuer à ses sujets avec un double objectif, celui de l'expansion économique et de la christianisation. La couronne portugaise s'est appropriée de tout le nouveau territoire découvert, établissant une organisation juridico-politique sous les ordres de Tomé de Souza (1549), qui distribue les terres pour des affaires commerciales ou religieuses (Holston, 1993 : 71).

Comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre consacré aux politiques publiques dans le pays, afin de contrôler ces distributions, les Portugais ont adopté au Brésil un système médiéval de succession de terres connu sous le nom de *sesmarias*. L'objectif principal de la Couronne Portugaise était de concilier l'occupation des terres avec leur utilisation agricole. Pour cette raison, la législation en vigueur autorisait l'expropriation des terres improductives, donnant les droits d'usage de ces terres, c'est-à-dire, la concession, en échange d'une part équivalente à un sixième de la production agricole totale annuelle. La taille des concessions était limitée par la capacité de production des colons, le temps d'usufruit du droit sur ces terres était également limité, étant entendu que les *sesmarias* non cultivées devaient, en tout état de cause, retourner à la Couronne.

Jusqu'à la création de la Loi des Terres (*Lei das Terras*) en 1850, il n'y avait pas de directive légale concernant les transferts des terres publiques. En conséquence, depuis les débuts de la colonie, les occupations illégales de terres ont constitué des pratiques communes chez les paysans brésiliens

qui, d'un côté n'avaient pas les ressources exigées pour assumer une *sesmaria*, et de l'autre, arrivaient malgré cela à survivre avec des cultures d'autosuffisance dans les conditions les plus hostiles.

Ainsi, dans la région Nordeste du Brésil, caractérisée par d'immenses domaines de forêts, de grandes surfaces de terres non cultivées et des conflits fonciers à l'intérieur des aires réservées aux plantations, les occupations illégales sont toujours présentes, tolérées, voire ignorées par les pouvoirs publics.

Certaines situations se sont développées lorsque quelqu'un recevait une concession qui incluait des terres dont les titres n'étaient pas valides, comme cela s'est passé lorsque le groupe des *Alagoanos* a migré à Nova Itapecerica en 1986 et qu'il a trouvé l'entreprise de reboisement industriel installée et occupant 1.080,39 hectares de la municipalité d'Itanagra à laquelle appartient NI (Lima, 2004 : 21). Les « possessions de terres » qui se résument à l'usufruit d'une terre qui n'est pas la sienne par droit, à la différence de la propriété, basée sur une relation de droit, rendent possibles, jusqu'à aujourd'hui, la condition de colons libres à ceux qui n'ont pas de moyens financiers pour acquérir des terres. Et c'est précisément ce qui s'est passé pour la constitution de la localité analysée dans cette ethnographie. Des groupes de familles venues d'autres États brésiliens ont migré dans la localité et ont rencontré, déjà installées, les familles qui forment le groupe de Cruzeiras. Celles-ci avaient la propriété légale de la terre, tandis que les autres ont acquis le droit de *posse* de la terre après les disputes avec l'entreprise de reboisement. Cette différence a été cruciale dans la relation qui s'est instaurée entre les groupes au fil du temps et elle s'est répercutée dans les liens d'affinité. Comme le questionne James Holston (1993), comment penser le droit si le système juridique n'aide pas à résoudre les conflits ? Si plutôt que de les résoudre, il perpétue les disputes ? La loi brésilienne est lourde de non-résolution et cela est l'une des caractéristiques fondamentales et problématiques du système juridique national dans sa totalité. L'ethnographie de Nova Itapecerica illustre bien ce dilemme.

Ces éclaircissements apportés, je peux maintenant approfondir la question des différentes formes de transmission des biens et des héritages, associée aux différentes stratégies et enjeux existants dans les différents groupes qui cohabitent à Nova Itapecerica.

12- Les différentes stratégies concernant l'héritage de la terre à Nova Itapecerica

Dans la plupart des cas les personnes laissent en mourant quelque chose derrière elles, que ce soit des biens mobiliers, un statut, de l'argent ou des terres. Pour les paysans brésiliens cette terre est perçue bien au-delà d'une simple valeur monétaire. Fortement présente dans l'imaginaire des paysans au Brésil, elle symbolise la vie, le travail, la nourriture, l'histoire et la continuation d'une vie.

« Maintenant il [Antenor] habite avec sa fille Maria, même s'il possède une maison juste à côté, mais ce sont ses jeunes fils qui y habitent, plus sa fille qui a des jumeaux, et l'autre qui travaille dans le Resort Ibero Star et qui donc, a besoin de prendre le bus pour aller travailler. Avant, quand il était encore marié et avait la santé, ils habitaient tous de l'autre côté, après le bac, là-bas où la vieille Domingas a sa maison. C'est une autre de ses filles qui avec son mari, cultive la terre et prend soin de la maison. » (Liçinha-habitante de NI-1)

« Agora ele mora com a filha Maria, mesmo se ele tem uma casinha aqui do lado, mas na verdade são os rapazes que moram aí, mais a menina que tem os gêmeos e a outra filha que trabalha do Ibero Star e que precisa pegar o ônibus par a ir trabalhar. Antes quando ele era casado e tinha saúde eles moravam todos do outro lado, depois da balsa, lá onde a velha Domingas tem a casa. É outra filha dele junto com o marido que mexe na terra e zela a casa. »

« Le mari de ma petite-fille a de la terre là-bas. En fait, les terres sont celles de Maria, ma petite-fille. Je lui ai donné quand ils se sont mariés. En vérité, c'était 30 tarefas qui ont été partagées entre moi et mes deux filles, Ana Cleto et Chica. Ma part, je l'ai partagée avec une de mes petites filles en lui donnant un petit morceau car les terres qui appartenaient à ma fille Ana Cleto et à son ex-mari n'étaient pas suffisantes pour tous les enfants, car lui, Antenor, n'a eu ni terre, ni argent, le pauvre ! C'est son frère aîné qui lui a volé. » (Domingas-habitante de NI-1).

« O marido da minha neta tem terra para os lados de lá. Na verdade, essas terras são de Maria minha neta. Eu dei quando eles se casaram. Na verdade, eram 30 tarefas que foram divididas comigo e minhas duas filhas, Ana Cleto e Chica. Minha parte eu dividi com uma das minhas netas, eu dei um lote para ela, porque as terras que pertencem a minha filha Ana Cleto e seu marido não dava para toda a criançada, pois o Antenor não tinha terra, nem dinheiro, o pobre! Foi o irmão dele mais velho que roubou. »

« On n'a pas de terre pour nos enfants. Quand ils se marient la solution c'est celle de construire leur maison sur la même terre où ils ont grandi, au fond de la maison de la famille, ou encore d'habiter avec nous. Mais on n'a pas de place pour tous nos enfants, donc, il y a ceux qui partent vivre ailleurs. En plus, nous sommes des gens de la terre. On aime planter, avoir des animaux... Et voilà qu'on n'a plus de place pour planter non plus. » (Helena-habitante de Cruzeiras)

« Não tem terra para nossos filhos. Quando eles se casam a solução é de construir a casa deles na mesma terra onde eles cresceram, no fundo da casa da família, ou ainda de morar aqui com a gente. Mas a gente não tem lugar para todos os filhos e tem esses que acabam partindo viver longe. Além do mais nós somos gente da terra. Gostamos de plantar, ter bicho...Agora não temos mais lugar para plantar também. »

« Tu vois, on est les uns sur les autres. J'ai fait construire une petite maison pour mes fils célibataires pour qu'ils aient leur intimité à eux. J'ai même songé à acheter la maison qui est en face de la mienne. Ma terre est petite pour tous mes enfants. Je voulais bien qu'ils restent par ici. » (Maria de Jesus-habitante de NI-2).

« Está vendo aí, é um em cima do outro. Eu mandei construir uma casinha para os meus filhos solteiros para que eles tenham a intimidade dele. Eu mesmo pensei de comprar a casa da frente da minha. Minha terra é pouco para todos os filhos. Eu queria que eles ficassem por aqui. »

« J'ai vendu une partie de mes terres à mon voisin parce qu'il voulait de la place pour planter ses maniocs. J'ai ma petite épicerie, ça me suffit largement. Mais je garde toujours de la terre du côté de Nova Itapecerica 2, car ma femme et ma fille y prennent de la paille de piaçava pour leurs usages. » (Itaitê-habitant de NI-1).

« Eu vendi uma parte das minhas terras a meu vizinho porque ele queira um lugar para plantar as mandiocas dele. Eu tenho meu comércioinho que dá para o gasto. Mas eu tenho ainda terra para as bandas de Nova Itapecerica 2, minha mulher e minha filha pegam palha para elas lá. »

« J'ai vendu une partie de mes terres à mon voisin d'en bas. Il nous reste cette parcelle de terrain où je fais construire ma maison. Ça nous suffit largement à moi et mon mari, car mes enfants sont tous partis vivre ailleurs. » (Ilda-habitante de NI-1)

« Eu vendi um pedaço das minhas terras para o meu vizinho de baixo. Só resta este pedaço de terra onde eu construir minha casa. Está bom demais para mim e para o meu marido, meus filhos foram embora viver por aí. »

Les extraits de témoignages ci-dessus montrent le large éventail des stratégies adoptées par les familles de Nova Itapecerica en ce qui concerne la transmission de biens matériels, dans ce cas précis, la terre. Selon Maria José Carneiro (2001 : 23), la transmission des droits de propriété familiale d'une génération à l'autre est l'objet de multiples stratégies qui varient en fonction des conditions de chaque famille, c'est-à-dire, tantôt de son histoire spécifique, tantôt de son insertion dans l'économie et dans la société globale. En réalité, bien qu'un groupe ait le droit légal de négocier la terre et de la partager entre les héritiers comme il le souhaite, et trois autres qui possèdent seulement le droit d'usage du territoire, nous voyons que dans la pratique une série de stratégies de ventes et de transmission de biens s'est développée, en résumé :

- La cohabitation de couples ou des célibataires sur les mêmes terres parentales ;
- Le partage donnant la priorité à ceux qui se sont mariés ou encore le fils (fille) le (la) plus âgés ;

- Le déplacement des parents vers la maison d'un enfant marié, en laissant leur maison aux jeunes célibataires ;
- Ou encore la vente à des nouveaux venus.

Très souvent les droits de succession et d'héritage sont différents selon les sexes, c'est ne pas le cas observé à Nova Itapecerica où le patrimoine foncier est hérité de façon équitable par tous les enfants, hommes ou femmes. Il est considéré que des hommes et des femmes ont les mêmes droits sur l'héritage. Cette constatation est valable pour les quatre groupes qui forment l'ensemble de la localité. Pourtant, les pratiques sont bien différentes et donnent lieu à une diversité de situations qui se modulent en fonction des groupes et des cas. Des formes complexes d'arrangements entre les héritiers existent. Par exemple, j'ai rencontré des cas de division d'héritage concernant seulement ceux qui étaient restés sur place, à l'exception des descendants qui avaient migré. J'ai aussi trouvé des cas d'héritage divisés en parts égales entre tous les descendants, incluant des membres qui avaient migré vers d'autres villes (en laissant souvent la garde de leur terre à un parent proche). D'un autre côté, on trouve aussi des conflits entre membres d'une même famille dus à des transactions de vente de terres faites sans le consentement de tous les héritiers. Dans tous ces exemples une seule constante apparaît, la terre fait partie de l'imaginaire des habitants de la campagne, comme bien, marchandise ou comme la perpétuation d'une tradition, elle est toujours transmise à un héritier ou une héritière.

Néanmoins, les observations montrent que cette terre n'a pas toujours la même signification pour les différents groupes qui forment la localité. À l'intérieur du groupe de Crueiras et chez les CDD, une grande partie des habitants attribue à cette terre une valeur d'usage, de travail et de continuation des traditions familiales. Cette terre est vue comme la continuation de leur histoire marquée par un attachement acquis au fil des ans. Par contraste pour le groupe de NI-1 et quelque familles de NI-2 la terre est perçue plutôt comme un outil d'échange, de vente, une marchandise, car l'histoire foncière de ces deux groupes est marquée par un processus historique où la configuration des structures de propriété et d'usage de la terre a été constituée différemment. Ainsi, cet espace est perçu par ces deux groupes plutôt comme un territoire d'occupation, de vie et de repos. C'est pour cela qu'au fil des ans leur dimension a été drastiquement réduite à quelques *tarefas* suffisamment taillées pour recevoir une, deux, voire trois petites maison au cas où les enfants en auraient besoin. Même s'ils n'ont pas le droit de négocier cette terre puisque elle appartient à l'État, cela ne les a pas vraiment empêchés de le faire, car la plupart de ces familles ont vendus une grande partie de leur

terrain en réduisant la taille des lots initiaux qui pouvaient varier au départ entre 15 et 100 *tarefas*, et qui aujourd'hui dépassent difficilement les 2 *tarefas* en moyenne.

On peut en tout état de cause supposer que dans ces conditions de morcellement foncier, les générations suivantes seront très certainement obligées de déménager de la localité. Ce fait entraînera une nouvelle vague de migration vers l'extérieur. Ainsi, la recherche de terres, fait omniprésent dans les parcours d'une grande partie des populations rurales brésiliennes, est la variable plus importante pour comprendre la manière dont se sont poursuivis la formation, le maintien et l'émigration des différents groupes et personnes de Nova Itapeçerica et même d'ailleurs. Ce fait a occasionné dans la localité étudiée une forme d'ancrage territorial encore en processus de formation mais assez précaire.

Maintenant que nous en savons un peu plus sur les structures familiales et les liens qu'elles créent dans la constitution de la localité de Nova Itapeçerica, nous allons voir comment l'organisation sociale ordonne et oriente la relation entre ces groupes et les ressources naturelles disponibles. Nous verrons comment l'activité de l'*extrativismo*, donc l'usage d'une ressource locale, dans notre cas la *piçava*, peut être perçue comme une stratégie de survie pour les populations locales, en plus des imbrications politiques, juridiques, sociales et environnementales qu'induit le comportement de ce groupe envers les ressources naturelles locales.

Sixième chapitre

LES DIFFERENTS USAGES DES RESSOURCES LOCALES

CHAPITRE 6 - LES USAGES DES RESSOURCES LOCALES

1- Les activités autour de la *piaçava* et ses enjeux

Rappelons que le mot extractivisme est la francisation du mot portugais *extrativismo* qui désigne au Brésil une activité dans laquelle les produits de la forêt tiennent une part importante de l'économie (Empereire et Pinton, 1992 : 685). Depuis les années 1990, cette activité est devenue une catégorie très solidement ancrée dans le pays. Fortement présente dans les pratiques du Brésil rural, l'extractivisme est un thème de recherche largement exploité par les sciences sociales, notamment par le droit et la sociologie, une catégorie administrative et une idéologie défendue par divers acteurs sociaux. Pour Empereire et Lescure (1994 :176), « *cette pratique s'appuie le plus souvent sur une véritable gestion de la ressource et de l'espèce exploitée...mais l'extractivisme ne peut pas être présenté comme un modèle générale d'exploitation non prédatrice des espèces ; chaque cas doit faire l'objet d'une analyse selon un pas de temps propre à l'espèce considérée* »

Les phénomènes d'entraide et de coopération se situent dans le cadre de la répartition et de l'organisation des activités à l'intérieur d'un groupe humain. Ils doivent être appréhendés dès le premier abord comme des phénomènes techno-économiques, et comme touchant à d'autres domaines de la réalité sociale, comme celui des échanges de services. Ils ne peuvent être abordés efficacement que par le biais des techniques (Royer, 1973 : 743). Dans la période récente même si nous voyons encore des exemples d'entraide dans et entre les différents groupes qui cohabitent dans la localité, on assiste, d'une part à une déstructuration graduelle de la solidarité villageoise, par le développement de ce que Royer appelle « l'individualisme agraire », (1973 : 746) dans le cadre d'une économie fondée sur le profit, et d'autre part, à une distension des liens familiaux. Car le cadre de la vie économique n'est plus la seule localité de Nova Itapeçerica mais toute la région du *Litoral Norte* de Bahia.

Malgré cette transformation profonde que subit toute cette partie de Bahia on trouve encore des exemples de solidarité villageoise qui coïncident parfois avec des relations de parenté. Cependant, avant d'analyser le caractère collectif de ces activités, il est nécessaire de comprendre les différents enjeux qu'elles comportent.

2- L'extractivisme au Brésil

Pendant une période assez longue, l'extractivisme a été perçu comme un vrai désastre pour la nature profitant à très peu de personnes et cachant souvent des situations d'esclavage (Lescure, 2011⁸²).

⁸² Notes référentes au séminaire donné par Jean-Paul LESCURE à la MISHA/Université de Strasbourg, le 20 octobre

Néanmoins, au cours des années 1980, il y a eu un retournement politique grâce au célèbre dirigeant syndical brésilien Chico Mendes. Grâce à lui, l'activité extractiviste (*extrativista*) est soudain apparue comme la meilleure stratégie utilisée pour conserver les ressources naturelles. Et les populations qui vivaient de cette activité furent alors considérées comme les véritables détentrices de savoir-faire protecteurs de la nature. Avec la conférence mondiale sur le développement durable à Rio de Janeiro en 1992 qui a donné un coup d'accélérateur à cette réflexion avec la création de la première réserve extractiviste au Brésil on est passé d'une activité méprisée à une activité essentielle à la protection de la nature. À partir des années 1992 une série de normes, de lois et d'orientations ont été établies pour ces groupes en particulier. Cependant, avant de citer certains de ces principes juridiques, il est important de faire le point sur le Droit Agraire brésilien ces dernières années, et de préciser à quel niveau l'activité extractiviste y est insérée.

3- Des imbrications juridiques, politiques, sociales et environnementales.

La compréhension globale de l'activité extractiviste et de ses enjeux est d'une importance fondamentale pour comprendre Nova Itapeçerica. Car, il est décisif de saisir que cette activité désignée dans les directives agraires brésiliennes comme une activité accessoire, peut devenir (voire est devenue) à Nova Itapeçerica une activité principale. En effet, pour les femmes de la localité l'extractivisme reste l'une des principales sources de revenus et donc ne peut pas être envisagée comme une activité secondaire.

Selon Vivanco dans sa « *Teoria del derecho agrario* » (1967 : 27) il y a trois classes d'activités agraires : les activités propres, accessoires et connexes. Selon la classification de cet auteur, l'extractivisme est considérée comme accessoire. Le critère établi par lui est que cette activité est développée de façon secondaire par rapport à l'activité principale d'une unité domestique. Cependant transposer simplement des concepts, des critères et des conclusions de doctrines étrangères basées sur des structures géographiques et socio-économiques très différentes de celles rencontrées dans la réalité brésilienne. Ainsi, en contradiction avec la définition donnée par Vivanco qui considère l'extractivisme comme une activité essentiellement secondaire, le Brésil lui attribue une place de choix. Dans le cas particulier du Brésil, le Droit Agraire brésilien, qui selon Reale (1973 : 17) est la branche du Droit Privé viabilisant les relations juridiques privées qui se constituent et se développent pour et par les activités agricoles ou pastorales, a utilisé comme élément constitutif essentiel l'activité agricole exercée professionnellement par un travailleur

agricole. C'est cette activité pratiquée de manière reconnue comme étant professionnelle qui est responsable de la caractérisation de la propriété ou du bien rural. C'est cette caractérisation qui va permettre aux extractivistes de toucher des financements destinés à l'exécution et l'installation des zones extractivistes à l'échelle familiale ou communautaire. Cela à partir du moment où cette démarche montre de la pertinence au regard du développement économique local ou régional.

L'*Instituto de Planejamento* - Institut de Planification - IPEA a lancé une étude qui a réuni les éléments de l'occupation du pays en une séquence ordonnée. En raison des résultats obtenus, le Ministère du Travail a édité ce qu'on appelle l'ordonnance 13 (*portaria 13*) diffusée le 16 juin 1978. Ainsi, en accord avec la classification brésilienne des occupations, (article 4 « caractéristiques occupationnelles des grands groupes » de l'ordonnance n° 13), le Ministère du Travail a rassemblé dans le « grand groupe 6 » tous les travailleurs agricoles, forestiers, pêcheurs et « assimilés ». Ce « grand groupe » est divisé en huit sous-groupes numérotés de 6 - 0 à 6 - 7. C'est dans le groupe 6 - 5 que sont classés les travailleurs forestiers qui se dédient à l'activité agricole d'extractivisme. Dans ce même groupe figurent les travailleurs forestiers de l'exploitation des espèces à fibres qui inclut lui-même le « travailleur de l'exploitation de la *piçava* » (*trabalhador de exploração de la piçava*) (Hironaka 1997 : 76).

Savoir où se trouve placée cette catégorie professionnelle dans cette classification est fondamental mais il est tout aussi important de comprendre la place que cette activité occupe pour certains groupes sociaux.

4- L'extractivisme comme stratégie de survie

Le Brésil est constitué de différents biomes. Selon l'IBGE (2006) entre l'Amazonie [49,29%], le Cerrado [23,92%], la Mata Atlântica [13,4%], la Caatinga [9,92%], la Pampa [2,07], et le Pantanal [1,76].

Toute étude sur l'extractivisme gagne en pertinence, non seulement par le volume, mais aussi par la grande quantité de groupes ruraux qui vivent essentiellement de cette activité. C'est une activité de grande importance pour les populations. Générant emplois et revenus et présentant un potentiel économique considérable encore mal exploité et mal géré.

Parmi les produits extractivistes se trouve une grande variété de fruits, dont des fruits à coques divers, des graines oléagineuses, des résines, des gommes, des plantes médicinales et le palmier *piçava*. Les groupes humains détenteurs de ces savoir-faire sont donc dénommés extractivistes. Cette catégorie sociale est une des dizaines incluses dans la catégorie administrative brésilienne dite « populations traditionnelles ».

Drummond (1996 : 115) différencie deux formes d'extractivisme : l'extractivisme de basse technologie, celui pratiqué typiquement par les populations rurales des zones « isolées » (*remotas*) , de l'extractivisme de haute technologie, dans lequel on trouve l'extraction minérale (y compris de l'eau) et la coupe d'arbres à grande échelle.

De plus, comme l'affirment Lescure et Pinton (1996 : 1216), il existe une grande variabilité dans l'activité *extrativista*, tant pour les ressources exploitées que pour ses aspects socio-économiques. Les différences sont liées aux données culturelles et historiques, à l'accès aux ressources, à la pression anthropique et aux dégradations du milieu, ainsi qu'aux situations foncières, économiques et politiques.

5- Quelques directives légales

La conservation et l'utilisation de la biodiversité et ses principales directives se trouvent dans le document connu comme *Convenção sobre Diversidade Biológica* (Convention sur la Diversité Biologique – CDB), un document qui a été signé par 155 pays pendant la Conférence des Nations Unies sur l'Environnement et le Développement qui s'est tenue à Rio de Janeiro en 1992.

En ce qui concerne particulièrement l'activité extractiviste, le Ministère de l'Environnement du Brésil - MMA a développé certaines actions. Quatre d'entre elles méritent d'être soulignées :

- La création de la *Coordenadoria de Agroextrativismo* - CEX / Coordination de l'Agro-extractivisme au sein de la *Secretaria de Coordenação da Amazônia* - SCA / Secrétariat de Coordination de l'Amazonie. Elle a comme objectif de promouvoir le renforcement économique et social des peuples extractivistes ;
- La création du Secrétariat du Développement Durable (SDS) du *Ministério do Meio Ambiente* / MMA a aussi créé des programmes orientés particulièrement vers l'activité de l'extractivisme, comme celui de Gestion Environnementale Rurale le GESTAR, et le Programme de Développement Socio-environnemental de la Production Familiale Rurale le PROAMBIENTE (MDS 2004);
- Ajoutons la création en 1992 du Centre National de Développement Durable des Populations Traditionnelles (CNPT) ayant pour objectif de promouvoir l'élaboration et la mise en place des politiques pour les populations traditionnelles. Parmi ses attributions, il faut souligner la promotion du développement économique de ces populations et l'implantation de Réserves Extractivistes, les RESEX (IBAMA 2014);

- La création du Conseil National pour la Sécurité Alimentaire et Nutritionnelle (CONSEA) en 1993. Une institution formée par des membres de la société civile et le gouvernement brésilien, qui donne voix aux populations traditionnelles.
- Et finalement la création du PRODEX. Un programme d'appui à l'extractivisme, financé par la BASA (*Banco da Amazônia / Banque d'Amazonie*), consistant en une ligne de crédits ouverte aux petits producteurs. Ce programme a cherché à stimuler la formation de coopératives et investi dans le coût de l'extraction et de la cueillette des produits issus de la forêt, à l'exception du bois, qui sont dénommés *Produtos Florestais Não Madeiros* (PFNM) ainsi qu'à stimuler la création des Systèmes Agroforestiers / SAFs.

En bref, malgré tous ces programmes, lois et directives mis en place, il existe d'innombrables obstacles à leur succès. L'excès d'exigences bureaucratiques et le manque d'assistance technique en sont quelques-uns. Ajoutons encore la pression exercée par les industriels du reboisement qui causent d'énormes dommages environnementaux. Ces politiques publiques, dans leur grande majorité, visent à renforcer surtout l'extractivisme réalisé dans la région amazonienne, en raison de sa reconnaissance mondiale en tant que réserve biologique⁸³, contrastant avec celui réalisé dans la forêt atlantique, et sur laquelle je me concentrerai.

6- Le rôle de l'ethnoécologie

Le champ d'étude constitué par l'ethnoécologie part d'une approche qui vise à rendre compte de la dynamique des systèmes sociaux à partir des modalités de leurs relations à l'environnement et réciproquement. Elle a connu ses premiers pas dans la littérature scientifique en 1954, avec la thèse d'Harold Conklin sur la relation entre une population des Philippines et les plantes qu'elle exploitait. Mais on considère que le précurseur de l'ethnoécologie est l'américain J.H. Steward dans les années 1950 - 1960. On trouve encore Andrew Vayda, Marvin Harris et Roy Rappaport⁸⁴.

Ces études ont beaucoup contribué à la compréhension et au changement des priorités d'investigation en développant la connaissance du point de vue autochtone et local parallèlement à des analyses cognitives généralistes. L'ethnoécologie comme l'écologie mobilisent différents

⁸³ Des nombreux chercheurs travaillent sur ce sujet (notamment Omma et Rego pour le Brésil, Pinton, Empeaire, Aubertin et Lescure pour la France)

⁸⁴ Note du séminaire tenu à l'Université de Strasbourg par le professeur d'ethnologie Denis Monnerie.

domaines de connaissance et sont caractérisées par une consolidation relativement récente, surtout à partir de la décennie 1980.

Le progrès de cette étude des connaissances écologiques de différents peuples apporte des contributions importantes aux questions qui concernent les populations locales. Dans un premier temps il sert de support théorique et méthodologique pour comprendre les systèmes de connaissance, perception, de raisonnement et de classification de l'environnement par des sociétés locales ou traditionnelles. Il permet aussi l'établissement d'un lien entre la connaissance construite localement et la connaissance scientifique. Enfin dans un troisième temps il ouvre sur la possibilité de reconnaître et de valoriser un savoir qui tend à disparaître rapidement, et d'augmenter ainsi la représentativité d'une partie de la société, fréquemment marginalisée, dans les processus formels de prise de décision.

7- La *piçava* : le palmier emblématique de Bahia

Selon Pimentel (2015), la *piçava* (*Attalea funifera* Mart) de Bahia est un palmier endémique de la *Mata Atlântica* qui fournit une fibre végétale résistante, des fruits et des feuilles. Ses produits étaient utilisés par les populations amérindiennes avant même l'arrivée des premiers colonisateurs portugais. Très vite ces savoirs ont été transmis aux colons et aux esclaves.

Photo 40- La *piçava* (M.P. juillet 2010)



Photo 41- la piaçava avec les détails des feuilles (M.P. juillet 2010)



Les fibres de la piaçava, ont été commercialisées depuis la période coloniale du pays, car à cette époque, ces fibres étaient très recherchées par des navigateurs pour la fabrication de cordes (Barreto, 2009). Ainsi, l'extractivisme de la forêt atlantique de Bahia est une activité ancienne, pratiquée avant même l'agriculture, par les peuples indigènes, et ensuite par les communautés traditionnelles qui utilisaient les ressources naturelles disponibles autour des écosystèmes où elles étaient installées. Ces ressources servaient à répondre aux besoins énergétiques, alimentaires, médicaux, entre autres.

Aujourd'hui, la *piaçava* est devenu un produit de grande valeur socioéconomique pour le pays. Sa fibre végétale occupe la 5ème position parmi les produits brésiliens d'origine forestière les plus commercialisés, avec une valeur de production estimée à 82,9 milhões de reais pour l'année 2013, correspondant à 44.617 tonnes (114.167 kg), avec une diminution de 22,8% si on compare à la valeur de 2012 (57.462 tonnes), ceci dû à la baisse de demande du produit. En 2013 la fibre de ce palmier a atteint la valeur de 82,9 millions de reais. L'Etat de Bahia est le plus grand producteur de fibre de piaçava, les villes de Ilhéus, Ilhéus, Nilo Peçanha, Cairu, Ituberá et Canavieiras représentant 85,5% de la production nationale en 2013. Sa fibre végétale est le principal produit d'origine forestière.

La fibre de la *piçava* est désignée comme étant un PFNM- *Produto Florestal Não Madeireiro* (un produit d'origine forestière non ligneux). Cette classification comprend tous les produits originaires de végétations natives, agroforêts, associations de plantes de natures différentes vivant en symbiose qui peuvent être comestibles, d'usages médicaux, pour l'artisanat, les ustensiles, la matière première pour la construction des maisons, qui sont extraits des plantes et en fonction de la partie utilisée (racines, feuilles, fleur, fruit, fibres, huiles, etc...) [ibid Pimentel, p. 5]

La fibre de *piçava* est le principal produit issu de cette classification, cependant ses fruits sont aussi largement utilisés comme aliment, une huile végétale est extraite de la semence, en plus de l'artisanat fait avec l'endocarpe du fruit - avec aussi un très grand potentiel pour la production de charbon. Son palmier est une espèce secondarisée dans la succession forestière : des zones naturellement ouvertes sont rapidement colonisées par la *piçava*. Selon Pimentel (2015 :2) un même palmier peut être exploité pendant plus de 30 ans.

Il en existe plusieurs variétés. La *piçava coqueiro* est la plus courante dans le sud de Bahia et possède la plus grande longévité, allant jusqu'à 80 ans ; alors qu'au nord de Bahia c'est la variété *piçava mirim*, elle aussi ayant une importante longévité, qui est la plus commune. Cette dernière présente des fibres plus fines, ne formant pas d'estirpe qui ne sont pas exploitées économiquement. Selon Guimarães e Silva (2012), les *piçavas* qui sont trouvées au nord de Bahia, mais aussi dans les états de Sergipe et Alagoas sont acaules (*sans tige apparente*) avec une faible production de fibre. Des études réalisées par Mattos da Silva (2003) montrent que ce palmier occupe des zones significatives des municipalités du littoral, dans la brousse ou dans des espaces ouverts. Une de ses caractéristiques les plus importantes est d'être une plante bien adaptée aux sols acides et de faible fertilité qui sont très répandus dans la région.

La distribution des palmiers *piçava* a toujours été attribuée au transport des fruits par les déjections des petits rongeurs qui les utilisent dans leur alimentation. Cette dispersion naturelle est considérée par certains comme presque impossible à cause de l'action anthropique sur le milieu. Cependant, selon les récits recueillis à Nova Itapeçerica, cette zoochorie se déroule encore naturellement. Elle est surtout faite par des pacas (*Cuniculus paca*) et par des agoutis (*Dasyprocta aguti*) abondants dans les zones de forêt atlantique. Il y a l'existence des savoirs écologique locaux associé à un milieu naturel encore riche malgré les pressions de l'urbanisation, du tourisme et des industries de reboisement industriel.

Actuellement la structure économique du littoral nord bahianais est fondée sur une pluriactivité qui comprend l'extraction et l'artisanat du palmier *piçava*. Reconstruire l'histoire de ce palmier et ses

usages nous a fait comprendre qu'il fallait passer essentiellement par des récits recueillis auprès de nos interlocuteurs favorisant leurs souvenirs.

L'extractivisme et l'artisanat de la *piçava* sont des activités qui occupent la grande majorité de femmes dans la localité de NI. Appelées « tresseuses » (*tranceiras*) dans les villages voisins de Nova Itapeçerica, ces femmes développent un artisanat à partir de la cueillette et de la transformation de la paille de *piçava*, toujours avec l'aide bienvenue des hommes du village. Selon mes estimations 56 femmes sur 75 femmes utilisent le palmier *piçava* comme source de revenu dans la localité. Certaines commercialisent seulement les bottes de palmes crues ou sèches appelées aussi « paille » (*palha*) et/ou des rouleaux de « tresses » (*tranças*) de pailles écrues ou colorées qui seront vendues pour être assemblées en sacs sur le littoral. Une grande partie de ces femmes pratiquent l'artisanat comme activité principale génératrice de revenus pour l'unité domestique. La paille est généralement cueillie aux alentours de la localité mais quelques femmes ont besoin d'aller dans des villages plus éloignés pour trouver des feuilles de bonne taille. Selon les récits d'artisanes d'autres localités comme Currealinho et Vila Sauípe, les feuilles étaient traditionnellement cueillies à proximité de l'endroit connu aujourd'hui sous le nom de Costa de Sauípe, sur des terres de particuliers et éventuellement achetées sous forme de paille. Cependant, cette ressource naturelle se faisant de plus en plus rare, selon les récits, soit en raison des difficultés d'accès à la ressource, soit par la raréfaction de celle-ci, les artisanes des localités voisines sont obligées, de nos jours, d'acheter la paille aux femmes de Nova Itapeçerica. Cela a fini par donner à localité le statut de fournisseur de paille de *piçava* à une grande partie des artisanes de la région du *Litoral Norte*, celles de Nova Itapeçerica.

« Je trouve chaque fois plus difficile de trouver de la paille. Moi-même j'ai déjà pris de la paille pour la vendre aux femmes d'ici ou d'autres villages, mais je me suis arrêté. Aujourd'hui les femmes doivent aller plus loin. Tout le monde a commencé à travailler avec ça. Marcher jusqu'aux bons endroits ce n'est pas de la rigolade ! C'est la Firma qui est en train de tout détruire. La *piçava*, il en reste seulement dans des endroits que la Firma n'utilise pas et qui sont difficiles à atteindre. Dans des endroits plus difficiles pour les femmes. » (Raimundo-habitant de Crueiras).

« *Eu acho cada vez mais difícil achar palha. Eu mesmo já aindei tirando palha por aí para as mulheres daqui e dos outros lugares, mas eu parei. Hoje as mulheres têm que ir longe. Todo mundo começou a mexer com isso. A caminhada até esses lugares não é brincadeira não! É a Firma que está destruindo tudo. A piçava só tem nos lugares que a Firma não usa e que é difícil de chegar. Lugar difícil para as mulheres irem.* »

« Plusieurs fois je suis allé prendre de la paille pour ma femme, mais la voiture a brûlé [en parlant de la voiture qui appartenait à l'association de NI-2 et Crueiras] et depuis je n'y suis plus allé. C'est trop loin pour moi. Je suis vieux. Je ne peux plus faire les mêmes choses qu'avant. »
(Zuza- habitant de Crueiras)

« *Várias vezes eu fui pegar palha para minha mulher, mas o carro queimou e depois eu não fui mais. É muito longe para mim. Eu estou velho. Não posso mais fazer o que fazia antes.* »

D'après ces récits on voit que la participation des hommes dans l'activité est très courante dans la localité. Ceux-ci participent dès la cueillette et vont jusqu'à la commercialisation du produit, attestant du rôle pertinent qu'ils possèdent. Bien qu'il soit ignoré par une grande partie des recherches sur le sujet, le rôle des hommes est primordial dans le maintien de cette activité à Nova Itapecerica.

Quand on parle d'extractivisme on parle d'usage des objets, des plantes, des territoires, des paysages. Il y a aussi des savoirs, des acteurs, des individus, des groupes sociaux et un processus technique derrière cet usage. Et dans notre cas particulier, ce sont les femmes qui sont les détentrices principales des savoirs et des pratiques contribuant ainsi concrètement au revenu familial et aux besoins de base du groupe domestique.

8- La participation masculine perçue comme une « aide bienvenue »

Même si ce sont les femmes qui détiennent en grand partie ces savoirs, pour l'exécution des activités liées à l'utilisation du palmier *piçava*, pour certaines étapes de la chaîne opératoire la participation des hommes est requise. Ceci signifie que la division sociale du travail est très souple. Certains hommes cueillent, d'autres vendent, et d'autres tressent. Toutefois à Nova Itapecerica aucun homme n'exécute toutes les étapes de la chaîne opératoire. En revanche dans les localités voisines, il y a des cas où des hommes cueillent, tressent et vendent les produits issus de l'extractivisme de *piçava*.

Photo 42 : Un artisan qui tresse le laçinho (M.P, avril 2012)



Photo prise au village de Diogo situé sur le littoral

Ainsi il existe une importante complémentarité entre les hommes et les femmes dans l'unité domestique et également en dehors d'elle, car les relations de parenté, de voisinage et de camaraderie ont un rôle prépondérant dans cette activité.

Parfois les activités réalisées par les hommes sont exécutées sans la participation des femmes. C'est le cas par exemple du moment de la collecte. En revanche, il est intéressant de noter que pour la cueillette, la grande majorité des hommes tient à accompagner leurs épouses, mères, sœurs, belles-sœurs et belles-mères pour des raisons de sécurité. Ils ont toujours à l'esprit le risque que représente la marche dans la forêt. Il arrive parfois que ces hommes parcourent des distances plus grandes, souvent à moto, et obtiennent ainsi des feuilles plus grandes et de meilleure qualité, sans pour autant avoir recours à la compagnie féminine.

« C'est mon fils qui va toujours avec moi chercher de la paille. Parfois il va seul. Je trouve de la paille du côté des eucalyptus, à la sortie d'Itanagra. Il n'y a plus de paille. La taille de la feuille qu'on trouve là-bas est très bien puisque la Firma n'y est pas. Donc, les arbres de piaçava sont plus grands.» Ana Cleto- habitante de NI-1.

« É meu filho que vai sempre pegar palha comigo. Às vezes ele vai só também. Eu encontro palha lá para os lados dos eucaliptos, na saída de Itanagra. Não tem mais palha. O tamanho da folha que a gente encontra lá é boa porque não tem a Firma lá. Assim as árvores de piaçava são mais encorpadadas. »

Ce même principe de partage des tâches concerne la commercialisation. Pour ces femmes, l'aide des hommes, en particulier ceux qui possèdent une moto, rend possible le transport des produits à vendre dans les villages voisins. Néanmoins cela n'empêche pas les hommes, surtout les jeunes, d'aider lors d'autres étapes de la chaîne opératoire, par exemple au moment du tressage.

À la différence de ce qu'a observé Sasaki (2003 : 6) qui a étudié l'artisanat pratiqué dans la localité de Porto de Sauípe⁸⁵ située à 10 km de Nova Itapeçerica, je ne suis pas convaincue que, dans le cas de la localité analysée, il existe une division sociale rigide du travail. Car de nombreux hommes contribuent et participent activement à cette activité. Cependant, il est très intéressant de savoir que le revenu obtenu va nécessairement aux femmes. J'ai rencontré un unique cas où l'artisane donnait l'argent à son mari, toutes les autres ont affirmé utiliser leur revenu pour des petits achats. Des vêtements et des chaussures pour les enfants, des équipements pour la maison comme des draps et des serviettes, de l'alimentation, sont des exemples concrets.

« Avec cet argent j'achète des tongs, des petites culottes pour moi et mes filles, des serviettes intimes et même des biscuit, du pain et du café. En plus, je donne une partie (presque tout !) à mon mari. Lui, il achète avec son argent la viande, le riz, le haricot, le reste qui manque. » (Fátima- habitante de NI-1)

« *Com esse dinheiro eu compro sandálias, calçinha para mim e minhas filhas, modess e também biscoito, pão e café. Eu também dou uma parte, quase tudo, para meu marido. Ele compra com seu dinheiro a carne, o arroz, o feijão, e o resto que falta.* »

Mais le cas le plus courant est l'utilisation de l'argent à des fins personnelles :

« Moi, avec cet argent, j'achète plutôt des semences au marché d'Itanagra ; de maïs, de coriandre, de pastèque. Une fois j'ai acheté de la farine de manioc mais elle n'était pas bonne. Je préfère la faire moi-même. En vérité j'achète tout ce que je peux. » (Maria de Jesus- habitante de NI-2)

« *Com esse dinheiro eu compro mais é sementes na feira de Itanagra; milho, coentro, melancia. Uma vez eu comprei farinha, mas ela não era boa. Eu prefiro fazer eu mesma. Na verdade, eu compro tudo que eu posso. »*

⁸⁵ Voir le texte: *Tradição e Modernidade no Litoral Norte da Bahia: o caso do artesanato de Porto Sauípe*, 2003

9- Un revenu encore mal perçu

Lors des entretiens semi-directifs réalisés en mai 2013 auprès de femmes résidant dans les différents groupes qui cohabitent à Nova Itapeçerica, presque toutes ont été unanimes pour affirmer que la cueillette et l'artisanat de *piçava* était une activité appréciée de toutes. Elle est une des seules sources de revenu que les femmes de la région possèdent. Ce revenu qui est soit peu mis en avant par une partie des artisanes, soit peu valorisé par d'autres, contribue néanmoins à la survie de toutes ces familles.

Pour expliciter ce que en me fondant sur un questionnaire réalisé en 2013, j'affirme ci-dessus, j'ai pu réaliser des tableaux qui montrent, entre autres, le revenu de quelques-unes de ces femmes. Pour une meilleure visualisation et compréhension je n'ai pas inclus dans ces tableaux les sommes reçues des allocations telles que la *bolsa família*, des retraites et autres sources⁸⁶, seulement le revenu tiré strictement de l'utilisation de la *piçava*.

Il faut savoir que les valeurs mentionnées dans les tableaux ci-dessous sont des données résultant d'une estimation calculée à partir des témoignages de mes interlocutrices. J'ai utilisé les valeurs minimales annoncées par mes interlocutrices pour la production et la commercialisation. Toutes ces données sont relatives aux mois de plus faible production pendant la saison des pluies dans la région (avril-août). De plus, malgré la précision de certaines réponses, la plus grande partie des femmes n'a pas de notion quantitative exacte de la contribution effective de la *piçava* au revenu de l'unité domestique. Ceci démontre qu'il y a sans doute une attitude particulière vis-à-vis de ces revenus ou peut-être de l'activité en soi. Je propose l'hypothèse, qui sera confirmée ou infirmée dans un autre moment de cette recherche, qu'on trouve des différences en termes de savoirs spécialisés. C'est-à-dire, les femmes les plus « douées » pour cette activité ont un résultat financier plus significatif que les autres femmes. C'est un raisonnement de première approche mais la question de fond c'est le fait que certaines femmes se lancent dans ce domaine d'activité surtout pour le manque d'alternative de revenu et ne connaissent même pas les différents réseaux d'écoulement de leur marchandise.

«J'ai entendu parler que c'est à Praia do Forte que les femmes essayent de vendre les tresses. Je ne sais pas ! Pour moi, ce qui importe c'est l'argent que je reçois » (Célia, habitante de NI-2)

« *Eu ouvi dizer que é em Praia do Forte que as mulheres tentam vender as tranças. Eu não sei bem. Pra mim o que importa é o dinheiro que eu recebo* »

⁸⁶ Pour que le lecteur puisse comparer, il faut ajouter que le salaire minimum du Brésil se monte 245,96 euros, soit 724 reais. Source : www.dieese.org.br. Consultée le 24/06/2014.

En fait, les discours de ces femmes sont différents. Après réflexion j'ai pu dégager trois variables qui me semblent jouer un rôle important vis-à-vis de ces différents comportements. Ainsi ces discours peuvent varier selon :

- Les groupes auxquels elles appartiennent : de façon générale les femmes de Crueiras et NI-2 savent à peu près combien elles gagnent dans l'activité. Les plus âgées ont parfois du mal à faire des calculs mais d'un autre côté elles parlent de l'activité avec fierté ;
- Le temps d'activité exercé : les femmes les plus novices dans l'activité, à quelques exceptions près, n'ont pas concrètement l'idée du revenu qu'elles tirent de leur activité artisanale. C'est un travail perçu comme la seule possibilité de revenu et d'occupation du temps libre ;
- Les revenus qu'elles touchent : pour certaines femmes l'artisanat de la *piaçava* n'apporte qu'une petite aide insuffisante pour vivre, ça aide un petit peu (*dá uma ajudinha*) , m'a-t-il été dit.

Donc ces observations ne permettent pas de proposer une règle générale. Ceci signifie que dans un même groupe le discours peut varier d'une femme à l'autre.

« J'aime bien tresser de la paille. Ça me détend. Et je trouve beau ce que je fais. Mais franchement, je n'aurais pas le courage de me balader avec un truc pareil. Il y a même des touristes qui demandent des tongs faites en *piaçava* ! Tu imagines ! Qui peut porter un truc comme ça ? Ces choses sont pour les touristes ! Mais c'est toujours une petite aide pour la fin du mois. Mais je ne sais pas vraiment combien je gagne. Peut-être autour de 100 reais. » (Liçinha-habitante de NI-1)

« Eu gosto muito de trançar a palha. Me relaxa. E eu acho bonito o que eu faço. Mas sinceramente eu não teria coragem de andar com esse negócio. Tem até turista que encomenda sandália de piaçava! Pode? Quem é que vai usar um negócio desse? Essas coisas são para os turistas. Mas é uma ajudinha para o fim do mês. Mas eu não sei não exatamente quanto eu ganho. Acho que uns 100 reais. »

« Je sais tout ! Combien je gagne. Combien je dépense. Le temps que je mets pour tresser chaque point différent. Tout ! La *piaçava* a été une bénédiction pour toute ma famille ! Ce que je gagne ça me suffit largement et ça me permet d'aider un peu dans la maison. » (Edilma-habitante de NI-1)

« Eu sei tudo! Quanto eu ganho. Quanto eu gasto. O tempo que eu gasto para trançar cada ponto diferente. Tudo! A piaçava foi uma benção para toda minha família! O que eu ganho está bom e me ajuda mesmo a ajudar na casa. »

« J'adore ce que je fais. Toute ma vie j'ai fait que ça. J'ai travaillé aussi dans les champs. J'aime bien planter, mais la piaçava me détend. J'oublie tous mes soucis. J'ai aussi élevé tous mes enfants avec l'argent de la piaçava depuis que mon mari est mort. Et biensûr que j'utilise les sacs que je fais moi-même! Je les utilise toujours quand je me promène à Itanagra .» (Maria Branca-habitante de NI-2)

« Eu adoro o que eu faço. Fiz isso toda minha vida. Eu trabalho plantando. Eu gosto de plantar, mas a piaçava me acalma. Eu esqueço os meus problemas. Eu criei todos os meus filhos com o dinheiro da piaçava depois que o meu marido morreu. Claro que eu uso as bolsas que eu faço. Sempre quando eu vou passear em Itanagra. »

« La piaçava c'est tout pour moi ! Je n'ai connu que ça dans toute ma vie. » (Helena-habitante de Crueiras)

« A piaçava é tudo para mim! Eu só conheci isso na minha vida. »!

Beaucoup de patience et de nombreuses heures ont été nécessaires aux personnes interrogées afin qu'elles puissent répondre aux questionnaires. Au début ce fait a provoqué une certaine gêne, puis au fur et à mesure cela s'est déroulé plus naturellement. Une partie de ces femmes a été surprise par les valeurs calculées et s'est rendu compte de l'importance de l'utilisation du palmier dans le revenu de l'unité domestique.

Sur la base des données recueillies, voici les résultats :

Pour le groupe de Nova Itapeçerica 1 et de CDD (avril-2014)

Tableau 8 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique à NI-1 et CDD

♀ Groupe de NI-1 et CDD	Occupation (Tresse, Collecte ou Collecte et Tresse /C+T)	Production moyenne de rouleaux de tresses/mois	Vente de bottes de feuilles sèches ou crues (gerbes)/mois	Lieux de commercialisation	Revenu mensuel moyen (en real)
Maria de Ana	C + T	15 (17 pares)	4	Sauípe, Diogo, S.A.*.	475
Ana Clea	C + T	2 (17 pares) + 4 (laçinho)	2	Sauípe, Curralinho, S.A.	250
Domingas	C + T	4 (17 pares)	0	Sauípe, Curralinho, S.A.	100
Vadu	C + T	18 (laçinho)	0	Sauípe	450
Maria	C + T	12 (laçinho)	0	Sauípe	300
Nice	C + T	14 (laçinho)	0	Sauípe	350
Edilma	C + T	16 (laçinho)	0	Sauípe	400
Jucilene	C + T	2 (17 pares)	1	Sauípe	125
Noélia	C + T	4 (laçinho)		Sauípe	100
Jocélia	C + T	2 (laçinho)	0	Sauípe	50
Leonice	Tresse	2 (laçinho)	0	S. A et Sauípe	50
Liçinha	C + T	6 (laçinho)	0	S.A, Curralinho, Sauípe	150
Fátima	C + T	4 (laçinho)	0	Sauípe, Curralinho, S.A.	100
Tati	C + T	2 (laçinho)	0	Curralinho, S. A.	50
Paloma	Tresse	2 (laçinho)	0	Curralinho, S. A.	50
Eleni	Tresse	2 (laçinho)	0	Curralinho, S. A.	50
Ned	Tresse	4 (17 pares)	0	Sauípe	100
Leonora	Tresse	2 (laçinho)	0	Sauípe	50
Oni	Tresse	2 (laçinho)	0	Sauípe	50
Dui	Tresse	3 (laçinho)	0	Sauípe	75
Abília	Tresse	6 (17 pares)	0	Sauípe	150
Lidiane de Robélia	T + C	10 (17pares et bicão)	0	Sauípe, S.A.	250

* = S.A : village de Santo Antônio.

- Ces revenus correspondent à ceux des femmes appartenant au groupe NI-1 et CDD, ayant une tranche d'âge entre 23 ans pour la plus jeune et 80 ans (avril 2014)

Obs. : les différents types de tressage ici cités (*17 pares, laçinho et bicão*) seront décrits par la suite.

Sachant que :

Comme base pour mon calcul, les valeurs minimales de commercialisation de 2013 ont été utilisées pour l'ensemble du groupe de NI-1, soit 25 reais pour les gerbes de paille sèche (*feixes*) et pour les rouleaux de tresses (*tranças*).

- 1 rouleau de tresse teinte : 35-40 reais (1,50 reais pour 1 brasse⁸⁷/*braças*)
- 1 rouleau de tresse demi-teinte : 32,50 reais (1,30 reais pour 1 brasse)
- 1 rouleau de tresse écrue : 25-30 reais (1 réal pour 1 brasse)
- 1 petite gerbe (*um feixe*): 25 reais; 1 gerbe moyenne: 30 reais; 1 grande gerbe: 40 reais

- pour le calcul du revenu mensuel j'ai considéré les valeurs minimales.

- 1 rouleau a généralement 25 brasses de longueur

Allant de cinquante reais⁸⁸ à quatre cent soixante-quinze reais on voit que le revenu mensuel d'une femme à l'autre présente une grande variation. Ce fait pèse fortement dans la vie de ces familles, et se reflète dans leurs conditions de logement et de bien-être. Bien qu'il y ait quelques exceptions comme des femmes mariées avec des conjoints salariés dans une entreprise locale et quelques femmes retraitées, une partie de ces familles vit dans des conditions difficiles. De cette manière, même s'il apparaît limité quand on le compare au salaire minimum local, le revenu issu de l'artisanat de la *piaçava* représente une aide bienvenue et utile pour couvrir les dépenses indispensables en fin de mois.

« Dans un mois hors saison d'été, je peux toucher environ 200 reais. Je trouve même que c'est peu puisqu'on doit encore enlever l'argent de la moto. Même si c'est mon fils qui m'amène en ville pour vendre mes tresses, je dois l'aider. Mais c'est de l'argent toujours bienvenu. » (Ana Cleto- habitante de NI-1)

⁸⁷ Mesure incluse entre les extrémités des deux mains, bras tendus à l'horizontale ou longueur de deux bras ouverts entre les poings fermés . Elle correspond à environs 2,2 m linéaires (Rego, 2006 : 33)

⁸⁸ 1 réal : 0,3122 euro. Taux de changes du 21/03/2014

« Em um mês fora do verão eu posso conseguir até 200 reais. Eu acho mesmo que é pouco pois eu tenho que tirar o dinheiro da moto. Mesmo que é meu filho que me leva na cidade para vender as tranças, eu tenho que ajudar ele. Mas é sempre do dinheiro bem vindo. »

Avec une production variable, on constate des différences entre les femmes. Certaines femmes qui réussissent à produire en moyenne 15 brasses/jour (le travail débute à environ 8 heures du matin et se termine à 19 heures, avec une petite pause d'une heure pour le déjeuner). D'autres qui tressent moins de 2 brasses/jour (ces données sont valables pour les femmes appartenant aux quatre groupes). Ceci dépend de l'implication et de l'habileté de la femme mais aussi des autres activités à réaliser pendant la journée.

À titre d'exemple je me limiterai ici à celles qui possèdent un revenu supérieur à deux cent cinquante reais. Des sept femmes qui se trouvent dans cette catégorie (Vadu, Maria, Edilma, Nice, Maria de Vadu, Ana Cleta et Lidiane), seules deux d'entre elles sont en activité depuis plus de 20 ans (Ana Cleta et Maria, respectivement mère et fille). Toutes les autres se sont lancées dans l'activité récemment (moins de 8 ans), attirées par le dynamisme de ces dernières décennies, lié à la croissance du tourisme.

On constate encore sur le tableau ci-dessus que la technique de tressage connue sous le nom *laçinho* est la plus diffusée parmi les artisanes qui habitent de ce côté de la bourgade. Mais peu d'entre elles utilisent le tressage *17 pares* réputé être la plus ancienne et la plus difficile des techniques. Ainsi, parmi ces femmes plusieurs ont fait de cette occupation la principale sinon l'unique source de revenu féminin. De plus nous pouvons facilement observer aussi les différents réseaux de commercialisation, mais ce sujet sera développé un peu plus loin.

Si nous regardons maintenant le même tableau pour le groupe de Nova Itapeçerica 2 :

Tableau 9 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique à NI-2

♀ Groupe de NI 2	Occupation (Tresse, Collecte ou Collecte et Tresse /C+T)	Production moyenne de rouleaux de tresses/mois	Vente de bottes de feuilles sèches ou crues (gerbes)/mois	Lieu de commercialisation	Revenu mensuel moyen (en real)
Maria de Jesus	C	0	2	Sauípe	30
Maria Branca	C + T	10 (<i>laçinho, bicão, 13,17 pares</i>)	0	Praia do Forte, Sauípe, Itanagra, Currálinho	250
Juci	C + T	8 (<i>laçinho, bicão, 17 pares</i>)	0	Praia do Forte, Sauípe, Itanagra, Currálinho	200
Graçinha	C + T	5 (<i>17 et laçinho</i>)	0	Sauípe	125
Taís	C + T	4 (<i>laçinho</i>)	0	Sauípe	100
Simone	C + T	2 (<i>laçinho</i>)	0	Sauípe	50
Marilene	C + T	3 (<i>17 et laçinho</i>)	0	Sauípe et Diogo	75
Célia	C + T	1 (<i>17 pares</i>)	1	Nova Itapeçerica 2, Currálinho	40
Ana de Célia	C + T	12 (<i>laçinho</i>)	0	Nova Itapeçerica 2 (Maria Branca), Currálinho	300
Maeli de Célia	C + T	10 (<i>laçinho</i>)	0	Nova Itapeçerica 2, Currálinho	250
Laura	Tresse	3 (<i>17 pares</i>)	0	Sauípe	75

- Ces revenus correspondent à ceux de femmes appartenant au groupe de NI-2, ayant une tranche d'âge comprise entre 21 et 67 ans (avril 2014)
- La base de calcul pour ce groupe est en gerbe plutôt qu'en rouleau, car ces femmes font plus référence à ce type de produit

Pour ce tableau j'ai utilisé pour le calcul les valeurs minimales de commercialisation de 2013 pour l'ensemble du groupe de NI-2, soit 15 reais pour les gerbes et 25 reais (les mêmes valeurs que ceux du groupe de NI-1) pour les rouleaux de tresses. Sachant que :

- 1 gerbe de paille sèche (*feixe seco*) petite : 15-20
- 1 gerbe de paille sèche moyenne : 25
- 1 gerbe de paille sèche grande : 30-35
- 1 gerbe de paille verte (*feixe verde*): 20 reais

Mise à part une différence de prix de vente de la gerbe de paille (15 à 35 reais pour le groupe ci-dessus), laquelle peut être associée à une vente non régulière de la part des deux seules femmes réalisant cette activité dans l'ensemble du groupe de NI-2, nous pouvons faire les mêmes remarques que celles faites pour le premier groupe, celui de NI-1 et CDD. Cependant, nous pouvons déjà observer une forte baisse des revenus provenant de la *piaçava*. Cette chute a certainement une influence notable sur le mode de vie des unités domestiques.

Seulement deux femmes pratiquent l'artisanat depuis plus de 20 ans (Laura et Maria Branca). Et à l'exception des filles et des belles-filles de celles-ci, les autres se sont lancées plus récemment dans l'artisanat. Ceci est prouvé par la plus grande quantité de femmes exécutant le point *laçinho*, qui est, selon les témoignages, la technique la plus récente dans la région. Une autre différence par rapport au groupe précédent réside dans la présence d'une troisième technique de tressage peu répandue dans la localité et connue sous le nom de *bicão* et dont je parlerai un peu plus loin.

En ce qui concerne le réseau de commercialisation, j'ai observé quelques différences par rapport au groupe précédent. Pour la première fois, nous observons une artisane qui achète des tresses à certaines voisines. Cependant ce type d'échange de services, selon les explications reçues, est bien plus lié aux relations de parenté qu'à une éventuelle stratégie de gain. En effet entre ces trois femmes appartenant à la même famille, Célia, Maeli et Ana, cette dernière est mariée à un des fils de l'artisane en question. Depuis peu en activité et vivant au seuil de la pauvreté, ces femmes ne possèdent pas les conditions financières ni les moyens de transport permettant de vendre leurs tresses aux villages voisins. Ainsi la mère du jeune-homme achète-t-elle les tresses produites par la mère de sa belle-fille, Célia. Il faut souligner que cette artisane ne paye pas le prix habituel pour ce type de transaction (elle paie 1 real pour une brasse de tresses teintes ou écrués au lieu de 1,50). On remarque donc une stratégie de gain pourtant niée par l'artisane en question. Elle utilise ces tresses pour compléter les brasses qu'elle-même a tressées et dont elle a besoin pour coudre des sacs qui seront vendus sur le marché d'Itanagra.

Et finalement pour notre dernier groupe, celui de Cruieras, nous avons :

Tableau 10 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique de Cruzeiras

♀ Groupe de CRUEIRAS	Occupation (Tresse, Collecte, ou Collecte+Tresse /C+T)	Production moyenne de rouleaux de tresses/mois	Vente de bottes de feuilles sèches ou crues (gerbes)/mois	Lieux de commercialisation	Revenu mensuel moyen (en real)
Ana	Tresse	3 (<i>17 pares</i>)	2	S.A. et Areal	125
Eliane	C + T	1 (<i>17 pares et bicão</i>)	3	Diogo et S.A.	100
Helena	C + T	5 (<i>17 et/ou laçinho</i>)	2	Imbassay, S.A., Sauípe et Estiva	225
Edilene	Collecte	0	8	Sauípe	200
Eliene	Collecte	0	6	Sauípe	150
Lucilene	Tresse	1 (<i>17 pares ou laçinho</i>)	0	Sauípe	25
Nenga	C + T	4 (<i>17 pares</i>)	4	S.A, NI, Cruzeiras, Sauípe, Currálinho	200
Edith	C + T	2 (<i>17 pares</i>)	4	Sauípe et S.A.,	150
Railda	Tresse	2 (<i>17 pares</i>)	0	Sauípe et S.A.	50
Maria de Justu	C + T	4 (<i>17 pares</i>)	0	Sauípe	100
Ivonete	Tresse	4 (<i>17 et laçinho</i>)	0	Sauípe	100
Jucilene	C + T	4 (<i>17 pares</i>)	2	Sauípe	150
Marli de Cleto	C + T	2 (<i>17 pares</i>)	1	Sauípe, Currálinho et S. A.	75
Milena	Tresse	4 (<i>17 pares</i>)	0	Sauípe	100
Vilma	Collecte	0	4	Sauípe et S.A.	100
Creusa	Collecte	0	2	Sauípe et S.A.	50

- Les revenus correspondent à ceux des femmes appartenant au groupe de Cruzeiras, ayant entre 20 et 68 ans (avril 2014)

Comme pour celui du groupe de NI-1et CDD, les valeurs minimales de commercialisation de 2013 ont été utilisées pour le calcul du groupe de CRUEIRAS, soit 25 reais pour les gerbes et pour les rouleaux. Sachant que :

- 1 rouleau de tresse teinte : 35-40 reais (1,50 real pour 1 brasse/*brança*)
- 1 rouleau de tresse demi-teinte : 32, 50 reais (1,30 real pour 1 brasse)
- 1 rouleau de tresse écru : 25-30 reais (1 real pour 1 brasse)
- 1 gerbe petite : 25-30 reais
- 1 gerbe moyenne : 35 reais
- 1 gerbe grande : 40 reais

Dans ce groupe une baisse du revenu obtenu de la *piçava* est aussi constatée. Nous pouvons observer que le revenu mensuel dépasse difficilement les 250 reais (environ 80 euros). Et une grande précarité matérielle s'observe au sein de ce groupe.

En plus des différences de revenu d'une femme à l'autre, j'ai pu constater que pour la transmission du savoir-faire, le facteur prépondérant dans le choix des techniques utilisées est l'ancienneté. Dans ce groupe la plupart des femmes utilisent la technique de tressage la *17 pares*. De plus, c'est dans ce même groupe que j'ai trouvé la plus grande proportion de femmes *extrativistas* qui fournissent des gerbes de paille vertes ou sèches aux autres artisanes de Nova Itapeceirica et des villages environnants. Sur seize femmes interrogées, seules cinq ne récoltent pas de gerbes pour les commercialiser. Autrement dit, ce groupe présente la plus forte utilisation des ressources naturelles locales. C'est lui qui fournit la grande majorité de la paille aux autres femmes de la localité. Ces ventes s'étendent sur un rayon de presque dix kilomètres entre les villes de Diogo et Porto de Saúpe, montrant une tendance à la spécialisation.

Or le contact de ces femmes avec la matière ou avec la nature, qui selon Sigaut (2004 : 13), est l'essence même de la technique, est direct et très proche. Toutes ces femmes savent faire la cueillette. Mais ce partage des tâches indique de toute évidence une division du travail qui s'est imposée au fil des ans. De ce fait, les femmes de Crueiras ont une relation différenciée avec les ressources naturelles par rapport à celles qui font partie des trois autres groupes. D'abord ce sont des femmes qui exercent cette activité depuis beaucoup plus longtemps et qui donc possèdent un solide savoir-faire vis-à-vis de ce palmier. Ce sont elles aussi qui habitent au plus près de la réserve de forêt atlantique. Ce fait à son tour facilite le moment de choisir le palmier qui va être utilisé et la qualité des feuilles qui seront récoltées. Ceci montre la pertinence des considérations d'espace-temps dans les choix individuels des techniques, puisque ce sont elles aussi qui semblent avoir un rapport plus maléable avec le temps. C'est-à-dire que lorsque ces femmes choisissent de cueillir ou de tresser la *piçava*, pour ceux qui les regardent, le temps semble s'écouler plus lentement. On ne

perçoit pas vraiment d'envie de travailler plus vite pour avoir plus de résultat. C'est plutôt le plaisir du travail qui est en cause, sans pour autant nier l'importance de cette activité pour leur revenu.

D'après les témoignages recueillis, ces femmes attendent environ six mois pour retourner au même endroit de récolte. Selon le savoir local il faut en général 180 jours pour qu'une plante émette un nouveau bourgeon susceptible d'être récolté un œil (*um olho*). Cependant, une grande partie des femmes appartenant aux groupes de NI-1 et CDD attend seulement trois mois pour récolter la paille de *piçava* sur le même pied. Ainsi, j'insiste sur le fait que le temps a pour ces autres femmes une toute autre signification que celle rencontrés chez les femmes de Crueiras et quelques-unes de NI-2. Pour elles il faut avoir de la paille de *piçava* le plus rapidement possible pour pouvoir tresser et vendre leur artisanat. Et le fait de devoir attendre trois mois de plus pour que la paille ait la bonne taille entraîne pour elles une grande différence de revenu. Ainsi, le cycle naturel de la plante n'est pas respecté. Les observations montrent c'est une circonstance due au manque de choix de travail pour ces femmes, mais surtout due à l'absence d'un attachement solide à la technique. Je m'explique. Selon Sigaut (2009 : 43), « *dans l'apprentissage, le groupe transmet à ses nouveaux membres la somme des expériences que ses membres partagent entre eux et qui les identifient comme tels. De ce fait, l'apprentissage n'est pas seulement acquisition de savoirs, c'est aussi l'acquisition d'une identité* » : celle de membre du groupe où ces savoirs sont reconnus et valorisés parce que partagés. Mais on peut alors se demander : qu'en est-il des femmes de Crueiras et de NI-2 ? Elles n'ont pas non plus de grandes alternatives de travail ? Pas vraiment. Mais elles ont une large expérience dans l'artisanat et une solide identité construite au fil des ans.

Ainsi, des différences de gestion des ressources naturelles, de réseaux de commercialisation, de techniques de tressage et d'utilisation des différentes parties du palmier ainsi que d'attachement à la technique sont observées d'un groupe à l'autre.

Bien que les distances parcourues par les femmes à la recherche de la *piçava* soient de plus en plus grandes par rapport à ce qu'elles étaient quelques années auparavant, le discours sur l'utilisation du palmier varie beaucoup d'un groupe à l'autre. Certaines pensent que le palmier ne s'épuisera jamais. D'autres croient que le problème le plus important est l'augmentation du nombre de femmes qui se sont lancées récemment dans l'activité. Certaines trouvent qu'il y a toujours assez de place pour les autres. Et il y a celles qui montrent déjà les premiers signes de crainte à propos de la disparition possible du palmier dans cette partie du *Litoral Norte*.

« Ici on trouve la paille rapidement. Par contre, là-bas au Sauípe c'est plus difficile. C'est pour ça que les femmes viennent acheter ici à Itapecerica. » (Maria- habitante de NI-1).

« Aqui a gente acha rápido. Mas lá no Sauípe é mais difícil. É por isso que as mulheres vêm aqui em Itapecerica para comprar. »

« J'entends toujours les femmes qui se plaignent. Je trouve chaque fois plus difficile de trouver de la paille, et regarde bien, heureusement j'ai une petite parcelle de terre où on trouve de la paille facilement, sinon... » (Leonor- habitante de NI-1).

« Eu escuto todo o tempo as mulheres reclamarem. Eu acho cada mais difícil achar palha, e veja bem, ainda bem que eu tenho um pedacinho de terra onde eu encontro palha fácil, senão...»

« On ne trouve plus rien. Il faut aller chaque fois plus loin. Et il y aussi les femmes de là-bas (Vila Sauípe) qui viennent ici arracher de la paille n'importe comment. On sait quand ces femmes viennent ici. On rentre dans la forêt on voit tout de suite qu'elles sont passées par là. Je suis vieille déjà mais je pense que pour les plus jeunes il n'y aura pas grand-chose. Avant ce n'était pas comme ça. On voyait de la piaçava à perte de vue. Cette forêt que tu vois derrière toi c'était que de la piaçava. » (Helena- habitante de Crueiras)

« A gente não acha mais nada. Tem que ir cada vez mais longe. Tem também as mulheres de lá que vem aqui tirar a palha de qualquer jeito. A gente sabe quando essas mulheres vêm aqui. A gente entra na floresta e vê logo que elas passaram por aqui. Eu já sou velha, mas eu acho que para as jovens não vai sobrar quase nada. Antes não era desse jeito. ».

En somme, chaque groupe possède dans ce domaine ses représentations et sa forme de solidarité particulière. Parallèlement, à travers ces différents discours nous nous apercevons que la question de l'usage de la ressource naturelle est différent d'un groupe à l'autre. Néanmoins, les femmes dans leur grande majorité savent que l'accroissement du nombre de femmes qui se sont lancées dernièrement dans cette activité peut à long terme poser des problèmes.

La production pour le tourisme local est une réalité qui changera difficilement, mais il convient donc de trouver des alternatives viables pour une pratique correcte et durable de l'extractivisme de la *piaçava*.

C'est ainsi que la connaissance des différentes techniques utilisées par les artisanes de Nova Itapecerica, non seulement m'a fait comprendre les raisons de leurs choix, mais aussi m'a permis de m'immerger en profondeur dans l'univers étudié. Ceci, comme nous verrons plus loin, en lien avec la description de la chaîne opératoire de la *piaçava*.

10- La chaîne opératoire de la *piçava*

Selon Cresswell (2010 : 38) « *le geste technique garde toujours une appartenance à un processus. En outre, l'approche fondamentale de toute étude technologique part du principe que les techniques figurent parmi les productions sociales* ». À partir de cette constatation j'ai choisi d'étudier la chaîne opératoire de la *piçava* pour pouvoir comprendre ce que nous dit en particulier sur les relations sociales établies à Nova Itapecerica mais aussi ailleurs.

Les études sur la chaîne opératoire préconisées par Leroi-Gourhan, ont été largement développées en France au cours des années 1960, 1970. En plus de Pelras (1973), de Cresswell (1976), Lemonnier (1976) et Geistdoerfer (1976), Martinelli et Balfet en 1991. Une part considérable de ces recherches a été publiée dans la revue *Techniques et cultures*. Ces travaux, ont contribué à la compréhension de la manière dont divers éléments s'imbriquent dans le processus qui modifie un système matériel.

Un processus ou système technique est l'ensemble des phénomènes strictement relatifs à l'action de l'homme sur la matière (Lemonnier, 1976). Mais au-delà de cette constatation concrète, ce qui m'a attiré vers cet outil conceptuel est le fait que la chaîne opératoire peut être ici utilisée pour répondre à des questions beaucoup plus larges et imbriquées dans ce processus. Je pense par exemple à la transmission du savoir-faire local, aux stratégies mises en place par ce groupe pour l'exploitation des ressources, pour la production des objets, pour les échanges dans et entre les différents groupes présents à Nova Itapecerica ou encore pour la vente des produits finis.

11- Pourquoi choisir l'outil de la chaîne opératoire ?

Pour Leroi-Gourhan (1952 : 516), les matériaux « *ne prendront vie que s'ils sont élaborés en fonction bien sûr des rapports économiques, mais aussi esthétiques et sociaux qui les unissent, non seulement à l'artisan, mais à la collectivité plus ou moins large à laquelle il appartient* ». En d'autres termes, ce que je propose de comprendre à travers l'outil de la chaîne opératoire, ce sont les enjeux sociaux, les relations sociales et les stratégies que dévoile cet outil. Il ne s'agit pas seulement de décrire de façon schématique la chaîne opératoire, mais d'essayer de saisir les comportements qui vont au-delà de la transformation de la matière *piçava* en un artefact quelconque.

La chaîne opératoire fait partie d'un vaste ensemble de savoir-faire techniques, et cette étude est cruciale dans l'analyse des techniques non industrielles qui, selon Chamoux (2010 : 140), « *est bien ce qui fait toute la difficulté de l'ethnologie des techniques, car on entend parfois dire que les techniques non industrielles seraient plus simples* ». Si l'on entend par là que les moyens de travail

(les outils) sont plus simples, la proposition est évidente. Nous verrons à Nova Itapecerica que l'artisanat pratiqué de façon répétitive a abouti, en effet, à une simplification ou un appauvrissement des tâches à exécuter au cours de plusieurs générations entraînant une déqualification des artisanes. Cependant on trouve aussi au centre de cette constatation des questions liées à l'apprentissage, au partage de la technique, et au sentiment d'appartenance à un groupe. Selon François Sigaut (2009 : 42), « une technique n'est vraiment connue que quand on en a acquis l'expérience, par un apprentissage plus ou moins long ». En d'autres mots, le temps joue un rôle prépondérant dans cet apprentissage. Associé à cela, je l'ai dit le groupe transmet à ses nouveaux membres la somme des expériences que ses membres partagent entre eux et qui les identifient comme tels. Le partage a aussi une part importante dans le maintien d'une tradition, car l'apprentissage n'est plus seulement acquisition de savoirs, c'est aussi l'acquisition d'une identité : celle de membre du groupe qui les pratique. Ainsi, nous verrons à nouveau que la dimension espace-temps à Nova Itapecerica joue un rôle important dans cette analyse.

Les observations dégagées du terrain montrent que sept types différents de tressage sont encore connus des artisanes locales. Sachant que cinq de ces techniques ne sont plus aussi répandues qu'autrefois, j'ai donc décidé d'analyser seulement les deux principales, c'est-à-dire le « 17 paires » (*17 pares*) et le « petit nœud » (*laçinho*), connu aussi sous le nom de *laçada* ou *laço*. Par contre, il est souhaitable que par la suite d'autres travaux puissent approfondir les autres techniques de tressage avant qu'elles ne disparaissent au fil des ans. De fait, ma description détaillée de la chaîne opératoire se bornera principalement à la phase de confection de l'entame pour les tressages de type *laçinho* et *17 pares* et ses variantes. Ces explications faites, je peux dès lors commencer à décrire la chaîne opératoire mise en œuvre pour le processus de transformation de la *piaçava*.

12- Les types de tressage

Au total sept types de tressages ou comme les femmes les appellent « des points » (*de pontos*), de la *piaçava* sont connus et/ou pratiqués à Nova Itapecerica, comme ailleurs⁸⁹. Du côté des tressages qu'on peut appeler « anciens » (*antigos*) mentionnés par nos interlocutrices nous avons :

- le « 13 paires »
- le « 17 paires »
- le « 19 paires »

⁸⁹ J'ai eu l'occasion, pendant toute la durée de mes séjours sur le terrain, d'interviewer un nombre significatif de femmes d'autres localités que celles de Nova Itapecerica. Entre elles, des femmes de Curralinho, Vila Sauipe, Porto do Sauipe, Diogo et Ville de Santo António

- le « *21 pares* »
- le « *35 pares* »

Du côté des tressages que les femmes appellent « pour les touristes » (*para os turistas*), on trouve :

- le « *bicão* »
- et surtout le « *laçada* » connu aussi par « *laçinho* »

À partir de ces tressages *17 pares* et *laçinho*, je veux comparer les pratiques issues des différents groupes de la localité pour en dégager les variantes possibles concernant : le mode de transmission, le type de tressage, ou encore l'organisation du travail. Ainsi je pense pouvoir expliciter et comparer les différentes variantes de cultures matérielles qui participent à la construction de ces groupes. Pour ce faire je tiendrai compte, dans la construction de cette chaîne opératoire, des critères minimum de découpage couramment utilisés, c'est-à-dire les noms utilisés, les lieux, les acteurs, l'outillage, les séquences (Balfet 1991 : 15), en plus du temps et de l'espace.

Dans le cadre de ce travail de recherche, je pense que les critères choisis ici se révéleront les plus efficaces pour mes analyses. La hiérarchisation élaborée ici pour la description est entièrement fondée sur les séquences décrites par les femmes artisanes de Nova Itapeçerica.

13- La description des actes techniques

Lorsque les femmes énumèrent les différentes étapes de la transformation, elles distinguent sept phases dans la chaîne opératoire pour confectionner un sac à partir de fibres de *piçava*

1. Arracher/rétirer (*arrancar / tirar*) ;
2. Cuire (*cozinhar*) ;
3. Ouvrir (*abrir*) ;
4. Sécher (*secar*) ;
5. Dilacérer (*riscar*) ;
6. Teindre (*pintar*) : phase facultative ;
7. Tresser (*tecer / fazer a trança*) ;

Il arrive qu'une huitième phase soit exécutée, celle de coudre (*costurar*). Cependant, un nombre très réduit de femmes dominent cette dernière étape avec les conséquences qui seront décrites par la suite.

Leroi-Gourhan ([1943] 1971 : 234) utilise le terme « solides souples » pour les matières ayant une flexibilité permanente qui permet de les entrelacer entre elles pour garantir la cohésion des pièces. Le palmier à fibre de *piçava* en fait partie. Il possède une surface irrégulière et faite d'éléments plus ou moins étroitement assemblés.

Certaines particularités des fibres végétales sont intéressantes à connaître : elles sont naturellement interconnectées pour former une structure de maintien de la plante. Elles sont flexibles, possèdent une grande résistance à l'abrasion et peuvent mieux résister à la chaleur et à la lumière que la plupart des fibres synthétiques (Finkielstejn, 2006 : 77). Certaines peuvent également résister à un environnement marin comme celui des rivages marins. C'est le cas de l'*alicuri* - ou *licuri* (*Syagrus coronata* Martius Beccari), dont la chaîne de fabrication est associée, ou « emboîtée », à l'artisanat de la *piçava*. Les liens de *licuri* servent à nouer les gerbes et aussi à coudre les tresses pour former des objets. Le processus consiste à couper une feuille mature de *licuri*, d'en arracher les pinnules, ensuite d'en arracher l'épiderme intérieur pour constituer autant de liens que nécessaire.

Photo 43 : Le licuri (M.P, juillet 2010)



En fonction de leur consistance, les fibres naturelles peuvent devenir rigides, maléables après séchage, ou rester rigides comme avant d'être coupées. La fibre de la *piçava* par exemple perd sa maléabilité et peut se désagréger après un séchage de plusieurs jours, elle doit donc être travaillée

assez rapidement après la phase de séchage des feuilles, donc ne peut être intercaler avec autres activités..

Ainsi, après ces informations utiles pour les analyses qui suivront, je vais maintenant aborder la description des actes techniques qui se déroulent en quatre étapes.

Les quatre étapes du processus de transformation de la matière *piçava* menée à son terme sont les suivantes :

- 1- Des bottes de feuilles crues récemment collectées qui peuvent être cédées ou empruntées lors d'une relation d'entraide
- 2- Des bottes de feuilles sèches stabilisées par cuisson puis séchage qui seront vendues en quantité à des femmes qui les utiliseront pour faire les tresses
- 3- Des rouleaux de tresse de paille écrue ou colorée vendus en grande quantité pour être assemblés en sacs
- 4- Des objets (surtout des sacs) qui seront vendus, en faible quantité, à des touristes.

14- La chaîne opératoire des deux tressages les plus répandus

Pour les tressages de *17 pares* et pour le *laçinho* les étapes de la chaîne opératoire qui seront décrites ci-dessous sont exactement les mêmes que celles des autres types de tressages. Ceci jusqu'à l'étape 6 est celle de la teinture (*pintar*). Nous trouvons donc :

- a- **La phase de collecte ou l'extraction / *tirar a palha* constituée des séquences et des opérations suivantes :**

Photo 44 : Femme de NI-1 au moment de la collecte (M.P, août, 2011)



- 1.1- Choisir la feuille « tirer l'œil⁹⁰ » (*puxar o olho*). Cette étape est réalisée au milieu d'une zone de forêt atlantique secondarisée, surtout en saison sèche (décembre jusqu'à avril), et pas sous la pluie, choisi par la femme extractiviste en fonction du développement des feuilles. Cette étape peut avoir lieu dans des zones relativement éloignées de leur maison, en fonction de chaque groupe ayant accès à la ressource. En tout cas pas immédiatement après, à cause des serpents, et surtout en étant accompagné de quelqu'un. D'abord, au moment où la personne trouve la *piçava*, elle vérifie la longueur des fibres sorties de la gaine foliaire (pennes). Si leur longueur ne convient pas, c'est-à-dire, si elles mesurent moins de 90 cm, les feuilles sont repoussées et laissées à leur place. Cette étape est une des deux plus importantes pour une bonne utilisation des ressources naturelle. Ici j'ai rencontré des différences d'une artisanne à l'autre qui font que la plante répondra bien ou mal à son exploitation. Autrement dit, si une femme ou un homme qui « tire l'œil » (*puxa o olho*) s'aperçoit que la taille n'est pas bonne, elle doit obligatoirement, sous peine d'abimer la plante, rentrer la feuille avec le plus grand soin pour éviter qu'elle ne se casse et que la plante ne meure
- 1.2- Prélever les jeunes gaines foliaires (*despencar*)
- 1.3- Sectionner les jeunes gaines foliaires et « couper l'œil » (*cortar o olho*)
- 1.4- Confectionner les gerbes (*feixes*) avec les brassées. Cela consiste à réunir les brassées pointes et bases dans le même sens sur le sol. Lier les gerbes en nouant à chaque

⁹⁰ Ce terme désigne une jeune feuille encore enveloppée de la gaine foliaire cylindrique.

extrémité un brin de *licuri* par un double nœud. C'est dans cette séquence que nous trouvons la chaîne associée, d'extraction des liens de *licuri* (cité auparavant) destinés à nouer les gerbes

- 1.5- Transporter la gerbe jusqu'à la maison : le transport se fait la plupart du temps sur la tête quand on marche à pied. Parfois le transport peut être fait à l'aide d'un âne ou encore, de plus en plus souvent en moto, pour les lieux éloignés (Clerc-Renaud, Anthony, Pamplona, 2016).

L'époque : la saison sèche. Les conditions atmosphériques : sans pluie. Les outils et les équipements : machette (*facão*), pantalon et foulard sur la tête. Les conditions énumérées pour la collecte sont exactement les mêmes en vue des deux tressages, *17 pares et laçinho*, et pour les quatre groupes présents à Nova Itapeçerica. Une variante implique des lieux de collecte. Ils sont différents en rapport à la situation spatiale de chaque groupe, ainsi :

- a) Pour NI-1, CDD et NI-2 : Les femmes récoltent généralement près de leur maison, sur les terrains des voisins (pour les cas de NI-1 et CDD) ou dans la zone de réserve forestière située à proximité (pour le groupe de NI-2). Elles peuvent également utiliser la moto, toujours conduite par un homme, comme moyen de transport et atteindre des lieux plus éloignés où se trouvent des pailles de bonne taille, au maximum à une heure de distance en moto.
- b) Pour Crueiras : la plupart du temps, la récolte est faite dans une zone forestière connue sous le nom de *Caatinga Grande* aux environs d'une cascade (voir description dans le chapitre traitant de la contextualisation). En général, si les femmes sont à pied, ce qui est courant, la récolte commence tôt à 8 heures et se poursuit jusqu'à environ 14 heures. Ainsi elles emportent avec elles l'eau nécessaire pour boire et quelques fruits ou biscuits pour tenir jusqu'à l'heure du déjeuner. Le trajet jusqu'au lieu choisi peut durer entre une heure et une heure et demi. J'ai pu constater la participation fréquente de jeunes enfants de 6 ans et plus. Les femmes profitent de ce parcours pour récolter le bois nécessaire à la cuisson de la paille. Aussi cette phase dure-t-elle pratiquement six heures au total.

Si nous réfléchissons à une des questions centrales de cette recherche, c'est-à-dire, la transmission du savoir-faire, il faut remarquer, à propos des enfants, que ceux-ci accompagnent généralement leur mère, et sont souvent les tout premiers à arriver sur les lieux choisis pour la récolte. Ils

assimilent de ce fait une connaissance de l'écosystème local et des zones de palmier *piçava*. Ils connaissent chaque chemin, chaque recoin perdu. Ils se promènent dans la forêt qu'ils connaissent de façon intime. Leur participation va même jusqu'à la coupe des feuilles du palmier et au ramassage pour former les gerbes après que la femme ait fait le choix des bonnes feuilles. Au cours d'un trajet vers la forêt j'ai pu observer que le fruit/noix de l *piçava*, placé assez bas et que les enfants peuvent attraper, et constitue une sorte d'en-cas lors des grandes marches. Elle peut également être utilisée sous forme de petits jouets après transformation à l'aide d'un canif.

En ce qui concerne l'exploitation des ressources naturelles j'ai rencontré certaines stratégies de précaution. Par exemple, au moment du choix du lieu de la récolte, il est toujours vérifié si une femme est déjà passée par ce même endroit. Les femmes posent des questions par ci par là et arrivent à savoir si quelqu'un est déjà passé. Ainsi il n'y a de perte ni de temps ni de ressource naturelle.

Une autre variante rencontrée concerne le temps d'attente d'une cueillette à l'autre ou de régénération de la ressource. Les femmes de Crueriras ne reviennent au même endroit de récolte qu'après six mois. Par contre les femmes des autres groupes attendent trois mois seulement pour faire une seconde récolte sur le même palmier. Or, selon les données techniques de Casali (2006 : 2), les feuilles du palmier *piçava* doivent être cueillies seulement après un an, afin de permettre la formation de fibres plus longues et de meilleure valeur commerciale. Quand la coupe est faite sur un intervalle plus court qu'une année on obtient une fibre de qualité inférieure. Ceci compromet également la longévité du palmier. De plus, pour cet auteur, l'époque considérée comme la plus favorable pour la récolte est de mars à septembre, car pendant les mois le plus chauds la fibre cueillie est moins flexible. Cependant, dans les zones où la demande de paille pour la production artisanale est importante, la récolte est faite tout au long de l'année. C'est le cas de Nova Itapecerica.

Nous trouvons donc ici une différence entre le rythme biologique de la plante et le rythme social, c'est-à-dire celui de l'usage de la ressource naturelle par le groupe. À l'exception de la période de pluie d'avril à août, pendant laquelle les femmes sont obligées d'arrêter la cueillette à cause de la forte demande de production de l'artisan, la récolte du palmier est intense et parfois faite de façon inadéquate.

Le résultat final de cette étape : la paille crue ou les gerbes

Photo 45 : Gerbe de paille verte attachée avec une liane (A.C.R. juillet 2010)



Photo 46 : Gerbe de paille attachée à la moto (A.C.R. juillet 2010)



Bien que sur le *Litoral Norte* de Bahia l'objectif de l'extraction de *piçava* soit surtout pour la confection artisanale de tresses, à la différence du littoral sud où le *piçava* est utilisé pour la confection de balais, l'exploitation de cette ressource naturelle est pourtant intensive. Selon les récits, la sortie pour l'extraction de la paille à Nova Itapeçerica est faite en moyenne trois fois par mois, mais cette donnée varie en fonction de la demande de l'artisanat et de la quantité cueillie à chaque voyage.

Pour expliciter le caractère intensif de l'exploitation de cette ressource naturelle et pour mieux se la représenter, il suffit de consulter les deux tableaux ci-dessous qui montrent, chiffres à l'appui, la quantité d'arbres *piçava* exploités lors d'un seul voyage de récolte par les femmes de deux des quatre groupes de groupes de Nova Itapeçerica.

Tableau 11: Nombre de palmiers de piaçava prélevés par des femmes de Cruceiras

Nombre de palmiers (œil/olho) prélevés par femme/journée	Poids du matériel collecté (une botte de feuilles crues)	Taille moyenne du rachis (l'œil)	Taille moyenne de la feuille collectée
Helena : 35	16 Kg	5 mètres	1,20 - 1,30m
Edilene : entre 50 et 60	18 kg	4 mètres	1,20 - 1,30m
Liliane : environ 45	17 Kg	4 mètres	1,20 - 1,30m

Groupe d'appartenance : CRUEIRAS

Nom de l'informatrice : Helena (60 ans)

Accompagnants : Edilene (26 ans - fille), Liliane (16 ans - petite-fille), Bruno (9 ans - petit-fils) et Victor (6 ans - petit-fils)

Date : 18/07/2011

Description de l'environnement : forêt dense avec des arbustes de taille moyenne (*CAATINGA GRANDE*)

Époque de l'année : saison des pluies

Temps de marche depuis leur domicile : 1 heure et quart

Ces données ont été observées pendant une journée de cueillette

Tableau 12 : Nombre de palmiers de piaçava prélevés par des femmes de NI-1

Nombre de palmiers (œil/olho) prélevés par femme/journée	Poids du matériel collecté (une botte de feuilles crues)	Taille moyenne du rachis (l'œil)	Taille moyenne de la feuille collectée
Vadu : 45	17 kg	3 - 4,50 mètres	0,90 - 1 mètre
Maria : 42	16 kg	3,5 mètres	1 mètre

Groupe d'appartenance : NOVA ITAPECERICA 1

Nom de l'informatrice : Vadu (55 ans)

Accompagnants : Maria (20 ans - fille), Nice (29 ans - fille)

Date : 12/08/2011

Description de l'environnement : « la ferme de Marcos ». Une ferme d'un voisin qui possède une petite zone de forêt atlantique derrière sa propriété de 34 *tarefas*. Et Marcos c'est le nom du *caseiro* de la maison.

Époque de l'année : saison des pluies

Temps de marche depuis leur domicile : 15 minutes

Ces données ont été observées pendant une journée de cueillette

Les tableaux (11 et 12) montrent les similitudes et les différences d'un groupe à l'autre. Prenant comme critères de départ le poids de la récolte, nous voyons qu'il n'y a pas de grandes différences d'une femme à l'autre. L'âge peut jouer un rôle, mais comme les distances sont assez grandes, ces femmes choisissent de porter la plus grande quantité possible de bottes de feuilles de *piçava* pour maximiser leur travail de cueillette. En revanche, la dimension de la feuille est très variable d'un groupe à l'autre. En respectant peut-être plus le rythme biologique de la plante ou encore pour maximiser leur travail, les femmes de Crueiras attendent que la feuille atteigne une plus grande taille pour la collecter. Par contre, les femmes de NI-1, dans la plupart des cas, n'obéissent pas à la même règle et collectent les feuilles plus petites.

Autre critère : le temps passé dans cette phase de la chaîne opératoire. Les femmes de Crueiras restent de longues heures à exécuter la cueillette. Elles choisissent avec beaucoup plus de « patience » la bonne feuille, et en plus, profitent du moment pour prendre le bois nécessaire pour faire le feu qui cuira la paille. Entre 35 à 60 œil (*olhos*) sont « coupés » (*cortados*) à la machette. Rappelons que chaque *olho* correspond à un palmier utilisé, même si celui-ci n'est pas arraché. Toutes ces observations soulignent, une fois encore, le problème de l'usage intense du palmier par certains des différents groupes qui habitent la localité de Nova Itapeçerica.

Or, je rappelle que 56 artisanes ont été dénombrées fin 2013 dans la localité de Nova Itapeçerica. Si nous effectuons le calcul pour chaque artisane, nous obtenons des données qui montrent une utilisation intensive du *piçava*. Par exemple, en un mois, une femme fait environ deux sorties pour la collecte. Durant un an ce seront vingt-quatre sorties par femme. Avec 56 femmes cela représente 1344 sorties/an. Sachant que chaque femme cueille autour de 15 kg par sortie, 20.160 kg de feuilles de palmier seront prélevées de la forêt avoisinante. Considérant qu'il existe neuf villages (Estiva, Vila Sauípe, Porto do Sauípe, Currálinho, Diogo, Santo Antônio, Massarandupió et Areal) qui participent directement à l'artisanat du *piçava*, nous pouvons alors facilement extrapoler des chiffres pour le seul *Litoral Norte* qui justifieraient, dans le meilleur des cas, un suivi et une gestion pointus. Ils justifieraient aussi une politique qui préconiserait une meilleure gestion des ressources forestières existant dans cette région de Bahia, sans pour autant oublier de prendre en considération les réelles nécessités sociales et économiques des populations locales concernées.

b- **La phase de cuisson « cuire la paille » (*cozinhar a palha*), est constituée des séquences et opérations suivantes :**

- 2.1- Remplir d'eau la marmite (*encher a panela*) ou, dans la plupart de cas, le bidon récupéré sur les chantiers de construction;
- 2.2- Cuire la paille (*cozinhar a palha*) : cette séquence comporte une chaîne opératoire associée consistant à couper le bois et à préparer le feu sur le sol dans le *quintal* de la maison (Clerc-Renaud et *alii*, 2016). La durée de la cuisson tourne au tour de 1 heure ou plus, en fonction de la qualité et quantité de feux.
- 2-3- Déplacer la paille à l'aide d'une brouette.

Le lieu (espace domestique) et les moyens de travail (de grands récipients de récupération, un seau, des allumettes, du bois, un sac plastique, un bâton de bois pour manipuler la paille cuite et une brouette) sont les mêmes pour les deux tressages. Je n'ai pas rencontré de grandes variantes de pratiques à cette étape pour les quatre groupes étudiés. Seul le nombre de récipients utilisés peut varier d'une femme à l'autre en fonction de la quantité de paille prélevée qui sera cuite. Parfois des femmes profitent du feu et de la cuisson réalisés par une autre femme pour cuire leur propre paille. Pour la transmission des savoir-faire, j'ai pu observer des enfants participant directement à cette étape, malgré les risques d'accident que constitue la cuisson de la paille. Néanmoins dans certains cas, les enfants ne font que surveiller le feu afin qu'il ne s'éteigne pas. Mais je n'ai pas constaté de participation directe des enfants, ni des hommes à cette étape.

Photo 47 : La paille en train de cuire (M.P, juillet 2011)



Photo 48 : Des enfants surveillent le feu de cuisson de la piaçava (M.P, octobre 2011)



Le résultat final de cette phase : la paille cuite (en vrac)

Photo 49 : La piaçava vient d'être retirée de la marmite (M.P, février 2012)



c- Le dépliage « ouvrir la paille » (*abrir a palha*), constitué des séquences et opérations suivantes :

3.1- Ouvrir la paille ; cette séquence est faite manuellement comme on voit dans la photo numéro 47

3.2- Enrouler les écheveaux (*enrolar os molhos*) ; idem pour cette séquence

Les moyens de travail sont des brins de *licuri* pour lier les écheveaux à sécher. Le lieu est la salle commune de la maison en saison humide (*inverno*), ou le *quintal* en saison sèche (*verão*). Là aussi je n'ai pas trouvé de variantes significatives méritant d'être signalées. En revanche il faut ajouter que pour l'étape concernant l'acte d'enrouler les écheveaux, la participation des enfants n'est pas requise à cause de leurs petites mains puisque la taille de la main influence directement la quantité de paille qui sera enroulée. Plus la main est grande, plus grands seront les rouleaux (*molhos ou caïmbos*⁹¹). Entre temps, comme le montre une des photos ci-dessous, les enfants sont toujours à côté, alertes aux moindres gestes et parfois ils s'entraînent à la technique

Photo 50 : Femme de Cruzeiras au moment du dépliage (M.P, juillet 2011)



L'artisane est accompagnée de ses petites-filles

⁹¹ D'après le dictionnaire Aurélio il s'agit d'une variante de *caibro*, «paire de choses unies, spécialement des épis de maïs attachés à la même paille» (Ferreira, [1948] : 213, in Clerc-Renaud et alii, 2016)

Photo 51 : Une femme de NI-1 enroule les rouleaux (M.P, mars 2013)



Photo 52 : Un jeune garçon enroule les écheveaux (M.P, juin 2013)



Ces deux opérations, de dépliage et de confection des écheveaux, sont faites collectivement, dans un moment d'échange, d'intense sociabilité féminine et aussi de transmission intergénérationnelle de savoir-faire. Des enfants des deux sexes participent aux opérations.

Le résultat final : des paires de rouleaux prêts à sécher (*pares de caïmbos* ou *molhos*)

Photo 53 : Des rouleaux en train de sécher (M.P, juillet 2010)



- d- **Le séchage** / « **laisser sécher** » (*deixar secar*) : cette étape correspond au séchage des écheveaux ou *molhos*. Il s'agit de suspendre les paires d'écheveaux en hauteur sur une perche horizontale à l'ombre pendant plusieurs jours (trois jours en été et cinq jours en hiver) jusqu'à un séchage complet caractérisé principalement par l'acquisition d'une couleur blanche (*até ficar branca*).

En saison humide, les écheveaux sont généralement placés dans la cuisine à proximité du foyer, ou sous la toiture d'une pièce bien ventilée. En saison sèche, sous l'auvent des toitures ou sous un appentis. Selon Clerc-Renaud et *alli* (2016) c'est la seule phase passive de la chaîne opératoire.

Le résultat final : la paille sèche (bottes)

Photo 54 : La *piçava* en rouleau et complètement sèche (M.P, mars 2013)



e- **La dilacération** / « dilacérer la paille » (*riscar a palha*) - cette phase comporte trois séquences :

- 5.1- Dilacérer l'extrémité du limbe (côté pointe) avec un petit couteau à la pointe émoussée ;
- 5.2- Séparer le limbe des nervures centrales, avec les mains, pointes gauches et pointes droites (*talos e beiradas*) ;
- 5.3- Dilacérer la partie inférieure (côté base) avec le même couteau.

Le lieu, généralement à l'extérieur du domicile familial, dans le *quintal*, sous l'auvent de la maison ou à l'intérieur de la cuisine, est identique pour les deux tressages. En revanche on trouve ici de petites variantes individuelles, d'une artisane à l'autre. [À propos des techniques utilisées pour les tressages *17 pares* et *laçinho*]. Les moyens employés pour le travail se résument à un couteau à la pointe émoussée pour dilacérer, un carton d'emballage ou un sac plastique pour le stockage.

La dilacération consiste à fabriquer des brins réguliers en utilisant la partie lisse de la feuille qu'il convient de séparer des nervures. Cette opération délicate requiert beaucoup d'expérience et d'habileté. Les débutantes n'y participent pas directement, cependant il y a toujours autour de l'artisane qui fabrique, des enfants ou des jeunes filles qui observent et apprennent cette technique. Trois artisanes, la mère, la fille et la petite-fille (Domingas âgée de 76 ans, Ana Cleto de 53 ans et Maria de 31 ans), ont été observées utilisant, au moment de la dilacération, un petit morceau de tissu posé sur les cuisses comme appui pour la feuille à dilacérer. De sorte que la petite quantité de poudre blanche qui se détache de la feuille lorsque la pointe du couteau glisse, tombe directement sur le tissu, facilitant ainsi son évacuation. L'objectif du rejet de cette poudre est de laisser la feuille plus lisse et malléable pour le tressage. Quant aux techniques utilisées pour les deux tressages, la

différence réside surtout dans la largeur des brins. En fait, si les brins sont destinés au tressage *17 pares*, ils seront plus fins et mesurent environ 4 à 5 mm de large. Alors que pour le tressage *laçinho*, les brins mesureront entre 7 et 8 mm.

Enfin, les nervures centrales qui sont la plupart du temps jetées, sont quelquefois utilisées par certaines femmes pour confectionner des balais qui serviront à balayer la cour de la maison. Elles sont aussi utilisées parfois comme liens à l'étape de teinture (voir infra)

Le résultat final : brins écrus et réguliers prêts à être tressés ou teints

Photo 55 : Femme dilacérant les brins (M.P, juillet 2011)



L'artisane dilacère la paille à l'aide d'un petit morceau de tissu posé sur sa jambe

Photo 56 : Femme de NI-2 dilacérant les brins (M.P, juillet 2010)



Le geste effectué par la jeune artisane pour dilacérer les brins diffère de celui figuré sur la photo n° 53

Photo 57 : La curiosité caractéristique des enfants (M.P, nov. 2012)



f- **Teindre** (*pintar*)

Je trouve ici quatre séquences :

Photo 58 : Femme ajoutant de l'aniline pour colorer les brins (M.P, août 2011)



6.1- Préparer le bain : laver un bidon de kérosène ou un autre récipient disponible - le remplir à moitié d'eau à l'aide d'un seau - verser un bouchon et demi d'aniline pour environ 2 litres ;

6.2- Préparer l'écheveau : saisir une poignée de brins dilacérés - la torsader - la lier en botte près de la base en nouant avec une nervure - torsader la botte en l'enroulant en écheveau - lier lâchement l'écheveau par le milieu à l'aide d'une nervure - le mettre dans le bain froid ;

6.3- Teindre : mesurer la dose d'aniline (1 bouchon et demi pour l'observation considérée) - la disperser dans le bain froid - ajouter les écheveaux - installer le bidon sur le feu - à ébullition, sortir les écheveaux à l'aide d'un bâton, les retourner et les replonger dans le bain. La paille est teinte ;

6.4- Rincer et égoutter : cette opération est facultative et les tressages peuvent commencer dès que les brins teints sont égouttés et refroidis. L'avantage est alors qu'ils présentent une plus grande souplesse quand ils sont encore humides.

Pour le lieu, en général les opérations se déroulent à l'extérieur de la maison, sur le foyer de cuisine du *quintal* et à proximité du point d'eau. Comme pour la cuisson de la paille, la teinture implique plusieurs chaînes opératoires associées consistant à couper le bois et à préparer le feu sur le sol dans la cour de la maison (Clerc-Renaud et *alii*, 2016 : 8).

Pour les outils de travail nous trouvons : des casseroles ou des bidons métalliques, des nervures pour lier l'écheveau à teindre, de la poudre de teinture d'aniline, une petite cuillère pour doser, de l'eau pour le bain, un seau pour transporter l'eau, une bassine, un peu de liquide vaisselle (facultatif) pour le rinçage et de quoi faire un feu.

Voici quelques stratégies savantes adaptées à la future commercialisation des tresses et à son époque. Selon certaines femmes (notamment les quatre artisanes d'une même famille qui fait partie du groupe de NI-1), pour chaque année et chaque saison, sèche et humide, il existe de petites différences de goût des touristes au sujet des couleurs à employer. Par exemple, durant l'été 2011 rappelons que le période de décembre à mars la mode était aux tresses moitié non teintés et moitié colorées. En 2013 la mode était plutôt à des tresses toutes colorées. Des préférences existent aussi pour les couleurs employées. En hiver, quelle que soit l'année, la couleur la plus utilisée est celle lie de vin. En été ce sont surtout des couleurs éclatantes qui sont préférées. Jaune citron, jaune d'or, orange, vert et rose sont les plus demandées par les artisanes des autres villages qui achètent les tresses des artisanes de Nova Itapecerica.

« Les touristes préfèrent des couleurs foncées, de la couleur rouille. Il faut faire ce qu'elles [femmes de l'association] demandent. » (Edilma-habitante de NI-1).

« *Os turistas preferem as de cores mais escuras, a de cor encarnada. Tem que fazer o que elas pedem.* »

Photo 59 : Teinture foncée (M.P, juillet 2010)



Ces même quatre artisanes déploient une autre stratégie pour fabriquer des tresses différentes des autres artisanes. Elles suivent une séquence de couleurs pour maintenir une certaine uniformité du tressage. De la sorte, leurs tresses possèdent, selon des femmes artisanes de Vila Sauípe qui achètent leurs tresses, une excellente finition et une séquence de couleurs qui donne de l'harmonie à leur produit final. Par exemple leurs tresses peuvent suivre la séquence suivante : couleur vin-jaune, vin-orange, vin-rouge, vin-jaune, vin-orange et ainsi de suite... Ce souci du détail a été observé et constaté dans le discours des artisanes d'autres villages, mais chez très peu de femmes à Nova Itapecerica, ce qui se reflète dans la qualité du produit final. Il arrive que des artisanes de la localité analysée voient leurs produits refusés lors de la vente. C'est alors pour ces femmes une perte importante d'argent, de travail et de temps.

Pour la transmission du savoir local, comme lors de l'étape de cuisson, les enfants ne participent pas à l'étape de teinture. Leur contribution se résume à des coups d'œil de temps en temps vers les casseroles ou les bidons métalliques et à des jeux autour du feu !

Avant l'apparition de la teinture d'aniline dans la région, qui date selon les récits de la fin des années 1980, les femmes utilisaient des plantes de la forêt. On cite l'*urucum* pour sa teinte rougeâtre (*Bixa orellan*) et le *cipó de Rêgo* pour sa couleur orangée (*Bignonia rego*).

« Avant, ma mère utilisait l'*urucum* pour teindre la paille. Mais aujourd'hui tout le monde préfère l'aniline. C'est plus facile. » (Maria Branca - habitante de NI-2)

« Antes, minha mãe utilizava o urucum para pintar a palha. Mas hoje todo mundo prefere a anilina. É mais fácil. »

Le résultat final : brins teints prêts à tresser

Photo 60 : Des brins teints (M.P, nov. 2012)



g- **Le tressage** / « tisser » (*tecer*) ou encore « faire la tresse » (*fazer a trança*) – j’ai trouvé deux séquences pour cette étape :

7.1- Confectionner l’entame ;

7.2- Tresser.

En ce qui concerne le lieu, le tressage se déroule tantôt dans le domicile familial, tantôt à l’extérieur de celui-ci. En fonction de leur habileté et du temps dont elles disposent, certaines femmes exécutent cette tâche tout en marchant. Aussi est-il courant de rencontrer des femmes qui, tressées à la main marchent tranquillement d’un endroit à l’autre visitant une voisine, un parent ou allant faire quelques courses.

Pour la transmission intergénérationnelle des techniques, dès le plus jeune âge, certaines femmes et également quelques hommes possèdent les techniques requises pour l’exécution de cette étape de la chaîne opératoire. Comme nous le verrons ensuite plus en détail, j’ai pu trouver quelques petites différences entre les groupes. Rappelons que pour le groupe Crueiras le tressage *17 pares* est le plus répandu, alors que pour les autres c’est le *laçinho*. Et c’est pour cette étape que nous trouvons les plus grandes différences entre les deux types de tressage analysés. Ainsi, voici une description du tressage *17 pares* faite par Clerc-Renaud, Anthony et Pamplona.

- **Le tressage type *17 pares***

- 1- Confectionner l’entame (Clerc-Renaud et *alii*, 2016): Dilacérer partiellement un demi limbe (n° 1) à chacune de ses extrémités en conservant au milieu une portion entière de quatre cm de longueur environ - répéter l’opération sur trois

autres demi limbes (n° 2, 3, 4) - plier le demi limbe n°1 en deux par le milieu pour former quatre paires de brins solidarisés par la partie réservée - répéter le pliage sur les trois autres demi limbes, de façon à obtenir quatre fois quatre paires de brin, soit seize - encastrer les demi limbes pliés n° 1 et n° 2 au niveau de la partie réservée, à angle droit pour former un départ carré (voir photo infra) - compléter la dilacération des brins jusqu'au niveau de l'entame - encastrer le demi limbe plié n° 3 à côté du n° 1 - compléter la dilacération comme pour les deux premiers - placer le demi limbe plié n° 4 à côté du n° 2 - passer l'ensemble des paires de brins du n° 4 sous les paires du n° 3 pour solidariser l'ensemble - terminer la dilacération du côté de l'entame - ajouter un brin plié en deux à côté du demi limbe n° 4. L'ensemble forme donc deux nappes à angle droit, l'une comportant 8 paires de brins, l'autre 9, prêtes à tresser.

Photo 61 : La confection de l'entame pour le 17 pares (juillet 2010)



Photo 62 : Le début du tressage 17 pares (M.P, fév. 2012)



OBS : Le pliage des brins de l'entame est effectué face inférieure contre face inférieure : la face brillante sera donc visible sur l'envers comme sur l'endroit du tressage.

2 - Tresser : Pour le tressage, placer l'entame vers soi, les brins libres vers l'extérieur. Pincer chacune des deux nappes A et B dans chaque main pour les tenir en place - replier la 9^e paire externe sous la nappe A - prendre 2 paires de brins, en sauter 2, en reprendre 2. Laisser la paire se placer dans la continuité de la nappe B dont elle viendra constituer la 9^e paire (voir photo supra) - lisser l'ensemble des 9 paires et maintenir fermement le travail pour obtenir un angle droit bien net entre les 2 nappes - reproduire l'ensemble des opérations précédentes pour la nappe B, puis A à nouveau et ainsi de suite jusqu'à obtenir un rouleau de tresse de 25 brasses (*braças*).

Photo 63 : Le tressage type 17 pares (juillet 2010)



Photo 64 : La tresse 17 pares (M.P, octobre 2011)



Photo 65 : Les rouleaux de tresse 17 pares (M.P, octobre 2011)



À gauche de cette photo on aperçoit la tresse *laçinho*

Voici maintenant la description pour le tressage *laçinho* :

- **Le tressage type *laçinho*.**

1- Confectionner l'entame et tresser :

Cette tresse est composée de seulement deux brins de feuilles déjà dilacérées. La confection de l'entame commence par le geste de plier le premier brin au milieu en le serrant entre le pouce et l'index. Répéter le geste pour le deuxième brin. Ensuite les encastrer l'un dans l'autre à angle droit de façon à obtenir une partie

réservée formant un petit départ carré. C'est à partir de cette base que l'artisane forme la tresse.

- 2- Tresser : On commence par placer l'entame vers soi, les deux brins libres vers l'extérieur. Pincer chacun dans chaque main. Replier un brin sur l'autre autour du doigt pour pouvoir former la tresse. Appartenant au groupe de vannerie à brins tissés (Balfet, 1991 : 266), des brins sont ajoutés au fur et à mesure que les brins utilisés deviennent trop courts. Le brin rajouté est placé sous le brin trop court, entre chacun des brins, jusqu'à butter. Pour cela on raboute (*emenda*) toujours le brin sur le dessus du travail, en enfilant un nouveau brin, tout en prenant le soin de faire attention aux faces ajoutées, c'est-à-dire, face inférieure contre face inférieure, laissant ainsi la face brillante visible sur l'envers de la tresse. Reproduire l'ensemble des gestes jusqu'à obtenir un rouleau de tresse de 25 brasses (*braças*).

C'est un tressage facile, rapide et très agréable à exécuter, même pour les débutants, raison avérée pour laquelle ce « point » / *ponto* (photo ci-dessus) est le plus adopté par les artisanes qui se lancent dans cette activité.

Photo 66 : Le tressage laçinho (M.P, juillet 2010)



La boule qui donne son nom de « petit nœud » au tressage

Photo 67 : Plusieurs générations autour du tressage laçinho (M.P, fév. 2012)



À propos du lieu où s'effectue cette étape, j'ai rencontré une stratégie masculine qui mérite d'être soulignée. Certains jeunes hommes de la localité tressent (fils de Maria Branca, habitante de NI-2) mais n'exécutent jamais cette activité à l'extérieur de la maison comme les femmes le font. Ils prennent soin de se cacher aux yeux des visiteurs. Le motif serait la honte, cette activité ayant une connotation féminine. Ce n'est pas le cas d'autres hommes de la localité qui exécutent d'autres types d'artisanat⁹², avec une matière différente de la *piçava*, dans ce cas des lianes provenant de la forêt environnante destinée surtout à la confection de corbeilles (*caçuás*) et de pièges à poissons (*cofo*).

Le résultat final de cette étape : la tresse / a trança

⁹² Voir une description dans le dernier chapitre de cette thèse.

Photo 68 : Le tressage laçinho rassemblé sous forme de rouleau (M.P, juillet 2011)



h- Une huitième étape peut être exécutée : le montage d'un sac / « coudre » (costurar)

Il faut souligner que cette étape de la chaîne opératoire représente la phase considérée comme la plus difficile par une grande partie des femmes rencontrées. Jusqu'en octobre 2013 il n'y avait qu'une artisane avec sa fille qui possédaient la connaissance des techniques employées pour coudre les tresses et former les objets souhaités. Cette situation changea à l'initiative de l'entreprise de reboisement industriel COPENER et d'un partenariat avec deux ONGs locales, une de la ville touristique de Praia do Forte et l'autre d'Imbassaí. Ces institutions ont offert des cours concernant le palmier *piçava* et les techniques d'artisanat dans plusieurs localités, dont Nova Itapeçerica. Au cours du mois d'octobre de la même année, les cours ont été dispensés tous les mercredis du mois, dans deux villages proches, Vila Sauípe et São José de Avena. Dans la première localité, il s'agissait essentiellement de présentations qui portaient sur l'utilisation adéquate de la paille de *piçava*. À São José de Avena il s'agissait plutôt d'apprendre les techniques de tressage, de teinture et de couture. Onze femmes appartenant au groupe NI- 1, y ont participé, mais aucune de NI-2 ni de Cruairas. Au final, de deux artisanes sachant coudre, on passa à cinq. Même ainsi, en considérant le nombre d'artisans investis dans cette activité, ce chiffre n'est guère significatif et ne va pas se répercuter sur la quantité du produit final

Cette étape est composée des séquences suivantes :

- 8.1- débiter (*começo*)
- 8.2- coudre (*costurar*)
- 8.3- terminer le montage

8.4- faire la finition.

Souvent, cette étape est réalisée à l'intérieur ou sous l'auvent de la maison. Les moyens de travail se résument à une grosse aiguille ou à une alène confectionnée à l'aide d'une baleine de parapluie usagée, à une paire de ciseaux et à du fil de *licuri* extrait par une chaîne associée qui peut être écriu ou teint. Ceci dépend de l'objet final et du souhait de l'artisane. Je n'ai pas trouvé de variantes dans le mode de transmission, le type de tressage ou même l'organisation du travail, et aucune stratégie particulière n'est développée pour cette opération. En fonction de la taille de l'objet à produire, il arrive parfois que cette phase inclue une chaîne annexe consistant à fabriquer un gabarit (*forma*) pour donner une forme plus harmonieuse à l'objet produit.

Photo 69 : Femme artisane en train de coudre la tresse type laçinho (M.P, juillet 2011)



On observe sur la photo une artisane de NI-2 qui confectionne un sac avec l'aide de la *forma* en bois

Les finitions varient selon le modèle du sac et la créativité de la femme. Elles peuvent inclure une doublure de tissu, l'application d'une bordure de tresse, des graines, ou encore, ce qui est très souvent utilisé, des fleurs de paille (Clerc-Renaud et *alii*, 2016)

Le résultat final de cette étape : le sac

Photo 70 : Plusieurs modèles de sacs commercialisés (M.P, juillet 2011)



Cette photo a été prise au village de Santo Antônio situé au long du littoral

15- Les tressages *17 pares* et *laçinho* : tradition et modernité

Des informations très générales laissent entendre que la pratique de tressage *Atallea funífera* à Bahia est un héritage culturel provenant des Indiens *Tupinambás*, qui auraient toujours utilisé les tresses de ce palmier pour fabriquer des objets. Elle aurait ensuite été adoptée par les travailleurs ruraux et les pêcheurs pour pourvoir à leurs nécessités personnelles, notamment pour les chapeaux et les nattes, généralement confectionnés par les femmes (Barreto, 2009 : 4). Pour ne pas avoir trouvé de données d'éléments sur la période à laquelle ces types de tresses sont apparus dans la région, j'utilise comme outil d'analyse les récits recueillis.

Selon mes observations, les tressages complexes du type *35 pares* (pour les nattes) et *17 pares* (pour les chapeaux) sont en tout état de cause les plus anciens connus des femmes artisanes de la localité. Ceci s'explique peut-être par l'utilisation de ces « points » dans la fabrication de ces objets utilisés depuis longtemps par la population locale : les nattes et les chapeaux. D'après les souvenirs des femmes interrogées, l'utilisation de ces tressages était extrêmement répandue jusqu'à la moitié des années 1970. À cette époque la plupart des femmes confectionnaient des nattes et des chapeaux qui étaient vendus par les chefs de familles. Ceux-ci allaient une fois par mois dans les marchés régionaux à Itanagra et Pojuca. Ces voyages étaient distants et exigeaient un jour entier de marche. Les hommes en profitaient pour acheter des provisions qui n'étaient pas produites dans l'unité domestique, comme le sel, le sucre, le café, et pour vendre l'excédent de leurs propres productions agricoles. Les récits racontent que la production des chapeaux atteignait son maximum pendant les

fêtes du mois de juin et que dix à vingt chapeaux pouvaient être vendus lors de ces commémorations.

Cette fabrication tournée vers l'usage domestique ou vers des circuits de vente régionaux est la plus ancienne et aujourd'hui moins importante que celle destinée aux circuits touristiques de la zone côtière. Les tressages du type *17 pares*, ainsi que du type *laçinho* sont en tout état de cause ceux qui sont les plus emblématiques de la localité. Les autres types de tressage cités lors des entretiens, sauf le type *bicão*, ne sont plus utilisés dans la confection artisanale et très peu de femmes les ont cités ou dominant leurs techniques. En plus des objets comme des chapeaux et des nattes, le tressage *17 pares* est aussi très utilisé dans la fabrication de sacs et accessoires destinés aux touristes de même que pour la confection des lanières des dits sacs. Il est en effet considéré comme le plus adéquat, pour sa beauté et sa souplesse.

Photo 71 : Le tressage type *bicão* (M.P, nov. 2012)



Quant au tressage du type *laçinho*, des récits recueillis auprès de plusieurs femmes de la région rapportent une possible introduction de ce point sur le littoral nord vers la moitié des années 1990, à partir de cours offerts par le SEBRAE⁹³ et de certaines ONGs locales qui opéraient à cette époque. Dans le but de valoriser et de soutenir la production de l'artisanat local et avec l'appui du gouvernement, des cours de design ont été dispensés pour ranimer cet artisanat et ainsi, à partir de ces initiatives, le tressage *laçinho* serait apparu. Cependant, lors des entretiens réalisés dans d'autres localités voisines de Nova Itapeçerica, les artisanes de Curralinho et Diogo m'ont affirmé que ce

⁹³ SEBRAE- *Serviço Brasileiro de Apoio as Micros e Pequenas Empresas* (Service Brésilien d'appui aux micro et petites entreprises)

type de tressage existait déjà depuis longtemps dans la région. Mais il ne me fut pas possible de confronter ces informations avec la rigueur minimum exigée pour cette ethnographie. Donc, je suis dans l'impossibilité de répondre avec certitude à la question de la durée d'existence de ces deux types de tressage. Je constate néanmoins, à travers la description et la comparaison des deux chaînes, que celle du type *laçinho* est plus rapide et considérée comme la technique la plus facile. Par ailleurs elle utilise moins de matière première que le tressage du type *17 pares* qui demande aussi plus de temps, de connaissance et d'habileté de la part de la personne qui l'exécute. La tendance qui se dégage des entretiens montre que ce tressage, introduit (récemment ou non) sur le *Litoral Norte*, est utilisé intensivement par les femmes appartenant au groupe de Nova Itapecerica 1, comparé aux autres groupes qui habitent la localité.

Si j'analyse maintenant la question de la transmission du savoir-faire on vérifie qu'il existe des différences significatives entre les femmes qui savent ou qui utilisent les différents tressages, de même que le cas des hommes qui savent tresser. Nous obtenons ainsi :

❖ Pour le groupe de NI-1 et CDD, sur 19 femmes interrogées :

- Tressent uniquement en type *laçinho* : 14 femmes
- Tressent uniquement en type *17 pares* : 2 femmes
- Tressent le *laçinho* et le *17 pares* : 3 femmes
- Autres points (*bico* ou *bicão*) : 1 femme parmi toutes celles interrogées

❖ Pour le groupe de NI 2, sur 8 femmes interrogées :

- Tresse uniquement le type *laçinho* : 1 femme
- Tressent uniquement le type *17 pares* : 2 femmes
- Tressent le *laçinho* et le *17 pares* : 5 femmes
- Autres points (*bico* ou *bicão*) : 3 femmes parmi toutes celles interrogées

Obs. : j'ai rencontré ici 3 hommes (d'âge inférieur à 25 ans) qui savent tresser les types *17 pares* et *laçinho*.

❖ Pour le groupe de Crueiras, sur 10 femmes interrogées :

- Tresse uniquement le type *laçinho* : aucune
- Tressent le type *17 pares* : toutes les femmes
- Tressent le *laçinho* et le *17 pares* : 4 femmes
- Autres points (*bico* ou *bicão*) : 1 femme

Obs. : j'ai rencontré ici 2 hommes (d'âge supérieur à 40 ans) qui savent tresser le type *17 pares*.

Les conclusions sur la variabilité du type de tressage sont :

Pour le groupe de NI-1 et CDD : le tressage de type *laçinho* est le plus utilisé par les femmes. Facile et rapide à exécuter, il est devenu une technique viable et recherchée, associée à d'autres travaux, comme par exemple les activités domestiques. L'âge est ici un facteur qui joue un rôle pertinent, sachant que les 15 femmes qui utilisent le *laçinho* ont entre 16 et 45 ans. Les deux qui tressent uniquement le *17 pares* sont âgées de plus de 65 ans. Et celles qui réalisent les deux types de tressage sont dans la tranche d'âge de 17 à 55 ans.

Pour le groupe de NI-2 : On constate un certain équilibre entre le *17 pares* et le *laçinho*. Et les différences ne sont pas significatives. Néanmoins, la présence d'hommes qui savent tresser est un fait qui mérite des éclaircissements. En effet, ces trois hommes sont les fils de Maria Branca, déjà évoqué, une des rares femmes qui se désignent d'elles-mêmes comme artisanes, et eux comme elle font donc de l'artisanat leur principale source de revenu. Artisane depuis l'âge de dix ans, cette femme connaît les différents types de tressage qu'elle a enseignés à ses enfants. Elle procure aussi un appui à de nombreuses femmes de la localité pour l'apprentissage des autres points

Pour le groupe de Crueiras : Les femmes interrogées savent tresser le type *17 pares*, et seules quatre d'entre elles tressent uniquement le type *laçinho*. Toutes ont appris très jeunes (à partir de 7 à 8 ans) et ont une préférence manifeste pour le tressage le plus ancien. Ceci est congruent avec le fait qu'il s'agit du groupe qui occupe la localité depuis le plus longtemps.

Ainsi, les choix techniques ne sont des choix strictement de rendement que pour NI-1 et CDD. Pour les autres groupes, la composante sociale et culturelle, en particulier le rapport à la pratique ancienne et valorisée de l'activité, est primordiale. Il s'agit d'un choix combinant technique et sociabilité partagée entre les générations.

D'une façon ou d'une autre, d'un groupe à l'autre, une chose est certaine, toutes ces femmes trouvent du plaisir à exercer cette activité. Soit seulement pour la récolte, soit seulement pour le tressage, ou les deux ensembles, l'utilisation de la *piçava* représente une expérience : celle du maintien d'une tradition, de l'obtention d'un revenu, mais aussi celle d'une expérience partagée, perçue comme le lien social le plus fondamental. Dans ce cadre, je partage l'analyse de Sigaut (2009 : 41) selon laquelle il faut qu'une action soit matériellement efficace, c'est-à-dire qu'elle produise un résultat visible, tangible, perceptible par tous, pour qu'elle ait une vraie valeur d'expérience, et qu'elle soit ainsi un élément fondamental de la condition humaine.

16- Les stratégies de commercialisation

Les étapes de la chaîne opératoire sont des faits importants pour comprendre les cultures et l'histoire technique d'une société. Cependant l'acte technique isolé, en plus d'être rare (Desrosiers, 1979 : 23), ne dévoile pas l'ensemble des informations qui constituent la culture matérielle d'un groupe donné. Pour parachever la compréhension de ces chaînes productives qui incluent les activités strictement techniques, décrites ici par le moyen de l'outil conceptuel de la chaîne opératoire, il me semble important d'ajouter l'étape de la commercialisation afin d'analyser l'ensemble du processus et de ses implications sociales et culturelles. Le niveau de « découpage » économique dépasse la seule transformation d'un matériau en objet de consommation ou en outil. Il inclut la sociabilité et l'éventail des stratégies imbriquées d'intégration au marché, comme celles liées à la vente du produit fini. Ceci implique les notions de risque, de précaution et même de ruse.

Avant la commercialisation, la majorité des femmes arrêtent leurs opérations de fabrication après la phase de tressage, pour vendre leurs rouleaux de tresse. Ainsi elles renoncent à la forte valeur ajoutée apportée par le travail de couture qui est dès lors pratiqué par d'autres femmes dans les localités du littoral. Peu de femmes maîtrisent cette technique ce qui permet de penser à une stratégie de précaution par laquelle ces femmes ne veulent pas courir le risque de voir leur produit rejeté. Cette peur du rejet peut être dû au manque de connaissances relatives à la confection des sacs, et du peu d'expérience et de confiance en elles. Ceci peut-être lié au fait que la plupart des artisanes de la localité possèdent sur le fonctionnement du marché touristique, surtout quand on les compare avec la situation des artisanes qui habitent les autres localités et sont plus généralement en contact avec les touristes. Les femmes de Nova Itapecerica sont poussées à interrompre la chaîne opératoire. Cet arrêt, bien plus qu'un choix délibéré est plutôt une contrainte associée à une stratégie de précaution. Cependant, les raisons qu'évoquent mes interlocutrices pour expliquer le fait qu'elles ne conduisent pas la chaîne opératoire à son terme restent partielles. Elles parlent des difficultés d'écoulement des sacs, du coût du transport et du temps qu'elles y passeraient. En effet ces explications, autrement dit ce discours, contraste avec la « facilité » observée par moi pour l'écoulement des tresses. Car, selon leurs propres paroles il y a toujours des acheteurs d'autres localités qui viennent chercher les produits « sur le seuil de la maison » (*na porta*) à la haute saison pendant les mois d'été.

Presque toutes les femmes de Nova Itapecerica sont complètement dépendantes des pratiques du marché touristique, mais qu'elles le sont indirectement. Car les autres artisanes de la zone côtière ont mis au point, de façon délibérée (ou non), des stratégies de ventes complexes dont la maîtrise

échappe à certaines artisanes de Nova Itapecerica. Le risque que représente la pratique de confectionner l'intégralité des objets et de les vendre concourt à renforcer le sentiment de « faiblesse » et le manque de confiance en soi ancré et fréquent dans une grande partie des populations rurales du pays, y compris chez les artisanes de Nova Itapecerica. Je m'explique : en avril 2012, je me suis rendue auprès d'autres artisanes dans quatre villages proches de la localité étudiée. Toutes, sans exception ont affirmé que la paille et les tresses de *piçava* qu'elles achetaient provenaient des femmes de Nova Itapecerica. Selon leurs propres mots ces femmes sont « très faibles » (*muito fracas*).

Or, dans le milieu paysan de la région, ce terme désigne dans la plupart de cas, des personnes qui n'ont pas beaucoup d'argent. Et au discours de ces femmes s'ajoute encore la phrase suivante : « elles, les femmes de Nova Itapecerica, doivent être aidées » (*elas tem que ser ajudadas*). Ce qui souligne que certains groupes ont accès à la ressource tandis que d'autres ont accès au marché. Cette segmentation de la chaîne opératoire et du processus de vente doit être intégrée au processus étudié ici. Pourquoi ? Parce que les effets de cette situation imposée par les facteurs déjà exposés dans cette analyse (peur du rejet, peu d'expérience, manque de connaissances suffisantes pour la confection de sacs, etc...) sont fortement ressentis au niveau de la qualité de vie de ces artisanes. Par exemple, je peux citer la forte articulation au marché qui est celle des femmes de la localité de Diogo. Ces femmes ont une association pour la vente et la distribution de leur artisanat qui marche, selon elles très bien. Leur revenu est très supérieur à celui des femmes de Nova Itapecerica. Surtout la régularité d'écoulement de leur produit est un facteur décisif pour le maintien de leur cadre de vie.

Ainsi, plusieurs questions se posent à propos de cette interruption de la chaîne opératoire par les artisanes : la difficulté d'écoulement des marchandises, l'accès aux lieux de vente réservés aux touristes, le degré différencié d'une femme à l'autre de la maîtrise des techniques mais aussi l'acceptation de cette segmentation de la part de certaines femmes de Nova Itapecerica.

De plus, en raison du grand afflux de personnes qui a touché cette partie du littoral depuis 1990 et de l'amplitude qu'ont prises les activités de tourisme, c'est aux alentours de Nova Itapecerica que se trouve encore en abondance une des dernières réserves de paille de *piçava*. Entre temps, la compassion affichée par les autres artisanes pour les « faibles » femmes de la localité étudiée, n'empêche pas que ces artisanes des localités voisines négocient féroce-ment avec les femmes de Nova Itapecerica l'achat de leurs tresses de *piçava*. Par exemple, lors d'une de mes sorties hors de la localité j'ai pu accompagner tout un après-midi une des artisanes de Nova Itapecerica qui essayait de vendre sept rouleaux de tresses (5 du type *17 pares* et 2 du type *laçinho*). Difficile est le terme le

plus exact pour expliquer la véritable odyssée qu'a affronté cette femme (Dona Helena, appartenant au groupe de Cruairas). Il faut indiquer que cela s'est passé pendant la période hivernale et que, dans un premier temps, les tresses avaient été commandées par un intermédiaire local (un homme). Ce dernier, pour une raison inconnue a annulé la commande et, pour ne pas perdre le voyage qu'elle avait effectué vers le village voisin de Vila Sauípe, Dona Helena, faisant du porte à porte, a tenté de négocier un bon prix pour ses tresses. Finalement sur les sept rouleaux, quatre seulement ont été vendus (deux type *17 pares* et deux type *laçinho*), et à un prix inférieur à la somme attendue. À la fin, Helena a reçu 25 reais par rouleaux au lieu de 35 voire 40 reais. Ces femmes sont donc sujettes à des risques éminents au moment de la commercialisation.

Néanmoins, certaines créent avec habileté des stratégies pour essayer de contourner les risques du marché. Je pense à une famille en particulier qui appartient au groupe de NI-1, où les quatre femmes artisanes vendent leurs rouleaux de tresses à une unique association d'artisanes du village de Vila Sauípe⁹⁴, toutes appartenant à la même congrégation religieuse des témoins de Jéhovah. Les artisanes des autres groupes de Nova Itapeçerica ont des pratiques différentes : elles prospectent d'autres localités (voir tableaux 8, 9 et 10) et d'autres associations pour écouler leur production. Ces différences démontrent que des règles bien définies, même intrinsèques, sont suivies par ces femmes au moment de la commercialisation, et que l'appartenance religieuse a aussi un rôle déterminant au moment de la vente du produit fini.

La grande difficulté que les femmes de Nova Itapeçerica affrontent au moment de commercialiser leurs produits provient de facteurs divers. Elles affrontent des difficultés de déplacement, liées entre autres au mauvais état des routes et au manque de transports réguliers, à la qualité irrégulière des produits, à des niveaux disparates de qualification et à la présence de réseaux de commercialisation fermés. Elles sont aussi face à une spécialisation économique due aux politiques publiques de modernisation qui ont reconfiguré le territoire. Enfin, elles ont affaire à une entrée récente de nouveaux acteurs engagés dans la chaîne productive de l'artisanat, tels que des intermédiaires, qui affectent la commercialisation de leurs produits.

Pour mieux visualiser les réseaux de relations imbriquées dans la chaîne productive de l'artisanat de la *piçava* concernant le *Litoral Norte* de Bahia, je propose le schéma suivant :

⁹⁴ Ce village possède trois associations de femmes artisanes.

Figure 11 : Les deux chaînes productives de la piaçava à Nova Itapecerica

Schéma A – la chaîne d' Extraction

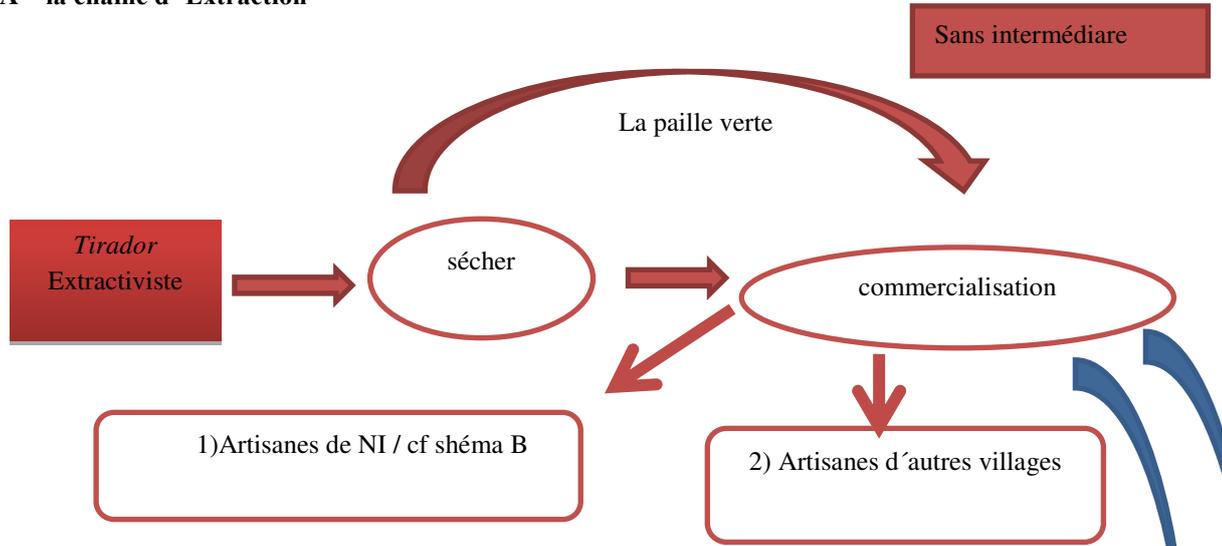
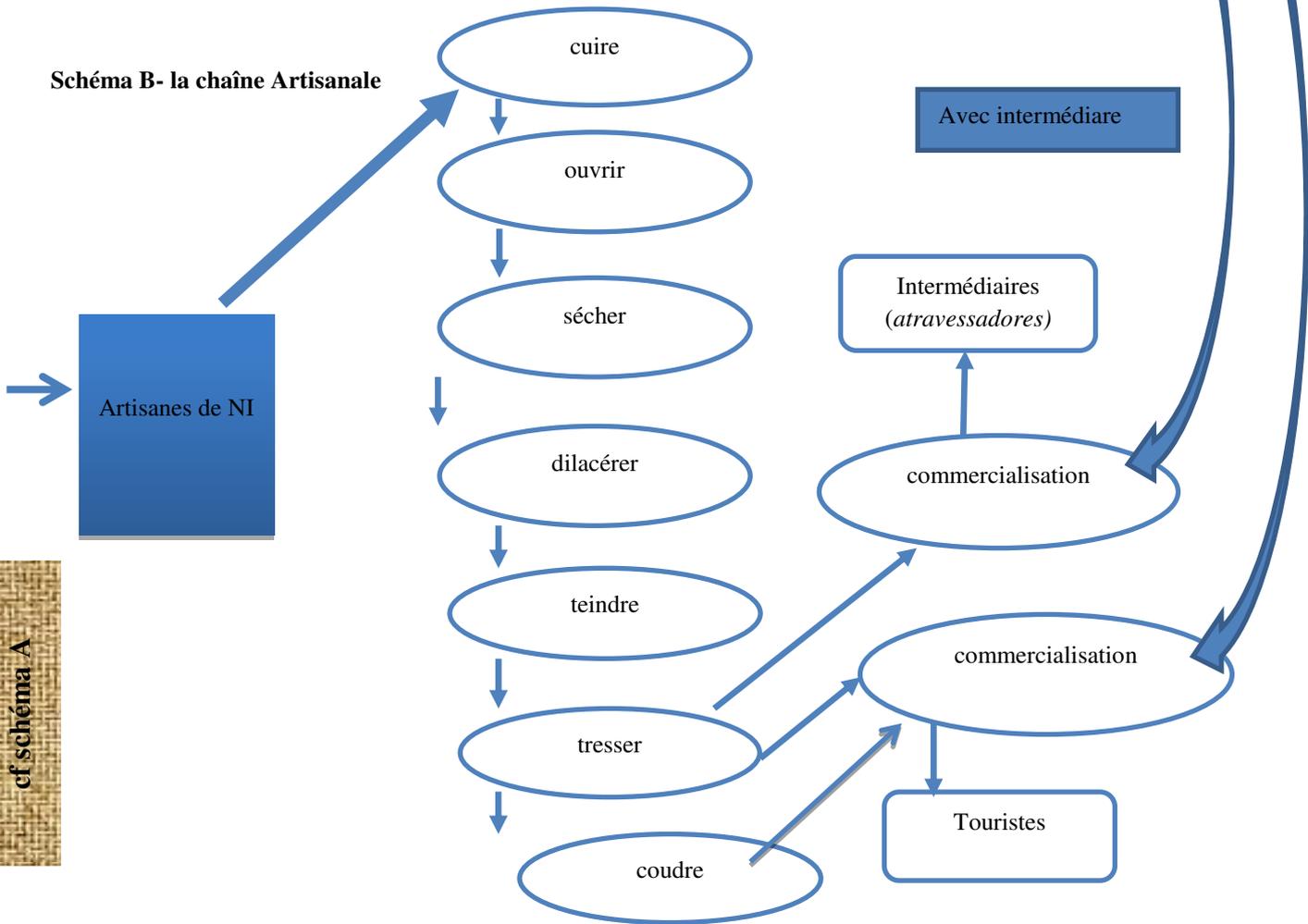


Schéma B- la chaîne Artisanale



On observe sur les schémas ci-dessus (A et B) qui figure l'ensemble des chaînes productives, une forte interdépendance entre les maillons. Cette interrelation commence à se mettre en place dès la cueillette et se poursuit jusqu'à la commercialisation du produit.

Dans les cas par exemple de NI-1 et Cruieras les femmes se consacrent à deux fonctions : Soit, (Schéma A) elles sont seulement extractivistes commercialisant la paille récemment cueillie, cuite et séchée, et nous avons alors une rupture de la chaîne opératoire. Soit (schéma B), elles peuvent mener l'activité plus loin que la simple extraction de la ressource naturelle, c'est-à-dire, jusqu'à la confection de tresses à commercialiser, assumant ainsi les deux fonctions : celle d'extractiviste et celle d'artisane.

Pourtant on ne retrouve pas cette situation avec les artisanes des autres villages. Un élément d'explication réside dans le rapport du programme Berimbau⁹⁵ (2008 : 26). De nouveaux acteurs, les « cueilleurs » (tiradores) et les « intermédiaires » (atravessadores) sont apparus il y a environ huit ans à la date du rapport, donc quinze ans par rapport à l'année 2015. Ce moment correspond au développement de l'artisanat local qui a vu les artisanes se consacrer de préférence à l'activité de confection d'objets, stimulant par la même la cueillette faite par d'autres personnes qui auparavant ne se consacraient pas à l'artisanat. Cette donnée est en accord avec mes observations, à partir desquelles j'ai vérifié que les femmes de NI-1 sont devenues, ces dernières années, des fournisseurs de paille ainsi que de tresses pour la confection d'objets. En fait les cueilleurs qui sont mentionnés dans ce rapport sont pour la plupart des femmes de NI-1 qui se sont lancées récemment dans l'activité, à de rares exceptions près. Sachant que ce terme ne m'a jamais été mentionné sur le terrain.

Le même rapport (2008 : 26) relève qu'en 2008 les femmes des communautés d'Areal et de Currálinho n'achetaient pas de paille, mais la récoltaient elles-mêmes. Cette situation a changé surtout dans le village de Currálinho, cité dernièrement par de nombreuses femmes de NI-1 comme un lieu qui possédait auparavant des réserves du palmier, mais qui aujourd'hui doit l'acheter aux femmes de NI. On peut donc dire que pratiquement tous les autres villages des environs achètent non seulement les tresses mais aussi la paille aux femmes de Nova Itapeçerica. Si on se réfère seulement au groupe de NI-1, les artisanes rencontrent communément un autre acteur ces dernières années, il s'agit de l'intermédiaire. Dans le cas étudié, ces intermédiaires peuvent être les artisanes d'autres localités qui achètent des tresses aux femmes de Nova Itapeçerica, ou bien des hommes du

⁹⁵ Voir: Lélis Arcela Consultoria Empresarial LTDA « *Levantamento da cadeia produtiva do artesanato de piaçava* ». Client : Association des Artisans de la ville Porto de Sauipe-ASP. CNPJ : 03.064.773/0001-20. Rapport coordonné par le Programme Berimbau da Costa do Sauipe, financé par la Banque du Brésil, 2008.

village de Vila Sauípe. La plupart du temps, les artisanes de Nova Itapecerica I préfèrent vendre directement leurs produits à des artisanes d'autres villages. En général, celles-ci sont bien plus fiables au moment du paiement. Dans le second cas, c'est-à-dire celui où des hommes agissent comme intermédiaires, ces derniers sont recherchés uniquement quand il est impossible de vendre aux artisanes voisines, car ils négocient durement, payant en moyenne à peine un peu plus de la moitié de la valeur proposée. Bien qu'ayant essayé à plusieurs reprises de les rencontrer, je n'ai pas réussi à interroger ces intermédiaires, et je n'ai pas pu savoir où et à qui sont vendues les tresses qu'ils achètent aux femmes de Nova Itapecerica. De fait les artisanes sont de plus en plus sous la pression de l'intense demande d'artisanat dans la région et soumises à toutes les situations possibles de commercialisation de leurs produits.

17- L'espace, la mémoire et les phénomènes d'immigration

Au-delà des facteurs économiques, temporels et de la façon dont l'occupation de l'espace s'est déroulée, la territorialité, en particulier dans sa dimension d'appartenance et son mode d'articulation à un espace géographique déterminé, représente un élément important dans les décisions concernant l'arrêt de la chaîne opératoire et la commercialisation des produits. Plus précisément, mes observations sur les techniques m'ont amenée à m'intéresser à l'intersection de trois concepts : espace, mémoire et migration. J'analyse la mémoire et la migration dans la perspective d'établir des rapports entre la technique, le social et l'espace comme étendue où vivent et agissent les humains. Je me suis intéressée au pourquoi des sentiments d'exclusion présents chez plusieurs familles de Nova Itapecerica et à son imbrication dans les techniques. Au tout début le mot « déracinement » m'a paru le plus adéquat pour décrire ce malaise qui se dégageait toujours dans les entretiens sur les questions d'appartenance. En 1994 l'anthropologue Paul Elliot Little a abordé la théorie de la « déterritorialisation » - un concept créé par Gilles Deleuze en 1980, qui désigne la rupture d'un groupe avec son territoire d'origine - pour parler cette fois du processus de « reterritorialisation ». En le lisant j'ai eu la sensation de trouver le mot qu'il me fallait. Little (2002) parle entre autre de « mémoire collective » et du « culte des origines » comme fondement de la territorialité. En fait, après presque une année vécue auprès des familles de Nova Itapecerica, j'ai pu envisager de pénétrer dans les sentiments complexes d'appartenance et d'exclusion des habitants. L'histoire de la formation des divers groupes qui forment cette localité rurale, leurs valeurs culturelles, leurs différentes formes d'organisation sociale et économique, leurs conflits et désaccords, contribuent fortement à ce choix d'arrêt de la chaîne opératoire par les femmes artisanes. Cela apparaît aussi à travers la notion de « faiblesse », cet exo qualificatif qu'on a vu utilisée par les artisanes des

villages côtiers pour qualifier celles de Nova Itapecerica. La décision de conduire la chaîne opératoire jusqu'à la fabrication des objets implique une somme de connaissances techniques, de disponibilités matérielles, mais aussi sociales et individuelles dans lesquelles l'intensité - ou la faiblesse - et la profondeur, en particulier temporelle et générationnelle du sentiment d'appartenance à un groupe social jouent un rôle prépondérant.

En poursuivant ce raisonnement, au-delà de la territorialité, il faut l'approfondir et parler aussi des expériences partagées. Selon Sigaut (2009 : 44), « *L'expérience partagée est la base du sens commun du ou des groupes sociaux auxquels elle appartient, dont le sens commun (ce qu'on appelle culture, n'en est qu'une manifestation) est ce qui fait la cohésion du groupe et son identité* ». Ainsi le différentiel de partages d'expériences influe sur le fonctionnement interne de la localité analysée.

Pourtant, la localité présente de riches moments de sociabilité qui sont toujours en articulation étroite avec la conflictualité existante. Les observations montrent que les groupes possèdent chacun leurs moments de sociabilité particulière qui se restreignent à des familles élargies et quelques voisins plus proches. Donc, si nous considérons chaque groupe séparément, on observe une convivialité vibrante au sein d'un groupe qui contraste avec celle qui s'observe entre les différents groupes, qui semble plus atone.

En plus, au sein de chaque groupe on trouve différents profils d'artisanes : celles qui ont le « tour de main » pour l'activité ; celles qui sont lentes et qui ne tressent qu'un ou deux rouleaux par mois ; celles qui sont de véritables « machines à tresser » ; celles qui ont des réseaux de commercialisation solides ; et celles qui n'ont pas encore acquis les techniques et qui voient souvent leurs tresses refusées au moment de la commercialisation. On observe donc une grande variété de qualités et d'attitudes. Une telle situation est normale si on considère les limitations et les qualités de chaque être humain. Ce qu'il fait la différence avec les artisanes d'autres villages est que les femmes de Nova Itapecerica n'ont pas acquis les atouts nécessaires à une efficacité matérielle souhaitable pour pouvoir surmonter les obstacles. Les barrières existent, parmi lesquelles je peux citer le fait que la localité soit située dans l'arrière-pays, composée d'individus d'origines différentes, et de rapports au territoire distincts, de statuts inégaux concernant l'usage de la terre.

La technique est un domaine dans lequel l'humain fait l'apprentissage d'une réalité indépendante de ses désirs et de ses craintes. On revient là en effet à la notion de territorialisation et à ses imbrications dans la technique car mes données me permettent d'apprécier la part du rôle de la *piçava* et des travaux qui l'impliquent dans la sociabilité féminine, ceci contrastant avec les conflits masculins toujours présents entre et à l'intérieur des différents groupes. Pourtant cela ne

veut pas dire que la sociabilité masculine est inexistante. Au contraire. Elle est toute à fait présente mais porte sur d'autres configurations qui seront décrites dans le dernier chapitre de ce texte.

18- Une brève conclusion à propos l'impact de la modernisation sur l'activité de l'artisanat

L'application de politiques publiques qui ont reconfiguré le territoire régional et qui ont placé les deux milles hectares du territoire de Nova Itapecerica dans une zone qualifiée « d'agroforestière », bordée par une zone touristique d'une douzaine de kilomètres de largeur a certainement développé encore plus les difficultés rencontrées par les artisanes de la localité.

Selon Clerc-Renaud, Anthony et Pamplona, (2016 : 218), tout se passe comme si la décision prise par les femmes de Nova Itapecerica d'arrêter les opérations de transformation après le tressage était « *l'expression du plein succès de la politique de zonage, d'une division régionale du travail impactant les habitants d'un territoire de l'arrière-pays placé en zone agroforestière* » Toujours selon ces mêmes auteurs, à l'échelle méso-régionale, ces choix se présentent comme des ajustements aux contraintes spatiales et socio-économiques auxquelles cette activité est soumise, suite aux implantations des industries forestières et touristiques. J'ajoute à cela d'autres dimensions : celle de l'apprentissage de la technique, du plaisir au travail et les complexes sentiments d'appartenance et d'exclusion à un groupe. Ce sont toutes des dimensions, ou des voies qui amènent à la consolidation et au renforcement d'une tradition. Mais pour répondre concrètement aux attentes des *extrativistas* et des artisanes, des politiques sont nécessaires pour qu'au-delà de l'intensification de la production et de la transformation de celle-ci, il y ait une réelle diffusion de technologie, en plus d'une amélioration quantitative et qualitative de l'assistance technique locale, une qualification des acteurs de la commercialisation, mais également la facilitation du processus de commercialisation. Cela dit, même si dans une perspective économique la technique n'a d'intérêt que comme moyen, elle demeure cependant importante de son point de vue à partir du moment où elle s'articule à des analyses socio-culturelles plus détaillées que celles qui peuvent illustrer des théories stériles sur les « forces productives ». Tout cela associé à la compréhension du fait que les techniques dépendent de l'acquisition de savoirs et d'une identité, ceux des membres d'un groupe comme ceux étudiés ici.

Ainsi, du fait des raisons déjà exposées, ce qui fait son auto désignation et représentation, ce qui consolide une tradition, n'est pas vraiment perçu par l'ensemble des habitants de Nova Itapecerica. On peut en revanche parler de différents niveaux ou degrés d'expériences partagées et d'élaboration d'une tradition qui y existe. Même si celles-ci ne sont pas très explicites dans les discours de ces femmes, elles restent cependant présentes. Des différences existent, mais je crois que par le biais de

l'usage commun des ressources naturelles et plus encore, par l'ensemble des systèmes de savoirs mobilisés pour les actes techniques de l'artisanat de la *piçava*, les conflits vont être mis entre parenthèse tout au long des complexes processus techniques associés à leur dimension de sociabilité.

A un autre plan, écologique, la probabilité de l'épuisement de ce palmier, ce que je peux déduire de mes recherches et donc préconiser, c'est la réelle nécessité d'une politique publique locale d'investissement dans des études d'impact environnemental en relation avec l'activité de récolte et d'artisanat de la *piçava*.

Même si le récent travail de Maria Aparecida José de Oliveira (2015) montre que la *piçava* est une espèce endémique de la région qui arrivera difficilement à épuisement, et même si l'expérience partagée décrite par Sigaut est présente dans la localité, la seule exécution de ces initiatives au niveau local permettra aux femmes de Nova Itapeçerica de réussir à surmonter à la fois leurs limites techniques, spatiales, sociales et individuelles et la menace d'épuisement de la *piçava*.

En conclusion, l'extractivisme, l'artisanat, l'autosuffisance et la protection de l'environnement restent une association tout à fait possible, dans la mesure où les politiques publiques conçues prennent en considération des analyses qui vont au-delà du cadre strictement économique, en admettant les techniques comme des actions traditionnelles efficaces qui restent toujours un élément fondamental de la condition humaine. Et les bénéfiques, en particulier citoyens, seront certainement ressentis à une échelle méso-régionale.

Comme la relation homme-nature représente ici le cœur de cette analyse, je pense qu'il est d'une extrême importance d'observer l'utilisation des autres ressources naturelles disponibles en dehors de l'utilisation de la paille de *piçava*. Également vues comme des stratégies d'obtention de revenus complémentaires ou même principaux pour certains habitants il y a, à Nova Itapeçerica et dans la région, d'importants types d'utilisation des ressources locales qui seront abordés dans le chapitre suivant.

Septième chapitre

**LES DIFFERENTS FORMES D'APPROPRIATION D'AUTRES
RESSOURCES NATURELLES LOCALES**

CHAPITRE 7- LES FORMES D'APPROPRIATION DES RESSOURCES NATURELLES LOCALES

Comme je l'ai souligné tout au long de cette thèse, les habitants du *Litoral Norte* de Bahia ont connu de fortes mutations sociales, environnementales et économiques du fait du développement touristique et de l'implantation des industries de reboisement industriel d'eucalyptus. Les politiques publiques de protection environnementale ont aussi touché directement la vie des groupes locaux. Sous le label de « tourisme équitable », le développement local n'est pas sans conséquence sur les activités de cette partie du littoral bahianais. De ce fait naissent des conflits entre les intérêts réels des populations traditionnellement établies et les propositions de développement conçues par le gouvernement brésilien.

Dans ce dernier chapitre seront abordées quelques formes d'utilisation des ressources locales par les habitants de Nova Itapecerica par quelques-uns des groupes sociaux qui résident plus près de la mer. Les sorties en dehors de Nova Itapecerica m'ont permis d'élargir la collecte de données et de pouvoir ainsi situer la recherche dans un cadre plus large. Ceci m'a permis de comprendre la somme des expériences partagées, mais aussi les modifications ou les adaptations des usages de techniques et de savoirs efficaces. Ceci m'a aidé à comprendre davantage les nouveaux enjeux par rapport à la sauvegarde du patrimoine technique de certains groupes autres que Nova Itapecerica. En faisant un parallèle entre ces deux modes d'usages et d'adaptation des techniques, nous verrons des aspects de quelques-unes des techniques utilisées. Nous verrons aussi de quelle manière l'apparition de nouveaux acteurs sociaux entraîne la formulation de nouvelles stratégies de vie pour une partie des populations rurales. Je démontrerai ainsi la capacité d'adaptation de certains groupes ruraux face aux interventions externes. En revanche il faut aussi contextualiser les innombrables difficultés rencontrées par ces groupes et la façon dont les conflits se répercutent sur les identités culturelles des populations.

Le concept de « pluriactivité » souligné dans le deuxième chapitre de cette thèse amène à reconsidérer le modèle rural brésilien et surtout invite à repenser et à suggérer de réaménager les stratégies adoptées antérieurement (Marafon, 2006). De fait, devant la difficile insertion des groupes ruraux dans la dynamique et la logique des relations avec l'agro-négoce brésilien, ceux-ci choisissent de créer de nouvelles stratégies d'utilisation des ressources naturelles qui frisent l'illégalité et impliquent des risques. Ils doivent aussi faire preuve de beaucoup de savoir-faire et de flexibilité prouvant encore une fois la forte capacité de résilience de ces groupes sociaux.

Malgré l'importante occupation de cette partie du *Litoral Norte* de Bahia, l'exploitation de la nature est encore considérée comme une solution ou une stratégie bienvenue et bien vécue par les hommes et les femmes qui ont besoin de ces ressources et des rentrées d'argent ponctuelles qu'elles apportent. À Bahia on trouve des éléments sociaux qui ont été fortement influencés par un mélange de culture portugaise et amérindienne. C'est le cas par exemple de l'activité de la pêche (Ott, 1944 : 2). D'un côté les Indiens n'étaient pas familiarisés avec la pêche en mer. De l'autre, une grande partie des Portugais qui ont migré au Brésil ont fini par reprendre leur activité exercée au Portugal, pays de pêcheurs. Ainsi, peu à peu, l'activité de la pêche a développé des techniques, des ustensiles et des procédés ingénieux et originaux.

Seront cités ici quelques-uns de ces techniques et ustensiles qui ont imprimé à cette activité son rôle actuel dans l'économie locale. Nous verrons comment les techniques de pêche dans les rivières qui traversent la région se différencient des techniques utilisées dans la pêche en mer⁹⁶. Je parlerai aussi de l'utilisation d'autres ressources locales par les habitants de Nova Itapeçerica, comme celles du bois et la cueillette de fruits. Pour finir, nous verrons comment ces familles adaptent leurs usages et leurs coutumes à l'environnement naturel et social.

1- L'activité de la pêche sur le littoral nord bahianais : ses éléments culturels et techniques

Avec l'extraction de la fibre de *piaçava*, sujet déjà largement discuté et analysé dans les chapitres précédents, la pêche exerce un rôle très important dans l'économie et dans la culture locale. Hormis l'usage du palmier de *piaçava*, les activités les plus fréquentes pour les populations sont celles de la pêche maritime et en eaux douces, associées au ramassage des crabes et autres coquillages abondants dans les mangroves qui bordent le littoral. Due à la forte demande et des à prix avantageux, la pêche commerciale de poissons, crevettes, langoustes et autres crustacés s'est largement intensifiée, malgré les risques qu'elle fait encourir à la reproduction de certaines espèces. Même dans l'illégalité due aux lois qui régulent la protection et la reproduction des certaines espèces, ces activités sont exercées par les habitants locaux qui maintiennent vivantes les traditions acquises au fil des générations. Dans le cas particulier qui sera décrit plus loin ils ne compromettent pas pour autant la survie de l'espèce.

Au long des presque deux cents kilomètres de côtes qui composent le *Litoral Norte* de Bahia, on trouve vingt et une localités. Plus de la moitié d'entre elles font de la pêche une des activités

⁹⁶ Déjà détaillées dans l'importante description ethnographique de Carlos Ott en 1942.

principales à caractère traditionnel. Il est donc important d'élargir l'étude depuis Nova Itapeçerica à d'autres groupes, côtiers en particulier, qui font de la pêche une activité accessoire ou même principale dans le revenu familial mais aussi dans le maintien de leur tradition.

Carte 6 : Villages situés au bord de la mer



Source : www.mapasblog.br (l'étoile verte représente la localité de NI)

Ce sont en général des villages à basse densité démographique qui se trouvent peu à peu touchés par la modernité et ses manifestations avec la construction de routes, l'installation d'industries, le reboisement industriel et le tourisme. L'ensemble de ces éléments est surtout associé au développement des moyens d'accès par la construction de la route le long du littoral qui a débuté dans les années 1970 et de son expansion et achèvement dans les années 1990. Car, jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle, la communication des populations du littoral était limitée aux villages les plus proches, en suivant un modèle préétabli de relations qui englobaient l'amitié, le mariage et de nombreuses formes de parenté. Avec la construction de la route BA-099, cette réalité a changé peu

à peu. Il est important de souligner que jusque très récemment, les habitants de ces villages côtiers n'allaient pas souvent dans les localités voisines, à l'exception des allers-retours sporadiques vers les marchés situés dans les chefs-lieux (Caroso et Rodrigues, 1998 : 65). Ce fait s'explique largement par les difficultés d'accès, puisqu'il n'existait pas de routes liant les localités situées le long de la côte. Comme je l'ai déjà indiqué, le mode de vie traditionnel des populations locales de cette partie du Brésil est fondamentalement lié à l'agriculture, à l'élevage bovin, à la pêche, à de petites productions domestiques, à l'artisanat de *piçava* et la fabrication de farine de manioc comme source de revenu. Les caractéristiques propres au milieu naturel de cette partie du littoral brésilien sont majoritairement constituées par la mer, les plages, les fleuves, les mangroves, les dunes, les cocotiers et les lacs. Toutes constituent une richesse pour les populations locales mais se trouvent toujours plus menacées par les touristes et les entrepreneurs. Nous verrons comment les habitants de la région établissent des stratégies qui leur permettent d'utiliser ces ressources autant pour leur consommation personnelle que pour les petits commerces établis de façon sporadique. Nous verrons aussi comment l'apprentissage des techniques concernant ces ressources varie en fonction des conditions externes de l'espace mais aussi du plaisir de la réussite qu'elle apporte. En d'autres termes je montrerai le pouvoir que possèdent ces techniques pour maintenir une tradition transmise de génération en génération.

2- Les différentes techniques de pêche exercées dans le Litoral Norte

Les observations ethnographiques montrent que la pêche représente pour beaucoup de familles de la région du *Litoral Norte* de Bahia une source alternative d'alimentation, de revenus mais aussi un moment de relaxation, de bonheur, de camaraderie, de partage, et d'auto-valorisation. Soit en mer, soit dans les rivières de l'intérieur du pays, la technique est indissociable du moment d'intense sociabilité et d'échanges.

La pêche en mer est pratiquée surtout par des hommes qui vivent dans des localités situées au bord de l'océan atlantique, comme Santo Antônio et Porto Sauípe. Leurs embarcations sont des *jangadas de seis paus*⁹⁷ ou des *catraias*⁹⁸. Ils maintiennent cette tradition transmise à plusieurs générations.

« Cette jangada je ne la vendrai pas. Il y a beaucoup de monde qui vient ici pour essayer d'en acheter. J'aime beaucoup monter sur elle et me perdre dans cette grande mer. Au retour je ne rapporte pas grand-chose. Mais ça n'est pas vraiment un problème car ce que je rapporte ça me

⁹⁷ Embarcation plate à voile traditionnelle du Nordeste brésilien (Ferreira, 1948)

⁹⁸ Petit bateau qui comporte une seule place (Ferreira, 1948)

suffit. Je peux même en offrir aux amis. À mon retour je te rapporterai du poisson. Tu seras toujours là jeune-fille ? (Seu Toninho, habitant du village de Santo Antônio)

« Essa jangada eu não me desfaço dela não. Muita gente vem aqui e quer comprar. Eu gosto muito de subir nela e me perder nesse marzão. Na volta eu acabo não trazendo muita coisa. Mas não tem problema o que eu trago dá para o gasto. Dá até para dar para os amigos. Quando eu voltar eu vou trazer um peixe para você menina. Você vai estar aqui ?

Comme les habitants de Nova Itapecerica ne possèdent pas d'accès direct à l'océan, ceux-ci font de la pêche dans les rivières *Itapecerica* et *Sauípe* une activité supplémentaire, parfois principale, qui renforce les caractéristiques d'une pluriactivité déjà évoquée. Des hommes, des femmes et des enfants pratiquent cette activité. Dans la grande majorité des cas, elle sert à la consommation familiale, mais on trouve des cas ponctuels d'hommes qui vivent essentiellement du revenu obtenu de ce travail. Grâce à leur très bonne connaissance du site et des zones de pêche dans les rivières proches, les pêcheurs de Nova Itapecerica ont fait le choix d'une stratégie de pêche opportuniste et ils possèdent un grand savoir-faire avec des techniques adaptées. Ils choisissent uniquement des espèces qui ont une grande valeur commerciale et qui sont très demandées.

Photo 72 : Les jangadas du village de Santo Antônio (M.P, avril 2012)



La pêche est pratiquée dans la rivière Sauípe et ses cascades. En plus des poissons qui appartiennent à la famille *Characiformes* (*dourado*, *lambari*) *Perciformes* (*atum*) et *Siluriformes* (*bagre*) [(Nunes, 2012 : 8)], les crevettes *pitu* (*Macrobrachium carcinus*) et le *curuca*⁹⁹ sont des produits très appréciés dans la localité et dans toute la région. La pêche à Nova Itapeceirica est réalisée sous sa forme traditionnelle, avec des techniques transmises de génération en génération qui n'utilisent que des ustensiles rustiques comme le *jererê*, connu aussi sous le nom de *jequi* ou encore *puça*, et le *covo*, qui sont des filets ou de nasses.

Selon Carlos Ott (1944 : 21) le *jererê*, est « un sac fait d'un filet à petite maille, d'un diamètre entre 30 et 40 centimètres, suspendu par trois fils accrochés dans un arc en fer [...] En le plaçant dans la rivière, lagune ou mer, avec un appât, on le suspend très doucement, juste à fleur d'eau, et ainsi le poisson reste emprisonné ». A Nova Itapeceirica j'ai trouvé des *jererês* de trois modèles : un conçu comme celui décrit par Ott. Un deuxième conçu avec un filet accroché à un arc en bois suffisamment souple tenu par une liane appelée *cipó de rêgo* (*Bignonia Rego*) ou parfois par un fil de nylon. Et finalement une troisième variation du *jererê* a été répertoriée. Ce modèle est construit avec des bâtons de bois fins qui remplacent le filet trouvé sur les deux autres versions, attachés à l'arc par des lianes. À la différence des deux *jererê* décrits qui nécessitent l'intervention continue de celui qui l'utilise, ce dernier est laissé d'un jour sur l'autre dans la chute de petites cascades. Si on

⁹⁹ Le *Curuca* : crustacé typique de la réserve Sapiranga (voir chapitre 2). Il ressemble à la crevette pour l'apparence, le goût, et dans la manière d'être préparé. On le trouve fréquemment dans les courants de la rivière Pojuca et Sauípe. Selon le département de biologie de l'Université Fédérale De Bahia, il n'existe pas de description scientifique de cet animal ni de son écosystème. Source : www.cienciaecultura.ufba.br. Consultée le 29/04/2014.

compare avec le modèle classique décrit par Carlos Ott on remarque une différence essentielle des *jererês* utilisés à Nova Itapecerica : les trois fils qui tiennent l'ustensile disparaissent et c'est le pêcheur lui-même qui suspend ou qui descend l'objet. Cette variation de la technique est une forme très claire d'adaptation. Dans le premier cas l'objet est utilisé dans des rivières profondes, et pour le second, dans des rivières qui présentent des parties peu profondes, des courants et des cascades.

Photo 73 : Le *jererê* décrit dans la troisième variation (M.P, juillet 2010)



Photo 74 : Jeune femme en train de pêcher le curuca (M.P, juillet 2010)



Sur cette photo on remarque le deuxième version du *jererê* qui a été décrit

Les *covos* sont des nasses avec un fond amovible confectionnés avec de la paille rigide et une ouverture aux deux extrémités. De forme cylindrique, elles sont placées dans les parties peu profondes de la rivière et d'observation facile, généralement laissés d'un jour sur l'autre.

Photo 75 : Femme qui place le covo dans un cours d'eau (M.P, nov. 2012)



Photo 76 : Jeune garçon de Cruzeiras qui tient son covo (M.P, nov. 2012)



Photo 77 : Le covo : détail du fond amovible (M.P, nov. 2012)



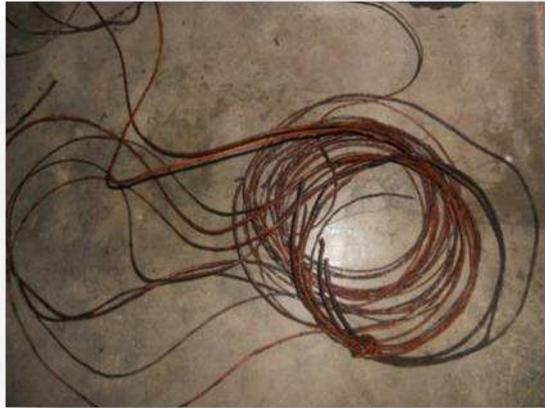
Photo 78 : Le pêcheur Zé do Alagoas avec sa production de covos (M.P, nov. 2012)



Les *covos* sur cette photo sont destinés tantôt à l'usage personnel tantôt à la vente sporadique

Les lattes qui forment le squelette du *covo* sont fabriquées à partir de la nervure centrale de la feuille du palmier de *piçava*, connue localement comme *quitanda* ou *imbassa*. Elles sont attachées les unes aux autres avec des lianes appelées *cipó de timborana* (Araceae), *cipó de fonte* ou encore *cipó verdadeiro*, qu'on trouve habituellement au bord des marais (*brejos*) ou dans la forêt. Faute de lianes, les lattes sont attachées avec des cordes de nylon.

Photo 79 : Le cipó de timborana (M.P, nov. 2012)



La technique de pêche employée avec le *jererê* comme avec les *covos* consiste à placer ces engins de pêche dans des endroits stratégiques de la rivière Sauípe (de préférence dans l'une de ses 31 chutes d'eau¹⁰⁰). Une différence fondamentale apparaît toutefois : le *covo* requiert la présence d'un appât. En contraste le *jererê* demande une manipulation technique de la part de la personne qui l'utilise.

Les *jererês*, qui sont larges d'un côté et en forme d'entonnoir de l'autre sont parfaits pour attraper les crevettes *pitu* et les *curucas* qui y entrent et n'arrivent plus à en sortir. Le *covo* est également utilisé pour la pêche à la crevette *pitu*, en utilisant un appât constitué de petits bouts de noix de coco légèrement torréfiés ou de petits morceaux de manioc cru. Selon les récits, il faut un jour pour fabriquer un *covo* après, bien entendu, que la matière première ait été cueillie dans la forêt. Les *covos* sont vendus à un intermédiaire (*atravessador*) du village de Diogo, pour le prix de 35 reais (prix de référence pour mars 2013). Ils durent en moyenne de quatre à huit mois selon l'usage qui en est fait.

D'après les entretiens réalisés, la technique de confection des *jererês* est considérée comme étant beaucoup plus simple que la fabrication des autres ustensiles.

¹⁰⁰ Information recueillie auprès de Zé do Alagoas, pêcheur qui habite depuis plus de 30 ans la localité et qui connaît la rivière Sauípe sur toute sa longueur.

« Je n'ai pas besoin aller trop loin pour ramasser le matériel pour le jererê. Pas loin d'ici je trouve tout ce dont j'ai besoin. D'ailleurs je fais un jererê très vite. Si j'ai tout, je le fait en une heure ». (Zé do Alagoas- habitant de NI-2)

« *Não preciso ir muito longe para juntar o material para o jererê. Aqui perto mesmo eu encontro tudo que preciso. Além disso eu faço um jererê rapidinho. Se eu tenho todo o material em uma hora eu faço tudo* ».

Cet objet occupe une place de choix dans la vie de certains habitants. D'autant plus qu'on le trouve souvent suspendu dans les salles à manger ou parfois placés dans la partie externe de la cuisine des maisons qui appartiennent aux groupes de NI-2 et Crueiras. J'ai trouvé une seule famille à NI-1 qui utilise le *covo* et aucune appartenant au groupe de CDD.

Photo 80 : Les jererês placés dans la salle principale de la maison à NI-2 (M.P, juillet 2010)



À la différence de la confection et de l'utilisation du *covo*, des activités typiquement masculines à une seule exception près (une femme à NI-1), le *jererê* peut être fabriqué et utilisé par les femmes. Les enfants ne dominent pas les techniques de fabrication et ne participent à l'installation de ces ustensiles que dans les rivières peu profondes, souvent dans de petits ruisseaux.

En somme la pêche dans les rivières est pratiquée en général par les hommes pendant les mois d'été, période où les rivières présentent des eaux plus claires et de plus faible volume. Ceci facilite l'installation des filets et des nasses dans les nombreux chutes d'eau existant dans les endroits opportuns pour la pêche. Quant aux femmes elles pêchent dans des occasions de manque de

nourriture, mais aussi dans des moments de loisir et de détente. L'importance que la vente des ustensiles destinés à la pêche représente pour certains hommes est incontestable. C'est une activité qui apporte un revenu considérable dans un contexte d'instabilité de travail et d'opportunités rares. Sans oublier le maintien d'une technique hérité depuis plusieurs générations.

3- D'autres formes d'artisanat

En dehors de l'activité de la pêche, il existe d'autres formes d'artisanat. Une activité essentiellement masculine est destinée à la production de paniers destinés à usage personnel et à la vente. Ce sont des *caçuás* ou *cassuás*, un type de panier rustique et robuste qui sert à transporter toute sorte de marchandises et qui est placé sur les *cangalhas* (bâts faits de deux morceaux de bois croisés qui s'adaptent au dos des ânes et sur lesquels sont placés les *caçuás*). On trouve aussi la fabrication de pièces décoratives qui seront vendues à des hôtels et des résidences secondaires construites dans la région ainsi que des lampes de chevet et des paniers. Toutes ces objets apportent eux aussi un revenu important pour ces familles.

De tradition centenaire, l'usage des paniers du type *caçuás* remplit une fonction et une place importantes dans les systèmes de valeur et les représentations locales. De forme rustique et au même titre que d'autres types d'artisanat, il peut être analysé comme un médiateur d'une relation au monde et à la société. Son rôle dans le transport de toutes sortes de produits, sa fonction pour ceux qui ne possèdent pas les moyens et l'argent pour pouvoir transporter autrement des marchandises et sa résistance à l'usage font que l'utilisation du *caçuás* est très répandue dans la localité de Nova Itapecerica et ailleurs. Ces paniers qui se distinguent par leur aspect rustique sont utilisés essentiellement par les habitants locaux. Ils contrastent avec les autres paniers, les lampes de chevet et d'autres objets plus délicats conçus essentiellement pour embellir les maisons des acheteurs potentiels amenés par l'industrie du tourisme.

Ce *caçuá* est fabriqué à la demande et vendu dans toute la région pour 300 reais la pièce¹⁰¹. Sa confection demande une très grande maîtrise de la technique : force, dextérité et une connaissance des ressources naturelles, car il faut aller au plus profond de la forêt pour trouver les bonnes lianes pour sa confection. Produire une seule pièce nécessite de 20 à 40 jours de travail. Par comparaison, les luminaires et paniers coutent entre 50 - 70 reais et peuvent être tressés en une seule journée.

Comme pour confirmer un des constats de cette analyse depuis les premières observations, celui des imbrications fortes du critère de l'ancienneté des groupes et celui de l'utilisation des ressources

¹⁰¹ À titre de comparaison le salaire minimum est autour de 250 euros ou 750 reais. Sachant qu'un kilo de viande peut coûter entre 15 et 25 reais, on voit que cela représente un apport considérable dans le revenu de ces hommes.

locales, ce sont les hommes qui appartiennent au groupe de Crueiras et quelques-uns de NI-2, qui pratiquent ce type d'artisanat comme source de revenu. Ils commencent très tôt, à l'âge de 11 ans, pratiquent de ces techniques acquises de leur père ou de leur grand-père.

Photo 81 : Les cangalhas sans les caçuás (M. Anthony, juillet 2010)



Photo 82 : Les caçuás placés sur les cangalhas (M. Anthony, juillet 2010)



Photo 83 : La rusticité des caçuás utilisés pour le transport du manioc (M.A, juillet 2010)



Photo 84 : La délicatesse d'un luminaire (M.P, juillet 2011)



Photo 85 : Des paniers (Provenant du site : www.turismobahia.com)



Cela nous ramène à la question de la pertinence des analyses concernant les différents rapports à l'espace-temps à Nova Itapeçerica avec deux variables supplémentaires : le genre et l'individualisation des tâches. Ces activités sont exercées par les hommes des groupes les plus anciens et qui habitent au plus près de la réserve de forêt atlantique. Cette situation les différencie des activités réalisées par les autres hommes plus récemment installés dans la localité et plus éloignés de ces ressources locales. À cela s'ajoutent des compétences qui sont strictement masculines et exercées individuellement comme celles développées dans l'artisanat de la pêche, comparées à celles exercées collectivement par les femmes avec l'artisanat de la *piçava*. Collectives ou individuelles, ces pratiques impliquent une forte dépendance envers les usages et connaissances des ressources naturelles. Par ailleurs, il faut aussi mentionner des comportements différenciés par rapport non seulement à l'activité exercée, mais à la finalité de la technique en soi. En effet, au moment où l'on observe attentivement ces hommes, la dextérité et le plaisir vis-à-vis de la technique sont bien présents. Mais au-delà, j'insiste, il y a une différence de comportement. Un silence total règne. Il n'y a pas de mots, ni de regards qui s'entrecroisent entre celui qui exerce sa technique et celui ou celle qui le regarde, et cela contraste avec l'agitation, les conversations, les échanges, en d'autres mots la sociabilité qui s'observe pendant l'exécution de l'artisanat de la *piçava*. Mais peut-être est-ce tout simplement le fait de la situation : l'homme travaille ici de façon isolé. Toutes les hypothèses sont ici permises, mais les différences sont bien présentes et mériteraient une étude plus approfondie sur le sujet.

On rejoint ainsi Akrich (1987 : 49) qui explique que :

« *La description des objets techniques définit, dans leur configuration, une certaine partition du monde physique et social, attribuant des rôles à certains types d'acteurs humains et non humains de telle sorte que ceux-ci participent pleinement à la construction d'une culture, au sens anthropologique du terme, en même temps qu'ils deviennent des médiateurs obligés de toutes les relations que nous entretenons avec le réel* ».

Plus qu'une simple manifestation du social, l'objet technique est le social. Et c'est l'observation des objets, des processus, des savoirs techniques et des comportements qui dans ce domaine révèle aux ethnologues les stratégies distinctives des groupes et des individus.

Nous allons voir maintenant comment l'utilisation du bois représente elle aussi une source de survie et une connaissance approfondie des ressources locales. Ce constat ne fait que renforcer la connaissance de ce petit groupe social concernant les différents savoirs et savoir-faire liés à l'environnement.

4- L'exploitation du bois

Bien qu'ayant déjà abordé ce thème dans le chapitre destiné à l'activité extractiviste, il me semble important de revenir sur ce sujet pour comprendre les enjeux auxquels sont soumis ces groupes ruraux. Durant de nombreuses années l'exploitation du bois à Nova Itapecerica s'est faite quasi exclusivement de façon illégale, valorisant surtout les bois à forte valeur commerciale comme le Massaranduba (*Manilkara*), le Jequitibá (*Cariniana legalis*), le Sucupira (*Bowdichia virgilioides*), le Jitaí (*Peltogyne discolor*) et le Copaíba (*Copaifera langsdorfii*). Des arbres robustes et séculaires, très appréciés pour la fabrication des meubles. La demande pour ce type d'exploitation est un peu passée avec l'apparition de lois qui interdisent l'abattage de ces arbres (Loi n°11.428/2006). Mais d'autres arbres étaient déjà utilisés, depuis longtemps et à d'autres fins par les habitants locaux, comme le bois de feu pour la cuisson des repas, de la paille de *piçava* ou de la farine de manioc. Pendant mes séjours ces bois ont été souvent cités dans les entretiens effectués auprès des habitants de Nova Itapecerica, aussi bien que par quelques habitants d'autres villages de la région.

Ainsi, des arbres comme l'Umbaúba ou Embaúba (*Cecropia heloleuca*), le Murucí (*Byrsonima Crassifolia*), le Candeia (*Gochnatia polymorpha*), le Murta (*Murraya paniculata*), le Pau-pombo

(*Matayba elaeagnoides*), abondants dans la région et très utilisés par les habitants sont devenus des éléments récurrents dans mes observations ethnographiques.

Ces branches appelées localement *lenha*, qui en français on peut traduire par « bois de feu », sont en effet couramment utilisées pour l'usage domestique, surtout pour la cuisson des nourritures, de la fibre de *piçava* et pour la cuisson de la farine de manioc. Ces bois, encore abondants, en plus d'être légers - caractéristique fondamentale qui facilite le transport, puisqu'en général ce sont les femmes qui s'en occupent - produisent une bonne braise. Le transport de ces branches se fait le plus souvent sur la tête des femmes, à dos d'animal, en brouette ou en moto.

En effet, en plus du mot *lenha* on trouve le mot *madeira* qui lui aussi peut être traduit par « bois ». Cependant ce dernier s'avère une catégorie locale à caractère « moins intime », qui désigne des arbres plantés à grande échelle à des fins commerciales et qui sont utilisés, par exemple, dans la construction des maisons, des meubles, etc. Il entre en opposition avec l'idée qui se dégage du mot *lenha* qui dénote cette fois une utilisation plus privée, au niveau de l'unité domestique, voir même du foyer. Largement utilisé par les femmes, *lenha* veut dire le bois avec lequel on cuisine la paille et qui sert à cuire la nourriture. En d'autres termes, ce qui « *nous fait vivre, nous et nos familles* ». .

Rappelons ce fait : Le ramassage des branches est une activité essentiellement féminine et, fait notable pour mes analyses sur la relation avec l'environnement s'appuyant sur plusieurs observation *in loco*, seules les branches sèches et déjà tombées au sol sont ramassées pour la consommation. Parfois quelques branches sont coupées mais jamais l'arbre entier, seulement les branches sèches ramassées en quantité suffisante pour un usage immédiat. Cette constatation confirme les théories de plusieurs chercheurs au Brésil sur le rôle important joué par ces groupes ruraux pour la conservation de la biodiversité locale (Diegues et Viana, 2004, Fleury, 2007).

Photo 86 : Des bois défrichés et laissés sur la parcelle (M.P, octobre 2011)



Comme nous allons le voir maintenant, l'activité de chasse joue, elle aussi, un rôle important dans les comportements des habitants de la localité et de la région qui est très mal compris par les autorités locales.

5- La chasse

La chasse est un élément caractéristique de la culture et des habitudes de la région étudiée. Elle représente une pratique significative contribuant, bien plus qu'à l'autosuffisance de la population locale, au maintien d'une tradition et d'une façon d'appréhender le territoire et soi-même. Cependant ce sujet est très sensible dans la localité ainsi que dans toute la région du *Litoral Norte*. De sorte que cela m'oblige à prendre un chemin détourné dans l'analyse qui va suivre. En effet, au premier abord, la population locale s'est montrée très rétive pour répondre aux questions relatives à cette activité. Je ne rentrerai donc pas dans le détail ni des sources, ni des données collectées. En contrepartie l'analyse abordera le thème sous un autre aspect : celui de la législation de la chasse au Brésil. Elle met en évidence le déphasage des politiques publiques brésiliennes au sujet de la protection des ressources locales et de la survie des traditions des populations qui en font usage.

Les politiques publiques environnementales sont perçues comme une réponse de l'État à l'émergence du mouvement écologique. Ce mouvement social rassemble plusieurs groupes sociaux mobilisés autour de questions telles que la problématisation des relations société/nature, la préoccupation relative à la dégradation et à l'épuisement accélérés des ressources naturelles de la planète, la critique du processus d'industrialisation, entre autres thèmes. Les « Aires Protégées » (*Áreas de Proteção*), créées par le Code Forestier brésilien¹⁰² sont des espaces délimités dont la principale fonction est la conservation et/ou la préservation des ressources naturelles et/ou culturelles qui leur sont associées (Medeiros, 2003). Selon l'International *Union for Conservation of Nature* (UICN), elles peuvent être définies comme des « aires terrestres et/ou maritimes, dédiées tout particulièrement à la protection et au maintien de la diversité biologique et des ressources naturelles et culturelles qui lui sont associées, articulées grâce à des instruments légaux ou autres instruments effectifs » (UICN, 1994 : 7)¹⁰³. Leur création doit être considérée comme une stratégie de contrôle du territoire qui établit des frontières et des dynamiques d'utilisation et d'occupation spécifiques du sol. Les contrôles et critères d'utilisation qui leur sont appliqués sont fréquemment

¹⁰² Voir la loi 12.651/12 du Code Forestiers brésilien.

¹⁰³ Voir site : www.portals.iucn.ogr. Consulté le 07/05/2014.

rapportés à la valorisation des ressources naturelles qui y sont présentes, ou encore à la nécessité de sauvegarde des biomes, écosystèmes et espèces rares ou menacées de disparition.

Selon Klimas (2007 : 3), le Brésil est l'un des pays qui a mis le plus de temps à s'associer au mouvement international de création des parcs naturels, depuis l'initiative américaine de 1872. Cependant, des archives historiques indiquent que la Couronne Portugaise et le gouvernement impérial avaient lancé quelques initiatives destinées à la protection, à la gestion ou au contrôle de certaines ressources naturelles comme l'eau et le bois. Bien que de nombreuses directives quant à la création de parcs naturels au Brésil aient été initiées pendant le second Empire, leur application réelle ne s'est faite qu'après la Proclamation de la République, avec la création du Parc de l'État de São Paulo en 1896 marquant ainsi le premier pas significatif à ce sujet. En 1934, s'opère la matérialisation des initiatives de conservation dans la formulation du texte de la seconde Constitution Républicaine Brésilienne. Pour la première fois ce document laisse apparaître, comme principe fondamental, la protection de la nature. Un principe pour lequel doivent se porter garants l'Union et les États. Dans ce texte (Chapitre 1, article 10), il est ainsi écrit que la responsabilité de l'Union est de « protéger les beautés naturelles et les monuments à valeurs historique et artistique ». En abordant la question de la protection de la nature comme étant de la responsabilité de l'Union et des États, même de manière concise et peu précise, la Constitution de 1934¹⁰⁴ concède à la nature un nouveau statut, celui de patrimoine national qui doit être protégé. Les pouvoirs publics sont alors saisis du devoir de protéger les ressources naturelles et la politique nationale de développement doit leur être dédiée. C'est ainsi que sont apparus les principaux dispositifs légaux de protection de la nature qui ont amené à la création et à la consolidation des premières *Áreas de Proteção* au Brésil. De ce fait il existe un Code des Forêts (Décret 23793/1934), un Code des Eaux (Décret 24643/1934), un Code de la Chasse et de la Pêche (Décret 23672/1934), et le Décret de Protection des animaux (Décret 24645/1934).

Le Code des Forêts est le plus important pour mon analyse car il définit objectivement les bases de protection territoriale des principaux écosystèmes forestiers et des autres formes de végétation naturelle au Brésil. Il a comme principal objectif de rendre légitime l'action des services forestiers qui étaient déjà à l'œuvre dans quelques États brésiliens depuis la fin du XIX^{ème} siècle, et de régulariser l'exploitation des ressources en bois en établissant les bases de leur protection. Il a été aussi le premier instrument brésilien de protection qui définissait clairement les différentes typologies des aires qui devaient être protégées (Klimas, 2007 : 5). Ainsi, les forêts réservées pour

¹⁰⁴ Voir la Constitution Brésilienne de 1934. Source: www.planalto.gov.br.

la protection des eaux, pour éviter l'érosion, pour fixer des dunes, pour garantir l'assainissement public, pour protéger des sites, ou encore protéger, du point de vue militaire, des frontières, ont été dénommées des « Forêts Protégées» (*Florestas Protetoras*). Les forêts dites primitives sont celles que le pouvoir public fédéral, de l'État ou municipal, réserve pour créer des parcs, dont font partie les petits bois de plaisance ou les aires de protection biologique ou esthétique. La loi n° 11.428, de décembre 2006 régleme la utilisation et la protection de la *Mata Atlântica* qui entoure la région étudiée dans ce travail. Cette loi ne traite pas spécifiquement de l'activité de la chasse mais de l'utilisation des ressources végétales. La loi n° 5197/67, consacrée à la protection de la faune est celle qui fait de la faune sylvestre un bien public qui ne peut être assimilé à un bien privé, même lorsqu'il se trouve sur un terrain privé. Ainsi, cette loi a mis fin à la chasse professionnelle et au commerce d'animaux de la faune sylvestre et/ou de produits qui impliquent leur chasse, leur persécution, leur destruction ou leur emprisonnement. En revanche, cette même loi autorise le fonctionnement de clubs et de sociétés d'amateurs de chasse et de tir au vol, comme stratégie de maintien d'un « savoir-faire », chasse pour laquelle les associés doivent avoir une licence et un permis de port d'arme émis par la police civile quand cette pratique exige l'usage d'armes à feu. Elle encourage ainsi la création d'élevages d'animaux sylvestres à des fins économiques et industrielles (Serenio, 2007 : 21).

Or, les communautés extractivistes sont connues pour effectuer un mélange entre le moderne et le traditionnel qui leur permet d'articuler leurs connaissances et savoir-faire avec les normes légales de permanence sur le territoire. Pour Diegues (2001 : 27), les populations dites traditionnelles reproduisent leurs traditions au fil de l'histoire, de façon plus ou moins isolée avec, comme base, la coopération sociale et les relations avec la nature. Pourtant, ces populations qui pendant des décennies avaient libre accès aux ressources naturelles et en faisaient un usage conscient, consommant le nécessaire et vendant à peine l'excédent pour répondre aux nécessités de l'unité domestique, se voient désormais interdites de faire usage des ressources naturelles. De ce fait, une activité comme la chasse qui était considérée comme partie intégrante de la vie et des habitudes locales de ces groupes locaux est devenue un acte illicite et sujet à punition. En bref, bien que les concepteurs de lois dressent le drapeau de la protection de l'environnement, il existe un écart important entre la bureaucratie et la réalité vécue par ces populations. Celles-ci sont obligées de transformer une activité quotidienne en un acte secret et risqué. De nombreuses fois j'ai vu des jeunes entrer dans la *mata atlântica* munis d'instruments de chasse, et avec le temps et la confiance gagnée, j'ai eu également l'opportunité de goûter une petite proie, par exemple un *Dasypodidae*,

connu aussi comme *tatu*, mais mon engagement envers ces hommes m'empêche ici de parler plus en détail de ces pratiques de chasse sylvestre.

Le même risque légal et le même sentiment d'injustice et d'inégalité sont éprouvés par ces populations au moment de la « marche du crabe » que je vais décrire maintenant, autant que le contrat moral établi avec ces habitants me le permet.

6- La « marche et le ramassage des crabes / « *a andanda e a coleta dos carangueijos* »

Extraordinaire ! C'est l'unique mot qui me vient en tête pour tenter de décrire ce curieux et fabuleux comportement animal. Pendant la période de reproduction, des centaines de milliers de crabes sortent de leur cachette et marchent dans les marais le long du littoral de la région étudiée. Ce sont des marches qui ont lieu de février à avril. Leur pêche est une tradition ancienne et en majorité masculine, pour laquelle on peut parler d'une sorte de compétence masculine. Les hommes jugent et décident le moment de partir pour cette pêche formant un ensemble de compétences individuelles et collectives qui manifestent fortement les relations entre affins. En une seule occasion j'ai pu suivre un des habitants de Nova Itapecerica, accompagnée cette fois d'un habitant du village proche de Curralinho pendant cette chasse singulière. Pour des motifs liés à l'illégalité de cette pratique, c'est pendant la nuit que les hommes de Nova Itapecerica et des villages voisins partent joyusement et néanmoins en silence, à la chasse de ce crustacé revenant au petit matin chargés de sacs pleins de cette spécialité locale. La pêche se fait, cependant, en respectant certains critères et, selon mes observations, les crabes femelles ne sont jamais capturées, ni les crabes trop petits.

C'est en se faufilant parmi des pistes de terre qui donnent accès à des condominiums de luxe - ceux-ci construits dans des aires *a priori* interdites - que les hommes arrivent sur les lieux de reproduction des crabes, en catimini, sur des motos tous feux éteints, courant de réels dangers. Pour des raisons de logistique qui m'ont empêchée d'observer la scène de près je suis restée à distance tentant de capter le moment. Depuis, le moment de l'action passé, mes réflexions m'ont permis d'analyser les effets sociaux que cette illégalité imposée entraîne pour les habitants locaux et les différentes relations qui se révèlent à cette occasion dans le groupe.

C'est une pratique qui se termine toujours par des moments décontractés et des fêtes, car souvent c'est à ces occasions que les hommes se réunissent autour d'un verre de bière pendant que les crabes ramassés sont cuits, en général par les épouses des pêcheurs. Ces femmes ont un rôle prédominant dans la préparation des festins. Elles profitent aussi de ces moments, mais restent

toujours en retrait, derrière les hommes qui eux racontent, souvent à haute voix, telle ou telle anecdote survenue pendant la chasse.

Les observations ethnographiques montrent que pendant ces moments de fête une forme intense de sociabilité s'exprime entre les personnes. Ce sont des crabes qui circulent entre les membres d'une famille et entre voisins qui témoignent et réaffirment des liens directs avec l'organisation sociale locale et la parenté. Ce ne sont pas nécessairement des échanges réciproques, comme ceux qui demandent une symétrie des actes (Monnerie, 2014 : 131), mais plutôt des dons spontanés qui n'impliquent pas nécessairement un retour matériel, On voit se développer plutôt une forme de sociabilité impliquant les familles nucléaires ou élargies, les voisins plus proches et l'ethnographe de passage.

Cependant cette sociabilité ne concerne pas tous les groupes qui cohabitent dans la localité. À ma connaissance aucun homme appartenant au groupe de NI-1 n'a participé ni à cette chasse ni aux appétissants repas de crabes servis par la suite. La plus grande partie des entretiens a été faite avec les habitants qui appartiennent au groupe le plus ancien de la localité, celui de Crueiras, quelques-uns de NI-2, ainsi que quelques habitants de Curralinho. Ce fait dénote une fois encore le caractère excluant marqué de certains aspects des relations inter-groupales existant à Nova Itapecerica, plusieurs fois apparus dans les descriptions et analyses.

À la différence de Malinowski qui considère la réciprocité comme une « obligation impérieuse » définie comme le principe du « donnant-donnant » (Monnerie, 2014 : 131), à Nova Itapecerica le simple geste d'offrir le produit issu de la chasse, du ramassage ou de la pêche exprime une réaffirmation ou un attachement à des liens familiaux et d'amitié. Ainsi l'étude des échanges soulève des questionnements spécifiques sur les rapports complexes de la circulation des objets au sein d'un groupe social, de leur rôle et de leur signification.

En outre, le contraste entre l'économie du don et l'économie marchande soulève plusieurs questions, comparables à celles abordées par C. Gregory qui montre que la coexistence de ces deux types d'économie dans les sociétés d'Océanie renvoie aux rapports issus de la colonisation de ce continent (Monnerie, 2014 : 132). La colonisation du Brésil a certainement laissé ses marques dans la façon d'être du peuple brésilien. Mais quand j'observe des moments comme celui du ramassage du crabe un constat me semble pertinent : celui concernant ce que je désigne comme la volonté de « faire plaisir » ou de « plaire » rencontrée chez quelques interlocuteurs avec lesquels j'ai pu établir un contact plus étroit. Il s'agit de donner pour le simple plaisir de donner. Mais en recevant toujours en retour une sorte d'approbation ou d'admiration exprimée par un sourire, un simple remerciement

ou peut-être un contre-don un peu plus tard. Il s'agit d'une façon d'être, d'un sentiment ou peut-être d'une nécessité très présente dans les relations rurales au Brésil.

La sociabilité présente pendant le ramassage du crabe et les fêtes qui suivent est accompagnée de la constatation d'une forte envie de vouloir plaire, exhibé à divers moments du quotidien que j'ai eu l'opportunité de partager avec ces hommes et femmes. Cette observation me renvoie aux usages des techniques et à leurs imbrications dans les comportements. Après le moment passé au ramassage du crabe, en retournant à la localité, j'ai pu repérer deux situations distinctes : d'une part celle de la sociabilité observée entre cet homme et ceux qui dégustent le produit de sa chasse, et d'autre part, celle du plaisir qu'offre à ce même homme d'avoir le rôle de fournisseur. Au moment où le ramasseur partage ses crabes avec ses voisins et amis on ressent une légère impression de prestige qui s'en dégage. On voit presque naïvement exposé deux moments de plaisir : celui de la réussite et celui du partage. Selon Sigaut (2009 : 45), la technique, « *elle-même n'a pas d'autre utilité que le plaisir qu'elle produit* ». Ainsi, le ramasseur de crabe manifeste de façon éphémère son statut de bon pêcheur. Il manifeste aussi le fait qu'il a suffisamment pêché pour pouvoir partager avec les autres. Donc, le statut de « bon pêcheur » est en quelque sorte accentué par la redistribution de ses crabes.

Les crabes ramassés possèdent une qualité gustative très appréciée par les gens qui les mangent ce qui en fait un moment de grande convivialité très attendue. Ces crabes sont utilisés, selon mes observations pour la consommation. Ils ne sont pas vendus mais plutôt donnés. De cette façon on voit ces hommes abdiquer d'un revenu certain en faveur du plaisir qui leur est accompagné par le partage de leur chasse. De sorte qu'on peut parler d'une mise en jeu, qui met en évidence sa qualité de bon pêcheur.

Ces hommes sont peut-être marqués par le sentiment d'hériter d'une culture du don qui a survécu au long des siècles et qui est, associée à la pauvreté, devenue une forme d'expression de l'inégalité sociale au Brésil. Mais cette situation se trouve inversée pendant des moments comme ceux que je viens de décrire. Ainsi, cette ressource qui est partagée entre les individus peut être associée à un changement de statut, celui d'un homme qui va être admiré et envié par les autres membres du groupe.

Après réflexion, je pense que ce qui vient en premier pour ces hommes et femmes dont j'ai eu l'occasion de partager quelques moments de leur vie, c'est le désir d'appartenance. Un tel désir ne peut être satisfait que par la conscience de faire partie d'un groupe. Plus encore, dans le cas que je viens de citer, cette aspiration est satisfaite par la réussite et par le plaisir qu'entraîne un geste de générosité « gratuite ». Au fond, le ramasseur de crabe aspire à être perçu comme quelqu'un dont le

savoir-faire et la générosité sont reconnus par les autres. C'est pourquoi ce même homme prend toujours du plaisir à offrir un don, même quand les tâches qu'il effectue sont pénibles et parfois dangereuses comme celles d'aller ramasser les crabes.

Aujourd'hui encore le comportement du paysan brésilien conserve, en quelque sorte, cette dimension dont on peut se demander si elle est inaltérable. J'ai eu d'innombrables opportunités de constater le caractère de « générosité » des hommes et des femmes, accompagné de l'acceptation tacite de leur dure réalité. Mais d'un autre côté ils montrent une fierté de leur altérité, un désir de faire reconnaître leurs valeurs et une résistance à maintenir leurs traditions malgré les innombrables obstacles politiques, sociaux et individuels rencontrés. On voit que c'est bien face à des restrictions imposées par les politiques et les lois brésiliennes que les gens sont obligés d'agir dans l'illégalité pour perpétuer les traditions transmises pendant plusieurs générations.

« Mon grand-père ramassait du crabe. Mon père a ramassé du crabe. Moi aussi, et je sais que mon fils va aussi [le faire]. Ça ne sert à rien ces lois. C'est notre moment de bonheur à nous. Le moment de rassembler les hommes, sortir tôt pendant qu'il fait nuit et revenir tôt le matin. On réunit les camarades, on demande aux femmes de cuire les crabes et on fait notre fête entre nous. Qu'est que vous voulez ? On travaille comme des bêtes. En plus, on ne prend que pour se nourrir. Personne ne vend les crabes ici. » (Un habitant de Nova Itapeçerica).

« Meu avô pegava caranguejo. Meu pai pegava caranguejo. Eu também, e sei que meu filho vai também. Essas leis não servem para nada. É nosso momento de festa. Hora de juntar os homens, sair cedinho ainda enquanto está noite e voltar cedinho de manhã. A gente junta os colegas e pede para as mulheres cozinharem os carangueijos e a gente faz a nossa festa entre nós. O que a gente pode fazer? A gente trabalha feito bicho. Além do mais a gente só pega para comer. Ninguém vende os carangueijos aqui não. »

En 2013 le Ministère de la pêche et de l'agriculture a interdit le transport, le bénéfice, l'industrialisation et la commercialisation du crabe dans les États du Nordeste brésilien pendant la période de la « marche »¹⁰⁵. Selon cette norme, ces activités sont interdites pendant les périodes suivantes : du 12 au 17 janvier, du 28 janvier au 2 février, du 11 au 16 février, du 26 février au 3 mars, du 12 au 17 mars, du 28 mars au 2 avril. Le crabe-*uçá* (*Ucides cordatus* L.), chassé par les habitants du *Litoral Norte* de Bahia est une ressource importante pour la région *Nordeste* du pays. Elle offre depuis longtemps emploi et revenu à des milliers de familles des zones littorales. Source de revenu et de vie pour une grande partie de la population qui habite ces zones, le crabe fut le

¹⁰⁵ Ce règlement a été publié dans l'édition n° 10 du Journal Officiel de l'Union du 10/01/2013.

thème d'une importante ethnographie de Josué de Castro (1967) qui s'est intéressé à des hommes qui, pendant les années 1930 ont été expulsés par les sècheresses et par les grandes structures agraires et qui sont allés vivre dans les mangroves. Ce travail a abordé de façon très critique l'explosion démographique et la famine dans le monde démontrant que la faim est un des plus grands facteurs responsables du déséquilibre naturel ou biologique du système écologique mondial. Presqu'un demi-siècle après cette importante étude, on constate que le développement au Brésil reste statique ou mal planifié. On voit comment les nouvelles lois fédérales, sans limiter l'invasion des complexes immobiliers, hôtels et *resorts* qui déséquilibrent les mangroves affectent de façon drastique cette ancienne tradition locale. Encore une fois, les populations se retrouvent à la limite de la marginalisation car, si les chasseurs se font prendre au moment de la chasse dans les forêts ou dans les mangroves locales, ils doivent payer de lourdes amendes à l'organisme responsable du contrôle.

Malgré cela, ceux-ci affirment maintenir leur tradition passée de père en fils, car elle constitue une des rares options de loisirs dont ils disposent depuis la longue période de reconfiguration spatiale, induite par la concentration des terres, la spéculation immobilière et la rurbanisation liées à l'implantation massive des industries immobilière et touristique.

7- La cueillette des fruits

Des produits de l'activité extractiviste et qui circulent strictement sur les marchés locaux ont un rôle fondamental dans la reproduction sociale des groupes et dans le dynamisme du commerce local. Des acteurs et des produits coexistent dans une dynamique de relations sociales très distinctes fondées en grande partie sur des relations à caractère familial. Ainsi, les fruits représentent pour les populations locales du littoral du *Nordeste* brésilien une importante source de consommation et de revenu. Ce sont plutôt des femmes et des enfants qui développent cette activité (Shanley et *alii* 2002 : 3). A Nova Itapeçerica, c'est la noix de cajou (*Anacardium occidentale*) qui est cueillie dans la forêt et commercialisée pendant les périodes d'abondance du fruit, d'août à décembre. Les femmes et les enfants la cueillent dans les bois ou les *terrenos* et la vendent à un acheteur de la région qui vient sur place acheter le produit. Selon le discours local, malgré la diminution graduelle de cette activité ces cinq dernières années due, de toute évidence, au déclin de la période de production de la plante¹⁰⁶, il existe encore des personnes qui la pratiquent et j'ai pu en rencontrer,

¹⁰⁶ Selon l'Embrapa, l'arbre à cajou est une plante tropicale originaire du Brésil, dispersée sur presque tout le territoire dont la vie utile est de 35 ans. La région *Nordeste* avec ses 650 mil ha plantés, participe pour plus de 95% à la

surtout dans les groupes NI-1 et NI-2. Il s'agit, disent-elles, d'un revenu minime mais toujours bienvenu pour la famille. Cet extractivisme constitue la base d'un développement fragile justifié par le niveau de pauvreté de la population touchée et concernant un marché marginal. Il a tendance à diminuer à mesure que le marché national de ces produits se développe, menaçant cette activité extractiviste à caractère traditionnel.

D'autres arbres offrent une grande variété de fruits qui seront vendus en petite quantité, surtout sur les marchés voisins de Curralinho et d'Itanagra, essentiellement par des familles appartenant au groupe de Cruzeiras. Outre le cajou sauvage, il s'agit de la goyave (*Psidium guajava*), de la mangue (*Mangifera indica*), de la jaca (*Artocarpus heterophyllus*), du fruit de la passion (*Passiflora sp*) et de l'avocat (*Persea americana*).

Pour conclure, j'ai pu observer que l'usage des ressources locales accompagné de l'utilisation et/ou de l'adaptation des outils aussi bien que des gestes techniques, par les familles de Nova Itapeçerica comme ailleurs a un rôle fondamental dans la survie de ces populations rurales. Après cette rapide présentation de l'utilisation des ressources naturelles autres que le palmier *piçava* (chapitre 6) et de la *farinhada* (chapitre 4), je peux finalement clore ce travail de recherche. On observe, avec ces exemples, que l'usage des ressources naturelles demeure omniprésent dans la localité analysée comme dans toute la région du *Litoral Norte* bahianais. L'impact causé par les industries de reboisement industriel et le tourisme local est évident. Mais la façon dont les habitants de Nova Itapeçerica arrivent à réduire l'impact de ces bouleversements est tout à fait remarquable et mérite d'être analysée, comprise et décrite de façon à pouvoir participer à la sauvegarde de traditions très anciennes et à l'existence des villageois.

L'analyse des techniques fournit aux ethnologues les clés de la compréhension des différenciations sociales. Pierre Lemonnier écrit que les objets techniques se définissent à la fois par les fonctions qu'ils remplissent et par la place qu'ils occupent dans les systèmes de valeur et les représentations (Chevallier, 1991 : 9). Un ensemble de compétences, des techniques, le maintien des traditions et les marques d'appartenance à un groupe passent aussi par le plaisir que la pratique de la technique peut offrir à celui ou à celle qui l'exécute. Toutes ces variables m'ont permis, au fil de cette ethnographie, d'aborder les formes et modalités des usages et de la transmission des savoir-faire. Au-delà de cela, nous avons vu que, malgré des conditions défavorables, les groupes persistent dans leur mode de vie et leur tradition. Par exemple, le fait qu'il existe des lois qui leur interdisent d'utiliser telle ou telle ressource naturelle ne les empêchent pas forcément de continuer à pratiquer

leurs traditions, ni même ne les poussent à un sentiment de marginalité. Au contraire, le fait de donner une continuité à des gestes hérités de leur tradition y compris des fêtes constitue des formes de sociabilité parfois intenses et d'auto valorisation de leurs savoirs, savoir-faire et pratiques. Pour l'ethnographe, au moment où ces personnes décrivent les connaissances qu'elles ont acquises au long de leur existence transparait de façon fugace l'impression que les barrières sociales cèdent et qu'il n'y a plus tellement de différences entre le savoir scientifique et le savoir traditionnel, entre celle qui mène l'entretien et celui ou celle qui y répond. Il s'agit alors d'hommes et de femmes qui parlent de leurs connaissances avec fierté et grandeur.

CONCLUSION

Cette recherche inscrite dans un programme de recherche interdisciplinaire, est centrée sur la relation qu'une société rurale entretient avec les ressources locales. Mon projet de recherche a été guidé par quatre axes : l'identification des savoirs et des savoirs-faire à propos du palmier *piçava* exploité dans le littoral nord de Bahia, l'analyse de pratiques adoptées par cette société rurale, la compréhension de l'organisation socioculturelle locale avec ses conflits, formes de sociabilités, enjeux et attentes et finalement la place d'un sentiment d'appartenance à une territorialité instable et peu assurée dans le groupe social étudié. Cette territorialité a été définie au long de cette thèse comme une relation complexe établie par plusieurs groupes entre eux et leur environnement, formant Nova Itapeçerica.

En milieu rural la plupart des ménages sont tributaires de la terre et des ressources naturelles pour leur existence. C'est le cas de Nova Itapeçerica, caractérisée par un modèle social et économique d'organisation qui réunit un ensemble d'activités comme l'extractivisme, l'artisanat, l'agriculture, la fabrication de la farine de manioc, la pêche, la cueillette et le ramassage de fruits, associées à des emplois saisonniers dans l'industrie du reboisement industriel d'eucalyptus, du bâtiment et du tourisme. Ainsi le modèle d'organisation, de travail et de vie de ce groupe rural est la pluriactivité. Au fur et à mesure que cette recherche a mûri plusieurs autres questionnements sont apparus, devenant parfois fondamentaux pour mon analyse :

- comprendre la dynamique d'une petite localité rurale et ses relations avec le foncier ;
- concevoir de quelle façon les réalités sociales sont vécues et appréhendées comme des constructions à la fois quotidiennes et historiques des acteurs individuels et collectifs ;
- saisir les rôles des femmes dans la gestion de l'unité domestique et au-delà ;
- identifier les processus d'adaptation, de recomposition et de transformation des savoirs et des savoir-faire, des pratiques et représentations sociales de la nature dans leurs rapports complexes avec la sociabilité de coopération.

Cette localité est formée par un assemblage de quatre groupes arrivés à des moments distincts (environ 1932, 1986, 2006). Ces déplacements démographiques ont pour la plupart été forcés par la réalité rurale du Brésil. La cohabitation de ces quatre groupes a entraîné la création d'une histoire propre et d'une forme particulière de mémoire collective marquée par des conflits mais aussi par des moments de sociabilité. Ces unités sociales sont confrontées à des problèmes spécifiques.

Des désignations différentes sont données par les habitants à leur voisins, dénotant des relations d'amitiés, d'extériorité relative, d'intimité émotionnelle ou encore des hiérarchies. Les désignations des familles ou des groupes de familles de cette localité - « ceux du dehors » (*os de fora*), « ceux d'en haut » (*os de cima*), « ceux d'en bas » (*os de baixo*), « après le pont » (*depois da ponte*), « les alagoanos » (*os alagoanos*) - jouent un rôle dans tous les domaines de la vie communautaire de cette localité. Ils traversent le domaine religieux, les rassemblements dans les petits bars de chaque lieu-dit, les relations avec les villages environnants ou un match de football dominical. Ces désignations traduisent souvent des différences de statuts et sont fréquemment mentionnées et observées sur le terrain. Elle réfèrent implicitement ou explicitement au passé et à la formation de la localité.

Cette région exposée à de fortes pressions d'urbanisation touristique, en réponse à des politiques publiques instaurées depuis les années 1970 a subi, au long des décennies, plusieurs formes de mobilités contraintes avec l'expulsion d'anciens groupes humains de leur territoire d'origine et l'arrivée d'autres. Ce fait a occasionné des bouleversements dans les logiques de vie, de mémoire, de travail et dans les sentiments d'appartenance de la population. C'est l'histoire orale racontée par ces familles qui a fourni les outils et les données nécessaires pour comprendre, décrire, appréhender et analyser la formation de la localité et la façon dont se transmet la mémoire locale. Les observations m'ont fait comprendre qu'au fil des années une hiérarchie s'est imposée dans la localité. Tout se passe comme si des strates temporelles successives s'étaient sédimentées pour établir une hiérarchie dans laquelle les membres du groupe de Crueiras, le plus ancien, manifestent un sentiment de supériorité sur les autres groupes qui habitent la localité. Ce sentiment de supériorité se dégage des discours locaux et trouve certainement ses origines dans l'ancienneté de la relation espace-temps établie au cours des années de vie commune.

Même si les habitants de cette localité se décrivent eux-mêmes comme désunis, avec des liens de solidarité fragile et un fort individualisme dans leurs relations, les procédures d'échange dans la vie quotidienne des familles et des groupes sont étroitement associées à diverses formes de sociabilité. Je peux parler ici d'une articulation étroite entre la sociabilité et la conflictualité, l'existence de rapports variables entre les conflits et la sociabilité de coopération.

Ainsi, même si les membres des quatre groupes ne partagent pas les mêmes lieux d'origine, les mêmes croyances, les mêmes activités et les mêmes sentiments d'appartenance, l'expérience partagée fonde la base du sens commun de cette localité et est une composante de la cohésion du groupe. On trouve ainsi des manifestations très riches d'un social qui a ses origines dans les différentes formes de sociabilité rencontrées dans la localité : autour des églises, des fêtes religieuses et des cérémonies funéraires, pendant les pratiques agricoles, au moment de la *farinhada* et autour de l'artisanat de la *piçava*. Malgré les conflits existant à Nova Itapecerica, je fus témoin de moments qui ont largement dépassé le cadre purement productif de coopération et qui ont démontré que se tissent peu à peu des liens sociaux d'amitié, de confiance, de respect et de solidarité, toujours en articulation avec les conflits.

Sigaut (2009 : 44) affirme que dans l'espèce humaine, le lien social le plus fondamental naît de l'expérience partagée. Pour lui, une action doit être matériellement reconnue comme efficace, c'est-à-dire produire un résultat visible et perceptible par tous, pour qu'elle ait valeur d'expérience. Il ajoute encore que « *c'est seulement à cette condition que l'expérience peut devenir tradition* ». Mais celle-ci peut-elle être uniquement celle de l'efficacité matérielle. Qu'en est-il à Nova Itapecerica ? L'artisanat y est-il une expérience partagée et surtout transmise ? Pour moi la réponse est oui, même si dans certains groupes elle balbutie encore ses tous premiers mots. Les savoirs sont transmis : l'artisanat de la *piçava* n'est pas une activité menacée de disparition. En revanche on peut sans aucun doute parler de différents niveaux de savoir-faire et d'expériences partagées à l'intérieur des groupes existants à Nova Itapecerica ainsi que de différents degrés d'élaboration d'une tradition.

Le savoir-faire est l'ensemble des capacités de maîtrise pratique des techniques mais c'est aussi un ensemble de systèmes de savoirs, de représentations et de connaissances concentrés dans l'acte technique. Celui-ci en appelle à l'ensemble des sens, à une capacité de pouvoir juger en mobilisant tous nos sens qui inclut, selon Chevallier (1991 : 3), « *une toute autre dimension tout aussi fondamentale : la capacité à anticiper et à prévoir* ». En effet, au sein des différents groupes de Nova Itapecerica on trouve d'une femme à l'autre, des variations dans la capacité à estimer ou anticiper les attentes des acheteurs. Je pense à celles qui n'ont pas encore la maîtrise de la technique ou l'habileté nécessaire. Celles qui voient assez régulièrement leurs tresses refusées à l'achat par les artisanes du littoral, ou encore à celles qui estiment trop difficile d'apprendre à coudre les tresses pour ajouter de la valeur à leur travail. Ces obstacles sont liés à leur peu d'ancienneté dans l'activité, à leur « tour de main » moins adapté aux exigences du marché touristique et à leur moindre capacité à s'insérer dans le marché et dans les réseaux de commercialisation. On peut

aussi, en prenant les niveaux d'organisation établis par J.P. Darré, (1987 : 104), considérer que ces variations sont en rapport aux « buts » et aux « expériences intimes », ainsi qu'au degré des expériences partagées. Ainsi, juger, prévoir, conjecturer sont aussi des dispositions importantes pour parvenir à la maîtrise pratique des techniques. Ces qualités, selon Barcet et *alli* (1985 : 130), donnent au savoir-faire non seulement un caractère adaptatif indispensable, car c'est lui qui permet de réguler et d'optimiser le travail, mais aussi d'innover, dans la mesure où il permet de perfectionner les conditions pratiques du déroulement d'un processus technique. Ceci s'articule sur l'élaboration d'une tradition à Nova Itapecerica, elle est présente dans les rapports noués entre ces femmes à travers la *farinhada*, dans l'usage de la *piçava* comme source de revenu mais aussi dans le plaisir de la sociabilité partagées. C'est cet ensemble de dispositions que j'appelle « expérience intime ».

Alors que les groupes sont différenciés en fonction des conditions d'espace-temps auxquelles a été soumise la formation de cette localité tout au long de son histoire, l'activité d'artisanat exercée par un grand nombre de femmes est devenue une activité partagée. Elle l'est au niveau interne de chaque groupe mais aussi dans leurs interrelations. Il s'agit d'une activité individuelle ou familiale qui peut devenir inter groupale quand le besoin s'en fait sentir ou encore à travers des relations d'affinité quand le choix des conjoints s'étend aux autres groupes. Un manque de temps après une journée chargée qui a empêché de faire la cueillette au bon moment, une maladie, ou encore l'absence de tel ou tel outil jouent aussi un rôle fondamental dans cette activité partagée. Mais des différences ont pu être observées. On peut distinguer ainsi un groupe fortement ancré dans sa tradition comme celui de Cruieras mais assez refermé sur lui-même, et d'autres comme Nova Itapecerica¹, Nova Itapecerica 2 et « Ceux du Dehors », plus ouverts à l'extérieur.

Comme déjà souligné, plusieurs femmes appartenant aux groupes les plus récemment installés ont parlé du non usage des sacs et d'autres objets produits par ce type d'artisanat dans la vie quotidienne. Elles ne s'en servent pas, ni même ne le conseillent à leurs proches. Pour elles il s'agit strictement d'une affaire de goût pour ceux qui les achètent, pas d'une question d'utilité. Il s'agit pour elles d'une intervention extérieure de l'industrie du tourisme contribuant à la vulgarisation de leur artisanat. Cette intervention touristique et la maîtrise technique traditionnelle sont évidemment divergentes quant à la définition de leur objet, de la condition de la mise en œuvre des savoirs sous-jacents et de leurs visées pratiques. Toujours selon Sigaut, « *l'utilité est une notion dont il ne faut assurément pas sous-estimer l'importance. Entre autre, l'action technique n'est pas toujours ou seulement utile au sens économique du terme. On la pratique aussi dans le but de s'exercer et sa valeur de réussite est appréciée par celui ou celle qui l'a exécutée, comme par exemple dans le cas*

des sports » (2009 : 46). Dans le cas de l'artisanat, ce peut être une activité ludique qui apporte le plaisir de la réussite pour ces femmes, comme pour les ethnographes qui se lancent dans l'apprentissage de la technique, l'activité et l'identité sont étroitement associés. Pour cet auteur il y a une dimension de jeu, c'est-à-dire de plaisir, dans l'action technique. Plus encore, les êtres humains s'identifient par ce qu'ils font, car c'est ce qu'ils font qui les fait exister.

Ainsi, l'utilité économique a certainement de l'importance pour ces femmes mais, sur le plan des motivations de l'action, ce qui vient en premier c'est le désir d'identité qui ne peut être satisfait que par la conscience d'appartenir à un groupe. Sigaut souligne encore (2009 : 46) que « *cette appartenance n'est pas obtenue passivement, mais conquise par quelqu'un dont le savoir-faire est reconnu par les autres* ». On trouve effectivement dans les témoignages de ces femmes, sans exception, un véritable plaisir dans l'exécution de leur technique et on constate ainsi que l'action technique socialise, identifie et fait de ces femmes des membres d'un groupe, c'est-à-dire que chacune est reconnue comme capable d'appartenir à une société par le biais de ses qualités techniques.

Alors, au fil des années, nées de différentes expériences partagées, la sociabilité est toute à fait présente à Nova Itapeçerica. Même si elle est toujours entravée par les adversités existantes, les obstacles politiques, sociaux, religieux et individuels, ce qui est le plus ressorti pendant les observations c'était le désir d'exister en tant que membre d'un groupe et en tant qu'individu. Un exemple éloquent fût celui du partage des crabes décrit dans le dernier chapitre de cette thèse. On constate que différentes formes d'échanges sont présentes dans la localité à des degrés plus au moins forts entre les groupes selon les relations qui ont été tissées au long du processus de procédures d'échanges et de dons de la vie quotidienne, de cohabitation, ou en fonction des amitiés, des liens familiaux et de leur histoire individuelle au plan personnel. Finalement on observe la construction et la consolidation progressive, d'une appartenance collective, associées au renforcement du sentiment de territorialité.

Parallèlement la terre - appréhendée ici comme un espace de vie, de travail et de continuité symbolise pour ces groupes ruraux leur histoire et la continuation de leur tradition. Elle représente la liberté de pouvoir contrôler son temps et son existence. Même si la terre n'a pas la même signification pour tous les groupes qui habitent Nova Itapeçerica, elle demeure pour autant un élément fondamental de leur existence. À travers les discours des familles de Nova Itapeçerica j'ai pu comprendre les différentes formes par laquelle la territorialité a été établie dans la localité, formée par un assemblage de vagues migratoires survenues en des moments distincts. Incontestablement ce processus a entraîné la création d'une histoire propre et d'une forme

particulière de mémoire collective remplie de moments partagés entre les attentes, les conflits et des occasions d'intense convivialité.

Il faut souligner que cette réalité rurale qui s'est formée dans un cadre d'expropriation et de prolétarianisation des paysans brésiliens, n'est pas seulement causée par la violence « ouverte ». Selon Moraes da Silva (1998 : 27), elle est aussi survenue par une forme de violence cachée et légalisée par l'État brésilien, avec la création de lois qui ont mis en œuvre des projets de modernisation dans tout le pays, qui ont provoqué une « mutilation » des groupes sociaux en les amputant parfois de certaines de leurs façons d'agir et de vivre et en détruisant des savoirs hérités depuis plusieurs générations. Pourtant, la résilience et la plasticité de ces groupes ruraux reste remarquable.

Derrière les nombreux exemples de réadaptation vécues au long des années d'installation de groupes à Nova Itapecerica qui résultent de déplacements contraints ou volontaires, on découvre comment chaque société soumise à de forts changements sociaux cherche dans de nouvelles configurations des façons de s'affirmer collectivement. Le processus de création d'un nouvel espace de vie collectif devient primordial pour leur survie et se constitue par la manipulation multiple et complexe de la mémoire collective, par une existence partagée par des processus d'ajustement à la réalité naissante. À Nova Itapecerica ces différentes pratiques et leurs effets sur les dynamiques du groupe ont créé des luttes divergentes et sélectives pour l'espace, provoquant à leur tour des conflits qui ont été largement discutés dans les pages qui précèdent. Même si les divergences et les nécessités changent avec le temps, elles peuvent devenir plus fortes ou s'affaiblir. Ainsi la territorialité vécue imprime ses marques. Des effets sur les rapports de sociabilité établis dans la localité. Le groupe, divisé, pour les raisons déjà exposées montre malgré cela les signes d'une convivialité qui se renforce peu à peu. Ce point, qui peut sembler paradoxal montre cependant toutes les capacités d'évolution et la richesse du social. Cet ancrage territorial différentiel encore en évolution se combine avec des différences de statuts, soit endogènes, soit accordés par les politiques publiques aux familles habitant cette localité. Ces différenciations dans le temps, dans l'espace et dans les statuts administratifs ont occasionné d'innombrables conflits.

De surcroît, j'ai pu montrer comment les différences dans le sentiment d'appartenance à un groupe jouent un rôle primordial dans les décisions concernant, par exemple, l'arrêt de la chaîne opératoire de la *piçava*, une décision peut être renforcée par le sentiment de « faiblesse » intériorisé par quelques femmes à Nova Itapecerica. Parmi les facteurs subordonnés à cette interruption l'absence de maîtrise technique due à des collaborations inabouties et, corrélativement, le manque de dynamisme, voire l'existence de sentiments de résignation ou la recherche de facilité pour certaines femmes artisanes. Ainsi la sociabilité qui se développe autour de l'artisanat de la *piçava* est-elle

différenciée en fonction de facteurs diversifiés dont les principaux ont trait aux modalités d'appartenance. Les familles de Nova Itapecerica disposent de parcelles de terre trop petites pour pouvoir satisfaire leurs besoins pour des raisons largement dégagées et approfondies dans cette recherche. Parmi celles-ci figure l'accès réduit à la terre, lié à la fois aux monocultures d'eucalyptus et à l'industrie du tourisme. Et en effet, s'est imposée comme une évidence la place de l'usage du palmier de *piaçava* dans la vie de ces familles, car c'est cette ressource de la forêt voisine qui permet de compléter celle, insuffisante, de terres cultivées. Cet usage renforce le rôle des femmes dans les échanges.

L'usage de la *piaçava* est un facteur important des relations entre les différents groupes et lieux-dits de Nova Itapecerica. Ce palmier emblématique, avec le travail qui y est associé, fonctionne comme un intégrateur social. Grâce à l'usage de ce palmier les femmes font largement tomber peu à peu les obstacles à une plus grande sociabilité dans la localité. Or, ces procédures et ces échanges affaiblissent les désaccords existants. Toutes ces femmes font usage de cette ressource locale à la fois comme un moyen de lutter contre les adversités sociales et pour exister en tant qu'individu.

L'augmentation des possibilités d'emploi des femmes a des incidences sur le rôle et la condition de la femme dans les ménages. À mesure que les familles rurales diversifient leurs moyens d'existence par des activités comme la préparation de la farine de manioc et l'artisanat de la *piaçava*, la répartition des tâches dans le ménage change. L'accès des femmes à des sources de revenus, si modestes soient-elles, permet d'améliorer leur situation et leur pouvoir de négociation et de transformer les relations entre les sexes. Car, il est de plus en plus difficile aux ménages ruraux d'assurer leurs autosuffisance grâce aux seules activités agricoles. Ils cherchent ainsi d'autres sources de revenus. Les ressources locales offrent le palmier de *piaçava* et les rivières où abondent encore les ressources pour la pêche qui viennent améliorer les fins de mois de certaines familles.

On constate donc de façon empirique que la technique, l'apprentissage et le plaisir au travail fonctionnent comme des liens sociaux grâce auxquels une expérience partagée peut naître, être renforcée, créant des liens et ainsi peut « adoucir » la vie quotidienne d'un groupe soumis à de fortes contraintes sociales. L'existence d'un écosystème encore riche mais qui doit être préservé permet aux échanges de se développer. En utilisant l'outil d'analyse de la chaîne opératoire j'ai pu non seulement décrire des actes techniques comme ceux de l'artisanat de la *piaçava* et de l'élaboration de la *farinhada*, mais aussi en comprendre les enjeux dans les relations contraintes et stratégies sociales. Ainsi, des comportements qui dépassent le cadre de la transformation de la matière ont pu être saisis et décrits.

Au-delà de l'enchaînement de gestes, l'observation et la description de la chaîne opératoire de la *farinhada* m'a permis de voir que ce processus signifie non seulement la transformation du manioc en farine ou en ses dérivés destinés à la consommation ou à la vente, mais aussi des moments d'interactions entre individus, où les relations entre parents et amis se construisent et se resserrent. Ces moments et ces activités partagées fortifient les liens entre les participants, des liens qui vont au-delà du caractère purement productif, puisqu'ils sont des liens sociaux d'amitié, de confiance, de respect et de solidarité.

Le même constat est valable pour l'artisanat de *piçava*. Même si, au cours des dernières années, cette technique en se diffusant, a souffert d'un appauvrissement des tâches exécutées, ce qui à son tour a provoqué une déqualification des femmes artisanes, surtout celles de la nouvelle génération, elle reste une activité essentielle pour l'existence et pour la convivialité de ce groupe social. Mais d'autres dimensions jouent elles aussi un rôle dans cette constatation. Ce sont celles du partage et de l'apprentissage de la technique, du sentiment d'appartenance au groupe, de la maîtrise des gestes et de l'activité pratique, de la distance entre la logique du geste et la logique du discours, de buts et des moyens pour réaliser la technique. Toutes ces observations ainsi que les discussions afférentes m'ont amenée à la conclusion qu'autour et au-delà de la *piçava*, le système de représentation des artisanes de Nova Itapecerica est riche, ouvert et mouvant. On l'observe dans l'assemblage hétéroclite entre le plaisir de la technique, l'apport financier qu'elle représente, et une certaine vulgarisation de l'artisanat résultant de l'industrie du tourisme au cours de dernières années. À Nova Itapecerica j'ai entendu toutes sortes de discours concernant l'usage de la *piçava*. Cependant ce qui prédomine est la formation d'un sens commun pour l'ensemble des groupes de femmes artisanes, il s'agit d'une transmission, d'une adaptation de techniques anciennes et nouvelles comme celle des tressages du type *laçinho*, sans que pour autant le prestige des savoir-faire traditionnels soit totalement éliminé par exemple dans le cas du tressage *17 pares*. Bref, on constate que ces savoir-faire sont présents, solides, communautaires et aboutissent au resserrement de liens.

Pour ce qui concerne les hommes de Nova Itapecerica, l'étude des compétences techniques montre en revanche, comment le peu d'expériences partagées dans la pratique des techniques masculines influence les conflits. Ce fait nous conduit d'ailleurs à poser la question des rapports entre techniques et genre. Est-ce que la technique a un genre ? Pour moi, non seulement à Nova Itapecerica elle a un genre mais elle joue aussi un rôle dans le processus de sociabilité. Ces deux dimensions sont en interactions et toujours en articulation. Un exemple très frappant fut celui du ramassage du crabe par les hommes, pour lequel se développe un fort et agréable moment de convivialité, à l'opposé de l'individualisation rencontrée autour de l'artisanat masculin de la pêche.

Ceci a conduit à la conclusion selon laquelle la forme de sociabilité qui se développe autour d'une technique fonctionne comme une dimension importante des rapports entre les personnes et les groupes. Plus la technique a un caractère individuel, plus elle compromet les liens au plan général.

À Nova Itapecerica les choix techniques sont loin d'être seulement des choix de rendement. Les composantes sociales, culturelles et le rapport à la pratique ancienne, de partage entre les générations, demeurent importants. De tels moments de partage représentent le renforcement d'une collectivité encore fragilisée par des histoires marquées par les conflits. Plus encore, la dimension du plaisir individuel dans l'action technique est à prendre en compte. Les observations montrent que la technique ne peut pas être analysée seulement au sens économique du terme. A Nova Itapecerica les analyses ont également démontré qu'une technique est pratiquée dans le but de s'exercer, de s'imposer en tant qu'individu capable d'exercer telle activité, et par là même capable d'appartenir à un groupe. De telle sorte que l'activité et l'affirmation de soi ne peuvent pas être analysées de façon séparée. Elles sont associées. Voilà pourquoi l'action technique socialise et fait de l'individu un membre qui possède les qualités requises pour appartenir à un cercle, restreint ou étendu. Ces années de recherches ethnographiques m'ont permis d'être très proche du vécu des acteurs sociaux, j'ai pu souligner la dimension socialisante et créatrice spécifique des activités partagées, en particulier des techniques. Tandis que le projet dans lequel cette thèse s'est inscrite privilégiait lui les conflits comme des potentialités socialisantes et créatrices, au terme de cette recherche ma contribution la plus importante est le développement des analyses concernant d'autres dynamiques socialisatrices que les conflits, en particulier les activités collectives qui ont été résumées dans ce texte.

L'usage de la *piçava*, palmier emblématique du *Litoral Norte* de Bahia, de même que les autres ressources naturelles encore abondantes dans la région analysée, représentent pour beaucoup des familles une source indispensable de revenu, d'alimentation mais aussi de partage, d'autovalorisation et de maintien d'une tradition ancienne. Le cadre individualiste des économies modernes capitaliste est inadéquat dans une telle société rurale. Ses formes de relations sociales dépassent l'intérêt exclusivement productif ou des actes exclusivement motivés par la logique du bénéfice à tout prix. On voit que ses rapports multiples et larges à l'artisanat de la *piçava* sont commandés par les approches traditionnelles et par les valeurs culturelles d'un groupe humain qui existe dans une atmosphère sociale spécifique.

Après ce long voyage à Nova Itapecerica et dans sa région, dans le riche univers d'une petite localité rurale située dans une région lointaine du *Nordeste* brésilien, cette phase de mon travail de recherche s'achève. Partagées entre la richesse de leurs traditions qui se perpétuent tout en

changeant depuis quelques centaines d'années et une modernité qui arrive à pas insistants, ces familles gardent un savoir-faire et une relation proche avec la nature qui les entoure. Cette association constante et spécifique entre elles ne se passe pas sans heurts. Par moment on perçoit une communion avec la nature, et à d'autres, on ressent les premiers signes d'alertes concernant l'intense usage des ressources naturelles locales. Ainsi le rôle joué par l'activité de l'extractivisme et du travail de la *piçava*, une activité primordiale pour la survie de certaines de familles, mais aussi une forme de sociabilité et de conservation d'une tradition ancienne dans tout le *Litoral Norte* de Bahia qui de surcroît se trouve projetée au plan global par les achats de touristes.

GLOSSAIRE

- *Aipim* : C'est une variété de manioc qui présente une teneur moindre en acide cyanhydrique connu sous divers appellations en fonction des différentes régions du Brésil.
- *Alagoanos* : Individu né à l'État d'Alagoas.
- *Arrendatários* : Des locataires.
- *Bóias-frias* : Des petits paysans ou de saisonnier qui au moment de la pause pour le déjeuner mangeaient leur nourriture froide.
- *Bola* : Nom donné à une râpe motorisée utilisée dans le processus de la farinhada.
- *Cabaça* : Des ustensiles pour transporter la farine crue d'un four à l'autre pendant le moment de la torréfaction.
- *Caboclo* : Paysan d'Amazonie ou d'autres parties du Brésil rural.
- *Caçuás* : Panier rustique qui sert à transporter tout genre de marchandise.
- *Caipira* : Terme d'origine tupi qui désigne les habitants de la campagne, métis de blancs et d'indiens.
- *Cangalhas* : Ustensiles faits de deux morceaux de bois croisés qui s'adaptent au dos des ânes et sur lesquels sont placés les *caçuás*.
- *Caruru* : plat typique de tradition afro-brésilienne. Une sorte de soupe épaisse à base de crevettes et de gombos.
- *Casa de farinha* : C'est l'endroit où le manioc est transformé en farine.
- *Catraia* : Ppetit bateau qui comporte une seule place très utilisés dans les villages des pêcheurs situées au long du littoral de Bahia.
- *Chegantes* : Des nouveaux arrivants.
- *Crueira* : Des miettes qui restent de la pulpe crue du manioc.
- *Cocho* : Un des récipients où est placée la farine de manioc crue ou cuite.
- *Covos* : Des pièges avec un fond amovible, confectionnés avec de la paille rigide et une ouverture aux deux extrémités.
- *Curuca* : Est un crustacé qui ressemble à la crevette pour l'apparence, le goût, et dans la manière d'être préparé.
- *Farinhada* : C'est un processus de transformation du manioc.
- *Forneiro* : Ce terme désigne la personne qui ne doit pas laisser « mourir » le feu.
- *Goma* : Un des produits final obtenu du processus de la farine de manioc.
- *Grileiros* : ce terme est utilisé pour désigner celui qui falsifie des documents juridiques au administratifs avec l'objectif de prendre des terres abandonnées par l'État ou occupées par de petits paysans.
- *Gringos* : C'est un terme utilisé en Amérique Latine et au Brésil qui est appliqué aux individus étrangers résidents ou de passage dans le pays.
- *Invasão* : Désigne un endroit qui a été envahir
- *Jagunços* : D'hommes de mains armés
- *Jererê* : Un sac fait d'un filet à petite maille qui sert à rattraper des poissons et de crustacés.

- *Latifúndio* : De grandes surfaces de terres, généralement improductives ou exploitées occasionnellement par des travailleurs au profit d'un propriétaire.
- *Manguezais* : Des mangroves
- *Manipera* : Possèdent plusieurs significations toutes liées à la culture du manioc. Cela peut être une partie de la tige comme aussi le jus extrait du manioc.
- *Maniva* : Connue également localement comme *manaíba* ou *maniba*, c'est un morceau de la tige du manioc par laquelle s'effectue le processus de propagation de la culture (bouturage).
- *Mariscagem* : Le ramassage de coquillages
- *Módulo fiscal* : Correspond à une zone minimum nécessaire pour qui une propriété rurale soit considérée économiquement viable.
- *Mutirão* : Nom donné au Brésil aux travaux collectifs s'appuyant sur l'aide mutuelle et gratuite et qui visent un objectif déterminé dont tous seront bénéficiaires.
- *Nordestinos* : Le peuple originaire de la région nord-est du Brésil.
- *Pousadas* : Des hôtels de taille moyenne plutôt à caractère familial.
- *Posseiros* : Des petits travailleurs agricoles qui occupent des zones rurales considérées comme improductives par l'État brésilien. Connus aussi par le terme *invasores*.
- *Posse da terra* : C'est l'usufruit d'une terre qui n'est pas la sienne par droit.
- *Preseiro* : Désigne la personne qui doit presser le manioc pour extraire le jus.
- *Quilombolas* : groupes ethniques constitués surtout par une population noire rurale ou urbaine.
- *Quitanda* : C'est la nervure centrale de la feuille du palmier de *piçava*, connue localement aussi par *imbassa*.
- *Rodete* : Nom donné à une râpe manuelle utilisée dans le processus de la farinhada.
- *Sesmarias* : Il s'agissait d'un terrain sans culture et abandonné (jachère) que l'ancienne législation portugaise attribuait à celui qui s'engageait à la cultiver. Celui qui recevait les terres payait une taxe à l'État, en principe le sixième du revenu généré. Cela n'a pris fin qu'en 1812.
- *Sevadeira* : Superficie plane utilisé pour faire la farine de manioc.
- *Sítios ou roças* : Une petite exploitation agricole. Champ, lieu des cultures.
- *Tarefa* : Unité de mesure agraire brésilienne qui au départ était utilisée pour mesurer les terres destinées à la plantation de canne à sucre. Une *tarefa* à Bahia correspond à 4.356 m².
- *Transseiras* : Les femmes qui tressent la *piçava*.
- *Terreiros* : D'origine portugaise, le mot signifie « l'espace devant une ferme ou une petite propriété rurale ». Pour les religions afro-brésiliennes cela signifie l'espace où se déroulent les cérémonies religieuses.

LISTE DES SIGLES INSTITUTIONNELS CITÉS

- APA / LN : Área de Proteção Ambiental do Litoral Norte / Aire de Protection Environnementale du Littoral Nord
- APP : Área de Proteção Permanente / Aire de Protection Permanente
- BASA: Banco da Amazônia Sociedade Anônima / Banque de l'Amazonie Société Anonyme
- CAPES: Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior / Coordination d'Amélioration du Personnel de Niveau Supérieur
- CEX: Coordenadoria de Agroextrativismo / Coordination d'Agroextractivisme
- CDB: Convenção sobre a Diversidade Biológica / Convention sur la Diversité Biologique
- CIRAD : Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement
- CNPT: Centro Nacional de Desenvolvimento Sustentável de Populações Tradicionais / Centre National de Développement Durable des Populations Traditionnelles
- CNUMAD: Conferência das Nações Unidas sobre o Meio Ambiente e Desenvolvimento / Conference des Nations Unis sur l'Environnement et le Développement
- CONABIO : Comissão Nacional de Biodiversidade / Commission Nationale sur la Biodiversité
- CLT: Constituição das Leis Trabalhistas / Constitution des Lois du Travail
- CNO: Construtora Noberto Odebrecht / Entreprise Noberto Odebrecht
- COFECUB : Comité Français d'Évaluation de la Coopération Universitaire et Scientifique avec le Brésil.
- CONDER: Companhia de Desenvolvimento Urbano do Estado da Bahia / Société de Développement Urbain de l'État de Bahia
- CONSEA : Conselho Nacional de Segurança Alimentar e Nutricional/ Conseil National pour la Sécurité Alimentaire et Nutritionnelle
- CONTAG: Confederação Nacional de Trabalhadores Agrícola / Confédération Nationale des Travailleurs Agricoles
- COPEC: Complexo Petroquímico de Camaçari / Complexe Pétrochimique
- COPENER: Bahia Specialty Cellulose/ Bahia Spécialité Cellulose / Bahia Especialidade Celulose
- CTE (s) : Contrats Territoriaux d'Exploitations
- DATALUTA: Banco de Dados de Luta pela Terra / Banque des Données de la Lutte pour la Terre
- DFLN-Ba: Distrito Florestal do Litoral Norte da Bahia / District Forestier du Littoral Nord de Bahia
- ECOPLAN: Engenharia, Consultoria e Planejamento LTDA / Ingénierie, Conseil et Planification LTDA
- EIA: Estudo de Impacto Ambiental / Étude d'Impact Environnemental
- EMBASA: Empresa Brasileira de Saneamento / Entreprise Brésilienne d'Assainissement
- EMBRAPA: Empresa Brasileira de Pesquisa Agropecuária / Entreprise Brésilienne de Recherche Agricole
- EPIA: Estudo Preliminar de Impacto Ambiental / Étude Préliminaire d'Impact

Environnemental

- ETR: Estatuto do Trabalhador Rural / Statut des Travailleurs Ruraux
- FAO : Food and Agriculture Organization
- FGA: Fundação Garcia D'avila / Fondation Garcia D'avila
- FUNBIO: Fundo Brasileiro para a Biodiversidade / Fond Brésilien pour la Biodiversité
- GEF : Global Environment Facility
- GESTAR : Gestão Ambiental Rural / Gestion de l'Environnement Rural
- IBAMA: Instituto Brasileiro de Meio Ambiente e Recursos Naturais Renováveis / Institut Brésilien pour l'Environnement et les Ressources Renouvelables
- IBDF: Instituto Brasileiro de Desenvolvimento Florestal / Institut Brésilien de Développement Forestier
- IBGE: Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística / Institut Brésilien de Géographie et Statistique
- IDA : Indice de Desenvolvimento Humano / Indice de Développement Humain
- IPEA: Instituto de Pesquisa Econômica Aplicada / Institut de Recherche Economique Appliquée.
- INCRA: Instituto Nacional de Colonização e Reforma Agrária / Institut National de Colonisation et de Reforme Agricole
- LAVIET: Laboratório de Alternativas Viáveis sobre os Impactos nos Ecossistemas Terrestres / Laboratoire des Alternatives Viables sur les Impacts dans les Écosystèmes Terrestres
- MDA: Ministério do Desenvolvimento Agrário / Ministère du Développement Agricole
- MDS: Ministério do Desenvolvimento Social e da Luta contra a Fome / Ministère du Développement Social et de la Lutte contre la faim
- MMA: Ministério do Meio Ambiente / Ministère de l'Environnement
- MST: Movimento dos Trabalhadores sem Terra / Mouvement des Travailleurs Ruraux
- NERA-UNESP: Núcleo de Estudos, Pesquisas e Projetos de Reforma Agrária da Universidade Estadual de São Paulo / Études, Recherches et Projets sur la Reforme Agricole de l'Université de São Paulo
- PAC : Politique Agricole Commune
- PAIS: Produção Agrocológica Integrada e Sustentável / Production Agro-écologique Intégrée et Durable
- PEVS: Produção da Extração Vegetal e da Silvicultura / Production de l'Extraction Végétale et de la Sylviculture
- PNUD : Programa das Nações Unidas para o Desenvolvimento - Brasil / Programme de l'Organisation des Nations Unies pour le Développement - Brésil
- PPGA: Programa de Planejamento e Gerenciamento Ambiental / Programme de Planification et de Gestion l'Environnement
- PREVI: Fundo de Pensão do Banco do Brasil / Fonds de Pension de la Banque du Brésil
- PROAMBIENTE: Programa de Desenvolvimento Socioambiental de Produção Familiar Rural / Programme de Développement Socioenvironnemental de la Production Familiale Rurale

- PROBIO: Projeto de Conservação e de Utilização Sustentável da Diversidade Biológica Brasileira / Projet de Conservation et d'Utilisation Durable de la Diversité Biologique Brésilienne
- PRONABIO: Programa Nacional sobre a Diversidade Biológica / Programme National sur la Diversité Biologique
- PNSPSB: Plano Nacional de Promoção de Filiais de Produtos da Sociobiodiversidade / Plan National de Promotion des Branches des Produits de la Sociobiodiversité
- PRODEX: Programa de Apoio ao Desenvolvimento do Extrativismo / Programme d'Appui au Développement de l'Extractivisme
- PNB: Política Nacional sobre a Biodiversidade / Poilitique Nationale sur la Biodiversité
- PNFN : Produtos Florestais Não Madeiros / Produits d'origine non forestiers
- PRODETUR-Ba : Programa de Desenvolvimento do Turismo do Nordeste-Bahia / Programme de Développement du Tourisme du Nord-est - Bahia
- PRONAF: Programa Nacional de Apoio à Agricultura Familiar / Programme d' Appui à l'Agriculture Familiale
- RESEX: Reservas Extrativistas / Réserves Extractivistes.
- SAF : Sistema Agroflorestal / Système Agroforestier
- SBF: Secretaria de Biodiversidade e Floresta/ Secretariat de la Biodiversité et des Forêts
- SCA: Secretaria de Coordenação da Amazônia / Secretariat de la Coordination de l'Amazonie
- SDS: Secretaria de Desenvolvimento Sustentável / Secretariat de Développement Durable
- SEBRAE: Serviço Brasileiro de Apoio a micro e pequenas empresas / Service Brésilien d'appui aux micros et petites Entreprises
- SEDUR: Secretaria Municipal de Desenvolvimento e Urbanismo/ Secretariat du Développement et de l'Urbanisation
- SEI: Superintendência de Estudos Econômicos e Sociais do Estado da Bahia / Conseil d'Études Economiques et Sociales de Bahia
- SENGI-Ba: Sindicato de Engenheiros da Bahia / Syndicat des Ingénieurs de Bahia
- SEPLAN: Secretaria de Planejamento / Secretariat de Planification
- SEPLANTEC- Secretaria do Planejamento, Ciência e Tecnologia - Bahia / Secretariat de Planification, Science et Technologie - Bahia
- UC : Unidades de Conservação / Unités de Conservation
- UICN: União Internacional para a Consevação da Natureza / International Union for Conservation of Nature
- UFBA : Université Fédérale de Bahia

BIBLIOGRAPHIE CITÉES

Abramovay, Ricardo. 1999. *Do setor ao território: função e medidas da ruralidade no desenvolvimento contemporâneo*. São Paulo. Primeiro relatório de pesquisa, Projeto BRA 97/013 (mimeo).

Akrich, Madeleine 1987. « Comment décrire les objets techniques ? ». In *Techniques et Culture*, pp. 49-64, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Albagli, Sarita. 2003. « Interesse global no saber local: geopolítica da biodiversidade ». *Seminário Saber Local/Interesse global: propriedade intelectual, biodiversidade e conhecimento tradicional na Amazônia*. Museu Paraense Emilio Goeldi, Cesupa, Belém.

Aldhuy, Julien. 2008. « Au-delà du territoire, la territorialité ? ». In *Géodoc*, pp.35-42, Hal id: halshs-00278669.

Alves, Maria Odete. 2002. « Pluriatividade no sertão nordestino: uma estratégia de sobrevivência. O caso do município de Tejuçuoca, Estado do Ceará ». In *Revista Raízes*, v. 21, nº 1.

Andrade, José Célio. 2008. « Programa Berimbau: Iniciativa Político-institucional de Regulação institucional de Regulação de Conflitos Socioambientais na Área de Influência de Costa do de Costa do Sauípe ». In *RAC-Eletrônica*, pp. 426–448, Curitiba, v. 2, nº 3, art. 5.

Andrade, José Célio, Maria Teresa Ribeiro, Maria de Fatima Góes et Emiliana da Costa Vargens. 2004. « Conflitos Socioambientais: Análise da relação entre o complexo Costa do Sauípe e atores locais » [en ligne], site : www.zonacosteira.bio.ufba.br, consulté le 17/07/2014.

Araújo, Mayara. 2009. « Relatório Litoral Norte: breve histórico e caracterização da região ». In *Turismo e desenvolvimento na área de proteção ambiental litoral norte (Ba)*. Série Estudos e Pesquisas, Publicações SEI, Salvador.

_____. 2007. « Migração Intra-estadual e a rede de cidades baianas ». In *Panorama de migração dos municípios baianos em 1995 a 2000*. SEI, Série de Estudos e Pesquisas.

Araujo, Roberto. 1993. *La cité domestique. Stratégies familiales et imaginaire social sur un front de colonisation en Amazonie brésilienne*. Thèse de doctorat, Université de Paris X, Paris.

Arcand, Bernard. 1988. « Il n'y a jamais eu de société de chasseurs-cueilleurs ». In « *Anthropologie et Sociétés*, vol. 12, nº 1, pp. 39-58, Questions d'ethnocentrisme. Québec : Département d'Anthropologie, Université Laval.

Bacha, Carlos, J. C. 2005. « Eficácia da política de Reserva Legal no Brasil » [en ligne]. Site : www.sober.org.br. Consulté le 17/07/2013.

Balfet, Hélène. 1991. « Observer L'action technique des chaînes opératoires, pour quoi faire ? » In *Matières et Manières*. Textes réunis par Hélène-Balfet. Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique. Paris.

Barcet, André, Christian Le Bas et Christian Mercier. 1985. *Savoir-faire et changements techniques, essai d'économie du travail industriel*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (Coll. ECT- Économie des Changements Technologiques).

Barreto, Rosane Oliveira. 2009. « Técnicas de Manejo e sustentabilidade da palmeira *Attalea Funifera* Martius - Piaçava da Bahia: Estudo de caso em Massarandupió, Litoral Norte – Bahia » In *Candombá Revista Virtual*, v.5, n°2, pp.80-97 [en ligne], site : www.revistas.unijorge.edu.br Consulté le 17/06/2012.

Bassou, Delphine. 2003. *Impact des plantations d'eucalyptus sur la diversité floristique. Étude de cas dans le Lauragais*. Rapport de stage, l'AFOCEL.

Bernot, Lucien. 1973. « Le recensement d'un village ». In *L'homme, hier et aujourd'hui*. Recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan, pp. 17-24. Paris : Cujas.

Bobbio, Noberto (ed). 2000. *Direito e Estado no pensamento de Emanuel Kant*. Trad. Alfredo Fait, 2^a. ed. São Paulo: Mandarim.

Boyer, Véronique. 2008. *Expansion évangélique et migrations en Amazonie brésilienne. La renaissance des perdants*. IRD et Karthala.

Butault, Jean-Pierre, Nathalie Delame , Stéphane Krebs et Philippe Lerouvillois. 1999. « La pluriactivité : un correctif aux inégalités du revenu agricole ». In *Économique et Statistique* n° 329 - 330, pp. 165 - 180.

Bromberger, Christian. 1981. « F. Zonabend, La Mémoire longue. Temps et histoire au village » (Compte- rendu). In *L'Homme*, pp. 117-120. avril-juin 1981, XXI (2).

Bruno, Régina. 1995. « Le statut de la terre: entre conciliation et confrontation ». In *Cahiers du Brésil contemporain* 27/28 (numéro spécial : Le statut de la terre : trente ans de questions agraires au Brésil), pp.33-62.

Caetano, Marcello. 2000. *História do Direito Português (séculos XII - XVI) seguida de Subsídios para a História das Fontes do Direito em Portugal no século XVI*, 4^a edição, Lisboa. Editora Verbo.

Cândido, Antônio. 1971. *Os parceiros do Rio Bonito: estudo sobre o caipira paulista e a transformação dos seus meios de vida*. Rio de Janeiro: Livraria Duas Cidades.

Caralo, Paulo de Tarso. 2006. «Campanha Internacional Contra a Violência no Campo: instrumento da luta pela reforma agrária e contra a violência dos direitos humanos». In *Reforma Agrária. Revista da Associação Brasileira de Reforma Agrária - ABRA*, Volume 33, nº 2, pp. 99-109 agosto/dez.

Cardel, Lidia. 2016. « O Litoral norte baiano e suas especificidades fundiárias e ambientais ». In *Estudos Socioambientais e saberes tradicionais do Litoral Norte da Bahia: diálogos interdisciplinares*, pp.21-71. Edufba, Salvador, Bahia.

_____. 2010. «Algumas considerações sobre Identidade, Sociabilidade e Etnogênese e seus atuais contornos políticos». In *O Olho da História*, nº14, Salvador/BA.

Cardel, Lidia et Regiane Alves de Oliveira. 2014. «Práticas e Contradições: um estudo de caso sobre camponeses assentados no Médio São Francisco». In *RESR*, pp. 625-644, Piracicaba-SP, Vol. 51, Nº 4.

Carlos, Euzineia et Marta Zorzal e Silva. 2006. «Associativismo, participação e políticas públicas». In *Revue Política e Sociedade*, pp. 163-169, nº 9.

Caroso, Carlos. et Núbia Rodrigues. 1998. Nativos, Veranistas e Turistas: Identidades, Mudança e Deslocamento Sociocultural no Litoral Norte da Bahia. In: *Turismo em Análise*, pp. 61-75, São Paulo, 9 (1).

Carneiro, Maria José. 2001.« Herança e gênero entre agricultores familiares». In *Revista Estudo Feministas*, v. 9, nº 1.

Carvalho, José Gonçalves. 2010. «Agricultura e questão agrária no Brasil-condicionantes estruturais da concentração fundiária» [en ligne], site : www.reformaagrariaemdebate.blogspot.com.br, consulté le 12/octobre/2013.

Casali, Bruno. L. 2006. «A Piaçaveira desponta como cultura de destaque na economia da região sul da Bahia » [en ligne], site : www.ceplac.gov.br, consulté le 17/04/2014.

Chamoux, Marie-Noëlle. 2010. «La transmission des savoir-faire». In *Techniques et Cultures*, pp. 136-138, v.54-55, nº1. Cultures matérielles.

Chevallier, Denis. 1991. « Des savoirs efficaces ». In *Terrain*, pp. 5 - 11.

Clerc-Renaud Agnès. 2016. « Espace, mémoires et temporalités. L'interprétation d'une carte à l'épreuve du temps » In *Estudos Socioambientais e saberes tradicionais do Litoral Norte da Bahia: diálogos interdisciplinares*, pp. 131-144. Edufba, Salvador, Bahia.

Clerc-Renaud, Agnès, Ming Anthony. 2016. « Savoirs locaux et pression foncière : note de recherché sur le manioc (Nova Itapeçerica, Bahia) ». In *Estudos Socioambientais e saberes*

tradicionalis do Litoral Norte da Bahia: diálogos interdisciplinares, pp. 307-331. Edufba, Salvador, Bahia.

Clerc-Renaud, Agnès, Ming Anthony et Marise Almeida Pamplona Le Bail. 2016. « Ce que dit la chaîne opératoire du palmier à fibre piaçava (*Attalea funifera* Mart. ex Spreng.) des continuités et discontinuités sociales et spatiales à Nova Itapeçerica (Bahia, Brésil) ». In *Estudos Socioambientais e saberes tradicionais do Litoral Norte da Bahia : diálogos interdisciplinares*, pp. 197-224. Edufba, Salvador, Bahia.

Côrrea de Oliveira, Plínio. 1997. *O cruzado do século XX*. Livraria Civilização Editora.

Coudoing, Nadège et Philippe Pedrot. 2011. «Égalité, vérité, stabilité et volonté : fronton du droit contemporain de la filiation». In *Enfances & Psy*, pp. 10-22 (n° 50).

Cresswell, Robert (ed). 2010. «Techniques et culture : les bases d'un programme de travail» [1976]. In *Techniques et Cultures*, pp. 23-45 (n° 54-55).

Cunha, Manuela Carneiro da. 2012. *Índios no Brasil. História, Direitos e Cidadania*. Coleção Agenda Brasileira. Editora Claroenigma.

Darré, Jean-Pierre. 1987. « La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois ». In *Langage et société*, , pp.101-104, n° 39.

De Castro, Josué Apolônio. 1967. *Homens e Caranguejos*. Porto: Ed. Brasília.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari (ed) 1989. *Capitalismes et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*. Les éditions de Minuit (coll. « Critique »), Paris.

Desrosiers, Sophie. 1991. « Sur le concept de chaîne opératoire [1979] ». In H. Balfet, (ed) *Observer l'action technique : des chaînes opératoires pourquoi faire ?*, pp.21-42. Paris: Éditions du CNRS. , pages 21 - 42.

Diegues, Antonio Carlos Santana et Virgílio Viana (org.). 2004. *Comunidades Tradicionais e Manejo dos Recursos Naturais da Mata Atlântica*. 2 ed. São Paulo: HUCITEC: NUPAUB: GEC.

Diegues, Antonio Carlos Santana et André de Castro (org.). 2001. «Repensando e recriando as formas de apropriação comum dos espaços e recursos naturais». In *Espaços e recursos naturais de uso comum*. São Paulo: NUPAUB, 17 p, USP.

Diegues, Antonio Carlos Santana. 2000. «As populações tradicionais: conflitos e ambiguidades». In *O Mito Moderno da Natureza Intocada*, 14 p. São Paulo: HUCITEC.

Dorais, Louis-Jacques. 1979. L'anthropologie du langage. In *Perspectives anthropologiques. Un collectif d'anthropologues québécois*. Chapitre 7, pp 91-117. Montréal : Les Éditions du Renouveau pédagogique.

Drumond, José. 1996. «A extração sustentável de produtos florestais na Amazônia brasileira: vantagens, obstáculos e perspectivas». In *Estudos, sociedade e agricultura*, 6 de julho, pp. 115-137.

Du Tilliot, Jean Bénigne Lucotte. 1741. *Mémoires pour servir à l'histoire de la Fête des Foux, qui se fait déjà dans plusieurs églises*. Lausanne et Genève : Marc-Michel Bousquet.

Dumora, Catherine. 2006. *Vivre et survivre dans une Aire d'Environnement Protégé : le cas d'une petite paysannerie de l'APA (Área de Proteção Ambiental) de Guaraqueçaba, Paraná, Brésil*. Thèse présentée à l'Université de Bordeaux 2, n° 1369.

Dupuy, Francis. 2007. *Anthropologie économique*. Coursus, 2^{ème} édition, Armand Colin.

Ecoplan. 1997. «*Diagnóstico da cadeia produtiva do turismo. Projeto Turismo com inclusão. Mata de São João/Costa dos Coqueiros-Bahia*».

Embrapa.2013. «*Mandioca e fruticultura* », [en ligne], site consulté : www.cnpmf.embrapa.br, consulté le 17/06//2013.

_____. 2012. « *Variação Geográfica do Tamanho dos Módulos Fiscais no Brasil* », [en ligne], site : www.cnpmf.embrapa.br, consulté le 21/06//2012.

_____. 2002. « *A introdução do coqueiro no Brasil. Importância histórica e agrônômica* ». [en ligne], site : www.cnpmf.embrapa.br, consulté le 02/04//2002.

Empereire, Laure et Jean- Paul Lescure. 1994. Extractivisme et conservation de la biodiversité au Brésil. In : *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, pp. 173-186, vol. XXXVI (1).

Empereire, Laure et Florence Pinton. 1999. «Pratiques agricoles et commerce du manioc sur un front de colonisation (Amazonie brésilienne)». In *L'Homme et la Forêt Tropicale*, pp. 342-367. Travaux de la Société d'Écologie Humaine, Éditions de Bergier.

FAO, 1982. *Les eucalyptus dans les reboisements*. Collection FAO : Forêts, n° 11.

Favero, Ylvia. 2007. «A Religião e as religiões africanas no Brasil». In *Presença Africana nas Matrizes Culturais Brasileiras*. Secretária Municipal de Educação de Santos [en ligne], site: www.egov.santos.sp.gov.br, consulté le 15/04/2014.

Ferreira, Aurélio Buarque de Hollanda. 1948. *Pequeno dicionário Brasileiro da língua portuguesa*. [10 ed.] Rio de Janeiro: Civilux.

Finkielsztejn, Beatriz. 2006. *Sistemas Modulares Têxteis como aproveitamento de fibras naturais. Uma alternativa sustentável em Arquitetura & Design*. Dissertação de Mestrado- PUC.

Fleury, Lorena. 2007. «Da conservação ambiental restrita à etnoconservação no Brasil: uma mudança de paradigmas na relação sociedade/natureza?» In *Rev. Brasileira de Agroecologia*. Vol. 2 N° 2.

Freilich, Michael. 1961. «Serial Poligny, Negro Peasants and Model Analysis». In *American Anthropologist*, vol. 63, n° 5.

Ghasarian, Christian. 1996. *Introduction à l'étude de la parenté*. Éditions du Seuil.

Geistdoerfer, Aliette. 1976. «Description des techniques». In *Techniques et culture*, n°1, pp.60-99.

Gonçalves, Mucio Tosta et Carlos Wagner da Costa Machado. 1996. «Reflorestamento e Mudanças nas condições da vida do litoral norte da Bahia». In *Cadernos do CEAS*, n° 161, p. 23-34. Salvador, Bahia.

Godelier, Maurice. 2010. *Métamorphoses de la parenté*. Champs Essais. Flammarion.

Graziano da Silva, José. 1995. *O novo rural brasileiro* [en ligne]. Site : www.geografia.ffe.usp.br. Consulté le 5/09/2014.

Guerreiro, Cristina. 2004. *Indicadores de Desenvolvimento Sustentável Aplicados em Sistema de Informação Geográfica (SIG), para o Litoral Norte de Bahia*. Dissertação de Mestrado do Centro de Desenvolvimento Sustentável da Universidade de Brasília (UNB), Brasília.

Guimarães, C. A. L. et Silva, L. A. M. 2012. *Piaçava da Bahia (Attalea funifera Martius): do extrativismo à cultura agrícola*. Ilhéus, BA: Editus. 262p.

Hartung, Miriam Furtado. 2013. «Ser ou não ser, eis a questão: relatórios antropológicos, categorias nativas e Antropologia». In *Revista de Antropologia*, pp.323-363, São Paulo, USP, V.56 n° 2.

Haudricourt, André Geroges et Louis Hédin. 1987. *L'homme et les plantes cultivées*. Editions Métailié. Paris.

Halbwachs, Maurice. 2004. *A memória coletiva*. São Paulo: Centauro.

Hewlett, Barry and Michael Lamb. 2002. «Integrating evolution, culture and developmental psychology: explaining caregiver-infant proximity and responsiveness in Central Africa and the

United States of America». In *Between biology and culture: Perspectives on ontogenetic development*, ed, H. Keller, Y. H. Poortinga & A. Schölmerich, pp. 241-269. London: Cambridge University Press.

Hironaka Giselda. 1997. *Atividade Agrária e proteção ambiental: simbiose possível*. Cultural Paulista Editora, Livraria, Papelaria e Gráfica LTDA.

Holston, James. 1993. «Legalizando o ilegal: propriedade e usurpação no Brasil». In *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, , pp. 68-89. São Paulo, ano 8, n° 21.

Ibge. 2014. *Censo demográfico 2010-2014* [en ligne], site : www.ibge.gov.br, consulté le 17/05/2014

Ibge. 2006. *Censo Agropecuário 2006* [en ligne], site : www.ibge.gov.br, consulté le 15/05/2014

Ibama. 2014. *Reservas extrativistas; populações tradicionais* [en ligne]. Site : www.ibama.gov.br, consulté en 20/08/2014.

Kageyama, Angela Antonia. 1998. «Pluriatividade na agricultura: alguns aspectos conceituais». In *Anais do Congresso Brasileiro de Economia e Sociologia Rural*, 36, v. 2, pp. 555-566, Poços de Caldas, M.G.

Kaye, Barrington. 1966. *Upper Nankin Street, Singapore*. University of Malaya Press, Singapore.

Klimas, Aline. 2007. *Políticas do Meio Ambiente no Brasil*. Monografia para a Faculdade de Arquitetura e Urbanismo da Universidade de São Paulo.

Landes, Ruth. 1967. *A cidade das mulheres*. Civilização Brasileira, Rio de Janeiro.

Lemonier, Pierre. 1983. « L'étude des systèmes techniques, une urgence en technologie culturelle ». In *Techniques et Cultures*, pp. 11-26 NS 1.

_____. 1976. « La description des chaînes opératoires : contribution à l'analyse des systèmes techniques ». In *Techniques et cultures* 1, pp. 100-151.

Leroi-Gourhan, André. 1971. *L'homme et la matière : Évolution et Techniques*. [1943] Paris. Éditions Albin Michel.

_____. 1952. « Sur la position scientifique de l'éthnologie » In *Revue philosophique*, pp. 506-518, oct.-déc.

Lescure, Jean-Paul. 1996. « Quelques questions concernant l'extractivisme ». In *La forêt en jeu. L'extractivisme en Amazonie centrale*, pp.189-202. Paris, Orston/Unesco, collection Latitudes 23.

Lescure, Jean-Paul, et Florence Pinton. 1996. « L'extractivisme : une valorisation contestée de l'écosystème forestier. L'alimentation en forêt tropicale : interactions bioculturelles et perspectives de développement. v.2, *Bases culturelles des choix alimentaires et stratégies de développement*, HLADIK, C.M. et al. pp. 1209-1218. Paris, Éditions de l'UNESCO.

Le Tourneau, François-Michel et Cristina Guerreiro. 2006. « Tourisme et développement durable : le cas du littoral nord de l'État de Bahia ». In *Géocarrefour*, pp. 207 – 216. Vol. 81.

Lévi-Strauss, Claude. 1990. *La pensée sauvage*. Édition Pocket, Paris. Agora, n°2, [1962].

Lima, Josanidia. 2006. *Relatório de caracterização sócio-econômica da comunidade de Nova Itapeçerica, Itanagra-Ba*. Document de Travail UFBA.

Lima, Vivaldo da Costa. 2005. *Cosme e Damião: o culto aos santos gêmeos no Brasil e na África*. Salvador. Corrupio.

Lima, Artur de Santana. 2004. *Subsídios para um sistema de gestão ambiental dos projetos de reflorestamento de Eucalyptus sp. na região do Litoral Norte do estado da Bahia*. Dissertação de Mestrado, Universidade de Brasília.

Limonad, Ester. 2007. «O fio da meada. Desafios ao planejamento e à preservação ambiental na Costa dos coqueiros (Bahia)». In *Script Nova. Revista electronica de geografia y ciencias sociales*, vol II, n° 245 (40).

Little, Paul E. 2002. «Territórios sociais e povos tradicionais no Brasil: por uma antropologia da territorialidade». In *Série Antropológica*, Brasília.

_____. 1994. «Espaço, memória e migração. Por uma teoria de reterritorialização». In *T.E.X.T.O.S de H.I.S.T.O.R.I.A.* UNB.

MDS. 2004. *Comunidades Tradicionais e Políticas Públicas* [en ligne], site : www.mds.gov.br, consulté en 10/08/2014.

Marafon, Glaucio José. 2006. «Agricultura familiar, pluriatividade e turismo rural: reflexões a partir do território fluminense». In *Campo-Território, Revista de Geografia Agrária*, v. 1, n° 1, pp. 17-60. Uberlândia.

Martinelli, Bruno. 1991. « Une chaîne opératoire halieutique au Togo, réflexion sur la méthode ». In *Observer l'action technique : des chaînes opératoires pourquoi faire ?* H. Balfet, (ed), pp 65-85. Paris: Éditions du CNRS.

Mattedi, Maria Raquel. M. 2001. *Pesquisa e Planejamento Ambiental do Litoral Norte da Bahia*, [en ligne]. Site: www.revistas.unifacs.br, *Gestão e Planejamento*. Salvador, v.1, n.3, p.1-11.

Consulté le 26/09/2013.

Mattos da Silva, Luis Alberto. 2003. «Piaçava - 500 anos de Extrativismo». In *Sustentável Mata Atlântica. A exploração de seus recursos florestais*. Editora SENAC Geral, pp.71-81, 2^o edição.

Mauss, Marcel. 1924. *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris : Année Sociologique.

Medeiros Rodrigo. 2003. *A Proteção da Natureza: das Estratégias Internacionais e Nacionais às demandas Locais*. Thèse de Doctorat en Géographie. Rio de Janeiro : UFRJ/PPG.

Monnerie, Denis. 2014a. « Les échanges en Océanie et l'anthropologie ». In Laurent Dousset, Barbara Glowczewski et Marie Salaün, *Les sciences humaines et sociales dans le Pacifique Sud. Terrain, questions et méthodes*, pp. 127-169. Pacific-credo Publications.

_____. 2014b. « Expériences, performances et compétences dans les cérémonies kanak (Arama et Hoot Ma Whaap, Kanaky Nouvelle-Calédonie) ». In Sandra Bornand et Cécile Leguy (sous la direction), *Compétence et performance. Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*. Paris, Karthala, pp. 265-290.

_____. 1996a. « Identités sociales et relations régionales en Océanie (Îles Salomon du Nord-Ouest) ». In *Le territoire, lien ou frontière ?* Paris, 2-4.

_____. 1996b. « Nitu, les vivants, les morts et le cosmos selon la société de Mono-Alu (Iles Salomon) ». Leyde Center or Non Western Studies (Pays-Bas). http://www.offsas.net/scan_sets.php?set_id

Moraes Silva, Maria Aparecida de. 1998. *Errantes do Fim do Século*. Editora Unesp.

Nunes, Fábio Costa. 2012. *Estudo Taxonômico das Espécies de Peixes de Água doce da Bacia do Rio Pojuca* Instituto de Biologia da Universidade Federal da Bahia. Salvador-Bahia.

Oliveira, Maria Aparecida. 2013. *L'extractivisme des palmiers : l'Attalea funifera dans la région littorale nord de Bahia (Brésil). Usages artisanaux des feuilles de palmiers et enjeux de développement durable par l'extractivisme*. Séminaire présenté à l'Université de Strasbourg, MISHA le 18 juin.

Oliveira, Ariovaldo Umbelino. 2001. «A longa marcha do campesinato brasileiro: movimentos sociais, conflitos e reforma agrária». In *Estudos Avançados*, vol. 15, n^o 43. São Paulo.

Ott, Carlos Fidelis. 1944. «Os elementos culturais da pescaria baiana». In *Boletim do Museu Nacional*, n^o4, pp.1 - 67. Rio de Janeiro.

- Pelras, Charles. 1973. « Technologie, ethnographie, ethnologie » In *L'Homme hier et aujourd'hui, recueil d'études en hommage à André Leroi-Gourhan*, pp. 715-729. Paris, Cujas.
- Pimentel, Noara Modesto. 2015. *Uso Tradicional, Manejo e Processamento da piaçava da Bahia (Attalea funifera Mart.)*. Tese de doutorado em Ciências Florestais. Departamento de Engenharia Florestal. Brasília. 210 p.
- Pinho, Simone Araújo. 2007. « Principais tendências da migração baiana (1995-2000): Origem e destino dos migrantes do município ». In *Panorama da Migração dos Municípios baianos em 1995 - 2000*. SEI.
- Pinton, Florence et Laure Emperaire. 1992. « L'extractivisme en Amazonie brésilienne : Un système en crise d'identité ». In *Cahiers des Sciences Humaines*. 28 (4) pp. 685-703.
- Pires, José Antônio Simões. et Gisele Spricigo. 2014. *O Conceito da pluriatividade na agricultura familiar*, [en ligne], site: <http://www.sober.org.br/palestra/13/794>, consulté le 22/05/2014.
- Philippakis, Georgia K. 2011. « Introduction à Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara ». In *Publications de la Sorbonne*, Paris.
- Prandi, Reginaldo. 2008. « Converter indivíduos, mudar culturas ». In: *Tempo Social*, revista de sociologia da USP, pp. 155-172, v. 20, n°. 2.
- Prendell, Nicolette. 1968. *Squatting in Salvador*. Michigan University Micro Film Service, Ann Arbor.
- Queiroz, A et Isabela Correia Almeida. 1997. *Porto Sauípe: o traçado de uma linha e as transformações no verde*. Monografia de Conclusão de Curso, UNIFACS.
- Reale, Miguel. 1973. *Lições preliminares de direito*. São Paulo, Bushatsky/USP.
- Rêgo, André Heráclio do. 2006. « La généalogie des terres : formation d'un patrimoine foncier dans le Nordeste du Brésil (1850 - 2000) ». In *La Terre au Brésil - de l'abolition de l'esclavage à la mondialisation*, pp. 29-44 (Idelette Muzart-Fonseca dos Santos & Denis Rolland, org.). Paris: L'Harmattan.
- Ricci, Rudá. 1994. *Movimentos sociais rurais dos anos 90. Política e Sociedade no Brasil*. São Paulo: Brasiliense.
- Rice, Elroy Leon. 1984. *Allelopathy*. 2e edition, Orlando: Academic Press.
- Royer, Claude. 1973. « Phénomènes d'entraide et de coopération dans la communauté rurale ». In *L'homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à André Lerois-Gourhan*. Paris, pp. 743-749. Cujas.

Sabinot, Catherine. 2008. *Dynamiques des savoirs et des savoir-faire dans un contexte pluriculturel : étude comparative des activités littorales au Gabon*. Thèse de Doctorat en Ethnoécologie, Muséum National d'Histoire Naturelle.

Sabourin, Éric. 2007. « L'entraide rurale, entre échange et réciprocité ». In *Revue du Mauss*, 2007/2, n° 30.

Sahlins, Marshall. 1976. *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Bibliothèque des Sciences Humaines. Éditions Gallimard.

Sampaio, Marieze Rosa. 1990. *Formação de Atores e reestruturação de espaço (o caso da Copener Celulose no Litoral Norte do Brasil)*. Dissertação de Mestrado em Ciências Sociais. Universidade Federal de Bahia - Salvador.

Santos, Marisa Oliveira et Verônica Ferraz Macêdo. 2013. Casas de farinha: enlace entre o trabalho feminino, a tradição e a história de uma comunidade. In *14 EGAL- Encuentro de Geógrafos de América Latina*. Peru.

Sasaki, Karem. 2003. *Tradição e Modernidade no Litoral Norte da Bahia: o caso do artesanato de Porto Sauipe*.

SEBRAE. 2004. *Territórios em movimento: cultura e identidade como estratégia de inserção competitiva*. Relume Dumará Editora. Brasília.

Seyferth, Giralda. 2002. A Colonização Alemã no Vale do Itajaí-Mirim [1974]. In: *Revista USP*, pp. 117 – 149. São Paulo, n.53.

Sereno, H. G. 2007. *Legislação de Fauna no Brasil: contextualização e análise*. Monografia apresentada na Universidade Federal do Rio de Janeiro para obtenção do título de engenheiro florestal.

Sigaut, François. 2009. « Techniques, technologies, apprentissage et plaisir au travail ». In *Technique & Culture*, número 52 - 53. Technologies.

_____. 2004. « Les techniques dans la pensée narrative ». In *Technique & Culture*, número 43-44.

Sillitoe, Paul. 1998. «The development of indigenous knowledge: a new applied anthropology». In: *Current anthropology*, v. 39, n° 2: 223-252.

Souza, Maria De Lourdes Costa. 2009. *Interesses na produção do espaço no Litoral Norte da Bahia: Massarandupió e seu entorno*. Dissertação de Mestrado em Geografia, Universidade Federal da Bahia, Instituto de Geociências.

Stifelman, Maria Golde. 1997. *Sauípe em três tempos. Um processo de desapropriação no litoral norte da Bahia*. Dissertação de Mestrado em Ciências Sociais Faculdade de Ciências Humanas e Filosofia, Universidade Federal da Bahia, Salvador.

Tonneau, Jean Philippe, Ludivine Eloy et Pablo Sidersky. 2009. « Questions foncières et politiques de réforme agraire au Brésil ». In *Géococonfluences*. [en ligne], site : [http://www. geoconfluences.ens-lyon.fr](http://www.geoconfluences.ens-lyon.fr), consulté le 19/07/2016.

Tourneau, François Michel et Cristiano Guerreiro. 2006. « Tourisme et développement durable : le cas du littoral nord de l'État de Bahia ». In *Géocarrefour*, pp 207-216, vol. 81/3

Velthem, Lucia Hussak van. 2007. Farinha, casas de farinha e objetos familiares em Cruzeiro do Sul (Acre).In: *Revista de Antropologia*, USP, pp. 605-631. São Paulo, v.50, n° 2

Vila, Marco Antônio et Lúcio Alcântara. 2000. *Vida e morte no Sertão*. Editora Ática.

Vivanco, Antonino C. 1967. *Teoría del derecho agrário*, Argentina, La Plata. Ed. Libreria Jurídica, t. 1.

Wanderley, Maria Nazaré. 1996. Raízes históricas do campesinato brasileiro. In: *XX Encontro Anual da ANPOCS. GT 17. Processos Sociais Agrários*. Caxambu, MG. Outubro 1996.

_____. 1995. «A agricultura familiar no Brasil: um espaço em construção». In *Revista Brasileira de Reforma Agrária. Campinas: ABRA*, pp. 37-57, vol. 25, maio/dez.

Weber, Florence. 2007. « Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique ». La Courneuve, Edition Aux lieux d'être. In *L'homme*. 181, janvier-mars. Divination et cognition

White, Benjamim Leonardo Alves, Génésio Tâmara Ribeiro et Rosemeri Melo Souza. 2013 « Caracterização do material combustível e simulação do comportamento do fogo em eucaliptais no litoral norte da Bahia, Brasil ». In : *FLORESTA*, vol. 44, n° 1, pp. 33-42.

Woortmann, Ellen F. 1995. *Herdeiros, parentes e compadres: colonos do Sul e sitiantes do Nordeste*. Brasília: Ed. Unb; Sao Paulo, Hucitec.UNB.

Zonabend, Françoise. 1980. *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*. Paris, PUF.

Zonabend Françoise, Tina Jolas et Yvonne Verdier. 1970. «Parler famille». In *L'homme*, pp. 5-26, tome 10 n° 3

SITOGRAFIE

- www.ceplac.gov
- www.cnpmf.embrapa.br
- www.cnpmf.embrapa.br
- www.egov.santos.sp.gov.br
- [www. geoconfluences.ens-lyon.fr](http://www.geoconfluences.ens-lyon.fr)
- www.guiatrabalhista.com.br
- www.ibase.br
- www.ibama.gov.br
- www.ibge.gov.br
- www.incra.gov.br
- www.meioambiente.mg.gov.br
- www.mma.gov.br
- www.mapasblog.blogspot.com
- www.ofsas.net/scan_sets.php
- www.permaculture.fr
- www.planalto.gov.br
- www.portals.iucn.org
- www.receita.fazenda.gov.br
- www.reformaagrariaemdebate.blogspot.com.br
- www.revistas.unijorge.edu.br
- www.sei.ba.gov.br
- www.sistemadeproducao.cnptia.embrapa.br
- www.sober.org.br/palestra/13/794
- www.tamar.org.br
- www.turismobahia.com
- www.zonacosteira.bio.ufba.br

LISTE DES CARTES

Carte 1 : Le Nordeste et ses États.....	19
Carte 2 : La méso-région du Litoral Norte de Bahia.....	20
carte 3- Région du Recôncavo baiano.....	22
carte 4- Distribution de puits de pétrole à Bahia.....	28
carte 5- Localisation de plantations d'eucalyptus du Copener Florestal LTDA.....	31
Carte 6 : Villages situés au bord de la mer.....	266

LISTE DES FIGURES

Figure 1 : Représentant les trois principales communes du Litoral Norte (Itanagra, Mata de São João et Entre Rios).	24
Figure 2 : Représentant l'itinéraire parcouru par l'ethnographe.....	46
Figure 3 : Les trois principales communes du Litoral Norte (Itanagra, Mata de São João et Entre Rios).	61
Figure 4 : Représentation des maisons qui appartiennent au groupe de Cruzeiras	81
Figure 5 : Représentation des maisons qui appartiennent au groupe de NI-2	85
Figure 6 : Représentation des maisons qui appartiennent aux groupes de NI-1 et CDD	86
Figure 7 : Schème d'un Terreno à NI-2 (chez Maria de Jesus).....	121

Figure 8 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales du groupe 1- Crueiras et Saco do Rio	179
Figure 9 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales du groupe 2- NI 2	181
Figure 10 : Représentation des différents réseaux d'unions matrimoniales des groupes 3 et 4.....	184
Figure 11 : Les deux chaînes productives de la <i>piçava</i> à Nova Itapeçerica.....	257

LISTE DES GRAPHIQUES

Graphique 1 : Histogramme des âges de la population du groupe de NI-1 et CDD.....	97
Graphique 2 : Histogramme des âges de la population du groupe de NI-2.....	97
Graphique 3 : Histogramme des âges de la population de Crueiras	97

LISTE DES PHOTOS

Photo 1 : La « Costa dos Coqueiros » (M.P, février 2012)	26
Photo 2 : Un des puits de pétrole à Itanagra (M.P, 2011).....	27
Photo 3 : Le reboisement industriel d'eucalyptus (M.P, 2010).....	30
Photo 4 : Le projet « Costa do Sauípe » vu d'avion.....	33
Photo 5 : Poster du projet Berimbau.....	36
Photo 6 : NI -1	63
Photo 7 : Terrain de foot à NI-1	64
Photo 8 : Le pont de ciment (M.P, juillet 2010)	66
Photo 9 : La pancarte sur le pont en bois.....	66
Photo 10 : En arrivant à NI-2 (M.P, juillet 2010).....	67
Photo 11 : Le cabanon (chez Helena à Crueiras, M.P, juillet 2010)	68
Photo 12 : Moto en action (M.P, mars 2013)	74
Photo 13 : Une artisane à côté d'une moto en train de tresse la paille de <i>piçava</i> à NI-1 (M.P, avril 2013)...	74
Photo 14 : Les casseroles disposées sur l'appentis (M.P, juillet 2010)	99
Photo 15 : Laura prépare ses haricots (M.P, juillet 2010, NI- 2).....	99
Photo 16 : Exemple de toilette à l'extérieur (chez Liçinha-NI-1, M.P, février 2011)	100
Photo 17 : Le moment de la farinhada (M.P, avril 2012)	105
Photo 18 : La présence constante des enfants (M.P, avril 2012).....	105
Photo 19 : Une natte confectionnée par une artisane de Crueiras (M.P, fév. 2012).....	107
Photo 20 : La Mandala chez une habitante de Crueiras (M.P, juillet 2011).....	109
Photo 21 : Des maisons à NI-1 (M.P, mars 2013).....	118
Photo 22 : Des maisons à NI-2 (M.P, juillet 2010)	118
Photo 23 : Une maison de farine à NI- 1 (M.P, février 2012)	142
Photo 24 : La <i>manaíba</i> extrait de la farinhada réalisée à NI-1 (M.P, juillet 2010).....	143
Photo 25 : Une habitante de Crueiras en train de choisir la bonne bouture (M.P, nov. 2012)	146
Photo 26 : Des boutures (M.P, nov. 2012)	146
Photo 27 : Transport des maniocs ici dans une brouette (M.P, juillet 2010).....	147
Photo 28 : Transport de manioc épluchés dans le <i>caçua</i> (M.P, juillet 2010).....	147
Photo 29 : Une famille à NI-1 en train d'éplucher le manioc (M.P, juin 2012).....	148
Photo 30 : Le manioc en partie épluché (M.P, juillet 2010).....	149
Photo 31 : Un enfant au moment de l'épluchage (M.P, juin 2012).....	149
Photo 32 : Des enfants qui participent ou regardent l'épluchage du manioc (M.P, juin 2012)	150
Photo 33 : Les maniocs en train d'être râpés dans une râpe motorisée (M.P, juillet 2010)	151

Photo 34 : La goma (M.P, juillet 2010).....	151
Photo 35 : Le détail de la féculé (Ming Anthony, juillet 2010).....	152
Photo 36 : Jeune garçon pendant le tamisage (M.P, février 2012).....	153
Photo 37 : Femme qui utilise la cabaça (M.P, juillet 2010).....	153
Photo 38 : La torréfaction de la farine (M.P, mars 2013).....	154
Photo 39 : Femmes au moment d'emballer la farine (M.P, juillet 2010).....	155
Photo 40- La piaçava (M.P. juillet 2010).....	202
Photo 41- la piaçava avec les détails des feuilles (M.P. juillet 2010).....	203
Photo 42 : Un artisan qui tresse le laçinho (M.P, avril 2012).....	207
Photo 43 : Le licuri (M.P, juillet 2010).....	224
Photo 44 : Femme de NI-1 au moment de la collecte (M.P, août, 2011).....	226
Photo 45 : Gerbe de paille verte attachée avec une liane (A.C.R. juillet 2010).....	229
Photo 46 : Gerbe de paille attachée à la moto (A.C.R. juillet 2010).....	229
Photo 47 : La paille en train de cuire (M.P, juillet 2011).....	232
Photo 48 : Des enfants surveillent le feu de cuisson de la piaçava (M.P, octobre 2011).....	233
Photo 49 : La piaçava vient d'être retirée de la marmite (M.P, février 2012).....	233
Photo 50 : Femme de Crueiras au moment du dépliage (M.P, juillet 2011).....	234
Photo 51 : Une femme de NI-1 enroule les rouleaux (M.P, mars 2013).....	235
Photo 52 : Un jeune garçon enroule les écheveaux (M.P, juin 2013).....	235
Photo 53 : Des rouleaux en train de sécher (M.P, juillet 2010).....	236
Photo 54 : La <i>piaçava</i> en rouleau et complètement sèche (M.P, mars 2013).....	237
Photo 55 : Femme dilacérant les brins (M.P, juillet 2011).....	238
Photo 56 : Femme de NI-2 dilacérant les brins (M.P, juillet 2010).....	238
Photo 57 : La curiosité caractéristique des enfants (M.P, nov. 2012).....	239
Photo 58 : Femme ajoutant de l'aniline pour colorer les brins (M.P, août 2011).....	239
Photo 59 : Teinture foncée (M.P, juillet 2010).....	241
Photo 60 : Des brins teints (M.P, nov. 2012).....	242
Photo 61 : La confection de l'entame pour le 17 pares (juillet 2010).....	243
Photo 62 : Le début du tressage 17 pares (M.P, fév. 2012).....	244
Photo 63 : Le tressage type 17 pares (juillet 2010).....	244
Photo 64 : La tresse 17 pares (M.P, octobre 2011).....	245
Photo 65 : Les rouleaux de tresse 17 pares (M.P, octobre 2011).....	245
Photo 66 : Le tressage laçinho (M.P, juillet 2010).....	246
Photo 67 : Plusieurs générations autour du tressage laçinho (M.P, fév. 2012).....	247
Photo 68 : Le tressage laçinho rassemblé sous forme de rouleau (M.P, juillet 2011).....	248
Photo 69 : Femme artisanne en train de coudre la tresse type laçinho (M.P, juillet 2011).....	249
Photo 70 : Plusieurs modèles de sacs commercialisés (M.P, juillet 2011).....	250
Photo 71 : Le tressage type bicão (M.P, nov. 2012).....	251
Photo 72 : Les jangadas du village de Santo Antônio (M.P, avril 2012).....	269
Photo 73 : Le jererê décrit dans la troisième variation (M.P, juillet 2010).....	270
Photo 74 : Jeune femme en train de pêcher le curuca (M.P, juillet 2010).....	270
Photo 75 : Femme qui place le covo dans un cours d'eau (M.P, nov. 2012).....	271
Photo 76 : Jeune garçon de Crueiras qui tient son covo (M.P, nov. 2012).....	271
Photo 77 : Le covo : détail du fond amovible (M.P, nov. 2012).....	272
Photo 78 : Le pêcheur Zé do Alagoas avec sa production de covos (M.P, nov. 2012).....	272
Photo 79 : Le cipó de timborana (M.P, nov. 2012).....	273
Photo 80 : Les jererês placés dans la salle principale de la maison à NI-2 (M.P, juillet 2010).....	274

Photo 81 : Les cangalhas sans les caçuás (M. Anthony, juillet 2010).....	276
Photo 82 : Les caçuás placés sur les cangalhas (M. Anthony, juillet 2010).....	276
Photo 83 : La rusticité des caçuás utilisés pour le transport du manioc (M.A, juillet 2010).....	277
Photo 84 : La délicatesse d'un luminaire (M.P, juillet 2011).....	277
Photo 85 : Des paniers (Provenant du site : www.turismobahia.com)	278
Photo 86 : Des bois défrichés et laissés sur la parcelle (M.P, octobre 2011)	280

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Nombre d'individus à NI par niveau de scolarité	103
Tableau 2 : Appartenance aux Églises.....	127
Tableau 3- variétés de maniocs et aipim relevées à Nova Itapecerica	134
Tableau 4 : Les plantes les plus courantes à l'usage à Nova Itapecerica	136
Tableau 5 : Plantes à l'usage médicinale utilisées à NI (C : cultivées et S : spontanées).....	138
Tableau 6 : Plantes à l'usage « spirituel ».....	139
Tableau 7 : Plantes à l'usage décoratif.....	140
Tableau 8 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique à NI-1 et CDD	212
Tableau 9 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique à NI-2.....	215
Tableau 10 : Contribution du palmier de piaçava au revenu de l'unité domestique de Cruzeiras.....	217
Tableau 11: Nombre de palmiers de piaçava prélevés par des femmes de Cruzeiras	230
Tableau 12 : Nombre de palmiers de piaçava prélevés par des femmes de NI-1	230

TABLE DES MATIÈRES

Contenu

REMERCIEMENTS	1
SOMMAIRE	2
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	3
CHAPITRE 1 - LE LITORAL NORTE DE BAHIA ET SES SPÉCIFICITÉS	16
1- Un territoire aux multiples identités	16
2- A la recherche d'un paradis.....	16
3- L'occupation coloniale du <i>Litoral Norte</i> de Bahia.....	19
4- L'impact de la découverte du pétrole sur le <i>Litoral Norte</i> de Bahia.....	25
5- Le reboisement industriel : modernisation et homogénéisation du paysage	28
6- Le tourisme utilisé comme une alternative pour le développement régional	32
- Le projet Costa do Sauípe : un vrai bénéfice local ?	33
- L'influence du <i>Projeto Berimbau</i> sur les localités de la région	35
7- Le processus migratoire dans la région	37
Deuxième chapitre.....	40
CHAPITRE 2 - LA PRESSION FONCIÈRE : UNE PROBLÉMATIQUE CENTRALE AU BRÉSIL	41

1-	Un peu d'histoire	41
2-	La « posse » comme instrument juridique.....	43
3-	La redistribution des terres : un sujet conflictuel et complexe	44
4-	Les liens finissent par s'établir	47
5-	Garder la terre ? Quelle terre ?	50
6-	La notion de territoire.....	51
-	La territorialité au-delà du territoire	53
7-	Les techniques et les savoir-faire comme liens sociaux	53
8-	La pluriactivité	55
	Troisième chapitre.....	59
	CHAPITRE 3 - ÉTUDE DE NOVA ITAPECERICA - CADRE DE VIE ET PEUPLEMENT.....	60
1-	Premier regard : une vallée entourée des forêts.....	60
2-	L'étendue du site.	65
3-	La vie à Nova Itapecerica : premières impressions	72
4-	Nova Itapecerica aujourd'hui	75
5-	Une négation politico-administrative de la territorialité vécue à Nova Itapecerica	78
6-	La nouvelle configuration de Nova Itapecerica.....	79
7-	Les différents groupes qui forment la localité et leurs rapports conflictuels avec la <i>Firma</i>	87
8-	Une nouvelle vague migratoire avec l'arrivée de l'électricité dans la localité.....	93
9-	Le degré d'ancienneté dans l'installation et les rapports de genre	94
10-	Bien-être et composition démographique et socio-économique de la population.....	95
11-	La distribution démographique.....	96
12-	Les formes de résidence	98
13-	Les modes de vie : travail, loisir et religion	100
14-	La scolarisation et le travail des enfants.....	101
15-	L'artisanat de la <i>piçava</i>	105
-	La standardisation de cet artisanat.....	106
16-	Les activités agricoles et les principales cultures	107
17-	La production animale.....	110
18-	Les moyens techniques.....	111
	Quatrième chapitre	114
	CHAPITRE 4 - LES DIFFERENTS ASPECTS DE LA SOCIABILITÉ À NOVA ITAPECERICA.....	115
1-	Les formes de sociabilité dans la vie quotidienne	119
-	La sociabilité autour de la maison	119
-	Autour des bars et les activités de loisirs.....	123

2-	La sociabilité exprimée dans diverses manifestations religieuses et culturelles	124
-	Les Églises.....	125
-	Les baptêmes	129
-	Les cérémonies funéraires	130
3-	Les formes de sociabilité dans les pratiques agricoles	132
-	Les échanges comme outil de sociabilité	133
-	Les plantes médicinales et leurs usages.....	137
-	La magie et la beauté des plantes	139
4-	La sociabilité autour des maisons à farine au moment de la <i>farinhada</i>	141
5-	La chaîne opératoire de la <i>farinhada</i>	144
6-	Modalités de rétribution des travaux exécutés pendant la <i>farinhada</i>	155
7-	La sociabilité autour de l'artisanat de la <i>piçava</i>	156
8-	Autour de nouvelles formes d'organisation comme celles des associations rurales	159
9-	Au sujet des nouvelles « occupations » (<i>ocupações</i>) de terres.....	162
	Cinquième chapitre.....	167
	CHAPITRE 5 - LES RELATIONS FAMILIALES	168
1-	La méthodologie employée	170
2-	Le passé à la lumière du présent.....	173
3-	L'inscription dans l'espace.....	175
4-	Les ensembles familiaux établis dans la partie basse de la localité.....	177
5-	Le milieu du chemin.....	180
6-	Relations de parenté à NI-1	182
7-	La filiation	185
8-	Les dimensions individuelles des mariages.....	186
9-	Les enjeux et les stratégies des alliances	188
10-	Les résidences après le mariage	189
11-	Les fondements du droit de propriété au Brésil.....	190
12-	Les différentes stratégies concernant l'héritage de la terre à Nova Itapeçerica.....	192
	Sixième chapitre	196
	CHAPITRE 6 - LES USAGES DES RESSOURCES LOCALES	197
1-	Les activités autour de la <i>piçava</i> et ses enjeux.....	197
2-	L'extractivisme au Brésil	197
3-	Des imbrications juridiques, politiques, sociales et environnementales.....	198
4-	L'extractivisme comme stratégie de survie	199
5-	Quelques directives légales	200

6-	Le rôle de l'ethnoécologie.....	201
7-	La <i>piaçava</i> : le palmier emblématique de Bahia	202
8-	La participation masculine perçue comme une « aide bienvenue »	206
9-	Un revenu encore mal perçu.....	209
10-	La chaîne opératoire de la <i>piaçava</i>	221
11-	Pourquoi choisir l'outil de la chaîne opératoire ?.....	221
12-	Les types de tressage	222
13-	La description des actes techniques.....	223
14-	La chaîne opératoire des deux tressages les plus répandus	225
15-	Les tressages <i>17 pares</i> et <i>laçinho</i> : tradition et modernité	250
16-	Les stratégies de commercialisation.....	254
17-	L'espace, la mémoire et les phénomènes d'immigration	259
18-	Une brève conclusion à propos l'impact de la modernisation sur l'activité de l'artisanat	261
	Septième chapitre	263
	CHAPITRE 7- LES FORMES D'APPROPRIATION DES RESSOURCES NATURELLES LOCALES ..	264
1-	L'activité de la pêche sur le littoral nord bahianais : ses éléments culturels et techniques	265
2-	Les différentes techniques de pêche exercées dans le Litoral Norte	267
3-	D'autres formes d'artisanat	275
4-	L'exploitation du bois	279
5-	La chasse	281
6-	La « marche et le ramassage des crabes / « <i>a andanda e a coleta dos carangueijos</i> »	284
7-	La cueillette des fruits	288
	CONCLUSION	291
	GLOSSAIRE	301
	LISTE DES SIGLES INSTITUTIONNELS CITÉS	303
	BIBLIOGRAPHIE CITÉES	306
	SITOGRAFIE.....	318
	LISTE DES CARTES	318
	LISTE DES FIGURES	318
	LISTE DES GRAPHIQUES	319
	LISTE DES PHOTOS	319
	LISTE DES TABLEAUX	321
	TABLE DES MATIÈRES.....	321



Marise PAMPLONA

Les techniques et les savoirs ruraux au prisme de l'appartenance sociale et territoriale : le cas de Nova Itapecerica (Litoral Norte de Bahia, Brésil)

Résumé : Nova Itapecerica est une localité rurale de peuplement récent, située sur le Litoral Norte de Bahia dont les hameaux sont largement déterminés par les arrivées de quatre groupes principaux. Ces hameaux sont partagés entre leurs traditions et une modernité qui arrive à grands pas. En dépit de l'extension des plantations d'eucalyptus d'une part, et des pressions que le développement touristique d'autre part, exercent sur les ressources, les familles conservent une relation privilégiée avec la nature qui les entoure, tout particulièrement le palmier piaçava. Elles maintiennent et développent des savoir-faire dans l'utilisation de celui-ci tout en pratiquant des formes d'horticulture. A partir de l'histoire orale, cette thèse retrace la constitution de cette localité rurale avec l'arrivée de plusieurs vagues de migrants, une histoire marquée par des conflits nombreux et violents. Le développement des analyses met au jour la variabilité des rapports entre conflits et sociabilité de coopération. Nous explorons comment les techniques et les différents savoir-locaux mis en œuvre dans la gestion de l'environnement interviennent de façon significative dans les sentiments complexes de territorialité, d'appartenance, de coopération et d'exclusion de ces familles.

Mots-clefs : Brésil ; Nordeste ; Histoire orale ; Techniques ; Savoir-locaux ; Environnement ; Territorialité ; Appartenance ; Sociabilité; Conflit.

Abstract : Nova Itapecerica is a rural locality of recent settlement, situated on the Litoral Norte of Bahia whose hamlets are widely determined by the arrivals of four main groups. These hamlets are divided between their traditions and a modernity that is fast approaching. Despite the extension of eucalyptus plantations on one hand, and the pressures that tourism development on the other hand exerts on resources, the families maintain a privileged relation with the nature which surrounds them, especially the palm tree piaçava. They maintain and develop know-how in the use of this one while practicing forms of horticulture. From the oral history, this thesis traces the constitution of this rural locality with the arrival of several waves of migrants, a history marked by numerous and violent conflicts. The development of the analyzes brings to light the variability of the relations between conflicts and sociability of cooperation. We explore how the techniques and the different local know-how implemented in the management of the environment play a significant role in the complex feelings of territoriality, belonging, cooperation and exclusion of these families.

Keywords : Brazil ; Nordeste ; Oral history ; Techniques ; Local knowledge ; Environment ; Territoriality ; Belonging ; Sociability ; Conflict.

Resumo : Nova Itapecerica é uma comunidade rural recentemente constituída, situada no Litoral Norte da Bahia e formada pela migração de quatro grupos divididos entre suas tradições e uma modernidade aparente. Apesar da pressão exercida de uma parte pelas plantações de eucaliptos e de outra pelo desenvolvimento da indústria do turismo, essas famílias conservam uma relação privilegiada com a natureza, principalmente com a palmeira de piaçava. Elas mantêm e desenvolvem seus saberes locais na utilização desta palmeira ao mesmo tempo que praticam uma agricultura de subsistência. A partir da história oral, esta tese retrata a constituição dessa comunidade rural formada por um processo de migração marcado por violentos conflitos. O desenvolvimento das análises colocam em evidência a variabilidade das relações entre conflitos e sociabilidade. Exploraremos como as técnicas e os diferentes saberes locais intervêm de forma significativa nos complexos sentimentos de territorialidade, pertencimento, cooperação e exclusão destas famílias.

Palavras-chaves : Brasil, Nordeste, História oral; Técnicas ; Saber Local ; Meio Ambiente ; Territorialidade ; Pertencimento ; Sociabilidade; Conflito.

